

SOMMAIRE

Hommage à Laurent Fabre

Patrick Merot

Nicole Berry

Hommage à Héléna Tenenbaum

Cécile Blanchard Josso

Marie-Christine Rose

LES DEBATS DU SAMEDI

Samedi 20 octobre 2012 : De l'oral à l'écrit

L'oreille et le crayon

Gilberte Gensel

Notes de séances

Jean-Yves Tamet

Samedi 9 février 2013 : Fin, sans fin : que reste-t-il de nos amours ?

Un accord dissonant

Jean-Michel Lévy

Gare au gorille !

Élisabeth Cialdella

Samedi 6 avril 2013 : Débats & Documents,

Avec la participation de Daniel Widlöcher

Questions de clinique

Anne Homer Koffi

Le poids du cursus sur la vie associative

Sylvie de Lattre

APF-IPA années 70

Laurence Apfelbaum

Samedi 12 octobre 2013 : La transmission : une histoire en chair et en os

Reconnaisances

Jean-Philippe Dubois

Les en-thousiastes

Mi-Kyung Yi

LES ARCC :

Samedi 25 mai 2013 : Enveloppes psychiques et transfert

Introduction

La temporalité dans la fonction contenante

René Dinant

De la sensorialité à la liaison : la fonction contenante

Anne Serisé Dupuis

Espaces psychiques, transfert, transformation

Marc Delorme

Enveloppe psychique et sexualité infantile :

de la figuration à la représentation

Éric Jaïs

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

8 et 9 décembre 2012 : *La psychanalyse : temps autre, autre lieu*

Le sentiment intime d'une même construction psychique Josef Ludin
Prendre le temps du temps présent Jean-H. Guégan

15 et 16 juin 2013 : Transmettre, traduire, interpréter : une question de style ?

Narcisse en quête de Sujet Dominique Clerc
Relents de peste Jean-Claude Lavie
Sur le style Pierre Bergounioux

COUNCIL MEETING 1^{er} - 3 novembre 2013 Luxembourg

Patrick Merot

NEW MEMBERS SEMINAR - juin 2013 Aix en Provence

Hervé Balondrade
Paule Bobillon

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Hommage à Laurent Fabre

Patrick Merot, Président de l'Association psychanalytique de France

Mont Saint-Aignan 26 octobre 2013

C'est comme Président de l'APF que j'ai souhaité dire quelques mots, au nom de tous ceux qui ont été ses collègues, ses amis, de tous ceux aussi qui ne l'ont que croisé dans nos réunions, mais que sa disparition a profondément choqué.

Le docteur Laurent Fabre était psychanalyste : psychiatre et psychanalyste. Il avait, il y a plus de vingt ans, fait le choix d'être à l'Association psychanalytique de France, pour faire ce long parcours qui lui permit de devenir, à son tour, analyste, l'analyste reconnu qu'il fut dans son travail en institution comme en cabinet, manifestant jusque dans les prises en charge les plus difficiles, sa confiance dans l'analyse.

Auprès de tous ceux qui, parmi nous, ont pu le connaître, il a laissé le souvenir de quelqu'un de très attachant, d'une honnêteté absolue, de très doux aussi, un thérapeute qui s'impliquait énormément auprès de ses patients. Il avait ainsi, pendant de nombreuses années, travaillé

avec Catherine Chabert. Celle-ci qui ne pouvait être ici aujourd'hui, me rappelait l'immense estime qu'elle avait pour lui, pour sa sensibilité, pour sa rigueur et sa fiabilité dans le travail.

Elle avait reçu de lui, l'avant-veille de sa mort, une longue lettre pour mettre sur pied un projet de travail avec le groupe normand de psychanalyse de Honfleur et elle se réjouissait de cette proposition de travail avec lui.

La vie de Laurent Fabre s'est donc arrêtée en plein élan, nous confrontant de la manière la plus brutale à la fragilité de nos existences et, plus encore ici, à l'absurdité de la mort. Cet homme qui avait choisi d'exister dans la discrétion et la modestie, se trouve aujourd'hui projeté dans une pleine lumière, au moment où sa vie s'est arrêtée. Rien ne peut nous protéger contre le sentiment qu'il y a là quelque chose de profondément injuste. L'analyse ne protège pas contre ce sentiment ni contre la douleur de la perte.

Un homme simple : Laurent Fabre

Nicole Berry

Les sons du violoncelle s'élevaient comme sur les ailes d'un oiseau invisible, où donc, où donc ? accompagnant la rude montée du large escalier, majestueux. Lentement nous montions, en silence, accompagnés par la sonate de Kodály. L'allégresse des premières notes ne cache pas longtemps une sinistre ritournelle. Comme l'annonce d'un drame. Nous nous sentions modestes dans cette grandeur sonore et architecturale.

Contents de notre journée, SPP et APF réunies, comme cela fut longtemps, nous avons fui les conversations pour cette ascension surprenante. Où donc, où donc voulions nous ainsi nous élever ? Ou plutôt nous abstraire des exposés, des commentaires, de la réflexion, de nous-mêmes ?

Nous étions deux tout simplement, en connivence tacite, deux amis grimant vers une hauteur gothique aux pierres blondes. Nous étions deux qui nous taisions comme pour être ensemble, simplement, dans la quête d'une chose que nous ignorions.

Aujourd'hui, je me souviens.

C'était au Mont Saint-Michel, en septembre 1994.

Laurent était entré à l'APF il y avait peu d'années et nous ne connaissions l'un de l'autre que notre visage d'analyste. Il avait dû surmonter des incidents inhabituels pour être « admis ». Une « analyste » qui avait séduit quelques apprentis, des rouennais parmi eux, enveloppée de châles comme une pythie. Laurent, lui seul, s'était rebellé : il était le préféré de la dame, lui disait-elle mais il ne fut pas longtemps à lui dire : « il n'y a personne à l'autre fenêtre, vous délirez et je m'en vais. » Lui seul avait perçu la pathologie de l'« analyste » qui en a séduit d'autres ! Le sens clinique très sûr et le courage de Laurent Fabre se lit dès ce début de sa formation. Il eut ensuite à se remettre d'un grave incident, appris sur un papier à la porte du cabinet de son analyste, un matin où comme à l'habitude, il avait pris le train Rouen Paris. Nous avons souvent pris le même train, nous taisant sur le drame qu'une bavarde se plaisait à raconter. Pourquoi donc ?

Laurent lui opposait l'impassibilité de son sourire. Jamais de colère ou d'impatience. Ainsi peut-on imaginer sa bienveillance et sa rigueur analytique.

Impassible. C'est peut-être ce qui frappait le plus quand on rencontrait Laurent Fabre. Impassible mais inébranlable, ne reculant pas dans sa position de Directeur de CMPP, au risque de déplaire à quelques unes...

Déjà je dois parler au passé avec un serrement de cœur ou comme si je racontais un drame qui n'aurait pas eu lieu. Pourtant, dans l'espace de quelques minutes seulement probablement, Laurent a été tué. Il avait dû se défendre et nous n'en saurons jamais rien, éprouver la peur et nous l'ignorons. Nous voyons une seule image, dans la rue, pour se battre ou fuir. Devant les événements graves et il en a connus beaucoup, Laurent n'était jamais résigné. Il se battait. Mais ce fut alors le jour d'un très cruel irrémédiable.

L'impassibilité laissait voir une compassion discrète : « tu as mal... » On se sentait compris et cela suffisait à reconforter ; la conversation reprenait. Laurent était venu nous voir deux fois dans notre île, après une journée de travail qui lui laissait très peu de temps. Telle était sa fidélité.

Il était aussi venu, ému, à mon départ de Rouen, m'offrir la correspondance de Freud et Ferenczi. Un beau signe d'amitié quand tous les autres étaient restés indifférents. Nous avons longtemps travaillé ensemble, le petit groupe que nous formions, F. Votadoro, M. Lawday, et une jeune analyste qui entrerait à la SPP, avait acquiescé avec sympathie à ma proposition d'accueillir parmi nous Laurent Fabre. Le travail consistait en un exposé clinique de l'un d'entre nous que suivait une discussion en association libre.

Laurent parlait peu mais juste avec une réelle gentillesse quand il s'adressait à un collègue. Aucune prétention à une supériorité quelconque, Laurent se contentait d'un narcissisme bien fondé qu'il gardait pour lui-même.

Il m'était arrivé, à cause de la fonction qui était la mienne, de lui dire qu'il restait tout de même trop discret et cachait trop sa valeur. Marguerite Duras, non ce n'était pas son seul « ravissement ». Laurent était cultivé malgré ses journées très longues et aux concerts on le voyait souvent avec sa femme.

Construire et découvrir : il me semble que c'était les deux axes de sa vie.

Il avait toujours privilégié sa vie privée, manquant parfois une journée d'analyses, réconfortant dans la maladie, accompagnant ses enfants dans les épreuves ; c'est ainsi qu'avec Marie-Noëlle, il a construit une belle famille. « Laurent, Laurent, je te salue et suis émue à la pensée de cette famille privée de toi, j'ai du mal à la penser sans toi ! »

Séparés, nous nous écrivions, Laurent ne laissait jamais une lettre sans réponse. La dernière lettre me disait que tu allais lire mon dernier livre et je vois aussitôt la table aux petits carrés emplis d'herbes différentes sous un verre. Les dons de l'artiste qui avait eu l'idée de cette composition s'accordaient bien avec John Cowper Powys que Laurent était heureux de découvrir... bientôt... ! Dans peu de temps, il allait faire un exposé à Caen, commenté par André Beetschen qui, avec sa finesse, avait su apprécier le collègue toujours modeste. Laurent n'avait pas réussi à faire à Rouen un groupe vivant et

c'est avec les analystes de Caen qu'il allait désormais participer à quelques rencontres. La journée serait autour de Laplanche et du thème pulsion de vie et pulsion de mort. « Tu sais combien je suis plus du côté de la pulsion de vie », m'écrivait-il dans sa dernière lettre ! !

Il me racontait en effet, l'enthousiasme de voyages audacieux : la Russie après la Grèce en voilier, la Grèce qui avait suivi un périple en Finlande, une traversée du désert africain à dos de chameau. Laurent aimait découvrir. Marie-Noëlle et Laurent étaient donc allés jusqu'au lac Baïkal, non pour faire de la « littérature », comme beaucoup, mais pour y vivre quelque temps immergés dans une famille. Marie-Noëlle parle parfaitement le russe. Aussi retourneraient-ils en hiver, chez l'habitant encore, afin de connaître la vie dans le froid.

Peut-on trouver vie plus vivante?

Et puis la mort est arrivée, insolente et violente. Pleurons, pleurons dans le secret de nos cœurs et parlons de Laurent, le discret fait héros par un inconnu.

Où donc, où donc es-tu monté, Laurent que nous ne verrons plus, Laurent dont nous n'entendrons plus la voix un peu chantante. Pleurons d'abord avant d'apprendre à déchiffrer la leçon de cet homme analyste qui racontait si modestement ses exploits.

Hommage à Héléna Tenenbaum

Cécile Blanchard-Josso

(Texte lu au cimetière de Malzéville le 30 octobre 2013)

Héléna, un camaïeu d'émotions...

Nous nous sommes rencontrées à Paris en 1989, au séminaire de Nicole Berry, peu après mon admission à l'Association psychanalytique de France.

C'est très chaleureusement qu'elle m'a fait part de son plaisir à être avec une collègue de l'Est. Nous n'étions que quatre en Alsace Lorraine.

Au repas de cette journée, assise à côté de moi, elle a spontanément et élégamment pris dans mon assiette une cuillerée de mon plat, ne résistant pas au plaisir de le goûter. Surprise et amusée, j'ai vite compris que cela était intégralement lié à son sens du partage.

Le thème de ce séminaire était *Absence de traces - traces d'absence*. Aujourd'hui, sa disparition fait naître en nous tous, une présence dans l'absence.

La psychanalyse et sa transmission ont toujours été pour Héléna, un véritable engagement.

En 1992-1993, elle anima à Paris, avec Monique Lawday, un séminaire qui lui tenait à cœur : *De l'étrangeté à l'étranger*.

C'est en 1994 qu'elle créa un séminaire à Nancy, nommé *Groupe de Lorraine*. Ce séminaire a été pensé lors du repas des soixante ans de Daniel, son mari.

Il a pris fin début 2009, suite à un grave problème de santé d'Héléna.

Nous sommes toujours restées proches. Notre dernière rencontre s'est passée à Metz, en juillet dernier, avec nos conjoints, comme auparavant à Nancy, Metz et en Bretagne.

En elle, cohabitaient une force impressionnante, poignante, parfois traversée d'ouragans et une sensibilité intense, une capacité remarquable de don d'elle-même. Elle portait une attention soutenue à la marche du monde et certaines situations politiques ravivaient en elle des terreurs d'enfant marquée par les horreurs de la guerre. Exigeante vis-à-vis d'elle-même, elle l'était autant vis-à-vis de ses proches en amitié ou professionnellement.

Son mari, ses enfants, ses petits-enfants ont toujours eu une place indéfectible dans ses pensées.

Merci Héléna, pour toutes ces années d'amitié et d'échanges.

Hommage à Héléna Tenenbaum

Marie-Christine Rose

Héléna Tenenbaum est décédée le 26 octobre 2013 à Nancy.

Ses obsèques ont été à son image, faites de contrastes : sans fleurs, alors qu'elle les aimait tant, laïques, mais avec tout de même « une petite prière juive », simples mais profondément émouvantes par l'évocation de la complexité des sentiments.

Elle a été mon analyste. Je l'avais connue lors de mes études de psychologie. Son enseignement rendait vivante et opérante la pensée freudienne ; il m'avait transférentiellement aidée à opter pour la voie de la clinique et de la psychanalyse.

Elle était fière de son appartenance à l'APF et était habitée par le désir d'en étendre la présence à Nancy où prédominait la référence à Jacques Lacan. Elle a ainsi invité des membres de l'APF à venir témoigner des débats scientifiques autour de l'héritage freudien. Elle a elle-même exposé et partagé ses réflexions lors de conférences aux thèmes parfois inattendus, comme *L'art d'être grands-parents*.

Mon analyse avec elle touchant à sa fin, j'ai pu suivre ses séminaires, figurant sous la rubrique « Activités extérieures à l'APF » et nommés parfois *Rencontres lorraines*.

Ils reposaient sur l'alliance entre la théorie freudienne et post-freudienne et la clinique. La vivacité associative et la bienveillance d'Héléna rendaient ces moments particulièrement féconds au niveau de la pensée.

Dans ses derniers séminaires, elle avait fait le choix « d'interroger Freud pour tenter de donner sens à la violence extrême et répétitive des événements mondiaux » et d'étudier les ressorts inconscients possibles des comportements de l'ordre de l'inhumain. Choix bien sûr en lien avec sa propre histoire, notamment lors de la seconde guerre mondiale. Dans son activité associative, il pouvait lui arriver d'évoquer brièvement et pudiquement un souvenir.

Elle n'a pu mener à terme, du fait de ses problèmes de santé, la réflexion proposée lors de son dernier séminaire autour du rapport entre pathologies individuelles et pathologies collectives. C'est un des fils conducteurs de mes séminaires qui ont suivi, permettant de garder sa pensée vivante dans la transmission.

L'oreille et le crayon

Gilberte Gensel

C'est l'histoire de ce menuisier qui, en coupant une planche à la grande scie verticale, s'est tranché l'oreille. On a difficilement retrouvé dans la sciure le petit pavillon cartilagineux, et le médecin le brandit devant ses yeux : « Vous avez de la chance, je vais pouvoir recoudre votre oreille. »

« Ce n'est pas mon oreille » proteste le menuisier.

« Mais si, c'est votre oreille ! »

« Je sais bien reconnaître ce qui m'appartient, et cette oreille n'est pas à moi : mon oreille a un crayon ».

L'écriture est omniprésente en psychanalyse, c'est un constat banal. L'œuvre de Freud, cela va de soi, mais aussi celle de tous ceux qui, autour de lui, se sont mis à écrire et à publier : « Une troupe non négligeable de chercheurs »¹, disait Freud. La psychanalyse a fait couler beaucoup d'encre, comme on le dit pour les scandales. De même qu'on parle d'empire de presse, on a pu parler d'empire éditorial psychanalytique². Des auteurs venus d'autres horizons - philosophes, sémiologues, historiens de l'art, etc. - défenseurs ou détracteurs, ont pris la plume à leur tour, certains sans l'expérience clinique (pourant, l'adresse n'est-elle pas transférentielle, même à l'écrit ?) - sans la contrepartie, orale peut-être, de la cure - à enrichir de commentaires et de critiques la psychanalyse, et l'empire s'est encore considérablement étendu... On écrit beaucoup, mais simultanément, dans les salles de consultation des analystes, dans des réunions réservées, voire secrètes, on parle, on associe plus ou moins librement, récits de rêve, interprétations, récits cliniques, silences éloquentes... Est-ce que comme pour le rêve, les productions de la psychanalyse pourraient se différencier entre un contenu manifeste, visible, volumineux comme un corps - l'écrit - et un contenu latent - peut-être virtuel - l'oral, à déployer encore et encore ?

Quant à l'écrit, l'enseignement d'Émile Benveniste ne

laisse guère de place au doute : affirmait, lors d'une de ses dernières leçons au Collège de France, en 1969,³ que dans la civilisation du livre qui est la nôtre (et c'est au sein de cette civilisation du livre que la psychanalyse a vu le jour), notre pensée est « constamment informée » d'écriture. La langue est dans un « rapport intime » avec l'écriture : ni la langue ni la pensée « ne se dissocient plus de leur inscription, réelle ou imaginaire ». « Toute réflexion sur la langue fait surgir en notre pensée la forme écrite, où les signes linguistiques prennent réalité visible ». La pensée est « informée d'écriture », mise en forme d'écriture et par l'écriture, donc.

Auditivo-temporelle, la parole orale s'écoule dans le temps, et comme le temps, elle se perd aussitôt née (même si déjà en mémoire), tandis que l'écrit, visuo-spatial, occupe de la place, couvre des surfaces assemblées en volumes, et demeure (même s'il sombre souvent dans l'oubli). C'est comme si l'écrit transformait le temps en espace... Occuper l'espace est une autre façon de parler d'investissement. Le point de vue topique de la métapsychologie étudie non des localisations anatomiques mais des lieux... Espaces, les « provinces psychiques », les « domaines » inaccessibles à la conscience, parce que refoulés. Espaces, le royaume intermédiaire de Freud repris par J.-B. Pontalis, spatial l'espace transitionnel de Winnicott. Lieu, l'« autre scène ». Espace aussi, le moi, cet être de surface, et ses « possessions », les empreintes laissées par l'expérience vécue (la « vivance » chère à Edmundo Gómez Mango), traces inscrites dans la mémoire, susceptibles d'être revivifiées lorsque la libido les irrigue. La feuille de papier « garde la notation écrite » - je cite Freud dans sa « Note sur le bloc magique » : elle est « pour ainsi dire un élément matérialisé de l'appareil mnésique, que d'ordinaire, je porte invisible en moi ».⁴

1 *Totem et Tabou*, Annexe, PUF, p. 383.

2 Jacques Lacan parlait, dans les années 1970, de « poubelliciation ».

3 « La langue et l'écriture », Chapitre 2, *Leçon 8 du 3 février 1969*, Seuil/Gallimard 2012, p. 91.

4 « Note sur le bloc magique », *OCPT. XVII*, PUF, 1992, p.139.

Comme suspendue dans un entre-deux, la psychanalyse oscille : de l'oreille au crayon, du crayon à l'oreille⁵. Il fallait bien que la psychanalyse s'écrive, parce que, je cite Jack Goody : « c'est la transcription de la parole qui permet de clairement séparer les mots, d'en manipuler l'ordre et de développer ainsi les formes syllogistiques du raisonnement »⁶. Et si la psychanalyse est certes née de la rencontre du désir inconscient de Freud et de ses investigations de neurologue, l'inconscient proprement dit est, lui, le produit d'un raisonnement : « une hypothèse nécessaire et légitime »⁷. J'essaierai d'interroger ici le rapport particulier de l'oral et de l'écrit dans la psychanalyse, de considérer un « paradigme à part » de la transmission pour la psychanalyse - comme Josef Ludin a parlé d'un « paradigme à part du savoir⁸ » - transmission qui joue un rôle dans la formation des psychanalystes, transmission qui incite à la poursuite du développement et de la complexification de la théorie psychanalytique. Il ne s'agit pas ici de contredire Jean Laplanche, qui critique durement la transmission comme « propagation (impérialiste) de la doctrine » et son instrument, l'analyse didactique, qui a vocation d'« intégrer l'analyse du candidat à un but qui est finalement de livrer un *produit fini* : un analyste qui a reçu la conformation la plus appropriée⁹ ». Mais plutôt de regarder la transmission psychanalytique non du côté de son objet - le « produit fini », l'analyste, mais depuis sa source, pulsionnelle, qui serait comme une pulsion de partager - voire de faire porter par l'autre, de faire passer, comme on fait passer la consigne.

Je chercherai d'abord à m'approcher du lieu d'où émanerait une nécessité de transmettre impérieuse - comme celle d'un coureur passant le relais, ou comme lorsqu'on « refille la patate chaude » - une poussée aussi impérieuse que celle de raconter une histoire drôle, que Freud compare à la pulsion exhibitionniste¹⁰. Cette dernière, qui n'a que faire de la pudeur, trouve son

partenaire dans la pulsion de voir - voir pour savoir, pour satisfaire déjà de façon quelque peu détournée une pulsion épistémophilique - pulsion de savoir qui « utilise comme énergie le désir de voir »¹¹. Pulsion de voir pour savoir, d'exhiber pour transmettre. Transmettre n'est pas un concept psychanalytique, mais n'est-ce pas en faisant allusion à la transmission - cette fois comme *infection* ou contagion - que, contemplant peut-être la Statue de la Liberté, Freud souffla à l'oreille de Jung le fameux « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste » ? Quelle est donc cette particulière force qui *prend* (comme lorsqu'on se demande : - qu'est-ce qui lui prend ?) l'analysé et le pousse à faire comme son analyste, à *en faire autant* à un autre ? Que transmettre la psychanalyse n'est pas tout à fait comme transmettre des connaissances - vocation de l'enseignement - cela semble aller de soi. Mais pourquoi ? Une métaphore vient à mon secours : apprendre à parler n'est pas apprendre une langue. Autre chose est l'initiation - j'entends ce mot au premier sens de sa définition : « admission aux mystères » - l'initiation, donc, à la fonction du parler, autre chose l'asservissement de cette fonction aux catégories du langage. Cela *prend* chacun de se mettre à parler comme on lui parle, par où passe cette énigmatique contagion ? L'initiation au langage pourrait-elle offrir un paradigme de l'initiation à la fonction psychanalytique ? Quelle que soit la langue maternelle, parler, écrire et lire, supposent l'utilisation du corps selon des compétences qui, une fois installées, animent les composantes d'une mécanique dont les rouages, dans une intense activité de transmission, ne cesseront plus de s'« informer » mutuellement. Le mot « composantes », me renvoie à la conjecture de Freud que rien n'a lieu dans l'organisme « sans fournir une composante à l'excitation de la pulsion sexuelle¹² ».

Au rythme des battements du cœur et du flux sanguin, l'air est poussé vers un lieu de rencontre : le carrefour aéro-digestif. D'une importance cruciale - on peut mourir d'une fausse route - ce dernier est investi de fonctions vitales, ce qui n'est pas, biologiquement, le cas de la « phonation », terme que j'emprunte aux linguistes. Côté trachée, en avant de l'œsophage, le cartilage thyroïde du larynx abrite ces ligaments que l'on appelle cordes

5 La question de la prise de notes en témoigne. Ne pas prendre de notes pendant la séance, d'une part, noter les rêves, d'autre part (Freud demandait, aux commencements, à ses patients de rédiger leurs rêves), élaborer en écrivant.

6 Jack Goody : *La raison graphique*, Les éditions de minuit 1979, p.50.

7 OCP T. XIII, PUF 1988, p. 207.

8 *Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, 2005, p. 14.

9 *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, 1999, p. 118.

10 *Les mobiles du mot d'esprit*, p. 263.

11 « Les recherches sexuelles de l'enfant - la pulsion de savoir », Gallimard, 1962, p.90.

12 PUF, pp. 670-671.

vocales, dont le positionnement oriente la vibration et permet la modulation des sons vocaux. Saillant au niveau de la gorge, ce cartilage, c'est la « pomme d'Adam », dont le nom semble dire que chacun avale la pomme du péché originel en assumant la parole... Enfin une batterie de petits gestes est scandée en cadence par l'ensemble des parties de ce sas étrange qu'est la bouche, adéquat pour malaxer et triturer les aliments en vue de leur ingestion. Percussions, occlusions, explosions, frottements et pressions font obstacle à la libre sortie de l'air, le détournent, le contrarient puis le laissent filer, et les bruissements ainsi produits, combinés à la mélodie vocale fournissent sa matière au langage. La fonction de parler se développe par étayage sur celles de l'alimentation - succion, déglutition, mastication - et sur celles de la respiration, et chacune est amenée à inhiber sa tendance première, en fonctionnant, pour ainsi dire, en sens inverse : au lieu d'avaler, projeter doucement ; au lieu d'écraser, exercer une pression douce, nuancée ; au lieu d'inspirer, expirer en contenant et en dosant l'air. Mais j'y reviendrai. L'oreille ne chôme pas : elle contrôle les émissions, la correction de l'articulation, la syntaxe. La bouche commence par fournir une véritable aire de jeu, ou d'investigation, comme un laboratoire. Avec ses lallations, l'enfant joue, jongle, tourne en tous sens l'air et la salive, et les sons qui jaillissent de sa gorge le *sur-prennent*. Mais un jeu très sérieux, qui explore, expérimente et découvre. Il y acquiert aussi les compétences pour imiter, aptitude qui participe à l'identification. On ne risque pas de se tromper beaucoup en y voyant une activité autoérotique, au même titre que la succion du pouce, et les activités de la main qui l'accompagnent, tiraillements de l'oreille, des cheveux, etc. et attouchements variés.

L'acquisition de la bipédie a coûté à l'Homme l'abandon du portage du tronc par les membres antérieurs - désormais supérieurs - et la bouche a cédé - transmis - la préhension aux deux mains, disponibles dorénavant pour saisir et manier les outils, par exemple pour écrire. De même, devenue obsolète, l'obligation de préhension de la bouche a laissé place au langage. Peut-être le mot « vicariant » s'applique-t-il ici : un organe ou une fonction qui joue le rôle d'un autre organe ou d'une autre fonction : « tu peux prendre avec ta bouche de

main¹³ », disait Françoise Dolto à une de ses petites patientes psychotique qui ne refermait pas sa main pour saisir la pâte à modeler.

Tandis qu'une main dans l'écriture gouverne le crayon, l'autre tient la feuille, ou bien elle peut soutenir la tête, le coude posé sur la table, voire jouer. Dans une scène du film de Milos Forman *Amadeus*, on voit Mozart, la plume à la main, composer fébrilement les notes du *Don Giovanni* sur la partition, tandis que l'autre main projette et fait rebondir une boule de billard, la rattrape, la lance encore...

La bouche aussi peut participer, en murmurant les mots formés, ou en rongant les ongles, ou en mordillant l'outil d'écriture, en le suçotant. Une voix muette modèle les phonèmes en bouche et accompagne le tracé des mots. L'œil supervise, observe, critique la rondeur des signes, la rectitude des lignes, la régularité des marges, l'orthographe... Les pratiques du langage - l'oral et sa complexification, l'écrit, sont des activités que le petit d'Homme investit fortement, pour le plaisir du geste et pour celui, mystérieux, que le pouvoir symbolique de la langue procure. Pouvoir symbolique fait d'une transmission, transfert de significativité d'un élément sur un autre : toute fable, tout mythe tirent en grande partie la force extraordinaire qu'ils exercent sur nous du ou des personnages qui nous symbolisent et de leurs prouesses qui symbolisent nos vies et nos actes. De même, un geste, un acte, sont capables d'en symboliser un autre. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud mentionne ce moment où « l'écriture, qui consiste à faire couler d'une plume un liquide sur une feuille de papier blanc, a pris la signification symbolique d'un coït¹⁴ ». Tout geste, acte, agir ou faire peut « prendre la signification symbolique » d'autre chose, cette vicariance est véhiculée par le langage, il s'agit d'une transmission d'une signification à une autre, le champ par excellence où s'applique la fonction psychanalytique.

Dans un passage de *L'Esquisse* dense comme un noyau, Freud désigne l'origine du « se faire comprendre ». Par un cheminement très escarpé mais rigoureux, il amène son lecteur jusqu'à ce point bien connu où, dit-il, « il n'y a plus besoin de grand chose pour inventer la langue ». Les cris, les gesticulations, les pleurs effectuent un

13 Souvenir d'une lecture déjà bien ancienne, *L'enfant au miroir*, 1985.

14 Traduction Michel Tort, PUF, 1975, p. 4.

délestage - certes passager - du trop plein d'excitation, dans l'attente anxieuse de l'« action spécifique ». Ce trop plein délivre une quantité, petite mais suffisante pour ces mouvements désordonnés, qui seront par la suite domestiqués, classés, mémorisés, mis à profit par le langage. Des éléments visuels du corps et du visage du *Nebenmensch*, le prochain dont la satisfaction est attendue ; l'inscription du souvenir d'une satisfaction déjà éprouvée auparavant et perdue ; des traces de mouvement laissées par les actes réflexes qui ont accompagné ladite satisfaction ; les traces sonores des propres cris et celles des sons - probablement des mots, mais pas seulement - émis par le *Nebenmensch*, sont reliés entre eux de façon durable, comme des amis qui auraient partagé une aventure inoubliable. Une liaison mystérieuse incitera le cri à se nuancer progressivement en son vocal, puis à se diversifier en sons linguistiques, séparés, classés, combinés dans le langage, et j'y vois le lieu d'une séduction inconsciente, une « transmission » par l'incitation de la parole. Une incitation qui semble dire : « si tu m'aimes, fais comme moi », venant s'ajouter à la sommation - ébauche du surmoi - qui enjoint : « fais comme ça, comme moi » !

Un tel environnement perceptif, sensoriel et mémoriel, favorise donc l'émergence de la langue dans cet espace intermédiaire, entre la nostalgie ardente et la recherche de la satisfaction, sur ces voies de dérivation préparées par les « modifications internes », pleurs, cris, agitation émotionnelle. Oui, mystérieusement et miraculeusement, la pratique de la langue se met en place, avec son équilibre acrobatique, une adresse comparable à celle que nous acquérons en apprenant à marcher, à faire du vélo, à nager... Puis nous l'oublions, de la même façon que l'on oublie comment on marche...

Dans le *Cours de linguistique générale*, Ferdinand de Saussure donne une description, lui aussi, de cette trouvaille de la langue, selon ses paramètres, où n'entre pas la préoccupation de l'inconscient, mais où, pourtant, se dévoile la vocation secrète de la langue. Je le cite : « Le rôle de la langue vis-à-vis de la pensée (...) n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son. Il n'y a ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons » dit-il. La langue « élabore mystérieusement (...) ses unités en se

constituant entre deux masses amorphes »¹⁵. « Qu'on se représente l'air en contact avec une nappe d'eau : si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une série de divisions, c'est à dire de vagues ; ce sont ces ondulations qui donneront une idée de l'union et pour ainsi dire de l'accouplement de la pensée avec la matière phonique. »¹⁶

Il n'y a qu'un pas de l'accouplement au mariage, peut-être celui qui va de l'oral à l'écrit : l'écriture des noms « au bas d'un parchemin » - comme l'a chanté Georges Brassens. « Épouser les idées », pour le meilleur et pour le pire, c'est ce que Freud a fait, comme il le raconte dans la *Contribution à l'histoire de la psychanalyse*, contrairement à Charcot, Breuer ou Chrobak, qui n'avaient, dit-il, que « flirté » avec l'étiologie sexuelle des névroses.

Il peut s'avérer tentant de circonscrire la théorie analytique à l'écrit, et l'oral à la pratique. Mais comment ne pas reconnaître qu'on est là face à une « séparation imparfaite » ? On se rappelle la mention que fait Michel Gribinski dans « La pratique mal divorcée de la théorie »¹⁷, de l'« explication psychanalytique » dont Joan Rivière fit part à Freud. Celui-ci lui avait dit de l'écrire, de la mettre noir sur blanc, de lui donner « une existence extérieure à » elle.

Donner « une existence extérieure à » soi pourrait être une définition pour « donner naissance », par suite d'un accouplement. Donner naissance, une transmission de vie.

C'est bien souvent la lecture de textes qui éveille l'intérêt pour la psychanalyse : pendant des années, un petit soupçon de culpabilité m'effleurait lorsque je me rappelais que mon approche s'est, tout d'abord, faite par les livres, et que je n'étais pas tout à fait novice lorsque je me suis allongée sur le divan de ma première analyste. D'où pouvait émaner la culpabilité sinon de la proximité entre la dévorante curiosité sexuelle et celle concernant le fonctionnement psychique (le fonctionnement psychique des parents, au lieu de leur commerce), mais aussi de ce que je crois que je savais déjà qu'il « valait mieux » ne pas avoir lu d'ouvrages sur la psychanalyse lorsqu'on allait entreprendre une cure.

¹⁵ Chapitre IV, éd. Payot, 1976, p.155

¹⁶ *Ibidem* p 156.

¹⁷ *Les séparations imparfaites*, Gallimard 2002, p. 66.

Comme s'il fallait « arriver vierge » sur le divan (ou au mariage) et que la lecture déflorait cette pureté. C'était sûrement *vox populi*, d'ailleurs j'avais eu connaissance de cet « interdit de lire »... en lisant Freud : la pomme d'Adam était déjà avalée ! Une culpabilité qui ne s'est estompée que lorsque, pour la énième fois, j'ai relu, mais cette fois les yeux dessillés, « Le cas Dora », et c'est la conférence que Adriana Helft a faite sur le lecteur de Freud (mars 2012) qui me l'a rappelé. Dans la préface, Freud incite énergiquement le lecteur à « avoir recours à ses propres rêves pour un examen analytique ». « (...) La technique, dit-il, est facile à apprendre, d'après les préceptes et les exemples donnés. (...) La lecture de l'observation sera très peu satisfaisante à celui qui n'a pas la connaissance de l'interprétation des rêves. Il sera surpris au lieu d'être éclairé...¹⁸ ».

« Lisez mes écrits, analysez vos rêves ! » prônait Freud, dont les travaux étaient évidemment écrits pour être lus. En lisant Freud j'avais tendance à m'appliquer les idées que j'y trouvais, à comparer ce qui était exposé et ce que j'avais vécu ou compris, et je savais obscurément que d'un côté je me créais un bouclier *contre* la psychanalyse. Mais d'un autre côté, l'accent de vérité de ces écrits, la sincérité qui en émanait me permettait de lui faire confiance et de le lire avec peu ou pas d'esprit critique. Et d'ailleurs, la séduction était trop grande pour que j'y résiste. C'est à dire que la lecture était déjà transférentielle. Un transfert qui n'a été élucidé que plus tard, sur le divan, tandis que je me plaignais amèrement du prénom dont mes parents, disais-je, m'ont affublée. « C'est un prénom aussi difficile à porter que... - je croyais chercher « Cunégonde » - mais je finis par clamer : aussi difficile à porter que Sigismonde ! ».

Dans une conférence des années 1970, Conrad Stein explore l'identification de tout analyste à Freud¹⁹, une identification qu'il trouve évidente. Je cite : « (...) je crois que tout ce que je puis avoir à vous communiquer est le fruit de mon autoanalyse, de même que les découvertes de Freud sont le fruit de son autoanalyse (...) (Mais) en un second temps, (je ne puis que) reconnaître qu'à une nouvelle présentation près, mes découvertes ne sont que des redécouvertes de ce que Freud a déjà établi. » « Mes découvertes ne sont que des redécouvertes »

18 *Cinq psychanalyses*, p. 4.

19 *La mort d'Œdipe*, Denoël Gonthier 1977, p. 77.

pourrait dire l'enfant qui apprend à parler : il ne parlera que s'il découvre cet équilibre mystérieux entre le souffle, la voix et l'articulation, mais le langage et la langue sont déjà là, bien avant qu'il ne les découvre, et qu'il ne découvre qu'en fait, il n'a fait que redécouvrir. Les analystes, nous avons ainsi quelque chose en commun avec l'*infans* qui découvre le langage. Nous avons à découvrir, inventer (comme l'objet trouvé créé de Winnicott) la psychanalyse, dans notre cure, puis à découvrir que nos découvertes ne sont que des redécouvertes.

Zu erfinden est traduit par « pour inventer » dans la dernière édition de la correspondance avec Fliess de 2006, intitulée *Lettres à Wilhelm Fliess*. C'était « pour découvrir » dans l'édition de 1969, qui portait le beau titre de *Naissance de la psychanalyse*. À l'automne 1895, Freud écrit à Fliess qu'il ne peut pas trop lire, car cela l'empêche de *erfinden* : « inventer, découvrir », en même temps, il a plutôt envie de laisser de côté « tout ce fatras »... et d'aller « jouer aux quilles et cueillir des champignons »²⁰ avec ses enfants.

Il semble y avoir incompatibilité entre lire et inventer. Lire apparaît à première vue comme un acte passif, une attente, une « pensée purement observante » qui scrute des images petites et pauvres, ces traces sur une surface, les lettres, « ces jambages maigres qui vont dans des taches noires », dit Yves Bonnefoy²¹. Attentif, le lecteur absorbé ne révèle rien de ce qui se passe en lui. Pourtant, l'activité est intense, et il y a lieu, ici, d'avoir encore recours à *L'Esquisse*, et à ce que Freud dit de l'attention²².

L'image que le nourrisson souhaite retrouver, en mettant en œuvre l'attention est, je cite Freud, celle « du sein maternel et de son mamelon vu de face ». Mais dans la circonstance étudiée, la première perception de cet objet en est une « vue latérale (...) sans le mamelon ». L'enfant a déjà fait l'expérience, « fortuitement au moment de la tétée », de la transformation de « l'image vue de face en une image latérale », à la faveur « d'un certain mouvement de la tête ». Le mouvement « dans la direction

20 « Lettres du 23 septembre et du 10 octobre 1895 », traduction Marie Bonaparte, PUF, 1969, pp. 110-111.

21 Yves Bonnefoy, « Une autre époque de l'écriture », *La vie errante*, Gallimard 1993, p.131.

22 Chapitre sur « La pensée reproductive ».

inverse (...) doit alors être exécuté, et la perception de la vue frontale est (...) obtenue ».

Les images vues se composent de cercles, de courbes, de lignes verticales et horizontales, et la tache sombre sur fond clair, presque du noir sur blanc. C'est ce qui vient à sa rencontre, fortuitement, dans la quête avide de l'objet du *Sehnsucht*, l'aspiration ardente. Je ne peux pas m'empêcher de penser que ces éléments qui participent à une perception analytique et synthétique du visible, sont ceux-là même qui se combinent pour former « ces jambages maigres qui vont dans des taches noires », les lettres. Qu'ils sont enregistrés précocement dans le stock mémoriel, associés à cette pulsion de voir l'objet désiré - et de savoir : où est-il ? Qu'est-ce qui provoque son retour ? Des engrammes qui permettront, cinq ou six ans plus tard de mémoriser et de discriminer les caractères, jusqu'à ce que cela devienne automatique comme un réflexe pour réussir, mystérieusement, à constituer un sens, « entre deux masses », celle, visuelle, des signes, celle, « informée » de langage, des idées. Ce que l'on appelle lire.

La lecture implique un mouvement qui parcourt en sens inverse, qui retourne au point de départ de l'écrit. Si l'on reprend les termes de Benveniste, dans la pensée, « les signes linguistiques prennent réalité visible », eh bien, dans la lecture la réalité visible des signes prend sonorité linguistique, et lors de la lecture, on entend le langage sourd muet de la pensée, non seulement celui des mots lus, mais aussi celui des idées qui affluent. Une certaine ressemblance avec la manière analytique d'écouter semble émerger. Attention flottante, en égal suspens : on est porté par le flot verbal, des lignes se profilent, comme en filigrane, entre les sons, les mots, la pensée surfe sur la vague de ses mouvements, sur la crête des sonorités, de leurs combinaisons et tout ensemble des significations, des images suscitées par l'écoute. On change de sens, au sens de changer la signification par les effets de la polysémie du langage, et aussi, au sens d'inverser les rapports avant après, en haut en bas, devant derrière. Une silhouette - un sens - finit par se laisser « informer », au sens où Benveniste l'indique : notre pensée est « constamment informée » d'écriture (cf. ci-dessus), un sens double d'information et de mise en forme. Comme si, en écoutant l'analysant, l'analyste lisait (ne lit-on pas dans les pensées ?) avec ses oreilles.

De même que le regard de l'enfant, parti à la recherche attentive de la perception souhaitée, a trouvé « fortuitement » un parcours en sens inverse, de même exploiter en sens inverse - ou en tous sens - le souffle et la puissance orale est à l'œuvre dans la parole. Dans l'écoute analytique le sens de la langue est comme sens dessus dessous, dans une tentative de se dégager de l'asservissement aux significations *Ready made*.

C'est en avançant dans cet exposé que j'ai commencé à entrevoir ce que je voulais dire : les mots « pulsion de transmettre », « incitation », « sens inverse » m'ont servi d'appuis pour essayer de spécifier une transmission « à part » de la psychanalyse. Les excellentes études que Dominique Clerc et Laurent Danon-Boileau ont produites sur la cure de parole, pour le 67^e Congrès des psychanalystes de langue française, la conférence de Claude Barazer sur le geste dans la parole, le livre récemment publié de Laurence Kahn sur *L'écoute de l'analyste*, l'analyse approfondie de Jean Laplanche sur la séduction généralisée, *Un muet dans la langue*²³ de Edmundo Gómez Mango, et bien d'autres lectures antérieures ont accompagné ma réflexion pour la rédaction. Des lectures désormais métabolisées, dont je ne saurais plus dire ce que j'y ai trouvé, ce que, à partir d'elles, j'ai « découvert » ou « inventé ». Mais grâce à ce qui a été déjà dit, exploré, démontré, j'ai pu chercher à ne focaliser mon regard que sur cet aspect pulsionnel non du langage ou de la parole dans la psychanalyse, mais sur le processus pulsionnel de sa transmission.

Ce n'est pas sans douleur que Freud a accouché de sa méthode. Une utilisation des mots jusqu'alors inédite, pour se dévoiler à lui même, puis aux autres, que ça travaille, lorsqu'il rêve, en le montrant dans le travail même des mots. Une méthode pour l'exploration et pour le « traitement psychique » par les mots. La langue, dit Edmundo Gómez Mango, ce « palpeur de réalité ». Freud a construit mot à mot ce qu'il appelle un instrument : la « pensée psychanalytique », qu'il incite les chercheurs des autres domaines à utiliser, afin que la psychanalyse « leur rende plus qu'elle n'a reçu (d'eux) »²⁴. Une pensée qui n'est pas tant un objet à examiner qu'un instrument à employer. Contrairement à la vicariance, où une fonction est cédée par un organe à un autre, en psychanalyse, il

23 Particulièrement « Le muet des mots ».

24 Annexe de *Totem et tabou*.

s'agit pour l'organe qu'est la parole de pratiquer la cure de parole - *talking cure* -, de « ramoner la cheminée » - *chimney wiping* -, ces expressions qui sont des trouvailles bien connues de Bertha Pappenheim. Parole qui soigne, qui ramone, qui assure, donc, encore d'autres fonctions que parler : en psychanalyse, la parole devient un appareil à délier... la parole. Tout comme la sphère orale et l'appareil respiratoire prêtent secours à la parole, et assurent d'autres fonctions que manger ou respirer : ils la réinventent en chacun. En psychanalyse on se sert de la parole pour autre chose que pour dialoguer, de l'oreille

pour autre chose que pour comprendre ou écouter des histoires. La pratique de la psychanalyse est, me semble-t-il, la condition de la possibilité d'écrire de la théorie analytique, parce qu'il s'agit d'une pratique « à part » du langage, sur tous ses versants : écouter, dire, écrire, lire. Une écoute qui cherche à revivifier ce qui se lit des inscriptions mémorielles, un dire interprétatif qui incite à écouter autrement, une lecture qui met en marche une pensée auto analytique, un écrit qui cherche moins à graver pour toujours qu'à mettre hors de soi.

Notes de séance ¹

Jean-Yves Tamet

La suggestion de Gilberte Gensel d'écrire sur *L'oral et l'écrit* a éveillé une première remarque : pourquoi certains analystes écrivent-ils et surtout, à quelles exigences ils se soumettent en le faisant ? Je fus sensible à la contrainte qu'exerce le *verbatim*², cette tâche impossible qui, effectuée dans des contextes d'échanges déterminés, obéit souvent à des sollicitations de nature institutionnelle. Or, il faut bien le reconnaître, la manière dont nous avons souvenance des séances s'effectue davantage sur le mode de l'idée incidente, de la présence du fragment, de l'image qui surgit que sur le mode du récit long et détaillé, encore qu'il faille laisser cours à l'originalité des mises en mémoire de chacun et, de plus, singulières à chaque cure.

Trois remarques avant de développer mon propos en deux parties :

* L'écriture clinique de Freud a évolué et, après les grands cas, il s'en tint à des évocations plus concises. On peut d'ailleurs s'interroger sur les raisons de cette modification à une époque où les cures étaient brèves et s'offraient plus aisément à la narration. Récemment, aux USA, la modernité a invité à une disparition du récit clinique³ dont la dimension romanesque ne correspondait pas aux standards de la scientificité ; désormais la « vignette », mot à la dénomination un rien désinvolte, ou le « fragment » sont devenus des modèles d'évocation distanciée de la clinique. Notons cependant que Freud n'a jamais séparé écriture clinique et élaboration théorique, maintenant ce tissage y compris dans des textes réputés comme difficiles comme *Au-delà*.

* Cependant cette mise en récit ne peut être dissociée

de la lecture des textes analytiques qui s'est trouvée elle aussi modifiée : les avancées théoriques issues de la compréhension de l'écoute des patients ont transformé la manière de penser puis d'écrire la clinique ; plus particulièrement le contre-transfert et le transfert de l'analyste ont ouvert l'écoute de l'analyste lecteur⁴ : le patient ou l'analyste ne sont pas seuls à être désormais écoutés, un texte l'est aussi, telle est une de mes propositions appliquée à la lecture des notes cliniques comme à toute production écrite analytique.

* Mais cette proposition de présentation m'a suggéré une possible idéalisation de l'écriture clinique : si l'écrit est un produit du travail de la cure, ce que je pense, comment garder à cette écriture sa fonction de support de la pensée sans valoriser une quelconque dimension esthétique ? Un texte analytique n'a pas à être beau, il doit parler à son lecteur. De plus, écrire est avant tout une possibilité pour l'analyste de voir apparaître ses contradicteurs internes ; écrire fabrique une scène qui permet la mise à jour et la figuration de certains refoulés ; telles sont rapidement les pistes que je souhaite garder en tête à partir des mots épars, féconds et énigmatiques qui, comme des rebuts « en souffrance », surnagent de l'activité d'écoute.

Paru en 1914⁵, un texte, *Sur l'histoire du mouvement analytique*, me servira dans un premier temps de fil conducteur. Si ce texte est écrit à un moment précis de la vie de Freud, il est aussi entraîné par une cohérence de l'œuvre elle-même car ce retour sur la situation de la psychanalyse réalise une biographie intellectuelle et initie des développements ultérieurs. À cette époque, d'autres sollicitations ont conduit Freud à faire une pause dans ses recherches et ce projet laisse cours à une écriture qui rassemble, reprend et résume. Mais à quoi obéit

1 Texte publié remanié dans l'*Annuel de l'APF* 2014, « D'où viennent nos notes de séances », *Le langage malgré tout*, PUF.

2 J.-Y. Tamet : « Le récit clinique, travail de mémoire et de transformation », *Revue belge de psychanalyse*, n°57, 2010. Cette réflexion est née à partir du travail effectué dans l'ARCC piloté par L. Bleger et E. Sechaud.

3 L. Apfelbaum : « Histoires de cas », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n°20, *Clinique de la psychanalyse*, automne 2009.

4 A. Ciancier : « Louis-René des Forets et le témoin clandestin. De l'utilisation du contre-texte », *Psychanalyse à l'université*, tome 16, n°63, *La psychanalyse hors cure*, PUF, 1991, pp. 123-138.

5 Il sera complété en 1924.

cette parution ? Que permet-elle ? Autant de questions qui permettent d'envisager sous un angle plus large cette publication⁶.

Arrêtons-nous sur le déroulement de l'ouvrage où, dans le premier chapitre des trois, Freud parle de rencontres qui ont changé sa vie : celles avec Chrobak, Breuer et Charcot. Chacun à sa manière lui a ouvert les portes d'une connaissance mais chacun l'a rapidement refermée ! « *La psychanalyse est en effet ma création* » (p.13), dit-il sans appel et « *personne ne peut savoir mieux que moi* ». Mais s'appuyant sur des remarques incidentes faites par les trois hommes, il remarque qu'aucun d'eux ne put aller au bout de son appréciation intuitive car, à chaque fois, elle touchait une dimension triviale de la sexualité humaine. Il continue et met en avant que c'est son écoute et son travail qui ont fait fructifier les pensées glanées en chemin et d'ailleurs, quel meilleur exemple que celui puisé dans le français « *j'ai épousé les idées de...* » (p.27) pour rendre compte de ce type d'attention au contenu de la langue ! Ces hautes figures sont considérées pour ce qu'elles ont permis : se donner un temps comme identification au jeune médecin. Puis Freud montre la manière dont il s'en est détaché : l'usage du « je » affirme la découverte et la possession, il est la conséquence du dégagement des identifications. Cet écrit est un hommage qui lui permet de suivre son chemin sans dette inaliénable.

Ainsi les récits des découvertes s'enchaînent-ils les uns aux autres, en quittant souvent la bienséance : si le refoulement et la résistance ont d'abord occupé le terrain, la question de la sexualité infantile a surgi, imposant un bouleversement dans l'ordre établi : « *les traces conduisirent encore plus loin, jusqu'à l'enfance et aux premières années de celle-ci.* » (p.31) Car, mine de rien, Freud touche avec insolence à un aspect inouï du développement humain contre lequel la résistance est toujours forte : « *Plus on se consacrait à l'observation des enfants, plus le fait devenait évident, mais plus aussi il devenait singulier qu'on se fût donné de la peine pour ne pas le voir* » (p.33). Du coup le rêve apparaît comme un domaine plus distancié où il peut, avec une moindre opposition, trouver plus aisément des confirmations. La

connaissance ne s'exerce pas directement sur un « objet sacré », l'enfant, ni sur une pratique, la sexualité⁷.

Dans le deuxième chapitre, le parcours des idées effectué à partir de 1902 avec de jeunes collègues est commenté ; Freud lucide remarque que dans le travail intellectuel « Je ne réussis pas à créer parmi ses membres cette entente amicale qui doit régner parmi les hommes qui accomplissent le même difficile travail, et ne réussis pas davantage à étouffer les querelles de priorité » (p.46). Pourtant les idées nouvelles se répandent en Europe et l'état de leur avancée géographique révèle une cartographie de la diffusion comme celle des résistances. Les pays et les noms propres cités sont autant de jalons précis de cette évolution. Une question est présente, à l'époque comme maintenant d'ailleurs, comment favoriser la diffusion de l'analyse puis comment répondre à l'objection qui suit, celle de sa mort, de son dépassement ou de son affadissement ? (p.64). Ce rapide panorama mondial met en évidence l'importance et la fragilité de la situation de l'analyse car dans nombre de cas s'il y a un érudit ou un disciple présent, en revanche manque la reconnaissance « officielle », universitaire ou médicale. L'analyse se trouve confrontée dès cette époque à ses voies de la transmission qui n'appartiennent pas aux voies classiques de circulation du savoir, mais l'écriture et la publication occupe une place de choix dans cette quête d'affirmation⁸.

Ces inquiétudes font *ipso facto* surgir la menace de la disparition : ce sont contre elles que sont construits les graphes et le langage puis la création culturelle qui donnent figures ; la peinture et la poésie, comme l'écrit Laurence Kahn⁹, font partie des activités qui rendent compte. Le cheminement conquérant de l'analyse évoque la poldérisation des terres immergées mais appelle aussi une réflexion sur le refoulement, l'enfouissement des objets et sur la nature de l'objet. En somme l'analyse travaille autant à l'avancée que contre sa propre disparition ou occultation. Freud parcourt les nouveaux territoires de conquête, la religion, le folklore, l'histoire, la linguistique, la psychologie des peuples...

⁶ Plus tard, en 1925, Freud écrit un autre opus de facture autobiographique Sigmund Freud présenté par lui-même, qui, profitant du travail antérieur, est plus ramassé et moins traversé de passions non encore éteintes.

⁷ N'oublions pas l'accueil glacial et le tirage modeste réservé aux *Trois Essais* !

⁸ Une histoire de la diffusion de la psychanalyse par les écrits trouve sa place.

⁹ *L'écoute de l'analyste*, PUF, 2012.

mais aussi la vie amoureuse ou religieuse, l'âme enfantine et la pédagogie. Cependant, face à ces innovations, comment traiter la violence de certains opposants ? Une leçon de silence s'impose : « *Je sais aussi bien qu'un autre me livrer aux injures et aux emportements, mais me sens incapable de donner une forme littéraire aux expressions qui sont à la base de ces affects, et c'est pourquoi je préfère m'abstenir complètement* » (p.72). Sa démarche dans ce chapitre est proche du travail en séance : le pas est hésitant, sensible à un environnement non maîtrisé qui suppose prudence et confiance dans le pas suivant avec l'exigence de faire trace par l'émergence d'une parole associative.

Le troisième chapitre laisse poindre un tout autre débat d'idées et avec lui la présence des détracteurs, trois d'entre eux surtout : Janet¹⁰, Adler et Jung. Il était prévisible que l'analyse serait dévoyée et elle le fut bien différemment par chacun des trois.¹¹

Si pour Janet le problème ne fut pas très couteux en énergie, il fut en revanche bien plus vif avec les deux autres. Comment parler des ennemis, comment dire le côté *unfair* du personnage d'Adler ? Celui-ci tenta d'inventer une origine de la psychanalyse aux contours simplistes espérant toucher les dividendes narcissiques de l'invention et Jung mit en péril l'édifice de manière plus grave en touchant au fondement psychosexuel de la théorie. Freud, qui l'avait promu pour des raisons de politique d'expansion, ne put tolérer plus longtemps une telle menace et, la patience une fois épuisée, rien n'interdisait le conflit ouvert. Mais ce chapitre aborde aussi la transmission avec l'institutionnalisation de l'analyse, la création de l'IPA et la place que devait y prendre Jung pour Freud « *Je tenais donc à transférer cette autorité à un homme plus jeune qui, après ma mort devrait naturellement me remplacer* » (p.80). Toujours la présence de l'effacement !

Dans ce chapitre plus que dans les précédents, Freud glisse constamment des remarques cliniques sur l'objet, les femmes (p.102), le débat scientifique (p.109)... il ne se

contente pas d'un récit en terme d'histoire chronologique mais inclut des remarques incidentes, précieuses et éclairantes, qui donneront lieu à prolongements ultérieurs féconds ; c'est cet aspect que je retiens, chaque écrit est un passeur vers un autre en devenir.

Le souci de défendre l'analyse afin que rien ne se perde des débats et des connaissances, le pas de côté que représente cet écrit dans le chemin de l'œuvre, m'ont fait penser à la démarche de La Pérouse¹². Alors qu'il partait pour une ambitieuse aventure où les risques de mort pour lui et pour les membres de son expédition étaient immenses, il n'eut de cesse, dès qu'il croisait un bateau en direction de la France, de lui donner des fragments de son livre de bord afin que le récit des découvertes ne soit point perdu : c'est ainsi que nous sommes en possession de toute la partie de son voyage avant la fin tragique en vue de Vanikoro. L'écriture au décours d'un travail de pensée n'est-elle pas parfois comme ces missives adressées au Roi, une mise en sauvegarde de découvertes qui sont toujours menacées de disparition : il n'y a pas plus volatiles, plus instables que les pensées surtout quand nouvelles, dérangementes ou iconoclastes elles ont une durée de vie courte, menacées même d'auto-censure. Comment les saisir ? Comment les fixer ? L'homme possède une technique, l'écriture, qui peut garder et soutenir une partie de son activité intellectuelle puis la faire fructifier par la lecture qui est associée à cette conservation. L'homme ne sait pas encore garder le chaud de l'été en hiver mais il peut garder les idées et les inscrire sur un support. « *L'écriture, est un auxiliaire pour celui qui marche autant qu'elle constitue une intensification et une multiplication de son regard.* » écrit Paul Nizon¹³.

Le livre de Freud pourrait être lu à l'aune de cette remarque où, parmi le récit de faits historiques, se trouvent recueillies des considérations actuelles, des pensées incidentes qui donnent à l'ouvrage le caractère d'un travail en cours et non celui d'un objet fini et clos : il

10 En 1913 au Congrès de Médecine de Londres, Janet attaque vivement Freud ; Jones lui répond car Janet présentait la psychanalyse comme dérivée de ses recherches. Freud ajouta une note aux propos de Jones pour souligner sa dette à Breuer et non à Janet, *OCP/F XV*, p.11.

11 Lettre à Jones du 8 février 1914 « J'ai déjà bien avancé. J'ai réglé son compte au premier aigrefin aujourd'hui et j'espère en finir avec l'autre dimanche prochain. »

12 Dominique Le Brun : *La malédiction, La Pérouse*, Paris, Omnibus 2012. Retour à La Pérouse dont je ne résiste pas à vous livrer que parmi les instructions qui lui furent faites par la Société de Médecine il y eut des questions sur que penser des hermaphrodites de la Louisiane qui sont des fleurs, (p.77) des interrogations sur les mœurs et les relations entre les hommes et les femmes rencontrées, sur l'âge de la puberté, sur les techniques d'accouchement, sur les passions qui régissent les tribus, les conditions de la folie etc...

13 P. Nizon : « Introduction », *Marcher à l'écriture*, Actes Sud, 1999.

devient ni récit chronologique de voyage mais plutôt une histoire intellectuelle dont l'écriture témoigne de la vivacité et de la passion, telle est la place de ce texte ; cependant pourquoi à certains moments des pauses sont-elles nécessaires ?

Tout écrit, comme symptôme, porte une dimension de révolte et s'insurge contre un effacement ou une impossibilité et, dans le travail de la séance, penser la conservation d'un moment en écrivant quelques notes, dit bien la tension de l'instant qui succombe très vite face aux forces du refoulement. Quand l'analyste est à sa table d'écriture, c'est souvent pour tenter de convoquer ce qui a surgi durant la séance et qui peine à être présent à la conscience : quel douloureux éprouvé de perte ! Mon propos laisse de côté un cas de figure que je ne connais pas, qui est la disponibilité aisée des moments de séance dans la mémoire ! Cette recherche est tout autant une nécessité imposée par la compréhension du cas qu'une manière pour l'analyste de se retrouver après le tohu-bohu de séances qui sont bien peu tempérées, écrire pour se donner de ses nouvelles, mais quelles sont ces nouvelles ? Est-ce à la manière dont la lecture est une activité dont une des visées secondes est de favoriser des retrouvailles et de donner forme à ce qui n'a pu être nommé ou mémorisé ? Est-ce pour cela que nous lisons et relisons des auteurs analystes, comme des textes littéraires d'ailleurs, pour qu'ils éveillent en nous des perceptions anciennes et perdues de vue ou proposent des figurations ? Ces lectures restaurent-elles un sentiment d'unité en offrant des mots à l'*infans*¹⁴ ?

Un autre aspect propre à l'exercice de l'écriture clinique est de rendre implicitement hommage au transfert, à ce travail partagé, et je me suis souvent demandé pourquoi certaines cures suscitaient cette activité et d'autres si peu. Y aurait-il des cures dont il serait plus difficile de quitter les tensions et les mouvements ? Pourquoi certaines se prêtent-elles à l'écriture, à quel moment de leur déroulement ? La dimension spécifique de chaque situation ne doit pas être quittée au regard d'une possibilité de faire apparaître la présence de l'autre en soi.

Ceci amène donc tout naturellement cette question laissée en suspens : comment le récit d'un

moment clinique vient-il à l'analyste ?

Parfois, si c'est un temps exigé par la formation, la contrainte de parler engage des résistances spécifiques. Mais parler pour illustrer une thèse ou mettre en avant l'exemplarité place le propos dans une démarche didactique où la thèse impose son exigence plus que la poussée transférentielle. Enfin, d'autres fois, et c'est ce que je pense, c'est une nécessité induite par l'écoute elle-même, inhérente au travail d'analyse qui impose différentes formes d'écriture, en prise avec la clinique transférentielle. Des mots se déposent sur une feuille ou un carnet, parfois une phrase attribuée à l'analyste ou au patient, voire surgissant comme commentaire isolé, un court récit de rêve ou bien une énonciation ou bien encore un bref résumé d'une séance : à quelle pulsion d'écrire obéissent ces rebuts ? De plus, ces mots ne seront souvent pas lus ; ils ont accueilli une excitation que l'on aimerait faire partager sur l'instant, mais à qui ? Alors écrire pour l'autre en le patient, lui à qui nous disons en retour si peu de ce qu'il nous donne à penser ? Curieux de penser que le patient serait placé comme l'enfant face aux parents, parents dont il a une connaissance surtout intuitive !

Sur l'histoire du mouvement analytique m'a semblé participer d'une écriture qui, bien qu'établie dans un contexte historique donné, s'inscrit dans le développement de la métapsychologie. Elle réalise une avancée et préfigure une rupture en plaçant l'inconscient dans toutes les instances : le trouble se répand et nul espace psychique, nulle topique ne seront ultérieurement épargnés par cet hôte indésirable. De plus, il est aussi loisible de repérer que des forces de destruction menacent le fragile édifice et l'apparente clarté du propos doit composer avec l'existence de forces hostiles. « *Le moi joue là-dedans le rôle ridicule du sot Auguste des cirques, qui prétend persuader les spectateurs par ses gesticulations que tous les changements qui s'opèrent sur la piste s'accomplissent uniquement par ses ordres.* » (p 99) Le livre de Freud opère une halte : il rassemble avant et après une déliaison. Serait-ce ainsi une quête du moi qui est à l'œuvre dans un tel écrit ? Le lecteur est vraiment à côté de l'auteur, « La lecture excite : on va mettre la main sur l'homme vrai. » remarque J.-B. Pontalis¹⁵ rejoignant le projet d'explicitation de

14 Toutes propositions que J.-B. Pontalis, Ed. Gómez Mango et J.-C. Rolland explorent.

15 J.-B. Pontalis : *Après Freud*, Gallimard, p. 314.

Rousseau. Le lecteur demande que l'auteur des lignes le conduise et prenne soin de lui et à la fin une conclusion doit laisser une place à l'espoir... une *happy end* devrait être au rendez-vous ; mais que le conflit soit convoqué et que la complexité apparaisse alors, pour certains lecteurs, cela signe l'abandon de la lecture !

Mes échanges passés avec Gilberte Gensel autour du *verbatim* me revisitent et inscrivent ma contribution actuelle dans un travail ancien dont il fut parlé ici¹⁶, ce sera mon deuxième point. Une cure bien précise avait alors organisé mon propos, cure qui ne fonctionnait pas avec la fluidité souhaitée et dans laquelle je me sentais engoncé, poussé contre un mur, condamné au silence. Le patient avait des qualités mais elles étaient utilisées, de mon point de vue, dans le champ défensif contre la reviviscence d'affects, contre l'association libre : nulle note cohérente n'accompagne alors les séances, tout juste des notations sur ce qui ne se passe pas ou ce qui empêche, ou bien des thèmes abordés par le patient comme « peur des femmes », « parle de la danse », « il veut consoler », « pas de souvenir d'enfant, dit-il », « sage comme une image »... Je les ai relues récemment pour les besoins de cette écriture et je me suis retrouvé dans la phrase de Paul Nizon¹⁷ « *Pendant que j'écrivais, en feuilletant des notes qui remontaient loin dans le temps, j'ai dû, tout ébahi, constater que des idées que je tenais non seulement pour flambant neuves, mais pour de vraies trouvailles, étaient déjà présentes il y a bien des années, mais qu'elles étaient incohérentes à cette époque et qu'elles étaient donc restées sans suite.* » M'étant engagé à présenter une courte période de cure, j'avais accepté d'en parler dans le groupe tout en me heurtant très vite au problème suivant : comment raconter les bredouillages, les longs moments de narration sans pause, le ton monocorde et terne, bref autant de singularités qui ne se laissent pas aisément décrire. Je me demandais comment transcrire aux collègues un climat qui, à cette époque il y a 5 ans, était l'obstacle central et opaque. Tenu à l'écart, absenté mais attentif, silencieux mais envahi d'une tension malaisée, je fis l'exposé.

Gilberte Gensel, en me sollicitant, remet donc en mémoire

cette période et, comme cette cure se poursuit, je mesure le chemin accompli depuis et apprécie de toute autre manière les problèmes qui m'étaient alors posés. Chemin faisant, je pense que la nécessité d'écrire qui m'assaillit n'est pas sans rapport avec l'activité professionnelle du patient qui le confronte, lui aussi à l'écriture. Écrire fut donc un point de passage où l'analyste accueillait en silence une période sombre de l'enfance, faite de séjours répétitifs à l'hôpital, d'isolement de la famille attentionnée, de la peine subie par des parents aimés ; or, le patient ne put jamais évoquer des affects, tristesse et rage mêlés, liés à son atteinte corporelle, il les campa vivement devant moi. Mon récit, comme produit de l'écoute, était mu par cette révélation qui occupa secondairement la trajectoire de cette cure : le patient put entendre certaines de mes propositions sur son lien amoureux à sa mère, malmené durant cette lointaine période, écouter puis s'approprier la représentation proposée de cet état et laisser venir avec plus d'aisance les souvenirs liés à cette période sombre. Ainsi, en ce cas, les fragments favorisaient l'émergence d'un interlocuteur, d'une oreille qui puisse entendre cette production nouvelle que je grappillais de séance en séance et qui s'arrachait aux puissances du refoulement. La résistance était nichée dans les représentations sexuelles des conflits œdipiens, comment renoncer à l'amour maternel, au charme de la présence physique au lit de l'enfant malade ; je souligne simplement qu'il fallut en passer d'abord par là, par un double mouvement de collection puis d'exhumation pour que soient abordées maintenant des tensions plus ouvertes et dont un aspect clinique, toujours actuel, réside dans la difficulté du paiement des séances où il est absent.

Comment repérer dans le reflet que nous renvoie le patient les effets énigmatiques d'un transfert primordial, silencieux, parcellaire, qu'est celui de l'*infans* ? Celui-ci reste en dehors de toute visibilité, il s'inscrit dans un processus de déplacement dans l'actualité de la cure. Si ce déplacement devient lisible alors les objets investis incestueusement par le moi deviennent repérables : en somme ce sont les possibilités interprétatives de l'analyste qui peuvent percevoir l'intensité de ces états régrédients puis de déjouer ces alliances et d'introduire de nouvelles perspectives. Mais pour cela une lecture des lieux du contre transfert s'impose pour que les figures

16 L. Bleger : « Diffractions », *Documents & Débats*, n°75, 2009.

17 P. Nizon : « L'incubation d'un livre », *Marcher à l'écriture*, Actes Sud, 1991, p.105.

puissent apparaître¹⁸ : ses écrits sont pour l'analyste un des lieux possibles.

Souvent est pointé un effet de l'écriture qui, comme lieu d'inscription, soulage la psyché d'avoir à porter en silence un poids mélancolique : si écrire convoque, écrire éloigne également. En ce sens, je pensais que Freud ne pouvait pas connaître, en écrivant son livre les effets que les pages allaient produire ; imaginait-il que cette étape serait suivie par le bouleversement de la théorie ? Comme durant l'ascension vers un sommet où il faut des camps de base à l'alpiniste pour asseoir son effort, des étapes intermédiaires jalonnent le travail de la pensée : on s'y rassemble, on restaure un sentiment d'unité pour affronter l'inconnu de la suite.

Il existe un refoulé singulier de séance, la pensée de la mort : c'est une folie dans et de la séance où la conviction d'un temps suspendu, soumis à la seule durée de la séance, éloigne la menace de la réalité de la mort. La dimension amoureuse du transfert serait-elle un agent de cette désaffection temporaire ? L'analyse revenant à sa table tente de retrouver l'événement de la séance mais retrouve les oripeaux de la vie dont la crainte de la mort, entendez autant la force de la nécessité que celle de la disparition. Les comédiens sur scène sont abandonnés par leurs maux et autres misères corporelles pour, une fois la scène quittée, les retrouver intacts. Qu'en est-il donc du devenir de ce vivant douloureux qui s'abrite en séance ? L'écriture permet la recherche du refoulé de séance : écouter s'écouter, écouter se raconter, transférer car l'analyste n'est pas exempt de transférer ! Quand un collègue raconte un fait de séance nous tentons de voir au-dessus de son épaule si son regard a été là-bas, plus loin, au-delà du manifeste du récit.

Comment à partir de la séance, faire apparaître puis nommer des fragments ayant échappé au refoulement ? Le symptôme et son refoulé sont obtus, isolés d'une histoire dont ils ne veulent point entendre parler et ils se refusent à toute saisie frontale, soumis à une « bêtise », comme si un mot se refusait à l'étymologie. Ce travail sur les relations aux objets primitifs est un aspect important de l'activité de l'analyste qui côtoie des expériences sensorielles précoces, faites d'échanges de signes qui ont fondé l'humanité du sujet et dont la langue est le

prolongement comme l'agencement. Mais ceci pourrait demeurer débat d'érudit si on omettait de prendre en compte le fait que cette écoute ne se limite pas au seul temps de la séance mais se poursuit en dehors, au point que l'on remarque qu'il y a une « manière analytique » de lire et d'écrire : du coup, qu'est-ce qu'un texte analytique ? Bien malin celui qui pourrait exactement cerner les qualités requises par ces activités quand on les pare du terme « analytique ». Peut-on dire que l'interprétation, c'est-à-dire l'activité du lecteur, est au cœur ? Du côté du texte, une certaine présence, une respiration sont également nécessaires et l'adresse est centrale : « ce texte me parle » dira le lecteur, « pouvoir écrire à un *alter ego* » espérera l'auteur !¹⁹

J'en viens à la fin de ce propos. Lancinante, la disparition est au cœur de cet écrit ; pourtant je souhaiterais qu'il soit le plus léger possible mais nombre de texte laisse entendre des cris où le passé s'invite et avec lui la nostalgie de ce qui ne reviendra pas ou la douleur de ce qui n'a pas été. Ne pas se faire happer par les séductions et les charmes fanés d'un passé révolu, demeurer au présent dans un actuel si âpre sont tâches souhaitées et, en ce sens, Freud montre toute l'importance de ce travail répétitif, inexorable et usant tout en soulignant que la pensée, aussi volatile et passagère qu'elle puisse être, s'en nourrit. Alors c'est moins tant du passé mesuré à l'aune de la plainte des *laudatores temporis acti*, immobilisés dans une mélancolie de la disparition, que nous devons juger de l'écoulement du temps que le réinscrire constamment dans le jeu du vivant, celui de l'ici et maintenant : que les disparus ne deviennent pas les maîtres féroces de l'actuel. Sur ce point la dialectique qui se joue entre transfert et contre-transfert peut être mesurée à l'aune de la mémoire : si le transfert coté patient souffre d'une impossible remémoration, c'est le contre-transfert qui parle en terme de relation ou en terme d'intention : Pierre Fédida²⁰ en posant cette dualité de scène resitue le transfert dans un mouvement, un transport, un jeu traductif d'où une ouverture vers l'exhumation d'objets enkystés devient possible.

19 « Le lecteur en Freud, crée un lieu d'échange et de transformation. Son apparition est celle d'un témoin et d'un garant, non pas d'un texte sacré, mais d'une œuvre de pensée. » écrit Adriana Helft dans son texte « Le lecteur de Freud, le lecteur en Freud ».

20 P. Fédida : « L'interlocuteur », *Le site de l'étranger*, PUF, p.129.

18 J.-C. Rolland : « Alter ego », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°11, *S'aimer*, 2005, p.49.

Il est donc vraisemblable que j'abuse de la figure de la disparition, prise dans une dimension où un modèle mélancolique pèserait excessivement, moins tant d'ailleurs dans une acception psychopathologique que pour évoquer la langue comme mémoire des mots. Si l'écoute éveille des résurgences, celles-ci convoquent inévitablement le conflit psychique. Or le patient dont j'ai parlé, respectueux du cadre et si douloureusement touché par le fait de devoir payer les séances manquées est confronté au retour de la volonté de faire disparaître le souvenir où, enfant, voir sa mère aimée d'amour le quitter était insupportable, le laissant en proie à l'effondrement. Que cette cure soit convoquée de nouveau dans mon texte dit, je crois, l'intensité du refoulement à l'œuvre et dont, mon ou plutôt mes écritures portent répétitivement témoignage, comme à l'infini.

Un accord dissonant¹

Jean-Michel Lévy

Finie ou infinie, voilà la question. Arrivé à la fin de sa vie, Freud s'interroge sur les causes de l'inachèvement de certaines analyses. Il nous transmet ainsi comment l'analyse peut s'avérer sans fin parce qu'elle bute sur le complexe de castration qui s'avère être pour certains analysants un roc indépassable. Il nous signale également le danger de l'action délétère de la pulsion de mort et en repérant ainsi ces écueils majeurs sur le chemin d'une analyse il peut engendrer un certain pessimisme thérapeutique. Mais n'est-il question que de cela dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » ? Devons-nous, comme le titre nous y invite, considérer seulement ces deux destins possibles pour l'analyse, que celle-ci soit finie ou infinie ? Car on peut aussi envisager ce troisième destin qu'est l'analyse avec fin et sans fin, une formule qui se présente pour la logique sous l'aspect d'un oxymore, d'une aporie, mais que nous estimons justement comme le vif du legs freudien.

Il est aujourd'hui devenu usuel, à juste titre, de considérer l'analyse comme toujours inachevée, et c'est pourquoi l'on peut souhaiter que le processus qu'elle a initié et qui a ensuite été intériorisé puisse se prolonger de façon auto-analytique tout au long de la vie et de ses vicissitudes. Pendant la cure on peut déjà évaluer cette potentialité qui prendra souvent valeur de critère positif au moment de la terminaison d'une cure. Mais l'usage trop convenu de l'inachèvement, de considérer comme allant de soi que l'analyse est sans fin, inachevable, pourrait bien aussi servir l'illusion qui consiste à penser qu'il n'y a pas de fin ! On connaît la phrase - boutade - de Freud disant que l'analyse est finie quand le patient et l'analyste ne se rencontrent plus. Mais ce qui le détermine, est-ce un *Gentlemen's agreement* ? Dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » nous percevons toute l'importance de cette épineuse question, notamment lorsque Freud se justifie face au reproche formulé par Ferenczi, d'une analyse inachevée en raison du manque d'analyse du transfert

négatif dans sa cure.

En réponse à l'insatisfaction manifestée par Ferenczi, Freud a invité celui-ci à recourir à l'auto-analyse, un recours justifié parce que l'après-coup est une donnée fondamentale de la fin d'une cure, et que bien des choses de cette fin ne seront traitées psychiquement que dans un temps ultérieur. Ce que Ferenczi a bien tenté de faire mais il se plaint justement de ne pas y parvenir par l'auto-analyse.

Dans son plaidoyer *pro domo* Freud soutenait qu'il ne pouvait pas prendre en considération cette question du transfert négatif parce que celui-ci ne s'était pas actualisé à l'époque de la cure de Ferenczi. Mais pourtant, quand justement la pointe de ce transfert se manifeste *via* les reproches, Freud ne veut plus être en position d'analyste avec Ferenczi et il lui adresse une fin de non-recevoir : mais de recevoir quoi ? S'ouvre ici une question essentielle pour toute analyse et qui se trouve particulièrement convoquée lors de la fin d'analyse : quel est le destin de la haine portée par le transfert ? On peut noter que si Freud semble repousser la dimension haineuse - tout particulièrement lorsqu'elle se manifeste au sein d'un transfert maternel, j'y reviendrai - quand il décrit l'efficace du transfert il use pourtant d'une formule qui inclut la nécessité de l'action de cette même dimension : « nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* ». La formule, devenue canonique, de la nécessité de l'actualisation transférentielle qui, même si elle concerne au plus haut point la présentation en acte du sexuel infantile dans l'analyse et sa possible transformation, introduit assurément la catégorie du meurtre pour justement décrire cette opération. Meurtre et sexuel ne sont-ils pas chez l'être humain dans un rapport très singulier ? Cette dimension mortelle inévitablement à l'œuvre dans l'analyse et nécessaire à sa fin, on pouvait l'entendre dans cette expression aujourd'hui désuète : « la liquidation du transfert ». Et si on ne prétend plus aujourd'hui liquider le transfert, mais plutôt assécher les transferts, comme pour le Zuiderzee, plutôt recourir à la notion de sublimation ou encore formaliser la fin comme transfert de transfert, il n'en reste

¹ Texte publié remanié dans L'Annuel de l'APF 2014, *Le langage malgré tout*, PUF.

pas moins, tout comme dans le cas de l'interprétation, la question d'un bon *timing*. En effet, comme le souligne Jean Laplanche, à certains moments de l'analyse se présente une fenêtre de tir qu'il convient d'emprunter pour sortir de la cure, pour que celle-ci ne soit pas infinie. J'évoquais l'interprétation dont on peut se demander si elle ne met pas également en jeu une dimension mortelle : la parole interprétative comme meurtre de la chose inconsciente ? Quant à ladite fenêtre de tir, elle s'ouvre parce que l'effacement, la liquidation des transferts sur l'analyste le permet, mais aussi parce qu'un tir est, a été, possible. Un tir c'est toujours violent, un « accident » peut si vite arriver ! Et d'ailleurs, si l'analyste et le patient ne se rencontrent plus, ne le doivent-ils pas à l'action de la mort dans le transfert ? À savoir que pour les deux protagonistes de la cure le transfert qu'on pourrait dire « liquidant » a pu opérer, en trouvant accueil et aide à la traduction. Ce transfert liquidant ne saurait trouver une meilleure expression que dans le lapsus que nous relate Jacques André dans un de ses livres. Son patient, parlant de la fin de son analyse précédente, lui déclare : « J'ai mis fin à mon analyste en accord avec mon analyste. »²

La question de la fin d'une analyse, on le sait, est souvent présente dès le début de celle-ci, dès son amorce, dès les premiers entretiens, à travers l'interrogation banale portant sur la durée de celle-ci. Cet essai de maîtrise d'une temporalité qui échappe par nature aux deux acteurs de l'aventure peut être un indice d'un transfert qui se déploiera pendant l'analyse. Il peut aussi demeurer, indice isolé, sur le bord, et rester silencieux jusqu'au moment même de la terminaison de l'analyse, dans ce temps qui peut actualiser de façon aiguë les enjeux qui présidaient à la demande d'analyse.

Ainsi, une patiente, dont la fin de la cure précédente était survenue « en accord » avec son analyste, témoignait du désarroi dans lequel elle s'était ensuite retrouvée, en proie à d'intenses angoisses de mort et se mettant fréquemment à avoir peur qu'il n'arrive quelque chose à quelqu'un : un quelqu'un qui pouvait être « n'importe qui » !

« En accord ! », elle regimbait après-coup à cet acquiescement à la proposition de son analyste, à ce qu'elle nomma même ensuite sa soumission, car en fait, « en accord », elle sentait qu'elle ne l'avait pas vraiment été, seulement elle ne comprenait pas pourquoi. Et cela

2 J. André, « La fin de l'analyste », *Paroles d'hommes*, Paris, Gallimard, 2011.

la tarauda jusqu'au moment où elle put se formuler la raison de ce désaccord, en l'occurrence il s'agissait d'une pensée qui lui avait traversé l'esprit au début de sa première analyse, qu'elle n'avait pas dite et qu'elle avait ensuite *oubliée* : l'analyse ne pourrait prendre fin qu'après la mort de sa mère !

Ainsi cet accord portant sur la fin de la cure constituait un empêchement à la perlaboration d'une question transférentielle majeure : la mort de sa mère. Le refoulement du désaccord qui aurait pu exprimer l'enjeu transférentiel les préservait, elle et l'analyste, au prix de la recherche d'une résolution hors la cure dans des transferts latéraux sans issue autre que destructrice. L'accord peut ainsi laisser parfois en suspens toute possibilité de bénéficier de l'action opportune du transfert négatif. Un transfert que l'on pourrait dire « liquidant » et qui en étant reconnu, analytiquement considéré, peut participer à un désaccord « radical », autrement dit à ce que l'hallucination négative - nécessaire à l'établissement du transfert et qui efface la personne de l'analyste - cède, « en fin », le pas à une reconnaissance de l'autre.

Une reconnaissance qui suppose que l'affrontement à la pensée de la mort de l'autre puisse s'élaborer dans le transfert pour que cet autre se dégage enfin du prisme aliénant de l'affrontement légal, du « c'est moi ou lui » dans le danger de l'immédiateté de sa réversibilité mortifère.

La question de la prise en compte et du traitement des motions hostiles dans l'analyse a toujours posé problème. Autant le transfert dit positif - malgré les dangers de la séduction, dont très tôt Freud avertit les analystes - est considéré comme nécessaire au processus analytique, autant le transfert dit négatif est aussitôt entendu comme une résistance à l'analyse. Et il est vrai qu'une analyse qui s'engage sous l'égide d'un transfert négatif massif peut rendre difficile l'établissement du processus analytique, difficile certes, mais pas toujours impossible. Peut-on jamais envisager qu'une seule tendance soit présente, quand Freud déclare jusqu'au bout de son œuvre qu'on ne peut observer la pulsion de mort à l'état pur ? Le négatif vient aussi, plus ordinairement, dans le décours d'une analyse, se manifester sous la forme si redoutée de la réaction thérapeutique négative qui peut entraîner un glacis, une stagnation de l'analyse, voire son interruption prématurée. On sait que face à cette réaction Freud conseillait idéalement de recourir à l'interprétation, un recours qui laisse souvent dans ces

cas l'analyste désemparé car dans ces moments c'est justement l'interprétation qui lui fait défaut, et c'est plutôt vers la construction qu'il se tourne pour tenter d'apporter un sens qui ne cesse de se dérober, ou de s'avérer inopérant. En 1953, dans « Formation analytique et analyse didactique » Balint reprend les questions que soulève la controverse Ferenczi/Freud en resituant avec justesse les moments différents de l'histoire de la didactique. L'analyse de Ferenczi, comme celle de nombre des pionniers de la psychanalyse fut incomplète, lacunaire. Ceci étant dit on peut néanmoins interroger la réponse que Freud effectue dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » face au reproche de Ferenczi d'avoir négligé l'analyse de son transfert négatif. En effet, outre que Freud reconnaisse l'incidence de la sous-estimation théorique de ce facteur à cette période de l'analyse, il soutient encore, des années plus tard, qu'aucun signe de transfert négatif n'apparaissait dans l'analyse de Ferenczi et il conclut même en disant que cela aurait nécessité, pour le présentifier, une activation qui entraînerait l'analyste à manifester un « comportement réellement inamical ». Il est notable de lire sous la plume de Balint en 1953 que la technique analytique s'est ensuite engagée dans la voie opposée à ce qu'a dit Freud et ainsi qu'un élève « débutant serait sévèrement blâmé s'il rapportait à son contrôleur qu'il n'a trouvé aucun signe de transfert négatif »³. Balint dénonce alors l'écueil qui surgit entre les extrêmes de ces deux positions, à savoir la difficulté technique résidant entre le trop tôt des interprétations du moindre signe de transfert négatif et le trop tard qui met en péril l'analyse elle-même. Quant à la prise en considération du transfert négatif Balint souligne combien cette question se pose d'une façon particulièrement délicate dans le cas de l'analyse didactique, laquelle lui paraît en effet porteuse du danger de « la collusion secrète entre l'analyste et son élève en vue de l'introjection de l'analyste idéalisé »⁴. Ainsi la didactique recèlerait une difficulté supplémentaire quant à l'expression du transfert négatif permettant la résolution d'une analyse. En effet selon Balint « l'interprétation trop précoce et trop systématique d'indices minimes de haine peut habituer le candidat à ménager son analyste et à le protéger

3 M. Balint (1953), « Formation analytique et analyse didactique », *Amour primaire et technique psychanalytique*, Payot, 2001, p. 368, 1953, nous sommes en France dans un temps où la question de la formation est en ébullition, et qui conduira aux différentes scissions des écoles analytiques.

4 Ibid., p. 372.

contre le choc de toute sa féroce agressivité. On ne fait que parler de haine et d'hostilité véritables, mais on ne les ressent jamais et finalement on les refoule par le tabou de l'idéalisation »⁵. Une destruction, une dissolution ne peuvent s'opérer, permettre une résolution.

Si étymologiquement la résolution est initialement l'action de dénouer, elle est aussi porteuse de l'idée de désagrégation, de décomposition, de mort. Suivant ce fil, elle a acquis dans la langue classique l'usage d'une action de transformation, du passage d'un état dans un autre. Enfin selon le sens psychologique de résoudre et de se résoudre, résolution s'emploie dans le sens d'une détermination, métonymiquement celui d'une prise de décision. La résolution d'une analyse suppose bien tout ce trajet sémantique dont le mot est porteur. Le problème que soulève Balint, voire ce paradoxe, à savoir que la didactique pourrait être moins achevée, moins résolue qu'une analyse thérapeutique n'est pas resté lettre morte : notre Association a proposé de le traiter, en aboutissant à l'abandon de la didactique et en redistribuant autrement le jeu et les espaces de la formation des analystes. L'expérience de la terminaison d'une analyse se joue alors sur la scène de l'analyse thérapeutique, renommée « personnelle », dans l'extraterritorialité nécessaire au déroulement du processus analytique. Une expérience de la fin d'analyse qui pourra faire défaut dans l'espace de la formation car celle-ci est rarement actualisée à l'occasion des contrôles effectués pendant la formation, ceux-ci étant bien souvent arrêtés avant que ne se pose la question du terme de l'analyse. Mais revenons à la question de la terminaison de l'analyse en prenant tout d'abord en considération ce fameux reproche de Ferenczi quant à l'insuffisance de son analyse personnelle, lui qui prône la nécessité pour les analystes d'une analyse menée le plus loin possible. Dans « Le problème de la fin de l'analyse », Ferenczi critique la formation alors en usage qui consiste en une « petite analyse soi-disant didactique » et il précise sa position : « J'ai souvent signalé par le passé que je ne pouvais voir aucune différence de principe entre analyse thérapeutique et analyse didactique. Je voudrais compléter cette proposition dans le sens qu'il n'est pas toujours nécessaire, dans la pratique clinique, d'approfondir le traitement jusqu'à ce

5 Ibid., p. 370.

que nous appelons l'achèvement complet de l'analyse⁶ ». On sait que Freud, quinze ans plus tard, trouve ici Ferenczi particulièrement exigeant quant à cet achèvement rarement atteint qui consiste à maîtriser son complexe de castration, alors qu'il s'agit du roc où vient souvent échouer l'analyse, là où l'insuccès est souvent de mise quant à pouvoir véritablement amener les femmes à renoncer à leur envie du pénis et les hommes à ne pas faire équivaloir position passive envers un homme et castration.

Si la notion d'achèvement paraît aujourd'hui ressortir d'une illusion et l'inachèvement se présenter au contraire comme laissant ouverte la voie d'une poursuite du processus initié par la cure, il n'en reste pas moins que demeure la question du passage, de la sortie d'une situation qui pourrait s'avérer interminable.

Si l'analyse, pour qu'elle puisse effectivement se dérouler, nécessite chez l'analyste un maximum de suspens des représentations-but, Ferenczi attire cependant notre attention sur un point qui mérite réflexion. En effet si l'achèvement lui semble requis pour les analystes il nous met en garde contre un approfondissement systématique de la cure qui n'est pas nécessaire pour ceux qui s'en tiennent à une analyse thérapeutique ou personnelle. Et il est vrai que la contamination d'un but idéal peut être bien présente quand il s'agit pour l'analyste de prendre position face à une demande de fin d'analyse. On peut toujours penser pouvoir aller plus loin, mais jusqu'où ? Quel désir se manifeste ici ? Entre l'estimation d'une résistance qui s'exprime par la volonté de partir et la reconnaissance d'un désir « légitime » de l'analysant, la décision de l'analyste repose sur l'estimation de la température ambiante, à savoir l'état du transfert à ce moment de la cure, et sur des critères que chacun retient comme indices favorables, par exemple ceux d'un fonctionnement psychique rendu plus fluide, moins entravé par le refoulement et les inhibitions, d'une capacité à aimer et à travailler, de la possibilité de satisfaction sexuelle directe et de sublimation.

Mais bien sûr l'expérience singulière pour chaque analyste de la fin de sa propre analyse entre massivement en jeu dans cette considération, plus encore dans les premiers temps de sa pratique et de sa formation comme je l'ai déjà évoqué. Et parfois cette fin n'a même pas eu lieu quand l'analyste est confronté pour la première fois à cette

question avec un analysant !

Certaines analyses dites « interminables » peuvent aussi l'être de par l'attente de l'analyste qu'elles trouvent leur terminaison à la manière de sa propre analyse, ou bien dans le contre-pied de celle-ci. À les considérer dans l'après-coup il apparaît que dans certains cas le refus d'un arrêt de la cure au moment souhaité par l'analysant n'a aucunement fait céder l'hypothétique résistance mais en fait a pu obturer, figer, un trajet analytique singulier au nom d'un idéal de l'achèvement de la cure. Ce peut être le prix des résistances de l'analyste. En suivant ce fil on peut également s'interroger sur ce qui retient ou déclenche une proposition de terminaison émanant de l'analyste.

En effet, l'horizon d'une fin, la notification de l'absence à venir rouvre nécessairement et de façon plus aiguë ce qui s'actualise déjà lors des séparations de fin de séance ou à l'occasion des vacances : le rapport entre la disparition de l'objet et la mise en jeu de la haine. Dans la fin de la cure, l'analysant trouve-t-il la possibilité de perlaborer les motions de haine que peut exciter la fin d'analyse ? Lui permettra-t-elle le deuil ou bien la mélancolie, celle-ci pouvant se manifester aussi bien dans son renversement à travers l'élation qui peut suivre l'arrêt d'une cure dans un mouvement d'inflation du moi mégalomane ?

Le déplacement hors la cure peut évidemment se proposer pour préserver dans le transfert l'objet idéalisé, inattaquable tant qu'il demeure soumis à la réciprocité mortifère : si je détruis l'autre je me détruis.

Georges avait souhaité arrêter son analyse et son analyste était d'accord. Il avait accepté le terme que celui-ci avait fixé. Arriva le dernier jour, la dernière séance. « En accord », il avait donc quitté son analyste, vivant à sa grande surprise cette ultime séance sans mot dire. Sans « maudire » ? La tristesse était bien au rendez-vous, ce qui lui semblait bien de mise au moment de la séparation d'avec cet analyste avec lequel il avait parcouru tant de chemin, mais cependant l'intensité de l'affect l'avait étonné. Et dans les temps qui suivirent cet arrêt un mouvement de jalousie et de haine à l'égard de sa compagne se mit à lui devenir si obsédant qu'il ne voyait plus comment il pourrait s'éteindre, si ce n'est par la *destruction* de son « couple » - c'est-à-dire d'elle et de lui - et cela le désolait. Face à un tel débordement de sa haine il se mit à douter de la validité de cet accord qui avait mis fin à son analyse, quand il restait en lui cette chose qui avait surgi comme une vague qui aurait patiemment

⁶ S. Ferenczi (1927), « Le problème de la fin de l'analyse », *Œuvres complètes* IV, Payot, 1993, p.49.

attendu en clapotant l'heure de la sortie de l'analyse pour se révéler ensuite être une vraie déferlante.

Je ne rentrerai pas ici dans le détail de ce qui de l'histoire infantile trouvait dans la séparation d'avec son analyste une résonance qui le laissait en proie aux affres d'une absence maternelle insupportable et d'une haine infantile... indicible, ne pas pouvoir mot dire. Toujours est-il que son recours à l'auto-analyse, dont le processus était pourtant par lui bien intériorisé, demeurait vain. Il retraversait les espaces déjà maintes fois parcourus dans son analyse, mais il échouait à dénouer le moindre fil qui aurait permis un apaisement de sa tempête intérieure. Les fils, il fallait donc les retendre dans une adresse transférentielle où seulement *in praesentia* ils pourraient trouver le chemin d'une déliaison et d'une perlaboration. La reprise de l'analyse avec moi, lui permit alors de maudire en mots, d'abord son ancienne analyste qui l'avait laissé dans cet état, puis il put exprimer son désir de supprimer les autres analysants, « mes autres enfants », et enfin sa haine se mit à déferler lors d'attaques destructrices dont la violence m'était parfois difficile à supporter, ce qu'un jour je finis par lui exprimer de façon vive. Une expression qui n'était pas seulement l'agir de mon contre-transfert négatif car en l'occurrence elle manifestait enfin ma prise en considération de nos mouvements de haine réciproque, ce qui, du même coup, rendait possible une transformation dans le transfert. La haine était reconnue dans le transfert et nous y survivions. L'amour passionnel que Georges vouait à sa mère et qui s'exacerbait dans le transfert latéral vis-à-vis de sa compagne se délesta de sa charge hétéro et auto-destructrice. Lors de ce qui fut effectivement notre dernière séance, alors que rien n'avait été convenu à ce sujet et que j'éprouvais tout d'abord à cette annonce des sentiments contradictoires, un désaccord interne, il mit alors en mots avec humour ce qui lui permettait maintenant de mettre fin à son analyse : « J'ai pensé que vous étiez assez fort pour supporter que je parte. »

Bien souvent, un terme est fixé qui marque d'une date le moment de la fin d'une analyse, celui où analysant et analyste se verront pour la dernière fois dans un certain cadre et qui instaure ainsi un temps de l'analyse qui, à la différence du reste de l'analyse, est devenu compté. Car *quoi qu'il arrive*, nous dit Freud, il conviendra de s'en tenir à la date fixée. On sait que dans l'analyse de l'homme aux loups, le terme avait été fixé pour mobiliser et mettre en mouvement ce qui restait figé par la résistance. Dans ce

temps de fin d'analyse le terme précisé peut agir comme une pression incitant à la perlaboration, mais peut aussi indiquer le temps qu'il reste à tenir, comme pour le boxeur qui attend la fin du round, celle de la délivrance qui suspend ou met fin à l'affrontement. Ainsi, un homme en analyse de longue date et d'ordinaire si disert, s'était transformé en un véritable taiseux et pourtant je l'entendais quand même débattre furieusement en silence. Je finis par comprendre qu'il se taisait alors pour garder en lui tous les mots afin de me préserver de certains d'eux. En effet, après quelques séances blanches, en entendant retentir la sonnerie qui annonçait l'arrivée du patient suivant, il exprima enfin avec des mots la nature de l'affrontement qui le rendait mutique : « Sauvé par le gong ! »

« Je crois que dans l'analyse des psychotiques et dans les tous derniers stades de l'analyse, même celle d'une personne normale, l'analyste doit se trouver dans une position comparable à celle de la mère d'un nouveau-né. »⁷ Dans ce texte Winnicott développe l'idée que pour l'analysant, et pas seulement s'il est psychotique, l'intensité de la régression dans l'analyse et particulièrement vers sa fin le conduit à retrouver sous une forme déliée la question de la haine : quelle sera alors la réponse de l'analyste face à cette haine ? Et ici Winnicott nous dit que cela fonctionne comme pour le tout-petit, pour que l'analysant supporte « toute l'étendue de sa haine », ce n'est pas en lui proposant un environnement sentimental que cela sera possible, bien au contraire, car « il lui faut haine pour haine ».⁸ Il ne s'agit évidemment pas de manifester un comportement inamical à l'égard du patient mais bien pour l'analyste de prendre en compte, de reconnaître non seulement la dimension de la haine de l'analysant, mais aussi sa propre capacité à le haïr.

Cette question est justement celle sur laquelle semble achopper l'analyse de Ferenczi, et Freud va répondre en ces termes à la critique de celui-ci d'avoir délaissé son transfert négatif : « Pour ce faire il aurait donc fallu recourir à une action inamicale, au sens réel, à l'encontre du patient. Et d'ailleurs il ne faut pas tenir pour un transfert toute bonne relation entre analyste et analysé, pendant et après l'analyse. Il y a aussi des relations amicales qui

7 D. W. Winnicott (1947), « La haine dans le contre-transfert », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1980, p.56.

8 Ibid., p 57.

sont fondées dans le réel et s'avèrent viables. »⁹ Étrange idée d'un « amical » qui échapperait au transfert : qu'est-ce qui se trouverait ainsi miraculeusement préservé dans cette mise à l'écart ? Le risque d'une perturbation, celle justement de l'inamical ?

Si j'insiste ainsi sur la relation Freud-Ferenczi, c'est qu'elle me semble paradigmatique de ce que provoque dans une analyse la haine laissée en souffrance. La lecture de leur correspondance nous permet de repérer la place qu'occupe particulièrement la haine dans les enjeux de la fin d'analyse et de constater ainsi comment le refus réitéré de Freud de reconnaître et d'analyser le transfert négatif de Ferenczi a entraîné un déplacement de la question sur le terrain de la pratique analytique de celui-ci. Non sans effets négatifs - que Freud dénoncera - mais aussi avec des effets positifs sur le plan de la recherche analytique, ce lieu qui peut offrir aux analystes une possibilité de travailler ce qui ne l'a pas été suffisamment dans leur propre analyse. La question va se discuter à partir de la déception de Ferenczi d'avoir été écarté de la présidence de l'IPA, une déception que Freud interprète comme étant issue du complexe fraternel ! Dans sa lettre de du 11 janvier 1930 Freud explique sa position dans le conflit Jones-Ferenczi puis il écrit : « Ce que je ne comprends pas chez vous, alors, c'est pourquoi votre sentiment a dû se tourner contre moi, dans l'estime duquel vous n'avez baissé à aucun moment »¹⁰, décidément l'inamical ne trouve pas droit à la reconnaissance ! Et Freud continue ainsi : « Si je choisis d'évaluer les signes, je peux penser que quelque chose de la pratique y a aussi sa part. »¹¹ La pratique, il l'aborde alors en évoquant deux anciens patients ensuite adressés à Ferenczi et en se plaignant des reproches dépréciatifs que justement l'un d'eux lui avait exprimés. Le motif de la plainte était que Freud n'avait « ... pas trouvé la vérité dans son analyse », ce dont celui-ci se défendit en arguant qu'elle « ne pouvait l'être que dans *la suite* de l'analyse ».¹² Reconnaître cette vérité de ses limites d'analyste, qu'un autre pourra réussir là où l'on a achoppé, que la suite peut - doit parfois - être menée avec un autre est effectivement une nécessité mais est toujours empreinte d'ambivalence.

9 S. Freud (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », OCFXX, PUF, p. 23.

10 S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance 1920 - 1933*, Calmann-Lévy, 2000, p.429.

11 Ibid., p.429.

12 Ibid., p.429.

Après avoir reproché à Ferenczi de ne pas lui avoir donné un retour même minimal à propos de ces deux personnes, Freud lui dresse un éloge dont on sent qu'il n'est pas nourri d'un seul ingrédient : « Il est fort possible qu'avec les deux patients, voire avec tous, vous pratiquiez l'analyse mieux que moi, *mais je n'ai rien contre*. »¹³

« Mais je n'ai rien contre ! » Il surgit là un accord pour le moins dissonant, car en ce qui concerne la pratique de Ferenczi, Freud ne s'est pas gêné pour lui adresser déjà moult critiques et remontrances, et il va bientôt en exprimer à nouveau, j'y reviendrai.

Ferenczi répond rapidement à Freud en soulignant que des sentiments divers et conflictuels sont présents dans leur relation, mais il précise aussitôt « *du moins en moi* »¹⁴, se préservant de la présence chez Freud de sentiments hostiles à son égard. Sigmund Freud, celui qui fut tout d'abord pour lui le maître adoré et le modèle inatteignable, occupant ainsi une position qui suscite inévitablement des sentiments ambivalents. Puis Freud est devenu son analyste, et Ferenczi, à l'évocation de ce moment, exprime alors directement ses critiques quant à la façon dont son analyse s'est déroulée, s'est terminée ou plutôt est restée non achevée, car malgré sa très laborieuse auto-analyse, il reste encore bien entravé par des inhibitions touchant notamment sa « correspondance ». « Nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* », ce dire de Freud ne trace-t-il pas la limite absolue de l'auto-analyse et la nécessité de la présence d'un analyste dans l'élaboration du transfert négatif ?

Ferenczi indique à Freud le champ qui est resté en jachère : « Ce que j'ai particulièrement regretté, c'est que vous n'ayez pas, dans le cours de l'analyse, décelé en moi et conduit à l'abréaction les sentiments et fantasmes négatifs, qui en partie n'étaient que de l'ordre du transfert. On sait qu'aucun analysant ne peut y parvenir sans aide, même pas moi avec mon expérience de nombreuses années avec d'autres. »¹⁵ Puis, précisément à la fin de cette lettre d'« analysant-analyste », Ferenczi propose en *post-scriptum* de nouveaux modes de formation pour les analystes, comme celui, essentiel, d'avoir effectué préalablement à l'admission à la formation « une analyse personnelle, même si cela demande des années, laquelle implique... de connaître

13 Ibid., p.429.

14 Lettre de Ferenczi du 17 janvier 1930, op.cit., p.431.

15 Ibid., p.431.

et de maîtriser l'ensemble de sa personnalité ; c'est-à-dire ce que j'appelle « fin de l'analyse ».¹⁶ La réponse de Freud ne tarde pas. Le ton est vif, l'argumentation défensive face aux reproches de Ferenczi ressort de celle du chaudron emprunté, comme l'a déjà fait remarquer Jean-Luc Donnet :

- A l'époque de votre analyse je ne savais pas que les réactions négatives se manifestaient dans toutes les analyses.
- Combien de temps aurait-il fallu attendre pour qu'elles se manifestent dans notre excellente relation ?
- Aurait-il fallu devenir inamical ? Impossible !
- Restons amis, je ne veux pas redevenir votre analyste. Recourez à l'auto-analyse pour « en terminer avec cela ».¹⁷

Freud dénie toute possibilité d'expression d'un versant hostile de leur relation. Il est possible que la haine de Ferenczi qui s'exprime dans un transfert maternel le touche au point le plus sensible, celui qui va justement s'actualiser un an plus tard au moment de la mort de sa mère. Sa réponse à la lettre de condoléances de Ferenczi situe tout l'enjeu que représente pour lui la question de la haine dans le transfert maternel et conséquemment sa difficulté à l'affronter. Un an plus tôt, au moment du décès de la mère d'Eitingon, Freud disait déjà à celui-ci qu'il ne pourrait se pardonner de mourir avant sa mère. Il peut alors écrire à Ferenczi que la mort de sa mère lui en donne maintenant le droit : il ne la tuera donc pas en mourant le premier ! La réalité dissiperait ainsi la question de la haine réciproque entre mère et enfant, une haine que Freud ne cesse de dénier. Mais sa pratique de l'analyse continue à le confronter au vif de la question.¹⁸

Un an plus tard Freud manifestera vivement son désaccord à Ferenczi. Celui-ci s'étaye évidemment sur la pratique dont nous savons qu'elle peut offrir une voie éminemment privilégiée pour que s'y niche le non analysé tout comme peuvent l'être aussi les affrontements théoriques entre analystes et anciens analysants et qui peut être une autre façon de chercher un désaccord qui ne s'est pas résolu dans le transfert. Rester toujours « en accord » dans la vénération d'un côté, la maîtrise de l'autre, en serait la

variante encore plus inféconde.

Ferenczi écrit à Freud que « la seule différence entre eux tient au rythme des communications *indispensables* »¹⁹ et il revendique un « tout publier » parce que c'est l'esprit même de l'exigence de vérité de la science qui l'impose, qui est son devoir. Alors partant de ce qu'il nomme un *détail de la technique*, Freud exprime ce que celui-ci révèle en fait de désaccord profond - que tous les deux n'avaient cessé de nier - et il use d'une ironie cinglante et en l'occurrence il lui dit, si vous parlez il faudra tout dire ! Et Freud de se lancer alors dans une extraordinaire tirade sarcastique où il raille Ferenczi quant à sa technique (le baiser dans ses cures) et quant aux conséquences désastreuses de la publication d'une telle technique : « ...nos collègues les plus jeunes trouveront difficile de s'arrêter, dans les relations nouées, au point fixé au départ, et le *Godfather* Ferenczi se dira peut-être, en contemplant la scène animée qu'il a créée : j'aurais peut-être dû arrêter ma technique de tendresse maternelle avant le baiser. »²⁰

Freud entend-il ici à travers l'emploi du mot « Parrain » la conjonction du sexuel et du meurtre ? En tout cas il exprime enfin violemment son désaccord à Ferenczi, préserver la psychanalyse prévaut alors sur la mise à l'écart des sentiments hostiles face à « l'ami éprouvé » et à la fin de sa lettre il interprète ce qui lui semble resurgir dans cette affaire : « Dans cette mise en garde, je ne crois pas du tout vous avoir dit quoi que ce soit que vous ne sachiez vous-même. Mais comme vous jouez volontiers le rôle de la mère tendre envers d'autres, alors peut-être aussi envers vous-même. Il faut donc que vous entendiez, par la voix brutale du père, le rappel que - d'après mon souvenir - la tendance aux petits jeux sexuels avec les patientes ne vous était pas étrangère dans les temps pré-analytiques, si bien qu'on pourrait établir un rapport entre la nouvelle technique et les errements d'autrefois.²¹ »

La mère tendre et le père brutal ! Mais ne s'agit-il dans l'analyse que de la confrontation à cette figuration secondarisée et partielle de l'Œdipe ? La haine et le désir de mort de la mère (dans les deux sens) sont-ils ainsi absents tant pour la fille que pour le garçon ? De quoi Freud se préserve-t-il dans l'analyse de Ferenczi comme dans bien d'autres ? Qu'est-ce qui empêchait une meilleure résolution

16 Ibid., p. 431.

17 Ibid., p.434.

18 Voir à ce sujet mon travail « L'inconnu de l'adresse », *penser/rêver*, n°18, éd. de l'Olivier, automne 2010, p.81-95.

19 Lettre de Ferenczi du 5 décembre 1931, p.477.

20 Lettre de Freud du 13 décembre 1931, p. 479.

21 Ibid., p.479-480.

de l'analyse ?

Pierre Fédida propose une certaine réponse : « Si l'on doit beaucoup à Ferenczi à la fois au titre d'une première élaboration technique du contre-transfert (alors pris sur le vif du transfert) et d'une ébauche théorique de la supervision... (analyse mutuelle), c'est notamment en raison de cette découverte qu'aucune analyse ne peut être tenue pour terminée si elle n'a pas permis de retrouver dans le transfert l'*hostilité* sauvage dont il est la mémoire phylogénétique. Le déplacement sur la personne de l'analyste et le déguisement en attachement protègent contre l'horreur désespérée du meurtre du père.²² » L'horreur désespérée ! Un tel effroi ne se soutient-il pas du fait que cet acte criminel puisse du même coup livrer à nouveau son auteur à l'affrontement à la mère primitive, à la mauvaise mère, à la brutalité de la pulsion ?

On sait l'importance théorique qu'a prise dans la psychanalyse la question du meurtre du père, mais du coup la question du meurtre de la mère, celle qui implique un désa/corps, celle qui s'attaque aux fondements narcissiques, ne risque-t-elle pas d'être trop « oubliée » ? On peut pourtant entendre ce souhait de mort dans les cures où, en dépit du refoulement ou du déni féroce dont il est particulièrement l'objet, il est néanmoins parfois énoncé. Mais le souhait meurtrier peut aussi ne pas en être encore un et demeurer dans le registre de l'attaque pulsionnelle, car un travail psychique est nécessaire pour lui permettre d'advenir. Dans les moments de régression, de fin d'analyse, la haine présente impose à l'analyste d'en parler. Dénier celle-ci ou la supporter trop longtemps en silence entretient un lien masochiste, d'ailleurs lui-même constamment menacé par une exacerbation de la haine dans une version encore plus destructrice, folle de la rage que provoque ce silence qui est interprété comme une indifférence absolue, un effroyable rejet. Il n'est plus de « correspondance » possible, ce symptôme même que Ferenczi cherche peut-être à résoudre en recourant à l'analyse « mutuelle ».

La fantaisie de Freud où la mère serait seulement aimante et tendre avec son fils masque mal l'ambivalence foncière des mères à l'égard de leurs fils. À côté des remarques de Winnicott sur ce qui provoque inmanquablement la haine chez la mère, toutes ses déceptions dans sa vie relationnelle avec son enfant, il convient d'insister sur le point suivant : si la mère peut trouver à travers son fils une

compensation à son envie du pénis, il n'en demeure pas moins que celui-ci possède justement ce qu'elle n'a pas, ceci marquant d'une ambivalence foncière leur relation, et le refoulement aussi « réussi » soit-il à cet égard ne peut empêcher, d'une manière ou d'une autre, le trouble des sentiments opposés, celui-ci d'autant plus vif que ceux-là restent impensés. On peut naturellement étouffer l'autre avec son amour !

Certains accords, mais aussi certains refus face à la demande d'un analysant de mettre un terme à son analyse peuvent s'effectuer sur le fond d'une haine qui trouve seulement une expression dans l'agir de la réponse de l'analyste : comme celui qui, lassé d'une analyse stagnante se trouve heureux de pouvoir congédier à « moindres frais » son patient ou comme celui qui, à travers son refus, peut témoigner de sa crispation défensive liée à une maîtrise qui lui échappe et où le « non » se soutient principalement de sa haine. Pourtant ces moments transférentiels excités par la terminaison d'une analyse peuvent permettre l'élaboration de ce qui a pu rester justement non reconnu jusque-là, notamment pour se préserver de l'affrontement à la violence de la haine dans le transfert maternel. Et ici, une fois de plus, le rêve peut apporter son concours à la perlaboration. En effet lors de ces moments de fin d'analyse, l'activité onirique souvent intense ne saurait éluder la question de la fin dans sa prise transférentielle : là peut s'entendre le mouvement qui mène à travers le jeu des motions hostiles à la reconnaissance de l'autre comme personne.

Hervé, sur le divan depuis des années, me semblait « patauger » depuis un temps certain. Je pensais que son analyse aurait pu - dû ? - s'arrêter depuis un bon moment, à l'issue d'un certain cheminement dont je mesurais - et lui aussi - les bénéfices qu'il lui avait apportés. Et pourtant son analyse se poursuivait, souvent ennuyeuse pour moi, et Hervé de son côté ne semblait pas le moins du monde préoccupé par une quelconque idée d'une terminaison de la cure. Et j'avais même le sentiment que je lui devenais de plus en plus indispensable, sur le mode d'une présence maternelle rassurante et inquiétante. Mes rares interventions prenaient alors pour lui un caractère oraculaire que je ressentais comme effrayant : il répétait et mastiquait mes paroles avec une avidité sauvage et reprenait son monologue. Cela prit un tour qui m'irritait davantage à chaque séance et se fit alors de plus en plus insistante l'idée que je devrais lui évoquer la possibilité de mettre un terme à son analyse,

22 P. Fédida, « L'interlocuteur », *Le site de l'étranger*, PUF, 2009, p.123.

une idée accompagnée en moi d'une certaine tension. C'est alors qu'Hervé apporta un rêve en séance. Un rêve où je figurais en étant d'abord hyper couvert, protégé, avant que mon corps apparaissant ne dévoile « enfin » sa monstruosité. Suite à quoi s'opérait une réduction de ma personne à travers des scènes où j'étais loin d'être à la hauteur... Après le récit du rêve Hervé dit qu'« en révélant mon côté obscur il me voyait comme j'étais vraiment ». Et il exprima tout le soulagement qu'il avait ressenti en me racontant ce rêve. Il précisa alors qu'à la toute fin de celui-ci, quand j'étais de plus en plus pitoyable et que je cherchais à le retenir alors qu'il s'éloignait de moi, il avait ressenti, pour la première fois, l'envie de partir.

La chute de ce personnage « loin d'être à la hauteur » me fit penser à celle du difforme Héphaïstos rejeté de l'Olympe. Je réalisai ensuite que la « forge » n'était pas étrangère au surgissement en moi de la figure d'Héphaïstos, le forgeron des entrailles de la terre : en effet Hervé m'avait raconté que pendant son enfance sa mère lui répétait à l'envi que la rencontre dans la vie de telle ou telle chose « déplaisante » recélait aussi du positif, car « cela forgeait le caractère ». Héphaïstos le laid, le boiteux, qui fut balancé du haut de l'Olympe, selon les différentes versions - pré-œdipienne ou œdipienne - soit par sa mère Héra parce qu'elle le trouvait tellement déplaisant, soit par Zeus en colère contre ce fils qui cherchait à s'interposer entre lui et Héra. Héphaïstos le difforme qui, du fond de la terre où il se trouva rejeté, usa du feu de sa haine pour assouvir ses désirs de vengeance et son souhait de retour dans l'Olympe en fabriquant un séduisant trône d'or, un siège diabolique d'où sa mère ne pourrait s'extraire une fois qu'elle s'y serait assise, restant ainsi à la merci d'Héphaïstos qui seul détenait le pouvoir de la détacher des liens qui l'enserraient.

Dans la cure d'Hervé nous en étions arrivés à ce point où

je ne supportais plus qu'il détruise ainsi mes paroles, qu'il souhaite retrouver son Olympe en ne faisant qu'un avec moi. Que je veuille alors que son analyse s'arrête manifestait dans le transfert la réponse « haine pour haine » quand il me faisait ainsi subir, ingurgiter ce flot étouffant de paroles en « m'attachant » sur mon fauteuil pour l'éternité. À la prise en considération de cette haine répondit le rêve qui, dans cette figuration où il me réduisait à plus grand-chose, à rien, lui offrait la possibilité en s'attaquant aux entrailles d'une mère qui pouvait le haïr de « me » laisser tomber. Il se jouait là dans le transfert non seulement une part essentielle de son analyse mais aussi, grâce à la perlaboration que son rêve amorçait, la possibilité de sa fin.

Si comme processus l'analyse peut être infinie, en revanche la situation particulière de la cure, le temps du « baquet » a bien une fin.

Alors l'analyse finie *et* infinie, ce n'est peut-être pas tant une aporie qu'une invitation à une sorte d'*Aufhebung* qui rend possible la conservation - d'un processus - et en même temps qui permet de supprimer, de liquider - des figures du transfert. Il s'agit là d'un mouvement qui peut se réaliser jusqu'au tout dernier moment de l'analyse car dans la cure, et jusqu'au bout de celle-ci, ces deux dimensions restent en tension comme l'amour et la haine qui les habitent. Ceci implique que, nonobstant « l'accord » d'une fin d'analyse, pour que celle-ci soit menée à son terme l'analyste soit toujours à l'écoute de la dissonance des accords.

Gare au gorille !

Élisabeth Cialdella

Magdalena avait choisi de venir me voir parce qu'elle savait que j'appartenais à l'APF et que de ce fait, j'étais certainement amoureuse de Lacan, comme elle-même l'avait été et l'était toujours. Cet amour remontait au début de ses études de psychologie. Foncièrement rebelle, elle s'était sentie très proche de ses enseignants lacaniens qui, d'après elle, étaient, mis au ban de la faculté dans notre belle ville de province. Tout en lisant Lacan, disait-elle, ils rasciaient les murs, mais ils respiraient Lacan, ils mangeaient Lacan... Assez intuitive, elle comprit rapidement que mon cœur ne battait pas exclusivement pour ce maître prestigieux, ne serait-ce qu'en raison de la diversité des auteurs qui occupaient les rayons de ma bibliothèque. Au cours d'une séance, elle aperçut, depuis son divan, le livre *Filiations* de Wladimir Granoff.¹ Aussitôt, elle chercha à se documenter sur cet auteur. Ayant pris connaissance de l'étendue de ses travaux elle fut charmée de le voir en photo : elle le trouvait très beau, élancé, élégant et fut heureuse d'apprendre qu'ayant été proche de Lacan il figurait aussi parmi les fondateurs de l'APF. Elle se prit alors à penser que j'avais eu des relations particulières avec Wladimir Granoff. Au gré de ses fantaisies, elle imaginait qu'il avait été mon amant analyste, et peut-être bien le père secret de mes enfants ; à tout le moins un superviseur attentionné qui m'aurait fécondée intellectuellement. Elle composait ainsi avec délectation une scène primitive entre ce père fondateur et moi-même, dont elle faisait la Granova d'un nouveau roman familial. Au demeurant elle ne chercha jamais à connaître le nom de mon véritable analyste et malheureusement je n'ai jamais rencontré Wladimir Granoff dans la réalité. A son insu, elle séparait d'elle-même la question de la filiation institutionnelle, et celle de la filiation personnelle analytique, question qui se situe aux origines de la fondation de l'APF.

Bientôt elle me révéla, sur le ton d'une confidence honteuse, qu'elle caressait secrètement le rêve

d'appartenir elle-même un jour à l'APF ce qui lui permettrait de s'inscrire dans cette filiation qu'elle estimait prestigieuse.

L'idéalisation de la filiation psychanalytique se manifeste constamment dans le transfert des patients qui désirent devenir analystes. Il en fut ainsi dès les débuts du mouvement où la question de l'héritage occupa très vite une place considérable.

Née des échanges épistolaires particulièrement féconds du couple mythique Freud-Fliess², la psychanalyse a d'autres ascendants : on les trouve du côté de la tradition médicale neurologique du XIX^{ème} siècle et d'un courant philosophique germanique que Freud dépouilla de toute mystique. Le résultat consisterait, selon Thomas Mann,³ en un romantisme scientifique. Mais il existe chez Freud, une autre filiation encore plus intime, littéraire, qui parcourt toute son œuvre, en tension avec la pensée médicale. Elle concerne principalement trois grands écrivains : Goethe, Dostoïevski, Shakespeare. Il n'est pas sans intérêt d'observer, en lien avec les problèmes de filiation, qu'ils ont en commun d'avoir traité du parricide, de la culpabilité qui s'y rattache, mais aussi de la libération qui en résulte pour la vie de l'esprit.

Tout en assimilant les œuvres de ces trois dramaturges, Freud cultivait à leur égard une certaine ambivalence, en particulier lorsqu'il cherchait à tresser des liens entre leurs talents et leurs origines. Ainsi, il ne put jamais admettre que Shakespeare soit le fils d'un simple gantier de Stratford, quant à la mort terrible du père de Dostoïevski, mis en en pièces à coups de couteaux par ses serfs, elle le dégoûtait du personnage, et ce d'autant plus que la soumission passive de l'écrivain envers les pères (son père réel et le père idéalisé, incarné par le tzar) l'irritait profondément. Il reste que l'ambivalence est à la source

2 S. Freud (1895) : *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 2006.

3 T. Mann : *Freud, dans l'Histoire de la Pensée moderne*, Flammarion, « bilingue Aubier », 1970, p.143.

1 W. Granoff : *Filiations L'avenir du Complexe d'Œdipe*, Gallimard 2001.

même de la création. Dans *Totem et Tabou*,⁴ Freud en parle ainsi : « Nous avons eu très souvent l'occasion de déceler, à la racine d'importantes formations culturelles, l'ambivalence des sentiments au sens propre, c'est à dire la conjonction d'amour et de haine à l'égard du même objet. Nous ne savons rien de l'origine de cette ambivalence. On peut supposer qu'elle est un phénomène fondamental de notre de notre vie affective. Mais il me semble aussi que mérite d'être prise en considération l'autre possibilité à savoir qu'à l'origine, étrangère à la vie affective, elle a été acquise par l'humanité dans le complexe paternel. » Bien plus tard, Winnicott,⁵ lui aussi, associera l'ambivalence à la création, mais à partir de la relation de l'enfant avec la mère, contenu dans son célèbre aphorisme : « Trouvé-Créé ».

C'est ce qui arriva dans l'histoire de la psychanalyse : à l'idéalisation du père par ses fils, succéda l'ambivalence et les premiers disciples de Freud se trouvèrent animés de mouvements transférentiels dans lesquels, l'excès d'amour se mêle à certaines formes de destructivité. Reportons-nous par exemple aux premières lettres que Jung adressa à Freud. L'idéalisation se mêle à « la confusion des sentiments »⁶ lorsqu'il écrit⁷ : « Je vous admire sans bornes en tant qu'homme et chercheur, et consciemment, je ne vous jalouse pas : ce n'est pas de là que vient le complexe d'autoconservation, mais il vient de ce que ma vénération pour vous a le caractère d'un engouement passionné, « religieux » qui, quoi qu'il ne me cause pas de désagrément, est toutefois répugnant et ridicule pour moi à cause de son irréfutable consonance érotique. Ce sentiment abominable provient de ce qu'étant petit garçon, j'ai succombé à l'attentat homosexuel d'un homme que j'avais auparavant vénéré. » À cela, Freud⁸ répondra : « Le transfert en provenance de la religiosité me semblerait plutôt fatal et je ferai mon possible pour me faire inapte à servir d'objet de culte. » Dès ces premiers échanges,

on remarque que les mots vénération, viol, violence se côtoient et contiennent dans leur association même la rupture à venir.

« L'affaire Jung » s'était construite autour de son livre, *Les métamorphoses de l'âme et des symboles*⁹ et de ses « découvertes » pour le moins contestables sur les sociétés des temps primordiaux où l'auteur affirmait que « le père était fortuit comme l'air », et qu'il n'y avait pas de fils du père.¹⁰ Freud¹¹ réagit avec fermeté en lui répondant qu'au contraire, il y avait eu de tout temps des fils du père, car ce dernier est celui qui possède sexuellement la mère et les enfants. Les nouvelles théories de Jung laissaient de côté la sexualité infantile, le meurtre, et le complexe d'Œdipe. Elles étaient aussi emblématiques d'un refus de filiation de Jung envers Freud, attitude qui confirme l'aphorisme de Wladimir Granoff : « La théorie est la filiation ».¹²

Ces dissensions ajoutées au fait que les analystes suisses oubliaient volontairement de citer le nom de Freud dans leurs publications, indisposèrent celui-ci au point de provoquer chez lui des évanouissements répétés qui sont restés célèbres dans la mesure où on les considéra comme secondaires à un meurtre symbolique. Et c'est dans la suite immédiate de ces incidents que Freud rédigea. Le retour infantile du totémisme où il met en scène le meurtre du père, par les frères qui s'étant ligüés consommèrent ses restes dans un repas tel que chacun put considérer qu'il s'était approprié une partie de sa force. Récit à valeur hautement symbolique, décrivant la naissance de l'humain dans le passage d'un pouvoir despotique, marqué par le règne de l'Un, à la loi partagée entre les frères instituant la prohibition de l'inceste, l'exogamie et l'interdiction de tuer le totem. L'idéalisation du maître, sa vénération et la dépression subséquente se retrouvent aussi chez Ferenczi. Son lien filial a été maintes fois commenté mais j'aimerais rappeler ici la plainte insistante et amère de ce disciple préféré, déplorant que son transfert négatif ait été mal

4 S. Freud : « Le retour infantile du totémisme », *Totem et Tabou*, Gallimard, Paris, 1993, p.312.

5 D. W. Winnicott : *La créativité et ses origines*, Gallimard, 1975, pp92-119.

6 Je pense bien sûr à la célèbre nouvelle de Stephan Zweig.

7 S. Sigmund Freud, C. G. Jung : « Lettre du 28 X 07 », *Correspondance 1906-1914.*, Gallimard, 1975, p.149.

8 S. Freud. C.G Jung : « Lettre du 15 XI 07 », *Correspondance 1906-1914*, NRF, Gallimard 1975, p. 153.

9 C. G. Jung : *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Préface et trad. Yves Le Lay, librairie de l'Université, Genève et Buchet, Paris 1953, 2^{ème} édition 1966.

10 S. Freud. CC Jung : « Lettre du 8 V 12 », *Correspondance 1906-1914*, p.632.

11 S.Freud. C.G. Jung : « Lettre du 14 V 12 », *Correspondance 1906-1914*, p.634.

12 W. Granoff : « La théorie, la Doctrine », *L'avenir du Complexe d'Œdipe*, Gallimard, 2001, pp. 187-p207.

interprété. De telles doléances émaillent son *Journal Clinique*¹³ tandis que Freud y fait écho dans *Analyse sans fin*¹⁴.

Alors que Ferenczi a toujours tenté d'affronter directement l'hostilité dans la cure, Freud de son côté eût plutôt tendance à la fuir. C'est ce qu'il fit avec Dora comme avec l'homme aux loups lors de ses rechutes persécutives. Ferenczi s'est livré au difficile exercice de la théoriser et de la traiter à sa manière, notamment avec sa conception de « l'analyse mutuelle » et de « la technique active », il soulignait l'intérêt d'une répétition agie du traumatisme dans la cure.

Dans leur correspondance, Freud et Ferenczi se sont beaucoup interrogés sur les origines de la violence du psychique telle qu'on peut la rencontrer chez le paranoïaque. Tous deux s'accordaient à considérer ce dernier comme le vestige, le fossile d'un être humain primitif, capable de saisir avec acuité l'inconscient de l'autre et de reconnaître en lui un ennemi potentiel. La manière d'aborder la question de cette hostilité n'était certes pas sans lien avec leurs inconscients respectifs. Tandis que Freud organisait sa réflexion autour du meurtre du père primitif, Ferenczi, de son côté, se référait plutôt à sa propre expérience endopsychique. Le transfert filial ambivalent qui l'animait vis-à-vis de son maître fit surgir le spectre d'un géant-violateur-meurtre de l'enfant, nourrissant une passion psychique pour l'âme de sa victime avec laquelle il pouvait se sentir lié par une véritable « affinité de substance », selon l'expression de Pierre Fédida.¹⁵

Une conduite aberrante de cette nature lorsqu'elle s'inscrit dans la relation entre adulte et enfant, suscite chez ce dernier un désir mégalomane réparateur. Ferenczi¹⁶ en fournit une illustration lumineuse dans sa théorie du « rêve typique du nourrisson savant » : un nouveau né, un enfant encore au berceau, se met subitement à parler et à enseigner la sagesse à toute sa famille réunie. La peur devant les adultes fous transforme cet enfant en psychiatre. Mais pour se protéger du danger que

représentent les adultes sans contrôle, il doit d'abord s'identifier complètement à eux. Monique Schneider¹⁷ qualifie cette situation de filiation « inversée » ou de « filiation paradoxale », car dans cette configuration, le parricide revêt une forme plus discrète, plus émouvante et devient, sous l'effet d'un renversement en son contraire, soigner et guérir le père.

Si les tentatives de compréhension de la haine originaire diffèrent chez ces pionniers de la psychanalyse, l'un et l'autre se rejoignent pour accorder une importance fondamentale à l'identification qui constitue le principal levier de l'humanisation de l'individu. Freud a développé le concept de l'identification primitive au père de la horde par le biais de son incorporation orale. Ferenczi, lui, introduit l'idée selon laquelle l'enfant n'avale plus les sentiments mêlés d'amour, de haine, de culpabilité des parents, il les introjecte anxieusement, en s'oubliant complètement lui-même et ce dans une « communion » de bouches vides, selon une métaphore inventée par Maria Torok et Nicolas Abraham¹⁸.

L'identification relève d'un penchant originel chez l'homme, écrit Freud dans son texte sur *l'inconscient* de 1915¹⁹, car elle est en lien avec la fragilité, la détresse de *l'infans*. Cette inclination persiste chez le névrotique, selon Ferenczi, sous forme d'une impulsion, d'une aspiration constante à devenir l'autre. Ce qu'il désignera sous le terme de *Suchtigkeit*. Edmundo Gómez Mango²⁰ la qualifie de « démon de l'identification » dans un texte de *Documents & Débats* sur la formation des analystes. À ce sujet il est très instructif de se tourner vers le théâtre qui est une sorte de laboratoire expérimental, où l'on peut voir les identifications en mouvement, qu'elles soient d'ordre imitatif, hystérique, ou d'ordre narcissique, mélancolique. Le théâtre grec antique aurait pour origine la nostalgie (*Sehnsucht*) du père primitif (*Urvater*), l'objet perdu, et tiendrait selon Freud à reconstituer la scène historique du repas totémique. Par l'intermédiaire d'une déformation appropriée, le héros solitaire se devait de souffrir en portant le poids de la faute tragique, du

13 S. Ferenczi : *Journal Clinique*, Payot, 1990.

14 S. Freud (1937) : *Analyse sans fin et avec fin*, PUF.

15 P. Fédida : « L'oubli du meurtre dans la psychanalyse », *Le site de l'étranger. La situation analytique*, PUF, 1995, p.22.

16 S. Ferenczi : « Le rêve du Nourrisson Savant », *Psychanalyse III*, Payot, 1974, p.203.

17 M. Schneider : *Le Trauma et la filiation paradoxale. De Freud à Ferenczi*, Editions Ramsay, 1988.

18 M. Torok et N. Abraham, NRF.

19 S. Freud (1915) : « *L'inconscient* », *Œuvres complètes psychanalyse, vol XIV, 1915-1917*, PUF.

20 E. Gómez Mango : « La formation d'une expérience », *Documents & Débats*, 1987.

péché originel ; il avait le pouvoir d'être le rédempteur du chœur, représentant le clan des frères.²¹

Dans *Les années d'apprentissage de Wilhem Meister*,²² roman de formation, Goethe, s'inspirant de Shakespeare, nous montre son héros, passionné par un petit théâtre de marionnettes que lui avait offert son père dans son enfance, et avec lequel il rejouait inlassablement les grandes tragédies antiques : Wilhem Meister se décrit ainsi : « J'avais découvert dans la bibliothèque de mon grand-père *La Scène allemande* et divers opéras italiens. Cette lecture me passionna et chaque fois que j'en avais terminé un, je le transportais aussitôt à la scène sans autre préliminaire que la détermination rapide des rôles à distribuer. Aussi le roi Saül, devait-il incarner, dans son costume de velours noir, tour à tour Chaumigren, Caton et Darius, et j'ajouterais que ces drames n'étaient jamais représentés dans leur totalité mais presque toujours réduits à leur cinquième acte où il y avait meurtre. »

Le cinéaste Ingmar Bergman, dans son film *Fanny et Alexandre*, reprendra le thème de l'identification dans le théâtre comme dans la construction du moi : un jeune garçon tente de survivre à la perte tragique de son père. Propriétaire d'un théâtre à Stockholm à la fin du XIX^{ème} siècle, ce dernier avait interprété sur scène - en tant qu'acteur - le personnage d'Hamlet. Pour échapper à l'emprise surmoïque terrible d'un beau-père pasteur, que sa mère avait installé un peu trop vite chez elle, Alexandre passe tout son temps à jouer avec des marionnettes qui lui permettent de convoquer le fantôme de son père et de s'identifier à lui. Jusqu'au jour où, dans la réalité, un bon père en chair et en os, un marchand juif, rusé comme Ulysse et amant de sa grand-mère paternelle, ne vienne le délivrer.

Oserais-je parler du théâtre de l'APF ? Ici les transferts et les identifications sont continuellement remaniés dans le labyrinthe de la formation au cours et au décours des contrôles et des enseignements. Dans un texte de *Documents & Débats*²³ qui date de 1988, Jean-Louis Lang déclarait que l'APF cultive un mythe qui lui est propre, celui du meurtre de Lacan. Pour décrire ce drame fondateur,

21 S. Freud : « Le retour infantile du totémisme », *Totem et Tabou*, NRF, Gallimard, p.311.

22 J.-W. von Goethe : *Les années d'apprentissage de Wilhem Meister*, « Folio Classique » (n° 3077), Gallimard, parution 22.01.1999.

23 J.-L. Lang : « Origines au passé-présent : ce que je crois », *Documents & Débats*, 1988.

qui tiendrait une place importante dans l'inconscient de notre société analytique, les mots employés sont divers : s'il est question de meurtre d'autres comme Raoul Moury emploient le terme d'assassinat ; Danielle Margueritat parle de castration, Daniel Widlöcher évoque la trahison. Il nous faut bien admettre qu'en vérité l'homme a non seulement survécu à la rébellion des fils, mais qu'il a connu en France une célébrité et une prospérité sans pareil dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. De quoi alimenter peut-être le débat sur nos formations névrotiques ! Mais plutôt que de nous complaire dans cette sorte d'hypocrisie, il est passionnant de voir quelles furent positivement les retombées de cette « ténébreuse affaire » comme disait Victor Smirnoff.

Cette rupture a considérablement « boosté » les capacités de travail et la créativité des membres de la jeune association avec un « slogan narcissique » : « Nous sommes les meilleurs ». Mais il peut s'entendre, comme le remarque non sans humour Danielle Margueritat, on peut y voir le retournement de la proposition inverse: « Nous sommes les pires et nous avons fait ce qu'il y a de pire ». La référence à la horde primitive et au meurtre du père n'aurait qu'un intérêt somme toute assez académique, voire même anecdotique pour ce qui est des luttes fratricides, si on n'allait pas à l'essentiel, à savoir que le pouvoir d'un seul a laissé place à la communauté et à l'échange ; La Loi du Père, avec toutes les majuscules dont Lacan faisait grand usage, a laissé place à la loi des frères. Si l'on se réfère à *Totem et Tabou* on peut dire que de ce point de vue l'histoire de l'APF est tout à fait exemplaire.

Danielle Margueritat relève que l'enjeu du drame n'était manifestement pas du côté de la possession des femmes qui, pour la plupart, sont restées fidèles à leur maître mais qu'il tournait autour d'une mère très convoitée : l'IPA.

Fut une période où il n'était pas recommandé à l'APF, d'assister au séminaire de Lacan et où il valait mieux éviter de le citer. Cependant, Laplanche et Pontalis, dans leur préface de 1985, à *Fantasmes des origines, origines du fantasme*²⁴ déclaraient toutefois qu'ils se sentaient tenus par le souci d'établir une continuité entre Freud et Lacan.

Avec le temps, les ressentiments contre Lacan se sont

24 Laplanche et Pontalis : « Fantasmes des origines, origines du fantasme », *Textes du XX^{ème} siècle*, Hachette, 1985.

peu à peu atténués et une nostalgie a pu faire surface comme retour du refoulé. On en trouve la trace dans de nombreux ouvrages de penseurs importants de l'APF. Les développements de Marie Moscovici autour de *Totem et Tabou*, et de *Moïse et le Monothéisme* accèdent à ce point de vue ; cela d'autant plus naturellement que l'élaboration lacanienne concernant le « Nom du Père » prend appui sur *Totem et Tabou*. Dans son texte intitulé « *Un meurtre construit par les produits de son oubli*²⁵ », elle insiste notamment sur le fait que le désir parricide revient toujours dans la parole du névrosé, et encore plus fortement dans ses écrits et dans son désir de transmission. S'interrogeant sur l'hypothèse d'une transmission héréditaire des effets inconscients du meurtre du père de la horde primitive elle tente de reformuler les spéculations freudiennes : la constitution du çà proviendrait du refoulement originare contenu dans l'oubli particulier de cet évènement qui attirera par la suite tous les refoulements secondaires œdipiens de génération en génération. Ses « intériorisations successives » de contenus psychiques seraient à l'origine même de l'invention de la méthode psychanalytique et de la pensée. Marie Moscovici ajoute dans ses conclusions que tout analyste aurait toujours à se « désintriquer lui-même du meurtre primordial » et non pas à s'en débarrasser l'esprit.

Ce retour du refoulé, fondement inconscient de notre société analytique, se retrouve aussi dans un texte fameux de Pierre Fédida, « L'oubli du meurtre dans l'histoire de la psychanalyse ». Celui-ci insiste avec force sur le fait que l'histoire du mouvement analytique a fait l'impasse du *mythos* fondateur affectant considérablement l'écriture et la lecture du texte métapsychologique. Ce mythe aurait subi d'après lui, le même sort que le rêve dans les théorisations actuelles, où il cesserait d'être le paradigme de l'écoute analytique et du langage de l'interprétation tout en restant en apparence une référence majeure de la cure analytique. Ce désintérêt laisserait place à un pragmatisme thérapeutique faisant l'apologie du contre-transfert.

Dans ce texte à la beauté étrange, Pierre Fédida

25 M. Moscovici : « Un meurtre construit par les produits de son oubli », *Il est arrivé quelque chose. Approches de l'événement psychique*, « Petite Bibliothèque » Payot n°44, pp.397-413.

s'inscrit dans la filiation de Guy Rossolato²⁶ dont il évoque longuement les travaux concernant les religions monothéistes et leur lien avec le meurtre du père dissimulé, voire oublié. Le thème fort de Rossolato réside dans l'équivalence psychique du « Père Idéalisé » au « Père mort » substitution qui constituerait le « noyau secret fondamental » sur lequel se construit le Sacrifice du fils. L'APF manifeste en tout cas une sensibilité particulière à la question du meurtre du père. On la rencontre dans les textes et les conférences dont je me suis bornée à citer quelques exemples. Mais on peut penser qu'elle infléchit aussi le cours des analyses pratiquées par les membres de notre association. Elle se manifeste aussi au cours de l'analyse personnelle, surtout quand l'analyste du candidat à la formation appartient à l'APF, ou ressent une proximité psychique avec elle. En tout cas, l'analyste en formation la retrouvera inévitablement lors de son cheminement au cours de ses supervisions.

Jérémie souffrait de troubles du sommeil épouvantables. Il ne cessait de consulter les médecins qui avaient épuisé avec lui toutes les ressources de la pharmacopée, mais sans le moindre succès. Il s'était alors risqué à d'autres expériences qu'il décrivait « petit bout » par « petit bout » : il avait fait « un petit bout de tout », un petit bout d'hospitalisation en psychiatrie, des petits bouts de psychothérapies, un petit bout d'analyse... Ses médecins, de leur côté trouvaient aussi chez lui un petit bout de toutes les pathologies psychiatriques. Au cours de nos premiers entretiens il me disait sa désolation intérieure : c'était un sentiment terrible ; il se vivait comme un champ de ruines surtout depuis son divorce récent qui l'avait séparé de sa petite fille de deux ans qu'il adorait. Le temps pour lui ne comptait plus, il ne le voyait plus passer, mais quand venait la nuit, il croyait descendre aux enfers.

Son discours prit une autre coloration quand au cours d'un épisode régressif, placé sous le signe de la toute-puissance infantile, il en vint à évoquer un penchant homosexuel qui s'était manifesté à l'adolescence, sous une forme plutôt virtuelle, bien qu'il lui soit arrivé une fois ou l'autre de passer à l'acte. Il était beaucoup plus attiré par les femmes, me disait-il, et la séduction que certains garçons avaient pu exercer, quand il était

26 G. Rossolato : « Le sacrifice », *Repères psychanalytiques*, Paris, PUF, 1987.

encore au collègue n'en était que plus troublante. Il la mit spontanément en relation avec l'ambivalence des sentiments qu'il éprouvait à l'égard de son père. Les salles de sport étaient le théâtre de leurs affrontements. Tous deux pratiquaient en commun les arts martiaux et c'est là que Jérémie se fit peur à lui-même : il lui fallait sans cesse retenir ses gestes, se contrôler, par crainte de porter à son père un coup fatal, tant il éprouvait alors de violence envers lui. C'était pourtant l'être qu'il admirait et qu'il chérissait le plus au monde. D'où l'effroi qui le saisissait quand de telles pensées lui venaient à l'esprit. Elles prenaient pour lui valeur d'actes.

Jérémie entretenait des amitiés particulières... Depuis l'enfance, il vouait un culte singulier à un animal fort impressionnant qui est le gorille à dos argenté. Il s'agit là du vieux mâle dont le pelage s'orne au fil des années de reflets scintillants. Ce lourd primate aux yeux ténébreux était devenu son totem et aujourd'hui encore il occupait une grande place dans son monde intérieur. C'est vers lui qu'il se tournait notamment lors de conflits récurrents qui l'opposaient à ses supérieurs masculins et dans lesquels il avait tendance à s'enfermer au travail. Il m'impliquait dans cette affaire : l'analyse réveillait « la bête en lui » disait-il, une bête secrète à laquelle il s'était complètement identifié. Il était particulièrement excité par les combats meurtriers entre les chefs de clans mais aussi entre les jeunes mais aussi entre les jeunes mâles qui cherchaient à capter l'attention des femelles et à ravir ces jeunes filles au père qui en avait le monopole. Jérémie était fasciné par les qualités intuitives de ces animaux, lesquelles permettaient au singe patriarche de reconnaître et de tuer les petits des guenons qui lui avaient été infidèles. Après avoir entendu toutes ces fantaisies, je me souviens qu'un jour, en le regardant de plus près au moment où il me réglait la séance, je lui trouvais une ressemblance étrange de par son aspect corporel massif avec nos mystérieux cousins.

C'est un autre film qui lui vint en mémoire au cours de l'analyse en lien avec ces identifications secrètes. Il évoqua avec émotion la scène où King Kong se fait massacrer par les hommes après s'être épris d'une jeune femme blonde et mince « style Barbie », disait-il avec admiration : l'incarnation même de la féminité à ses yeux. C'est qu'il aimait lui aussi les femmes minces qu'il pouvait soulever dans ses bras au-dessus de sa tête.

Une autre scène, mais qui, elle relevait de la réalité, concernait le meurtre des « dos argentés » par les braconniers en présence d'une femme, Dian Fossey, qui était venue vivre avec ces singes pour les étudier et les défendre et qui mourut avec eux. Jérémie faisait le lien entre cette femme et sa mère, blonde et blanche comme elle, qui partait régulièrement en Afrique afin de construire des dispensaires de pédiatrie, quand lui-même était enfant. Il se sentait alors terriblement abandonné par elle.

Cette femme blonde, mère, poupée Barbie qu'il aurait aimé pouvoir soulever de terre avait d'autres amours qui l'emmenaient loin de lui au pays des grands singes voués à un sort tragique. Mais que pouvait-il, lui, petit bonhomme castré, car voilà quel était pour tout arranger, le signe du destin : il souffrait d'une cryptorchidie congénitale qui prit pour lui le sens d'une obscure vengeance, d'une punition qui, lorsqu'il fut opéré de cette ectopie, faisait résonner à ses oreilles les mots « couper » « castrer ». « Alors qu'il était seulement question, lui dis-je, de remettre à sa place ».

Les interprétations concernant les solutions individuelles qu'il avait essayé de trouver à son conflit œdipien en se servant comme font les enfants d'un fabuleux bestiaire, eurent bientôt raison de ses troubles de l'humeur. Ses nuits se repeuplèrent de rêves. Il abandonna son fantasme des dos argentés, mais en vint à se passionner pour un être un peu différent dont il sortit un jour l'effigie de sa poche. C'était un petit jouet en plastique qu'il s'amusa par la suite à exhiber devant moi en fin de séance en me disant : « Goupil, je suis goupillesque ». L'abandon des gorilles n'avait pas suffi complètement à remettre les choses à leur place, mais il semblait que la malice et l'intelligence se substituent à la force brutale de nos charmants cousins.

Telle est peut-être, pour y revenir, l'éthique de la formation à l'APF.

La véritable affaire de l'analyse écrivait Wladimir Granoff,²⁷ dans *Filiations* est « de changer de père » ; non pas d'éliminer l'ancien, celui de la génétique mais de l'élever. Granoff cite dans *Filiations*, un songe rapporté par Ferenczi, inclus dans « Les rêves dirigeables » : « Un homme qui a progressé dans l'échelle sociale, rêve qu'il

27 W. Granoff : « Changer de père », *Filiations. L'avenir du complexe d'Œdipe*, Gallimard, 2001, pp.110-132.

est dans une brillante réunion mondaine. Soudain, son père entre minablement habillé. Honte et Confusion. Non, se dit-il, il faut changer cela ! Et il rêve : Il est dans une brillante réunion mondaine. Son père entre, vêtu somptueusement. Comme l'indique Freud, dans « Le roman familial », le névrosé veut changer de père, en avoir un plus distingué, afin de satisfaire ses fantaisies érotiques et ambitieuses. Au décours de l'analyse, le thérapeute est certes idéalisé, mais il conservera certains traits des anciens parents, afin de satisfaire sa piété et sa loyauté filiales.

Dans le texte poétique : « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », ces deux sentiments ressurgissent sous la plume de Freud²⁸, dissimulés derrière l'inquiétante étrangeté associée à l'émergence du refoulé lié à l'ambivalence du complexe paternel. L'Acropole se métamorphose alors en Nécropole du père. La tendresse accompagne la culpabilité d'avoir accompli un vieux rêve d'enfant tandis que l'ancienne surestimation infantile du père laisse place à un certain mépris. L'interdiction psychique de dépasser le père a remplacé, avec le long phénomène de civilisation de l'humanité, l'acte du meurtre du père de la préhistoire.

À l'APF, le « sacrifice fondateur » consistant dans la séparation d'avec Lacan s'est accompagné par le biais du retour d'une culpabilité refoulée, d'une sensibilité accrue à l'inquiétante étrangeté et à l'étranger.

J.-B. Pontalis²⁹ en avait fait l'idée maîtresse de la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Dans sa préface à *l'Analyse profane*, il déclare que la « psychanalyse doit être confrontée à ce qui lui est étranger afin qu'elle découvre sa propre étrangeté, qu'elle soit pour elle-même, si l'on peut dire, « un corps étranger »... Toute analyse est « profane » en ceci qu'il ne peut jamais s'identifier à un savoir, ni le sacrifier, le savoir analytique ne faisant pas exception ». Il poursuit en affirmant que « l'analyste doit être habité par une disposition à l'appréhension du nouveau, du singulier de chaque objet » Cette disposition prend alors la forme d'un saisissement ou d'un étonnement. Elle est nécessaire à la création de l'être analyste et lui évite de verser dans un excès de

systematisation conceptuelle.

Selon Pontalis, il est donc nécessaire d'avoir renoncé à un autre objet, à un autre langage, à un autre amour, dont on ne découvre les limites, le moment venu, que pour les avoir passionnément investis, comme Freud avait renoncé à la neurologie.

La perception d'un exil intérieur est nécessaire à l'analyste pour appréhender l'inconscient, le sien comme celui de l'autre, d'où cette impression de décalage qui parfois s'apparente à une position rebelle. Cette transmission de l'intime, difficilement conceptualisable est fondamentale pour l'intuition analytique. Elle permet de faire des rapprochements et d'établir des liens entre des faits incongrus. Les rapports étroits entre l'intime, l'écriture, et la douceur de la maison (*die heim*), la transformation du quotidien, existaient déjà dans la littérature française du XVII^{ème} siècle. Mme de Lafayette³⁰ désigne le coin de l'être comme le lieu idéal de l'apparition de l'intimité tandis que Mme de Sévigné élira³¹ son labyrinthe de jardin végétal où dans le dédale de chemins et de mots, qu'elle appelle son petit « galimatias », pourra apparaître ses libres associations sur lequel repose le mouvement de sa création littéraire.

Après la séparation d'avec Lacan, l'entente des frères aboutit à une innovation majeure dans la formation analytique. Il s'agit de la conceptualisation et de la mise en pratique de l'extra-territorialité de l'analyse personnelle, position dont Jean Laplanche fut l'initiateur mais qui a été ensuite soutenue par tous les membres. Lacan avait toujours exigé qu'il y eut un rapport didacticien à tous les niveaux du cursus des analystes en formation. Assignant au processus analytique, une finalité qui lui était extrinsèque, d'ordre professionnelle, cette pratique laissait à l'analyste la charge de soutenir ou d'invalider le projet auprès des instances institutionnelles. Soutenu par des représentations-buts dont la réalisation concrètement, dépendait en partie du didacticien, le processus même de la cure individuelle ne pouvait ne pouvait qu'être faussé. Comment le processus analytique fondé sur la « règle du tout dire » pouvait-il s'engager dans de telles conditions ? Le pouvoir de l'analyste était

28 S. Freud : « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF, Paris, 1985, pp.329-338.

29 J.-B. Pontalis : « Préface », *Analyse Profane*, « Connaissance de l'Inconscient », Gallimard 1983, pp.7-19.

30 Antoine Furetière (1690) : *Dictionnaire français Classique XVII^{ème} siècle*.

31 Madame de Sévigné : *Correspondance Tome I, tome II*, « La Pléiade », Gallimard.

démessuré et l'authenticité de l'analyse, la liberté des associations de l'analysant, inévitablement compromis. On ne pouvait que favoriser des tentatives de séduction de la part de l'analysant, évitant de se laisser aller à des mouvements régressifs, comme à des périodes de folie privée qui peuvent être à la source d'une grande créativité lorsqu'elle sont traversées analytiquement. Aussi, fallait-il préserver l'analyse de toute ingérence de l'institution. La réforme qui mit fin à la didactique fut adoptée comme on s'en souvient en 1972, les tâches de formation incombant désormais aux superviseurs, aux responsables de l'enseignement et au candidat lui-même. La majorité des fondateurs de l'APF avaient été analysés par Lacan, et durent se délivrer à la fois d'un transfert personnel et d'une inféodation institutionnelle à celui-ci. Le dégagement de l'analysant par rapport à son analyste prit avec Lacan la forme d'une rupture brutale, du fait qu'il n'y avait pas d'institution en position tierce. L'extra-territorialité de l'analyse rétablissait une triangulation. Nous pouvons aussi penser que c'était là le véritable enjeu du rattachement à l'IPA.

La liberté de pensée est fondamentale à l'APF. Cependant la « doctrine » classique, qui constitue le noyau de la pensée freudienne, doit être transmise (et respectée). Doctrine dont les concepts peuvent provoquer à l'intérieur de l'analyste (en formation) douleur et remaniement psychiques coûteux, du fait des résistances et de refoulements toujours à l'œuvre. Marie Moscovici³² évoque la survenue de ces résistances lorsqu'on affronte la métapsychologie, provoquant dans ses détours et ses détails, des oublis, la nécessité de se ressaisir, de redécouvrir à chaque nouvelle lecture ce qui échappait à une approche trop académique, d'éprouver parfois une impossibilité de penser. Elle a au moins l'avantage de nous faire éprouver en nous-mêmes, in vivo et au présent, la force du refoulement.

L'apprentissage de l'analyse ne consiste pas en une simple accumulation de connaissances mais en un continu exercice associatif et une relecture à la recherche des déformations, des renversements, des occultations qui sont des traces secrètes de l'inconscient d'un texte.

Le projet de l'APF était de se tourner résolument vers l'altérité, ce qui implique l'acceptation de la différence des sexes.

32 M. Moscovici : *Il est arrivé quelque chose*, « Petite bibliothèque », Payot.

Le rôle spécifique des femmes dans la filiation au sein de notre groupe n'a guère été pris en considération. De ce point de vue, l'APF s'est longtemps comportée comme Freud lui-même. Et peut-être que cette disposition avait un rapport avec le mot d'ordre lacanien « de retour à Freud » avec l'intérêt porté à la patrilinéarité.

Si l'inventeur de la psychanalyse s'est intéressé aux racines de la sexualité féminine, la priorité, pour lui, était de comprendre le complexe paternel. Aussi l'énigme fondamentale du maternel est-elle restée presque intouchée. Freud n'évoque cette question que de façon dispersée et très brève, dans *l'Esquisse*, *l'Avenir d'une Illusion*, dans *Malaise* ou dans un texte très court « Grande est la Diane des Ephésiens ».

Il s'était surtout intéressé à la question de la bisexualité psychique à l'œuvre chez tout individu, à l'établissement de la différence entre masculin et féminin et il insistait fortement en 1937 sur le refus du féminin qui existait dans les deux sexes.

La question des liens entre le « genre », c'est-à-dire du sexe social, et la transmission ne fut pas abordée par Freud. Pourtant, les femmes contribuèrent largement à la naissance et à l'expansion de la psychanalyse. De malades passives, elles devinrent très vite des sujets actifs, pensants et créateurs de nouveaux concepts. Elles furent beaucoup plus nombreuses et plus rapidement que dans les autres sciences humaines. En Angleterre, Melanie Klein et Anna Freud, occupèrent la place de grandes divinités maternelles analytiques, connues pour leurs célèbres controverses et leurs illustres descendants comme Winnicott, Bion, Fairbairn. Mais nous pouvons remarquer qu'à la présidence de l'IPA, ne figurent que des hommes.

Certes des femmes participèrent à la fondation de l'APF, mais on ne peut nier qu'elles furent considérées, souvent et à tort, comme des éléments périphériques dans l'organisation de la société et on ne parlait guère de leur capacité à transmettre. On pouvait tout juste envisager une filiation par le truchement du père analytique qu'elles portaient en elles, comme en témoignent les travaux d'Henri Normand³³ et particulièrement son opuscule *Les amours d'une mère*. Quelles en sont les raisons ? Quelques hypothèses peuvent être envisagées : faut-il mettre en cause le rabaissement inconscient de la

33 H. Normand : *Les amours d'une mère*, Editions de l'Olivier, 2007.

femme qui apparaît souvent dans l'œuvre freudienne ? Faut-il incriminer l'envie archaïque des hommes face à la capacité de procréation des femmes, comme l'évoquent Françoise Héritier³⁴ et Nicole Loraux³⁵ ? Ou bien encore invoquer le mépris affiché par Freud, dans ses derniers écrits, pour la sensorialité en lien avec le maternel ?

Cette question du maternel suscita des débats houleux à l'APF, mettant en opposition la *Sinnlichkeit* et la *Geistigkeit* avec l'idée que le progrès de l'esprit, tel qu'il est envisagé dans le dernier chapitre de *L'Homme Moïse...*³⁶, impliquait un renoncement aux perceptions sensorielles directes relevant du maternel, en faveur des processus intellectuels supérieurs se rattachant au paternel.

Les positions à l'APF s'étaient rigidifiées autour de cette distinction ; la *Sinnlichkeit* et le maternel furent délaissés, voir méprisés au profit de la *Geistigkeit*, la Loi paternelle ayant comme effet majeur de pousser l'homme vers la vie de l'esprit en le séparant d'avec la mère. Cette idéalisation et d'une certaine manière cette glorification de la *Geistigkeit*, a peut-être joué un rôle dans le fait que la transmission par les femmes fut si peu prise en compte. J.-B. Pontalis,³⁷ animé par son esprit de liberté et par son intérêt pour les approches Winnicottiennes, se risque dans *Perdre de Vue* à essayer de réunir ces deux notions, dont il reconnaît le mélange harmonieux plutôt que l'opposition violente dans la création artistique aussi bien que dans certains moments féconds de la cure. Il le formule élégamment, en écrivant que dans ces instants privilégiés le *Sinn* est alors dans le *Geist*, et le *Geist* dans le *Sinn*.

En 1990³⁸, il affine et réaffirme avec plus de fermeté sa pensée dans *La force d'attraction* en se tenant résolument à l'écart de telles oppositions. S'il met en scène un Freud qui arrachait la pensée à ce « voir » qui l'initie, c'est en référence à l'importance qu'il attribuait au caractère visuel du rêve. Le rêve n'est pas seulement un

défait d'expression dans la figurabilité, mais provient du fait que l'attraction du refoulé a partie liée avec l'attrait du visuel. Et il cite Freud « on n'écartera pas pour le rêve l'hypothèse vraisemblable que la transformation des pensées en images visuelles puisse être la conséquence de l'attraction que le souvenir présenté visuellement et aspirant à la revivification exerce sur la pensée qui, coupée de la conscience, lutte pour s'exprimer ». Le penser et le visuel, sont toujours en osmose dans le rêve, Le rêve pense (*Traumgedanken*) et pense même au-delà : derrière l'enfance individuelle se profilerait l'enfance phylogénétique. Freud se réfère à la fin du chapitre sur la régression du rêve à Nietzsche, qui voyait dans ce dernier une voie d'accès indirecte vers « une époque primitive de l'humanité et à reconnaître chez lui ce qu'il y a d'inné dans l'âme. »

Cette opposition formelle entre le penser et le sensible ne semble plus beaucoup agiter les esprits à l'APF. Leur mélange harmonieux a enrichi la recherche des femmes analystes tout en stimulant la part féminine des analystes hommes de notre société. Je pense par exemple au texte sensible par excellence d'Edmundo Gómez Mango sur « Passagereté »³⁹.

La question ne tient pas au maternel en lui-même, car nous savons tous, que dans tout transfert, maternel et paternel coexistent ; le fait d'être une analyste femme, n'exclut en rien un transfert paternel et inversement. Cependant, nous ne pouvons nier que le sexe de l'analyste orientera la nature du transfert.

Granoff affirmait que si le désir de changer de père se trouvait au cœur de toute analyse, en revanche, le désir de changer de mère relèverait de la psychose. Il engendrerait forcément selon lui, un délire mégalomane de filiation. Sans doute s'appuyait-il sur la position freudienne contenue dans le texte sur le roman familial qui considère le fait de vouloir changer les deux parents appartenant à la phase archaïque présexuelle, car lorsque l'enfant atteint le stade sexuel il saisit que « *pater semper incertus* » et « *mater certissima* ».

Le désir de changer la mère, de la guérir est certainement plus répandu que celui de changer de père. Mais celui-ci n'est pas absent, du moins inconsciemment dans les transferts suscités par les supervisions réalisées

34 F. Héritier : *Masculin-Féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

35 N. Loraux : *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Seuil, deuxième édition, 1996.

36 S. Freud : *L'homme Moïse et le Monothéisme*, NRF, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », PUF.

37 J.-B. Pontalis : « S'éloigner du Visible », *Perdre de vue*, NRF, Gallimard, 1988, p.269.

38 J.-B. Pontalis : *La force d'attraction*, Seuil, « La librairie du XX^{ème} siècle », septembre 1990.

39 E. Gómez Mango : « L'éphémère demeure », Chapitre VII, *L'Enfant Mort*, NRF, Gallimard, « Tracés », 2003.

par des femmes analystes, entraînant un remaniement douloureux des identifications.

La reviviscence de la sexualité infantile est toujours à l'œuvre au cours de la névrose de formation, et les angoisses de perte, d'abandon et de désintégration, liées à la Scène primitive sont remobilisées. On peut imaginer que la guerre entre le *Sinn* et le *Geist* qui avait animé l'APF, pourrait se concevoir comme une résurgence de la scène en question sous une forme intellectualisée.

La manière avec laquelle chacun aura intégré le moment de sa conception, écrit Jean-Claude Lavie,⁴⁰ deviendra le paradigme de sa relation au monde et (...) pèsera dans l'acquisition de ses connaissances et dans son rapport au savoir. En fonction du sort qui lui est fait, la scène primitive, liée aux théories sexuelles infantiles concernant la naissance des enfants, a tout pour organiser jusqu'à la faculté même de penser créativement.

En revisitant sa propre sexualité infantile, l'analyste en formation finit par affiner ses théories personnelles, qui lui permettront enfin de se séparer et de s'individualiser de ses maîtres. Claude Barazer citait lors de sa conférence

aux membres une maxime de J.-B. Pontalis, « Ne pas hériter mais refonder ». Il en fut ainsi depuis la nuit des temps : Stefan Zweig dans la *Confusion des Sentiments*, écrivait : « Toujours, la nature, conformément à sa tâche mystique qui est de préserver l'élan créateur, donne à l'enfant, aversion et mépris pour les goûts paternels. Elle ne veut pas d'un héritage commode et indolent, une simple transmission et répétition d'une génération à l'autre : toujours, elle établit un contraste entre les gens de même nature et ce n'est qu'après un long et pénible et fécond détour, qu'elle permet aux descendants d'entrer dans la voie des aïeux ».

⁴⁰ J.-C. Lavie : *Excellence paradigmatique de la Scène Primitive*, Gallimard, 1997, pp.130-147.

Question de clinique

Anne Homer Koffi

Je voudrais préciser dans quel sens ça marche pour moi. Ce qui a été premier, ce sont mes questions sur la clinique. Qui concernent d'abord ma propre difficulté et ma propre ambivalence vis-à-vis de ce sujet. Et c'est ça qui m'a poussée à la lecture de *Documents & Débats*. J'ai d'ailleurs du mal à penser qu'on puisse lire *Documents & Débats* autrement qu'aiguillonné par une curiosité précise et personnelle.

La deuxième chose, c'est qu'il me semble que pour pouvoir parler ici un peu tranquillement, parce que parler ce n'est pas écrire, et que même mis en ligne, mon texte reste un texte pour parler, ma conviction c'est qu'il faut pouvoir poser simplement de petites choses sur la table et juste espérer que d'autres voudront s'en saisir à leur façon.

La consultation de *Documents & Débats* a été une source d'étonnement par rapport à la question de la dimension clinique du contenu des échanges dans l'Association. Et par rapport à l'utilisation, dans la préhistoire de l'APF à la SFP, et dans la jeune APF, d'une clinique analytique qui ne craignait pas d'envisager le général.

Cette constatation a dirigé ma curiosité vers les années antérieures.

D'une part vers les derniers numéros de *La Psychanalyse*¹, revue de la SFP. Parus en 1964, ils s'intitulaient *La Sexualité Féminine et Fantasma, Rêve, Réalité*. Les articles publiés sont pour une large part résolument cliniques : « Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins » de W. Granoff et F. Perrier, « Sexualité féminine et névrose obsessionnelle » de J. Reboul, « Le pain de Véronique », remarques cliniques sur l'affleurement du fantasme d'A.L. Stern, etc... Et chaque volume inclut les *Actes de la SFP* c'est-à-dire les programmes scientifiques et d'enseignement. Nous y trouvons entre 1959 et 1963 : « L'image du corps et la parole dans un cas de dyslexie » (M. Mannoni), « Les avatars de la mélancolie » (V. Smirnoff), « L'hystérie : étude clinique » (G. Rosolato),

« La structure maniacodépressive » (P. Aulagnier), « La conversion psychosomatique » (J.-P. Valabrega). D'autre part, j'ai pu consulter la liste des activités scientifiques et d'enseignement de la jeune APF, après la scission d'avec la SFP en 1964 et avant la publication de *Documents & Débats* en 1970.

Pendant ces premières années, le schéma des activités était très proche de celui de la SFP avec des cours théoriques, des lectures de textes et des séminaires de technique analytique. Mais il comprenait aussi de façon beaucoup moins familière pour nous aujourd'hui des enseignements de psychopathologie analytique concernant par exemple l'homosexualité féminine et la perversion, la névrose phobique, l'hystérie de conversion et l'hystérie d'angoisse, la névrose obsessionnelle, les problèmes de clinique analytique et les diagnostics de structure. Moins familiers encore un séminaire autour d'« une cure commentée » et des présentations de cas. De façon plus proche de nous, ma revue des premiers *Documents & Débats* donne la même impression d'une dimension clinique affichée. Avec notamment l'utilisation d'un vocabulaire de clinique psychanalytique qui n'apparaît plus du tout dans nos activités récentes.

En 1969-1970 : Enfance et fétichisme

- À propos d'un type particulier de langage : le langage pervers
Note clinique : menace de l'abandon de l'analyse en relation avec une position sadomasochiste.

En 1970-1971 : L'espace de la dépression
Phobie du vol et régression

En 1971-1972 : Observation analytique du mécanisme de conversion

Le passage à l'acte et l'acte de parler dans la cure
Régression et conversion hystérique dans la cure

Circulation généalogique de la parole à partir d'un cas clinique.

¹ *La Psychanalyse*, numéros 7 et 8, Bibliothèque des Introuvables.

Le contraste avec nos communications actuelles m'a intéressée et m'a interrogée. Les intitulés des Entretiens et des Journées ouvertes sur les 3 dernières années, par exemple, ne font jamais plus référence à nos catégories cliniques : les *Courants sexuels* en décembre 2008, les *Fonctions de la fiction* en juin 2009, *L'Idéal et la Déception* en janvier 2010, *Le Jeu* en juin 2010, *Au-delà du Complexe d'Œdipe* en décembre 2010 et *Le Roc du féminin* en juin 2011.

J'ai été encore plus saisie par ce qui apparaît avec les Débats du samedi. Je me suis aperçue qu'en utilisant le moteur de recherche du site de l'APF qui permet de sélectionner les textes à partir d'un mot-clé de leur titre, on ne peut plus trouver un texte à partir d'un thème ou d'un élément clinique car les titres des interventions des Débats du samedi n'ont plus du tout de lien avec la clinique, la technique ou la métapsychologie. Les titres sont strictement le reflet d'une parole singulière, d'une métaphore, d'une image ou d'un jeu signifiant propres à l'auteur. On ne peut donc pas accéder par le moteur de recherche au contenu, au thème ou au sujet des interventions. La singularité du titre renvoie bien à la personne, à l'individu et l'autre fonctionnalité du moteur de recherche, la navigation par auteur, permet effectivement de chercher et de trouver si X ou Y a parlé ou a écrit mais pas de savoir ce dont il a voulu nous parler. Je cite par exemple les titres des débats du samedi de 2010/2011 : « En courant, moments de dévoilement », « Une vocation forcée », « Le noir est clair ». Pourquoi jouer avec les névrosés est le seul titre qui permette d'avoir un accès à ce dont il peut être question.

Bien sûr, la clinique est plus ou moins présente dans les échanges lors des cures contrôlées et peut-être lors des rencontres autour du Mémoire. Mais cela reste pour moi plus proche d'une élaboration individuelle où la place des dimensions transférentielles (entre patient et analyste, entre supervisé et superviseur, entre analyste et institution) prend sûrement le pas sur la dimension de clinique ou de psychopathologie analytique. Et c'est bien comme ça !

Mais je suis soucieuse de repérer les lieux de l'Association permettant un abord plus collectif de la clinique.

Il me semble avoir compris que passées les premières

années de l'APF, les séminaires de technique analytique et les enseignements de psychopathologie analytique ont été abandonnés.

Les Mardis techniques apparaissent en 80-81 et ce sont les analystes seniors qui proposent de faire part de leurs élaborations sur des points qu'ils choisissent. Cette modalité qui reprenait les anciennes formules faisait peut-être suite aux propos du Directeur de l'Institut de formation, Angelo Béjarano, en 1974 qui faisait l'hypothèse que l'intérêt des élèves pour la clinique était animé par leur désir de voir les aînés témoigner de leur pratique². En 1990, un nouveau fonctionnement est mis en place sur proposition d'un groupe d'analystes en formation. L'exposé est confié à un analyste en formation présentant un matériel clinique argumenté en fonction des problèmes techniques qu'il pose. C'est une formule qui perdure. Même en proposant le départ d'une difficulté technique, d'un obstacle ou d'un événement de cure, il me semble que ce n'est pas à chaque coup que la présentation "fait cas". C'est-à-dire qu'elle permette de passer du singulier au plus général ou en tout cas au moins particulier. Que celui ou celle qui expose soit analyste en formation imprime sans doute une pente supervisante qui insiste forcément sur la singularité transférentielle. Peut-être plus que sur ce qui peut "faire cas" dans la cure de ce patient pour l'ensemble des participants.

Enfin les ARCC sont l'autre lieu récent de partage collectif de la clinique. Le geste de leur mise en place les distingue précisément des autres groupes de travail en les inscrivant d'emblée par leur nomination dans la recherche et dans la clinique et en les soumettant gentiment mais fermement à la perspective d'une restitution collective. Je me suis demandée si la possibilité d'ouverture des ARCC (aux analystes d'autres écoles, aux autres disciplines) n'était pas un élément visant à tempérer l'inhibition des échanges cliniques à l'intérieur de l'Association. Dans ce sens, il me paraît notable que les groupes cliniques de la FEP et le travail à l'initiative d'Évelyne Sechaud sur la spécificité du traitement analytique se passent justement loin de la Fondation Dosnes-Thiers, hors les murs. Et j'ai été sensible à la confiance d'Anne Robert Pariset lors

2 *Documents & Débats* n°10 : « Rapport sur le fonctionnement de l'Institut de formation ».

de la Journée des membres sur *La Clinique*³ : il lui a fallu le passage par l'étranger voire la langue étrangère dans les différentes réunions européennes pour s'autoriser à faire part de sa clinique de façon collective.

Le terme de clinique dans son lien originel avec la Médecine nous confronte d'emblée avec la notion de savoir. M. Foucault nous a indiqué que les tableaux cliniques sont avant tout liés à une façon de penser, à une méthode. Ils sont construits par le savoir qui les soutient. Pourtant c'est aussi la méthode clinique, même en Médecine, qui doit rester à même d'accueillir le nouveau, la surprise de l'inconnu, en s'écartant de la simple vérification du retour du même. En ceci la clinique est le lieu privilégié du particulier et de la nouveauté à partir desquels du général peut, encore une fois, chercher à se construire. On peut penser que la clinique médicale et la clinique analytique ont cela en partage.

Par contre, elles divergent sans doute sur la place du reste. Comme l'indique F. Ansermet en 2004 dans les « Inventions de la clinique »⁴, autant la clinique médicale vise à rendre le visible énonçable sans résidu et espère épuiser l'objet à force de le décrire, autant la clinique analytique supporte que ne soit jamais atteint l'ombilic de tout fait clinique psychique et supporte d'avoir définitivement affaire à de l'insaisissable auquel néanmoins elle tente de donner accès.

Mon questionnement sur la place d'une élaboration collective de la clinique à l'APF m'a poussée à essayer de lier cette interrogation à celle de la transmission proposée par Patrick Merot.

J'avais déjà été intriguée en travaillant il y a quelques années une leçon du Séminaire de Lacan « L'Angoisse »⁵ (5) qui m'avait fait me reporter à une intervention de J.-B. Pontalis et P. Aulagnier aux *Journées de Printemps* de la SFP en 1963⁶. Il s'agissait de deux présentations cliniques très fines et détaillées articulées autour des notions de passage à l'acte et d'*acting out* que Lacan mettait au travail dans la même période à son séminaire. Avec le recul, il était très sensible que ces interventions étaient adressées : de très bons et de très brillants élèves voire

de très bons disciples montrent comment ils tranchent dans le réel des observations avec les scalpels fournis par leur Maître. Les communications cliniques servaient très précisément un discours théorique. Mais dans le même temps, les deux intervenants vont tenter une avancée personnelle, un pas de côté en proposant la notion de "transfert agi" dans un cas au lieu de celle d'*acting out*. Quelques jours après, pendant le séminaire⁷, Lacan reprend ce qui s'est dit pendant le *week-end* des Journées. Il est d'abord moqueur mais soupçonneux : « C'est très adroit, un crabe. Vous pouvez lui donner à battre des cartes, eh bien n'y eût-il que deux cartes, il tentera toujours de les brouiller.... » Et il continue sur une citation de Pontalis et Aulagnier pendant les Journées : « Le réel est toujours plein. Ça fait de l'effet, ça sonne avec un petit air d'ici qui donne crédit à la chose, celui d'un lacanisme de bon aloi. Qui peut parler comme ça du réel ? Moi ! L'ennui, pour moi, c'est que je n'ai jamais dit ça... Ce que je dis, c'est qu'il ne lui manque rien, ce qui est tout de même différent... » Ambiance.... Ça continue : « À Piera Aulagnier, qui est un esprit ferme comme savent l'être les femmes, ... si vous voulez distinguer le cas d'*acting out* que vous avez observé et fort bien, si vous voulez le distinguer pour être ce que vous appelez transfert agi, ce qui, bien sûr, est une idée distincte, qui est la vôtre, qui mérite discussion, il n'en reste pas moins que c'est à *mon* tableau que vous vous rapportez... Ne pas reconnaître que vous y êtes bien, que vous avez mis le doigt dessus, je ne pouvais pas trouver plus belle observation, c'est un peu vous trahir vous-même...

Ceci tout de même m'autorise à rappeler que *mon* travail, *le mien*, n'a d'intérêt que si on l'emploie *comme il faut* - ceci ne s'adresse pas à vous... - Ce qui vous donne un peu le droit (sic) de veiller sur ce que je vous apporte, choisi avec tant de soin. » Remise sur le droit chemin. Il m'est difficile de ne pas penser que, dans les rapports de notre Institution avec le partage de la chose clinique, nous sommes héritiers d'un « Plus Jamais Ça ». C'était en mars 1963...

Plus précisément, je voudrais proposer quelques hypothèses sur des éléments qui ont possiblement déterminé le rapport de l'association à la question clinique. Ceci au travers du repérage d'idéaux institutionnels que je suppose actifs.

3 *Documents & Débats* n°79 : « De l'expérience de la clinique analytique à sa transmission : « Un changement d'adresse » ».

4 F. Ansermet : « Les inventions de la clinique », *Vacarme*, n°29, Michel Foucault 1984-2004, éd. Vacarme, automne 2004.

5 « L'angoisse », texte établi par Michel Roussan.

6 CD-Rom *Compagnon de l'angoisse*, Michel Roussan.

7 « L'angoisse », texte établi par Michel Roussan.

L'idéal de la singularité

L'exigence de collégialité qui a été une des visées fondatrices de l'APF en refusant l'emprise d'un Maître vient bien sûr garantir le respect de la singularité de chacun. Il a toujours été répété à quel point l'APF était une association de fortes singularités de pensées, de théories, d'intérêts.

Singularité de l'analyste, singularité du patient, singularité de l'analyste en formation.

Singularité de chaque cure, singularité de chaque cursus. Il me semble que cette éthique du singulier commande aussi bien à l'organisation de la formation (pas de supervision de groupe à l'APF par exemple) et de l'enseignement (« à la carte » comme il a été dit) qu'aux modalités de la communication analytique. Du singulier à la solitude : A. Robert Pariset⁸ cite avec justesse E. Gómez Mango en évoquant l'enfant-théoricien, l'analysant-théoricien et l'analyste-chercheur-théoricien, chacun mû par l'énigme du réel sexuel, chacun dans la solitude du chercheur. Mais ces chercheurs solitaires doivent se parler et s'écouter les uns les autres. En 1975, D. Widlöcher⁹ insistera pendant sa présidence sur « la nécessité de trouver une forme de communication qui nous permette de répondre à l'un des buts principaux d'une société de psychanalyse : permettre à chacun de rendre compte de sa pratique analytique », en évitant les interventions trop peu spécifiques ou le silence de l'inhibition, tous deux liés à la crainte d'être interprétés. À ce titre, l'échange clinique, s'il ne se réduit pas à la vignette au service d'un exposé théorique, pourrait être le terrain privilégié pour le pas de côté qui permet de passer du singulier et du particulier avec l'exposition du transfert et l'exposition au transfert, à des ébauches de général partageables même si forcément précaires. L'idéal de singularité ne menace-t-il pas de nous faire perdre la tension féconde pour la clinique entre le particulier et le général?

Evidemment cet idéal du singulier s'est mal accommodé de l'ambiance structuraliste des années 60-70 et de l'héritage psychopathologique. De fait, les activités scientifiques et d'enseignement ont peu à peu mentionné de plus en plus rarement les grandes catégories de la

clinique analytique : hystérie, névrose phobique, névrose obsessionnelle, perversion, psychose. Dont on ne trouve presque plus trace ces dernières années dans les intitulés ou dans les propositions de travail.

Pourtant ce n'est pas que l'APF a cédé aux séductions de la nouvelle clinique des états-limite avec l'inflation de la place du traumatique précoce, de l'économique et du narcissique. Ainsi qu'à la séduction d'une certaine clinique du contretransfert. Mais l'opposition à cette tendance a produit le « cas difficile » (J.-B. Pontalis) ou « la cure compliquée » (P. Fédida), positions bien sûr fécondes mais dont l'extension par contre pourrait finir par nuire à la nécessaire ressource d'acuité et de discrimination cliniques dont le renouvellement de la découverte freudienne ne peut se passer.

L'idéal de la « nuit »

Nous sommes obligés de reconnaître que l'objet de la psychanalyse est insaisissable. L'inconciliable du savoir analytique, c'est que tout ce qui a pu être conquis comme savoir est forcément aussi une résistance par rapport à l'objet même de la recherche. Savoir et vérité sont pour nous radicalement non superposables.

Pour J. Laplanche cependant, cette question du savoir semble avoir été cruciale dans son mouvement de dégagement de l'aliénation au Maître, rendu possible par la place d'objet-tiers qu'il accorde au savoir. Je pense à ses propos d'humeur, plus tard par rapport à la réunion du 17 mars 1980¹⁰ où il s'agit encore de la place décisive pour lui du savoir, là en l'occurrence savoir sur l'histoire de l'institution avec notamment la question des archives. Je le cite parlant de cette réunion de mars 1980 : « On n'y a vraiment discuté ni principes, ni clinique. L'empirisme, en tout cas, semble être la vertu majeure tout n'est que cas particulier, et prétendre à des positions générales, c'est se poser en idéaliste passionné. Dans ce feutrage très britannique, je ne me suis pas senti d'humeur à jouer le Hongrois.... »

Mais au fond, est-ce que le vif désaccord qui était antérieur à cela, en 70, entre Laplanche et Anzieu autour de la place du savoir (Laplanche) et celle de l'expérience (Anzieu), ce vif désaccord, plus tard, ne s'est-il pas dissous dans l'influence grandissante de la NRP ?

Ce n'est plus savoir contre expérience.

8 *Documents & Débats* n°79 : « De l'expérience de la clinique analytique à sa transmission : « Un changement d'adresse » ».

9 D. Widlöcher : « Rapport moral du Président », *Documents & Débats*, n°12.

10 J. Laplanche : « À propos de la réunion du 17 mars 1980 sur les problèmes de la formation », *Documents & Débats* n°17.

Mais le savoir-faire contre le savoir. L'artisan contre le savant. Décrire contre nommer. Suspicion légitime vis-à-vis de la théorie et des concepts. Comme l'a bien indiqué C. Ehrenberg lors de l'après-midi consacré à la *NRP*.

La nature de l'objet, insaisissable inconscient, et la nature de l'outil de la connaissance, insaisissable inconscient toujours, doivent déterminer la façon de s'en approcher et de tenter de rendre compte de l'impossible rencontre. Dans ce sens, B. de La Gorce¹¹ repère à l'APF « le refus des dogmatismes et d'un excès de systématisation, le souci de ne pas basculer dans les réductions simplificatrices ». Il cite H. Trivouss Widlöcher : laisser place aux ambiguïtés, aux incertitudes, au manque, à l'inconnu, aux questions sans réponse.

Mais surtout il y a cette éthique et/ou esthétique de l'écriture analytique portées par la *NRP*. Ces mots pour dire là où se meut l'analyse. B. de La Gorce dit travail de la nuit, chercheurs de l'ombre, pensées d'entre chien et loup, pénombre... Et bien sûr il y a les mots définitivement attachés pour nous à J.-B. Pontalis : le (freudien) royaume intermédiaire, l'entre-deux, les limbes, les confins, les limites...

Il y a donc cet idéal de la nuit mais il nous est tout autant impossible de faire sans l'absolue témérité d'un Freud, d'un Lacan ou de bien d'autres dont un certain nombre de membres de l'APF qui, lucides quant à leur obscur objet, ont pourtant osé l'œuvre fragile de trancher, séparer, distinguer et nommer. Un travail de plein jour. Je me demande si cet idéal de la nuit n'a pas pesé, ici, pas du tout sur la créativité théorique, mais sur la possible diversité de l'échange clinique. La précieuse singularité apportée par la *NRP* n'est-elle pas trop devenue généralité voire uniformité de nos modalités de communication clinique?

L'idéal du *Zeitlos*

La consultation de *Documents & Débats* m'a aussi surprise par l'intérêt, dans le passé de l'Association, pour le contemporain. J'y ai trouvé : les Entretiens de juin 1970 consacrés à « Quelques problèmes actuels de la psychanalyse », le texte de G.P. Brabant sur les analystes et mai 1968, l'invitation de R. Stoller autour de son travail sur le « Transsexualisme mâle », une conférence en 1974 sur l'expérience d'une analyste auprès de jeunes gens ayant subi une transplantation rénale, en 74-75 les conférences mensuelles sur le thème : « Les problèmes que soulève la pratique de l'analyse aujourd'hui », etc... Surprise parce que, ce que je crois percevoir aujourd'hui comme une réticence ou une défiance de l'APF pour les sollicitations contemporaines, je pensais que c'était une marque congénitale.

En suivant Foucault, on peut se demander si, du coup, la question clinique n'est pas légitimement et logiquement un des premiers lieux à pâtir de cette actuelle méfiance puisqu'en ses fondements même, elle lie les institutions, le politique et la conjoncture. La clinique est toujours contemporaine.

Je sais bien que la mise en opposition du hors-temps et du contemporain ne gagne rien à s'envisager à la légère. J'ai hésité à vous faire part de cette interrogation car elle reste pour moi tout à fait confuse. Mais raison de plus finalement pour partager cette perplexité avec vous. Voilà mes quelques propositions de réflexion sur cette question qui me sollicite depuis longtemps, celle de l'échange clinique collectif ici, dans l'Association.

11 B. de La Gorce : « Au sujet des activités scientifiques de l'APF », *Documents & Débats* n°81.

Le poids du cursus sur la vie associative

Sylvie de Lattre

Aborder des questions concernant la vie institutionnelle de l'APF lors d'une journée comme celle-ci, c'est-à-dire nous réunissant tous, membres et analystes en formation, c'est inhabituel, voire rarissime et c'est important. Les débats sur ces questions se font en effet toujours entre membres.

Par contre, les documents les relatant, publiés depuis 1970 dans *Documents & Débats*, sont à la disposition de tous. Grâce à la proposition du Comité scientifique et avec à l'esprit le fil d'Ariane des difficultés de la communication scientifique à l'APF, j'ai donc replongé dans la lecture de *Documents & Débats*. Ma première plongée, je l'avais faite en 2008, sous l'impulsion du Conseil de D. Widlöcher puis celui de L. Kahn, ce qui avait donné lieu à des interventions lors de deux Journées des membres ainsi qu'à la constitution d'un groupe de réflexion sur l'Institution qui a travaillé pendant près de deux ans.

Notre réflexion avait alors porté, entre autres choses, sur ce que j'appelais, pour ma part, le « malaise » des sociétaires. Redécouvrant lors de cette seconde immersion dans *Documents & Débats*, l'omniprésence dudit « malaise » mais sous des formes multiples et avec des motifs divers et ce depuis les débuts de l'APF, je n'ai pu que m'interroger sur ce qui avait pu alors m'animer, à mon insu, dans la reprise de ce mouvement de plainte et de désir de changement. Pourquoi me suis-je saisie de cette question à ce moment-là de mon parcours ? De quelle tension conflictuelle venait-elle témoigner entre un engagement institutionnel fort et le retour d'un questionnement personnel, insidieux et générateur de symptômes. Inhibitions, angoisse et remises en cause, de soi, de l'Institution, chacun connaît, peu ou prou. Le malaise serait-il alors une fatalité à la fois personnelle et institutionnelle ? Serait-il un symptôme nécessaire ? Ce qui viendrait donner corps, en quelque sorte, à une inévitable confrontation entre l'intime analytique de son propre parcours et l'emprise de l'Institution ?

Cette interrogation me semble essentielle face à la contradiction que porte en elle toute société psychanalytique. Tension que reflète l'accollage contradictoire de ces deux mots, institution et analytique. L'Institution avec son administration, ses instances décisionnelles et sa hiérarchie. L'analyse, expérience intime et étrange dont le noyau d'opacité résiste à l'emprise du savoir et du discours. Il nous faut donc composer avec cette tension et tenter de la rendre féconde en en gardant constamment à l'esprit ses deux pôles, l'institutionnel et l'analytique. Ce qui, concrètement, suppose de ne pas réduire la perception des dysfonctionnements d'une Société aux problématiques névrotiques individuelles de ses membres. Mais réciproquement, de ne pas évacuer la dimension analytique d'une réflexion qui risquerait alors de se centrer défensivement sur les problèmes de l'Institution.

Il y a un double intérêt à lire *Documents & Débats*. Le premier c'est le plaisir de s'appropriier l'histoire de notre Association. C'est une manière de s'inscrire, à notre tour, dans l'histoire collective. Le second bénéfice, si je puis dire, c'est de s'apercevoir, désabusée, que tout a été dit et redit bien avant nous. D. Margueritat, lors d'une discussion de la conférence scientifique de V. Smirnoff en 1985 sur *La psychanalyse en société* alors que la majorité des participants de l'époque s'accordaient sur le constat qu'il venait de faire d'un « malaise profond » à l'APF et d'un besoin de changements, posait la question suivante : « Faut-il renoncer à toute illusion ou continuer d'avancer sans être dupe, en sachant que la plainte, d'être déplacée sur un objet externe, n'en demeure pas moins inscrite en nous ? » Il nous faut continuer évidemment, en sachant cela bien sûr et en se disant qu'il appartient à chaque génération analytique de reprendre les questionnements antérieurs mais à la lumière d'un passé-présent sédimenté, complexe et constamment renouvelé, décennie après décennie.

Le passé en effet auquel on se réfère spontanément aujourd'hui n'est plus celui de l'âge d'or des débuts de la SFP ou celui des pionniers de l'APF. Il serait plutôt celui de la réforme de 1972, de ses choix fondateurs et de leurs éventuelles retombées problématiques. Bref, l'héritage transférentiel et institutionnel est différent, les questions se posent autrement, certains tabous n'ont plus vraiment cours. Par exemple, celui de l'abord de la théorie lacanienne à l'APF. Déjà en 1985, (*Documents & Débats* n°24) Hélène Haïk (Widlöcher), alors membre associée (sociétaire), s'interrogeait : « Confronter à l'APF, Freud et Lacan sur des points de doctrine, de théorie, en entrant dans les détails, est-ce possible ? (...) La formation de compromis qui maintenait la cohésion de notre groupe nous a permis longtemps de l'esquiver. Ce temps me paraît dépassé. Était-ce possible avant ? Sûrement pas, sinon ce serait déjà un débat terminé. »

Le détour par l'histoire m'apparaissant essentiel, j'ai alors repris à partir du n°26 de mars 1986, le premier à être consacré à l'histoire de l'APF, tout ce qui concernait sa création lors de l'éclatement de la SFP et de la rupture avec Lacan en 1964. J'ai mieux compris ce qui en était l'enjeu crucial, celui de la formation, et comment l'élaboration de cette question avait pu trouver, grâce à des débats riches et conflictuels, une concrétisation relativement consensuelle dans la réforme des statuts de la formation en 1972. J'ai mieux compris que derrière le mythe des origines et un roman familial centré sur les héros d'un drame transférentiel, c'était l'histoire des idées qui avait été essentielle et déterminante, que c'était la conception même de la psychanalyse qui s'était trouvée engagée. (C'est bien une certaine conception de l'analyse, celle de l'APF, que la réforme de 1972 était venue mettre en acte et en statuts. Ce qui a été reconnu et défendu, dans l'après-coup, comme « l'acte fondateur » de l'APF et de sa cohésion identitaire. (cf. *Documents & Débats* n°s17 et 39).

Après cette période fondatrice, créative et passionnante, une certaine nostalgie d'un âge d'or révolu s'infiltrer et les constats critiques sur la responsabilité de l'institution deviennent insistants. Les numéros de la période 1985-1988, après l'ouverture des « Archives » de l'APF sous l'impulsion de V. Smirnoff, sont alors marqués par un incessant va et vient entre passé et présent. Le retour

sur l'histoire donnant ainsi lieu à des hypothèses tentant d'éclairer la compréhension des difficultés du présent.

Un autre tabou, par exemple, va être à son tour questionné, celui du refus des « Maîtres » et d'une parole magistrale au sein de l'APF. F. Gantheret, dans son rapport moral, en 1988, évoque, avec le recul du temps, les effets indirects de cet héritage du passé : « *La personnalité de l'APF, c'est essentiellement la possibilité que coexistent et œuvrent ensemble des personnalités diverses, différentes. Que ne s'institue pas de maîtres à penser, dont le pouvoir se verrouillerait par les effets de la hiérarchie et du transfert, c'est sans doute là, issue de notre histoire, une préoccupation qui nous est commune.* » « *Bien sûr, ajoute-t-il, les têtes bien faites dépassent et ne s'en privent pas.* » Mais l'écueil - et il mentionne là un problème souvent abordé par d'autres - c'est la dispersion des « théoriseurs » à l'extérieur de la communauté APF, c'est ce que lui, appelle « une certaine tendance centrifuge. »

Le problème des **difficultés de la communication scientifique** à l'APF, quant à lui, est très présent dès les années 80. Le terme générique de « difficultés de communication » semble en fait recouvrir plusieurs points : le climat d'inhibition dans les échanges, la forme trop convenue des conférences et surtout la question d'un véritable débat.

L'inhibition tout d'abord. Les mots pour en parler sont les mêmes, année après année : silence, angoisse, pesanteur. Ils émaillent les rapports successifs des présidents, Les conférences, ces moments d'échange théorique et clinique réunissant toute l'association sont désignées comme le lieu d'exacerbation des symptômes incriminés. V. Smirnoff en dénonce en 1985 la tension qui y règne et y voit, je le cite, « corvée, épreuve initiatique, exercice de prestance ».

B. de La Gorce, lors de la Journée des membres de novembre 2011, reprend des termes utilisés dans les commentaires de l'époque mais qu'il est difficile de conjuguer totalement au passé. Je le cite à propos des activités scientifiques et notamment des conférences : « *Peur d'être jugés, jaugés, marqués, classés et finalement mis sur la touche. Angoisse qui conduirait systématiquement à adopter des attitudes défensives,*

dans le fond comme dans la forme : récitations, intellectualisme, étalage d'une érudition qui n'est pas toujours synonyme de culture, esthétisme, propos alambiqués pour ne pas dire abscons, etc. » Lucide, il ajoute non sans humour : « Évoquer le passé a le mérite de m'éviter de parler d'un présent qui ne mérite certainement pas des propos aussi désobligeants car, à n'en pas douter, beaucoup de choses ont changé. » Inutile de dire que je ne peux que me reconnaître, en partie du moins, dans cette description désagréable lorsque je me souviens de ma propre intervention aux Débats du samedi, en tant qu'analyste en formation ! L'inhibition, sous toutes ses formes, y compris les plus bavardes, est donc un problème ancien, mille fois évoqué et toujours actuel.

Tenter d'y penser, en gardant présente à l'esprit la tension entre institution et analytique, serait se dire que c'est, après tout, un phénomène inévitable dans le lieu et le temps institutionnel que représentent les Débats du samedi. Sorte de cocotte minute, pardon pour cette référence triviale, où viennent s'actualiser et s'intriquer intensément les liens transférentiels, la conception de l'analyse, fortement incarnée, qui anime chacun d'entre nous et, bien sûr, les enjeux institutionnels liés au cursus et au désir de reconnaissance. Surtout, bien sûr, pour ceux qui sont encore en formation, mais, comme on le sait, la formation est sans fin et ils ne sont pas les seuls concernés par ces tensions éprouvantes.

E. Gómez Mango (*Documents & Débats* n°30), en 1988, alors analyste en formation, évoque avec des mots forts ce qu'il appelle « la névrose de formation » : « *Comme celle du transfert, la névrose de formation existe : elle tend, elle aussi, à organiser dans la nouvelle scène, les relations, les rôles d'un ancien théâtre. On en souffre, on en jouit, on s'en plaint, on résiste, on y tient, on y croit. Le soubassement des idéaux de formation est fait de rage narcissique, de clivage et de projection, d'agressivité envieuse contre les sœurs et frères rivaux, contre les pères idéalisés et menaçants, contre la Mère-institution, qui n'est jamais suffisamment bonne, et presque toujours froide et éloignée.* » Projection persécutive, agressivité et rivalité, exaltation et idéalisation, inhibition et angoisse sont bien au rendez-vous. La formation, en effet, ne saurait se réduire à un cursus d'apprentissage théorique et pratique. Longue, complexe et sélective,

c'est aussi une expérience constamment analytique et une mise à l'épreuve, singulièrement éprouvante, du désir de devenir analyste. À ce titre, la névrose de formation est probablement nécessaire au « devenir analyste », même si ses symptômes sont parfois envahissants, voire paralysants.

- Et c'est bien là que l'on peut **questionner l'Institution**. Comment limiter ces effets paralysants, par trop négatifs, de l'inévitable ingérence institutionnelle ? « *Ne pourrait-on pas, demandait R. Moury en 1988, il y a 25 ans, réfléchir sur ce qui dans une institution renforce l'interdit de penser ou au contraire favorise l'élaboration d'une pensée vivante?* » (*Documents & Débats* n°30).

Il me semble qu'une réflexion sur ce qui pourrait stimuler la créativité d'une association passe par une critique du « cursus » ou, plus précisément, **de l'esprit de cursus**. Curieux terme, d'ailleurs, que celui de cursus, aux connotations universitaires ou professionnelles et qui ne semble guère à sa place dans ce qu'on appelle, à l'APF, la formation. La plainte, d'allure scolaire, est bien connue : « le cursus est trop long ». Mais par rapport à quoi ? S'agirait-il de franchir les étapes dudit cursus le plus rapidement possible ? Mais dans quel but ? Un but professionnel et identitaire, celui d'avoir le titre d'analyste de l'APF et d'être reconnu ? Ou un but institutionnel : vouloir s'investir dans un collectif associatif en tant que membre ? Tout à la fois, le plus souvent. Mais reconnaissons toutefois qu'il s'agit de motivations distinctes que chacun a à interroger. Reconnaissons aussi qu'elles gardent leur force souterraine bien après l'homologation, cette fin officielle du cursus.

Qu'est-ce qui, dans nos modalités institutionnelles, viendrait renforcer ce surinvestissement du cursus, ce que j'appelle l'« esprit de cursus » et irait ainsi à l'encontre de l'esprit même de la formation ? M. Moscovici, en 1987 (*Documents & Débats* n°29) à propos, je la cite, de « *l'atmosphère quelque peu contrainte* » des réunions scientifiques de l'APF posait les questions suivantes : « *N'est-ce pas la pesée du cursus qu'il faut maintenant interroger : le transfert sur les contrôleurs, l'obsession de la validation, l'accentuation des étapes hiérarchisées ?* » « *Sommes-nous trop axés sur les modalités de la formation ?* » Sa conclusion était tranchée : « *Le pouvoir*

psychique des "instances" d'évaluation, disait-elle, n'est peut-être pas moindre ni redoutable que celui que l'on craignait chez d'éventuels ténors. »

R. Dorey, dans son rapport moral de 1993, (n°40) soulignait à son tour le renforcement de cet esprit de cursus **par** les procédures de validation des supervisions : « *La comparution, (et il précise qu'il choisit ce terme à dessein) de l'analyste supervisé devant une commission de trois membres me paraît être souvent vécue comme un exercice redoutable et redouté qui s'apparente trop à un exercice universitaire. Nombreux sont les témoignages du malaise qui en résulte parmi les candidats devenus membres. Ces deux prises de position laissent penser que le reproche adressé autrefois à l'analyse didactique, c'est-à-dire l'ingérence institutionnelle, se serait déplacé sur un parcours de formation assimilé à un cursus pris dans les rets de représentations - buts trop pregnantes.*

Autrement dit, si la nécessité d'un parcours de formation est évidente, on peut s'interroger sur les modalités de son évaluation. Une telle perspective centrée sur le poids excessif du cursus peut, me semble-t-il, venir éclairer le problème des **conférences scientifiques** si souvent dénoncées comme des rituels initiatiques ou des prestations sophistiquées parce que, précisément, les enjeux du cursus y sont trop fortement présents et viennent alors entraver la liberté de la pensée et de la parole.

- En ce qui concerne, maintenant, **la vitalité de la communication scientifique**, la tendance centrifuge évoquée précédemment, c'est-à-dire vitalité au dehors de l'Institution, prudence à l'intérieur ne conduit-elle pas, demandait F. Gantheret, « à déplacer » la fonction scientifique, de recherche, de confrontation et d'enseignement au dehors de l'APF. Le seul noyau résistant alors à cette tendance centrifuge, ajoutait-il, serait les contrôles. « Mais cela risque, je le cite, de devenir le seul axe (...) qui vectorise et unifie vraiment l'APF. » Une autre formulation de cette inquiétude pourrait être celle qu'exprime D. Widlöcher, dans sa « Lettre au Conseil » en juillet 2007, (*Document & Débats* n°71) : « Notre Association, regrettait-il, fonctionne fondamentalement comme un institut de formation ». Lors de la journée des membres qui

s'ensuivit, F. Villa reprit cette thématique : « L'effacement attendu de la distinction entre activités scientifiques et activités d'enseignement ne s'est-il pas effectué plutôt en faveur de la prédominance de la fonction formatrice sur la fonction scientifique ? » Il soulignait alors, ironiquement, à quel point, y compris dans ce genre de réunion, une Journée des membres, « la pesée du gradus », cette fois, se faisait inévitablement sentir. « Il va de soi, je le cite, que sachant à quel point notre Association n'a ni dieu ni maître, mais une seule passion : la chose analytique, je vous parle sans crainte et sans avoir eu à surmonter la moindre peur. » Pesée du cursus, pesée du gradus, désir de reconnaissance, nul n'y échappe. Comment en limiter la contrainte et composer, selon une jolie formule glanée dans la lecture du journal, « avec la contradiction que chacun porte en soi, entre le désir de se hisser au-dessus de l'ordinaire et l'humilité de continuer à vivre dans la communauté humaine ? » Ces deux mouvements sont nécessaires, leur poussée, comme des vents contraires, nous aide à avancer, que ce soit en zigzag, en boitant ou avec de douloureuses régressions. Les conférences du samedi, où l'on expose en s'exposant, sont à ce titre une expérience formatrice forte, comme, d'ailleurs toute prise de parole, du fait même du mouvement auto-analytique dont elle est silencieusement l'objet.

Mais il y a d'autres lieux à l'APF pour la prise de parole clinique et théorique, pour la formation proprement dite ? Ne faudrait-il pas restituer à ces quelques demi-journées annuelles de « débats », parallèlement aux Entretiens ou aux Journées ouvertes, une dimension résolument scientifique, où les enjeux de la connaissance, pour reprendre une expression de P. Lacoste, l'emporteraient sur ceux de la reconnaissance ? Le désir de reconnaissance est inévitablement présent mais il importe qu'il n'entre pas trop en collusion avec des enjeux institutionnels explicites.

N'y aurait-il pas lieu d'inciter, c'est une question, ceux qui font œuvre théorique, que ce soit au dedans ou au dehors de l'APF, dans leurs séminaires, à l'université ou dans leurs publications, et ce indépendamment de la hiérarchie institutionnelle, à transmettre l'avancée de leurs recherches et à les soumettre à la discussion ? La référence, si fréquente et nostalgique, au succès de

la journée de 1984, *La pulsion pour quoi faire ?* qui avait réuni quelques « ténors », D. Anzieu, R. Dorey, J. Laplanche et D. Widlöcher, ne témoigne-t-elle pas de cette envie d'entendre les théoriciens de l'APF, mettre en débat leurs pensées respectives ? Le désir d'une transmission vivante d'un héritage ou d'une œuvre de recherche ne nous habite-t-il pas tous ? Une transmission qui se ferait alors au risque du débat et de la confrontation.

Ph. Castets, en reprenant l'un des thèmes de la Journée des membres de novembre 2008, celui précisément de la violence des débats d'autrefois, faisait cette remarque : (*Documents & Débats* n°74) « La violence est constamment à l'œuvre, même dans la convivialité et le débat suppose d'en assumer le risque. ». De même A. Beetschen, en 1988, alors analyste en formation, écrivait : « L'attente du débat, dans le groupe, est attente de ce qui délie de la prise en masse des identifications et du sens commun, de ce qui donne à l'amitié ou à l'amour le prix nécessaire de la discorde. » (*Documents & Débats* n°30). La pensée de l'autre, en effet, fait effraction. Le débat, surtout en psychanalyse je pense, comporte un risque de blessure et de violence car il est confrontation à l'intime de la conviction de l'autre, conviction acquise dans et par l'expérience transférentielle telle que chacun l'a vécue dans sa propre analyse.

Dans le prolongement de cette idée, je terminerai sur une **question**, plus spécialement adressée à D. Widlöcher et à ceux qui ont eu, de près ou de loin, l'expérience de la didactique. Je la formulerai sous une forme massive et probablement peu claire, faute d'y avoir suffisamment réfléchi. Comment penser les répercussions d'une analyse didactique, de surcroît avec Lacan, (ce qui fut le cas de la presque totalité des fondateurs de l'APF, tous des hommes d'ailleurs), sur l'expérience du transfert, et donc sur la pratique de l'analyse et sa théorisation ?

Cette question m'est venue en lisant M. Moscovici. Elle fait une remarque « que tous peuvent faire, dit-elle, s'ils parcourent par exemple les premiers séminaires de Lacan : à la fin des années 50, Anzieu, Pontalis, Granoff, Perrier, Leclaire, d'autres encore, étaient les interlocuteurs privilégiés du terrible "Maître". Ils avaient à peu près 30 ans. Ils n'étaient pas titulaires. Avaient-ils peur ? Étaient-ils écrasés de soumission ou retranchés dans un silence inhibé. Nous savons bien que non. À quoi cela tenait-il ? » (*Documents & Débats* n°29).

APF-IPA, années 70

Laurence Apfelbaum

En lisant *Documents & Débats*, il m'est apparu que ce que j'appelais par habitude le « style » de l'APF était une affaire tout à fait institutionnelle, datée, inscrite dans les textes de la réforme de ses statuts en 72¹, sous la présidence de Pontalis : il s'agit de la suppression de la didactique. Dans le monde régi par l'IPA dont le modèle de formation était le modèle Eitingon fondé à Berlin dans les années 20, quiconque avait le projet de devenir analyste devait s'adresser à l'institut qui le faisait passer devant une commission de sélection destinée à juger de l'adéquation de sa personnalité à cette ambition. Il était alors officiellement « matriculé » comme candidat et autorisé à commencer une analyse didactique avec un formateur reconnu par l'institution. Dès lors le candidat était inscrit dans un cursus étroitement surveillé par le comité de formation : à chaque étape, l'analyste didacticien avait son mot à dire sur les progrès du processus analytique et il devait, comme ensuite d'ailleurs le contrôleur et le contrôlé, fournir des rapports à intervalles réguliers.

Or c'est tout cela que l'APF chamboulait explicitement par la réforme du Règlement intérieur du 12 juin 1972 :

« On sait que le règlement intérieur exigeait du candidat » qu'il s'entrefît préalablement avec trois membres du Comité de sélection. Le Comité décidait alors de la réponse à donner et posait l'indication de « didactique » (...)

Le nouveau Règlement intérieur ne prescrit pas une telle présélection. L'analyse à visée de formation s'engagera, comme toute analyse, par accord avec l'analyste. Le comité de sélection, qui se dénommera désormais Comité de formation, n'interviendra que pour statuer sur la demande d'entreprendre une analyse contrôlée.

Le « titre » d'analyste didacticien n'aura plus cours. (...)

Dans sa nouvelle rédaction, le Règlement intérieur précise que le Comité de formation ne s'interdira pas de prendre en considération tel cas particulier de demande d'admission au contrôle émanant d'un candidat dont l'analyste ne figurerait pas sur la liste des analystes en exercice à l'Institut de formation ».

Une telle décision avait certainement de quoi constituer un scandale. Or je me suis brusquement aperçue que je n'avais aucune idée de la manière dont l'IPA avait réagi. Je suis donc allée voir les *business meetings* qui sont publiés dans les *Bulletins de l'Association Psychoanalytique Internationale* (IPA, ou API selon qu'on reprend le sigle en anglais ou en français), et en priorité dans celui du 28^{ème} Congrès international² qui s'est tenu en juillet 1973 à Paris, un an après la réforme donc. L'APF n'y est pas du tout sur la sellette. Rien non plus dans les bulletins suivants. Dans le numéro 29 de *Documents & Débats* de 1987 consacré précisément aux rapports de l'APF avec l'IPA, V. Smirnoff racontait que « *Lorsqu'en 1972 l'APF décida de 'supprimer' l'analyse didactique et que nous le fimes savoir à l'API, elle prit note de cette réformation, mais n'exerça aucune pression pour nous faire changer d'avis* »³. De son côté, J. Laplanche écrivait : « *Nous voilà donc au sein de l'IPA, parfaitement opposés à la pratique et à l'idéologie universellement régnantes ; mais au nom d'une méconnaissance parfaitement entretenue par tous... tout le monde l'ignore. Il faut bien avouer que, si cela se savait VRAIMENT, il faudrait sinon nous exclure (...) du moins dire pourquoi on ne le fait pas* ».⁴ L'IPA serait-elle douée d'une telle inertie administrative qu'elle a laissé passer sans éclats une telle révolution dans une de ses sociétés constituantes ?

1 Voir Annexe. Modification du Règlement intérieur *Documents & Débats* n° 6, 1972.

2 *Bulletin of the international Psychoanalytic Association*, vol. 55 1974.

3 V. Smirnoff, « Mobiles », *Documents & Débats*, n°29, 1987.

4 J. Laplanche, « L'IPA pour quoi faire ? », *Documents & Débats*, n°29, 1987.

Car le changement était de taille, pour l'APF elle-même. Dans le rapport moral⁵ du même Laplanche, président en 70, avant donc la réforme, on lit : « *Une comparaison de notre cursus et de notre mode de sélection actuels avec ceux qui sont en vigueur dans les autres sociétés affiliées à l'A.P.I. montrerait que nos procédures sont parmi les plus sélectives et les plus étroitement inféodées à l'institution psychanalytique* »⁶. Il nous est difficile aujourd'hui d'imaginer une APF « inféodée » à l'IPA. Je ne suis pas certaine d'ailleurs que d'autres, même avant la réforme, auraient parlé d'inféodation. Il n'en reste pas moins que l'APF d'alors était remarquablement « ipéiste » selon Laplanche. En 70 elle l'était certainement, par la force même des choses : son affiliation comme société constituante de l'IPA était encore récente puisqu'elle n'avait eu lieu qu'en 65. Mais cette affiliation était en négociation depuis dix ans : en 54, l'IPA avait pris note de la scission de la Société française de psychanalyse (SFP) qui avait quitté la SPP l'année précédente, mais sa demande d'affiliation comme société constituante s'était heurtée ensuite à un refus. Il est intéressant pourtant de noter que dans les débats de l'assemblée de l'IPA en 54, le fait qu'en quittant la SPP les didacticiens de la SFP aient perdu leur titre de membre de l'IPA n'allait pas de soi pour tout le monde. Puis, en 59 la SFP avait accepté de transformer sa demande d'affiliation en création d'un *Study group* de l'IPA, et le président avait nommé un comité spécial de parrainage ne comprenant d'ailleurs aucun américain. En acceptant de travailler avec ce comité, la SFP avait aussi accepté, du même coup, d'en suivre les recommandations comprenant entre autres un minimum de quatre séances de 45 minutes pour les didactiques, qui devaient obligatoirement se poursuivre au moins un an après le début de la première cure de contrôle, avec encouragement à continuer plus longtemps. C'est donc sur cette base que l'APF naquit, rompant avec Lacan par la Motion de 63 portée par J.-L. Lang, J. Laplanche, J.-B. Pontalis, V.

5 *Documents & Débats*, n°1, 1970.

6 Contre cette situation, Laplanche a tenté sous sa présidence en 1969 d'accomplir une réforme radicale qui mettait non seulement l'analyse personnelle à l'abri de toute ingérence, mais même les contrôles qui s'engageraient sans visite préalable, n'étant soumis à validation qu'à la demande de celui qui se constituait alors comme « candidat ». Ce projet ne fut pas voté par le Conseil.

Smirnoff et D. Widlöcher, et fut affiliée comme société constituante de l'IPA en 1965.

En lisant le numéro 29 de *Documents & Débats*⁷, l'impression dominante qui se dégage est, qu'après cette reconnaissance de l'APF par l'IPA en 65, pratiquement plus personne à l'APF, sauf précisément D. Widlöcher, ne s'intéressait à ce qui se passait à l'IPA. Nous l'avions en quelque sorte « jetée », pour reprendre la manière de parler cavalière de J. Laplanche. Jetée après usage, car chacun reconnaissait qu'elle avait servi essentiellement à se séparer de l'emprise de Lacan. Dans son texte, V. Smirnoff se demandait toutefois si l'indifférence générale affichée, avec parfois une touche d'ironie à l'égard de l'IPA, ne serait pas un étrange legs de Lacan. V. Smirnoff avait déjà émis une idée de ce genre dans un article de la *NRP* en 1979 (qui a été republié en 1995⁸ dans le numéro de *Documents & Débats* qui lui a rendu hommage) où il évoquait la longue histoire de défiance de la société française à l'égard de l'IPA dès les années 20 : « *La France n'a pas attendu Mai 1968 pour être confrontée au problème institutionnel de la psychanalyse. Dès l'apparition de l'analyse en France, l'appartenance ou non à l'Association Internationale fut un problème : la psychanalyse française s'accommodait mal d'une tutelle étrangère* » (Pichon en tête). Or, « *Etrange retour des choses, (...) en 1955, avec Lacan, on dénonce les Etats-Unis, mais c'est pour mieux défendre la cause viennoise, et ne pas succomber à la pression du plan Marshall analytique* ». En décrivant cette sourde résistance, D. Widlöcher et V. Smirnoff parlaient l'un et l'autre d'une forme tenace de *gallicanisme*.

De fait, dès l'affiliation obtenue, les liens se sont clairement distendus. L'opinion prévalente pendant des années fut qu'il n'y avait rien à attendre de l'IPA, mais aussi, certainement rien non plus à s'en séparer car, malgré tout, comme l'écrivait J.-B. Pontalis, toujours dans ce numéro 29, elle « *n'illustre sans doute pas*

7 *Documents & Débats* n° 29, 1987, avec entre autres signatures celles de Widlöcher, Smirnoff, Laplanche, Pontalis, Anzieu, Gantheret, Moscovici, Kahn etc. Quant à l'adresse présidentielle de Lagache en 65, qui inaugure cette période post-affiliation, on la trouve dans le n° 26 de *Documents & Débats* de 1986.

8 V. Smirnoff, « De Vienne à Paris : sur les origines d'une psychanalyse à la française », *Documents & Débats*, n°43, 1995.

la psychanalyse mais elle la défend ». Il s'agissait en somme d'en être, tout en préservant une identité face à une machine administrative qu'on voyait aux antipodes de « *ce qui nous anime et nous tourmente* »⁹ Pourtant, je ne suis pas certaine que l'IPA fût toujours si loin que cela de ce qui nous anime, du moins entre les années qui vont en gros de 53 aux années 70, c'est-à-dire pendant cette période cruciale où l'APF a surgi de la SFP, et où elle a pris la tournure qui nous est si évidente aujourd'hui. Ce qu'a fait l'APF n'est peut-être pas à considérer tout à fait comme une rébellion totalement isolée, ou comme le combat d'un David contre un Goliath qui n'aurait pas été compris.

Car, « Pendant ce temps-là... ».

L'IPA n'était pas simplement un bloc monolithe régnant sur tous les instituts, des instituts qui auraient fonctionné harmonieusement selon les règles du meilleur des mondes, c'est-à-dire celles du seul nouveau monde. En fait, la question de la formation, et par conséquent celle de la didactique, était un nœud de débats, voire de conflits qui surgissaient par éruptions régulières depuis plus de trente ans¹⁰. Par ailleurs, on ne peut pas simplement superposer la « psychanalyse américaine » et l'IPA, même si les Américains, par leur seul nombre, en constituaient la part majeure. Il faut se souvenir que pendant dix ans, de 38 à 49, la Société psychanalytique américaine (APSA) était entrée en sécession ouverte pour refuser l'autorité du Comité de formation international : en effet l'IPA n'avait jamais retenu comme critère nécessaire de sélection celui d'être médecin. Or l'APSA, elle, l'exigeait, et revendiquait le monopole de la formation sur le territoire américain, ce qui ne se termina d'ailleurs que par procès aux Etats-Unis dans les années 80, procès où elle entraîna par ricochet l'IPA.

9 *Documents & Débats* n° 29. Mais dans ce même numéro, Daniel Widlöcher modulait considérablement cette représentation collective si répandue : « Le pouvoir dans l'IPA (...) n'est pas celui d'un Président régnant sur une large assise bureaucratique, mais d'une paire d'individus isolés. On devrait également corriger l'image que l'on se fait de ce pouvoir. Légalement, ils n'en ont guère. Les décisions importantes doivent être prises par le Conseil exécutif qui ne se rassemble qu'une à deux fois l'an, et pour les plus importantes, elles doivent être ratifiées lors de l'Assemblée générale qui se tient tous les deux ans. (...) Il est toujours difficile de prévoir les réactions d'une Assemblée générale qui se réunit à l'occasion des congrès internationaux »

10 Depuis la première guerre mondiale, en fait, comme le montre Laurence Kahn dans le *Documents & Débats* de 87 sous le titre très évocateur de « La désunion ».

En 1960 était paru un gros livre de Lewin et Ross¹¹ qui tentait de faire un peu le point sur cette situation américaine. Le constat fut que les instituts américains avaient des positions sur la formation assez diverses, ce que les auteurs avaient tenté de formuler à l'aide d'un concept qui est devenu dans la littérature anglo-saxonne un mot-clé pour évoquer les problèmes liés à la didactique et les solutions proposées: le SYNCRETISME. On désignait ainsi les compromis qui rassemblent des principes parfaitement contradictoires et qui étaient le lot par excellence du didacticien censé analyser un patient qui était aussi un candidat à l'admission dans une institution dont il était lui-même un membre doté de grand pouvoir. Ce terme renvoie donc à l'ensemble des questions liées à la « contamination » de l'analyse didactique par la réalité institutionnelle, l'impact sur la confidentialité, sur le transfert et le contre-transfert.

Du coup, depuis 1964, l'IPA avait institutionnalisé la tenue d'un pré-congrès sur la formation à l'occasion de chaque congrès international. Le quatrième s'est tenu à Vienne en 1971 où, pour la première fois, il avait même été décidé d'organiser parallèlement un pré-congrès des candidats, auquel un groupe « d'élèves » de l'APF a participé après moult réflexions¹². Selon un rapport publié dans l'IJPA¹³, une partie des candidats exprimait le sentiment que les concepts même de didactique et d'analyste didacticien étaient contraires à la rencontre analytique. Quant au discours inaugural de la séance plénière des didacticiens, il fut prononcé par Leo Stone¹⁴ de la Société de New York, et allait dans le même sens que les candidats : « *Je suis pleinement d'accord avec la position que l'analyse du candidat devrait être complètement séparée du processus d'évaluation* ». En disant cela il ne faisait aucunement référence à l'APF, dont la réforme n'avait pas encore eu lieu : ce qu'il reprenait et développait était une proposition faite par

11 B. Lewin, H. Ross, *Psychoanalytic Education in the United States*, New York : W.W.Norton & Co, Inc 1960.

12 On peut en lire le compte-rendu dans *Documents & Débats* n°3, de même d'ailleurs que le texte de Georges Favez sur « Les moments de la formation » aux entretiens de juin 71 de l'APF, précisément consacrés à *La formation du psychanalyste*.

13 D. Terman : "Summary of the Candidates", *Pre-congress Conference*, Vienna, 1971, *IJPA*, vol. 53, pp.47-48, 1972.

14 L. Stone : "The Assessment of Students' Progress", *Ann. Psychoanal*, 2:308-322, 1974.

D. Kayris¹⁵ au Comité de formation de la Société de New York sept ans plus tôt, en 1964. Toutefois, de la nécessité, urgente selon lui de réformer le système, L. Stone tirait une conclusion fort différente de celle qu'allait instituer l'APF un an plus tard : il proposait que la didactique soit raccourcie, qu'elle soit comme le préconisait Freud en 1931 une familiarisation avec l'inconscient. Au candidat ensuite de trouver sa voie en un temps qui lui serait propre vers une analyse plus approfondie, indépendante du curriculum. Mais dans le rapport sur ce pré-congrès¹⁶, on lit que la discussion qui a suivi cette conférence de Stone a révélé que de nombreux instituts insistaient au contraire sur une analyse personnelle longue et intense avant même que les étudiants puissent être considérés prêts pour un travail didactique et des supervisions.

Je me suis attardée sur ce pré-congrès de 1971 parce qu'il est à peu près contemporain de la réforme des statuts de l'APF. Mais ce n'est pas pour suggérer que l'APF, en décidant la réforme de son règlement, aurait fait ce qui était dans l'air du temps. Au contraire même, car si tel avait été le cas, d'autres l'auraient fait aussi. Or si l'on demeure un instant dans « l'air du temps », le texte le plus émouvant est probablement celui de J.-L. Donnet qui raconte les débats qui eurent lieu dans la commission Cursus et hiérarchie à la SPP en 68, où la notion de didactique avait volé en éclats. Ce texte Donnet l'a publié en 69, mais précisément comme un « témoignage » d'une réflexion ; car rien de tout cela n'avait été mis en pratique. Et le texte a d'ailleurs été publié non dans la *RFP* mais dans le premier numéro d'*Etudes Freudiennes*.

Pour en revenir à l'IPA, ce que l'existence des pré-congrès souligne est que la question de la didactique était une épine ancienne dont elle ne parvenait pas à se soulager. Si j'avais évoqué les rapports des pré-congrès précédents, on aurait retrouvé des discours similaires. Le plus remarquable dans les contradictions qu'il fait apparaître est probablement le symposium de 1953 qui s'est déroulé pendant le congrès de Londres, avant même l'institutionnalisation des pré-congrès réguliers.

Parmi les orateurs il y avait S. Nacht¹⁷, représentant la SPP et son Institut qui venait d'être ré-ouvert, refondé et inauguré en grande pompe l'année précédente, c'est-à-dire au moment où la SPP a fait scission et s'est retrouvée hors IPA. Tout en affirmant qu'en principe nous utilisons « *la même technique qu'il s'agisse de traiter un patient ou de former un élève* », il énumérait une série d'éléments de réalité qui pesaient sur le transfert ou la neutralité de l'analyste, rendant l'analyse plus difficile du fait des résistances dues à la rationalisation, et impliquant de ce fait des interprétations plus subtiles. Il suggérait qu'il valait mieux laisser les tâches d'admission et de validation aux superviseurs, mais surtout, vu le risque que l'analyse didactique demeure quelque peu imparfaite, qu'il valait mieux compter sur une seconde tranche qu'il désignait comme « une analyse subséquente complémentaire » une fois le candidat admis comme membre (ce qui n'est pas très éloigné de la position reprise par Leo Stone en 71).

Grete Bibring¹⁸, elle, faisait mention des procédures de l'Institut de Chicago fondé en 1932 par Franz Alexander où la pratique était qu'on ne postule à la formation qu'une fois « terminée » l'analyse préparatoire, qui pouvait durer des années. Le contact avec l'institution n'intervenait donc là que fort tard. Bibring, qui appartenait à l'Institut de Boston, ne partageait pas cette position et proposait un modèle de terminaison particulier pour la didactique : que la fin soit considérée non comme une fin, mais comme une interruption, une sorte de mise à l'épreuve des difficultés non résolues que patient et analyste auraient repérées, en se mettant d'accord pour refaire le point ultérieurement. La question qui revenait de manière répétée était celle du rapport qu'il pouvait y avoir ou non entre la didactique et l'analyse ordinaire, avec en particulier un souci concernant la « non pathologie » de façade des candidats qui, dans le cadre de la didactique institutionnalisée tendaient à cacher leurs traits névrotiques. Pour certains, ceci appelait des aménagements de la didactique afin de promouvoir la spontanéité et la flexibilité, sans s'en tenir

15 D. Kayris : "The Training Analysis - A Critical Review of the Literature and a Controversial Proposal", *Psychoanal Quart*, 33, 1964, 485-512.

16 V. Calef : "A report of the 4th Pre-congress on Training", Vienna, 1971, *JPA*, vol. 53, 1972, pp.37-44.

17 S. Nacht : "The Difficulties of Didactic Psycho-analysis in Relation to Therapeutic Psycho-analysis", *JPA*, vol. 35, 1954, pp. 250-263.

18 G. Bibring : "The Training Analysis and its Place in Psycho-analytic Training", *JPA*, vol. 35, 1954, pp.169-173.

rigidement aux règles. D'autres, comme P. Heimann¹⁹, y étaient radicalement opposés : elle rappelait que la didactique était une analyse, et que l'analyse est une.

On voit par ce rappel des débats de 1953 que l'IPA n'était pas indemne de controverses. Dans un texte de 69, F. Perrier résume assez bien le dilemme qui hantait le monde analytique : « On remarquera que ce qui pourrait s'ébaucher d'une théorie minimale de la question s'appuie sur des prémisses fort différentes selon le moment de l'histoire du mouvement psychanalytique que l'on choisit (...) Comment comparer, en effet, la démarche préconisée par les premiers cercles freudiens (...), avec la règle édictée plus tard d'une cure préliminaire à toute étude ? Que l'engagement dans la cure constitue la voie inaugurale et obligatoire d'un accès au champ freudien - ce qu'aucun groupe analytique actuellement en place ne remet vraiment en question - dévoile une idéologie de la formation qui renverse la méthode initiale, en ses principes acceptés par Freud »²⁰.

Ainsi donc, la réforme des statuts de l'APF votée en 72 n'a pas surgi pas dans un monde figé, mais s'inscrit dans toute l'histoire du mouvement psychanalytique. Si elle n'a pas été aussitôt stigmatisée par l'IPA, peut-être est-ce parce que celle-ci n'y a rien voulu comprendre, comme le disait Laplanche ; ou peut-être certains y ont-ils vu une variation qui leur paraissait aller dans le sens de leurs propres positions. Ce qu'ils n'avaient pas forcément vu, en revanche, est le caractère absolument conséquent de cette réforme. Contrairement à d'autres

tentées ici ou là, elle ne portait pas sur un élément isolé extrait du cursus, mais en poursuivait sa logique sur l'ensemble de la formation et des modalités de validation. Il s'agit d'une décision qui a été prise sans filet, c'est-à-dire sans les aménagements de rattrapage que j'ai évoqués. C'est cette cohérence, lentement reconnue, qui a permis je crois qu'en 2004 l'IPA, lors de la présidence qu'y exerça D. Widlöcher, puisse imaginer qu'un autre modèle de formation pouvait être reconnu en tant que tel, et non pas simplement toléré comme une variation sur le modèle général. D. Widlöcher n'a jamais lâché la position fondatrice de l'APF, qu'il résumait dans le fameux numéro 29 de *Documents & Débats* : « Toute filiation endogamique est tenue pour porter en germe déviations et ruptures »²¹. Selon ce précepte il n'a pas lâché l'IPA, comme tiers nécessaire. Quant à l'IPA, elle a fini par entériner ce qu'elle appelle le « modèle français », un modèle qui tient aussi très spécifiquement à l'histoire de la psychanalyse en France, partagée par les « motionnaires » qui furent mis à l'épreuve dans leur proximité et leur éloignement nécessaire de Lacan. Cela les a amenés à une décision inouïe en ce qu'elle garantissait l'extraterritorialité absolue de l'analyse personnelle jusque dans l'origine du divan où elle se tenait. Encore fallait-il pouvoir l'instituer clairement, et en si peu de mots. C'est peut-être ça qu'on appelle le « style ».

21 D. Widlöcher : « APF idéale et idéal de l'IPA », *Documents & Débats*, n° 29 1987.

19 P. Heimann : "Problems of the Training Analysis", *JIPA*, vol. 35, 1954, pp.163-168.

20 F. Perrier : « Sur la psychanalyse didactique », *Topique*, n°1, 1969, p.73.

Reconnaisances

Jean-Philippe Dubois

*« ... Un homme ne voit jamais que ce qu'on lui a déjà montré. »
Aharon Appelfeld : Histoire d'une vie.*

Réminiscence

« Ça, ça me revient », dans cette expression « ça » pourrait être un objet que se disputent frères et sœurs dans une pénible procédure de partage de l'héritage de leurs parents, récemment disparus. Mais « ça » peut être aussi une réminiscence en forme d'écho, « quelque chose va me revenir », je le pressens, un rêve, un souvenir, peut-être un mot ou un nom, « je l'ai sur le bout de la langue »... « Ça me revient » d'un côté, et « ce qui me revient » de l'autre. Le processus et l'objet... ou l'objet couplé à l'affect, quand « ça » serait la tête de tel ou tel, ou même la mienne dans le miroir, qui « me reviendrait... Ou ne me reviendrait pas ... » Car l'objet peut aussi devenir étranger. Et dans ce cas-là, des fois : « on n'en revient pas... »

Les affaires de succession sont souvent métaphoriques des histoires de transmissions, elles cristallisent des conflits latents et les rendent parfois manifestes au prix du deuil et des déplacements qu'il suppose. Dès qu'on veut l'appliquer au domaine de la psychanalyse, ou lorsque le point de vue psychanalytique voudrait se l'approprier, l'idée de la transmission peut encore subir les effets des différents sens de ses acceptions sociales et courantes. L'objet transmis reste inchangé dans la procédure de succession notariale, l'identité de perception voudrait qu'il reste aussi tel quel dans le domaine psychique. Mais dans la transmission psychique on passe d'une personne à une autre, d'une psyché à une autre, ce qui change la procédure. Alors, pour ne pas perdre le fil, on parle plus évasivement de filiation.

J.-B. Pontalis, pour évoquer la sienne avec Merleau-Ponty a pu écrire : « Je lui dois l'essentiel de ce que j'ai pu penser, écrire, mais je suis incapable de préciser en quoi consiste cette dette, d'en fixer le montant. C'est bien ainsi, pour lui et pour moi. Certaines transmissions sont comparables à des transfusions de sang. » Convoquer ici « les liens du sang » dans la métaphore dit bien l'influence de la filiation biologique sur les représentations de la transmission.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de penser la transmission, analytiquement parlant, c'est-à-dire en tenant compte de ses mécanismes essentiellement inconscients, sans référence à l'usage de la mémoire, au-delà même de l'histoire d'un sujet. Et plus l'usage de la mémoire veut aller loin en arrière, plus elle requiert une modalité spécifique de transmission. La transmission fait ainsi l'histoire, autant que l'histoire confirme la transmission. Un tel, fils ou fille de tel ou tel, c'est la source de la transmission, c'est aussi le début possible d'une histoire... Il n'y a pas d'histoire sans transmission et pas de transmission « sans histoire »... La mémoire ou l'histoire qui intéressent les analystes ne sont pas, a priori, de même nature que celles qui occupent les historiens, même si les deux démarches convoquent des formes de transmission visant à éclairer le présent avec le passé. Dans ses ultimes réflexions sur l'histoire, Walter Benjamin confiait : « C'est une image inattractable du passé qui menace de disparaître avec chaque présent qui ne s'est pas reconnu comme désigné en elle ». Autrement dit : l'usage, même le plus banalisé de la mémoire est sans doute toujours plus ou moins là pour aider aux expériences et pensées du présent. Tout processus de pensée paraît même fait de cette confrontation de l'actuel au déjà perçu, au déjà vécu. Confrontation sur un mode associatif mais qui convoque la mémoire, le plus souvent inconsciemment pour traiter l'information.

L'analyste s'intéresse aux faits et gestes, à la parole, aux refoulements, aux différentes formes de l'oubli, à un certain usage de la réminiscence et de la transmission inconsciente. Car on transmet essentiellement sur un mode inconscient, malgré soi, quelque chose de son désir, éventuellement un peu de son savoir, de ce qu'on est, et de ce qu'on a... On ne peut que transmettre, en le voulant ou sans le vouloir, pour le savoir mais le plus souvent « sans le savoir », comme si on ne voulait pas « voir ça ». Le psychotique lui-même, qui a priori s'y refuse, peut en apprendre à celui qui voudra bien s'intéresser

à lui. De toutes les façons, celui qui transmet a encore moins de vues sur ce qu'il transmet que celui qui reçoit ou prend pour son usage. L'idée de toute pédagogie court sans fin après cette évidence.

La mémoire des historiens quant à elle, ne peut que s'en tenir aux faits, même si c'est pour les faire parler. De plus, l'historien tente de s'extraire de toute implication dans son observation. Ce qui n'est pas le cas de l'analyste, intéressé certes par la mobilisation de la mémoire, mais surtout par l'usage qui peut en être fait par le sujet parlant et pensant, en regard d'autrui, de l'interlocuteur, du monde extérieur et de son monde interne. En fonction aussi des identifications et des paroles qu'elles engagent ou qui les engagent.

Freud, même s'il n'a jamais élaboré de théorie de la mémoire, avait initialement placé beaucoup d'espoir dans l'idée de la mobilisation directe de la mémoire enfouie, celle qui sommeille dans le sujet et que chacun utilise à sa façon, comme pour démasquer l'inconscient. Proust lui-même, semble avoir complètement placé l'élaboration de sa fiction sous ce signe-là : sa madeleine ayant mis son propos d'emblée sous l'emblème de la réminiscence. Chacun avait sa méthode pour y parvenir : l'hypnose puis la cure et la métapsychologie pour l'un, la fiction psychologique et esthétique avec mise en mots des émotions autour de ses perceptions détaillées, voire disséquées pour le second.

Par rapport à l'idée de progrès dans la cure, de processus inhérents à la cure, la réminiscence en soi et pour soi, en tout et pour tout, assez vite, n'a plus suffi à Freud. Elle ne parvenait pas toujours à soulager des effets d'un traumatisme dûment éprouvé et retrouvé, en particulier sous hypnose. Elle ne suffisait pas non plus pour contrecarrer ou expliciter les effets du refoulement lui-même. Se remémorer eut alors moins d'importance qu'identifier les différentes manifestations du préconscient.

Mais il n'a jamais été question de se priver du passé et d'un certain usage de la mémoire. À partir de la seconde topique, l'idée de mémoire revient sur la scène analytique, mais plus volontiers référée aux effets conjugués de la répétition, d'associations de pensées et de reconnaissances. Les dépôts du passé de l'espèce se retrouvent consignés dans le Ça (héritage archaïque), ceux du passé culturel dans le Surmoi et ceux du Moi

en lui-même. La transmission en vient alors à se décliner selon plusieurs formes en fonction de son objet et de sa source : archaïque, au-delà des générations, d'une génération à l'autre (dans un sens ou dans un autre), dans l'actuel même de la relation... Chaque forme définissant aussi des modalités différentes de mise en mémoire et d'usage possible de cette mémoire.

À la fin de son travail d'élaboration théorique, Freud ajoute à l'idée d'interprétation dans la cure, celle de construction, qui réintroduit une forme de mise en jeu de la mémoire sous une forme historique spécifique de la psychanalyse.

Quoiqu'il en soit, la transmission est une forme d'inscription mnésique particulière, de l'un à l'autre, qui permet de dessiner un sens au-delà de la répétition, au-delà de l'ab-sens, au-delà de la mort. Et la transmission qui agit inconsciemment, le fait sur un mode essentiellement identificatoire de reconnaissances successives, qui affinent et affirment l'incarnation de chacun. L'incarnation ne fait pas a priori partie du vocabulaire de la psychanalyse, je l'avais déjà un peu évoquée dans le cadre d'une journée d'hommage à J.-B. Pontalis, en sa présence, lui-même s'étant montré intéressé à plusieurs reprises par l'usage, voire l'éloge du concept. Ce qu'en faisaient les uns et les autres à l'époque, et surtout moi, me paraît aujourd'hui un peu incertain. Je préfère aborder les choses aujourd'hui par le biais d'une articulation plus précise entre transfert et transmission d'un côté, incarnations, reconnaissances et identifications de l'autre, afin de parvenir à une représentation de ce qui pourrait être la visée d'une cure : travail de mise en perspective du Moi vivant et parlant, par extension de sa conscience le concernant et par un meilleur usage de sa mémoire.

La mise en équation ou en dialectique des deux bords opère, analytiquement parlant, par les voies (voix) des diverses modalités de transferts : transferts de pensée, transferts de représentation, transferts de traits identificatoires ou culturels, transferts d'usage des mots et de la parole... Car c'est avant tout par ces différents transferts que l'identification peut devenir une forme de transmission inconsciente et incarnée (intégrée au moi). Et l'incarnation devenir une façon de rendre compte de cette identification toujours à l'œuvre. Quoiqu'il en soit l'identification et la transmission passent par la figure

d'autrui et ne peuvent s'en passer.

L'identification est ainsi le mode essentiel de la transmission par reconnaissance et appropriation. Les modes ultérieurs de la transmission, aussi élaborés soient-ils, repassent par les possibilités identificatoires. Ce qui fait qu'une grande part de ce qui est transmis l'est toujours sur un mode inconscient. Nos paroles, choix de mots, idées et conceptions ne sont souvent que le produit de perceptions, actions et relations qui les ont précédées. Et la plus élaborée des théories scientifiques, pour être acceptable, doit être comprise, transmise, et passer par ce que l'expérience et le langage (fut-il mathématique) en rendront sensibles en termes de « perceptibilité ». Elle doit se conformer, d'une manière ou d'une autre à des impératifs de transmission.

Certes, dans les processus les plus élaborés de la transmission, la complexité des représentations en jeu et l'usage des différentes formes de mémoire, si elle n'exclue pas les effets des vecteurs transférentiels, en relativise les impacts au profit des acquis, fussent-ils de simple satisfaction intellectuelle. Quelqu'un peut ainsi nous transmettre quelque chose sans qu'on ait eu à le rencontrer en chair et en os. On en vient souvent alors à vouloir savoir à quoi il pourrait bien ressembler. Et si, par exemple, tel ou tel auteur (J.-D. Salinger, Maurice Blanchot, Thomas Pynchon, pour ne citer que des cas connus) se refuse à toute représentation de leur image, quelque chose peut venir à manquer chez ceux qu'ils auront touchés, et qui peuvent être en quête de cette image, comme certains enfants adoptés peuvent s'avérer en quête d'informations représentables leurs parents biologiques, c'est-à-dire de ceux-là mêmes qui auraient été censé incarner le désir plus ou moins contrarié de leur donner la vie.

La transmission relève toujours d'une forme de médiation, souvent oubliée quant à sa source, comme pour mieux permettre son appropriation et son assimilation par le Moi. Elle devient dès lors insaisissable en tant que telle, mais s'incarne quand même par identification. Le plus intégriste des anachorètes, en s'adressant à Dieu, ne se passe pas de la possibilité d'autrui, fut-elle virtuelle ou fictive.

Tout nous invite donc à repartir des données de l'identification pour espérer avancer un tant soit peu sur la voie de la transmission...

Pour se faire, je vais d'abord repartir de la manière dont Freud traite de la question, dans l'autre chapitre VII, celui de *Psychologie des masses et analyse du Moi*. Sur un mode plus panoramique qu'incident, il en vient là à établir une sorte de petit catalogue raisonné des différentes formes possibles d'identifications, qui pourrait fonctionner comme une élaboration en stades ou positions. Il propose aussi, à cette occasion, l'idée d'un principe général à la source même de l'identification et qui aurait aussi sa part dans le transfert : l'*Einfühlung*, que je ne traduirais pas ici pour maintenir son usage freudien souvent dénaturé par la traduction. Le terme freudien permet de tenir ensemble l'objet et le processus, ce qui n'est pas le cas du terme traduit. C'est la faculté même de se représenter un objet qui permet de s'imaginer pouvoir le percevoir comme autrui pourrait le percevoir. Dit plus prosaïquement : le langage mène à croire qu'on pourrait voir avec les yeux d'un autre. Le roman est en partie basé sur ce principe, la cure aussi. Il s'agit là de ce qui mène spontanément, et notamment lors de toute mise en présence, à « penser avec autrui », que ce soit pour le haïr, l'aimer ou le comprendre, ne serait-ce qu'un tant soit peu, malgré son étrangeté, et selon, bien sûr, les moyens à disposition pour la pensée en fonction de la phase de développement du sujet :

- Pour l'identification primaire, contemporaine du narcissisme primaire et du processus primaire. Le Moi, en cours de constitution ne s'établit pas spécifiquement en regard d'autrui. L'un et l'autre n'étant pas encore identifiés en tant que tels, ils restent dans une confusion relative. Le transfert de pensée se fait comme par « induction », le geste de l'un se trouvant comme « imité » par l'autre sans accomplissement de cette imitation. Ce que d'aucuns appellent « interaction », mais le terme est ambigu en ce qu'il suppose une réciprocity symétrique qui n'existe pas de fait en tant que telle. Il existe toutefois là comme un effet partiel de miroir au sein d'une sensualité quasi incestueuse. Même si celui qui en prend soin anticipe déjà une forme d'échange apparemment élaboré avec le bébé, c'est l'époque du *Nebenmensch* indifférencié, irreprésentable autrement que partiellement, partialement. « His majesty the baby » et « Père de la préhistoire personnelle » se confondent, même si ces représentations ne sont que formulations d'après-coup.

- L'identification narcissique produit ensuite à une mutation de toutes ces données, dans le processus de séparation vis-à-vis de l'objet... Le Moi émerge de la proximité-confusion pour devenir un moi analogue à un autre. C'est dans la possibilité même de cette perte que ce Moi et autrui peuvent prendre leurs places. La répétition a concouru à cette double mise en place de l'objet et de son investissement ambivalent. Perte, déception et frustration, jouent là autant que les retrouvailles plus ou moins imaginaires. Là où Narcisse a commis l'erreur de se prendre pour un autre, le Moi peut prendre l'autre comme « un autre moi », et entrer vraiment en résonance avec lui. La position du miroir devient alors opérationnelle, le Moi s'y constitue comme unité psychique pour permettre tous les déploiements ultérieurs de ce qui va devenir :

- L'identification secondaire. Le monde et l'autre peuvent être alors objets de choix, d'investissements et d'explorations¹. Le Moi-chair, le Moi-peau, c'est-à-dire le moi incarné, incite à l'amour (« je l'ai dans la peau »), comme à l'identification (« se mettre dans la peau d'un autre »). L'identification n'est plus alors au service exclusif de l'être. Son corps appartient au Moi. L'idée d'avoir, de perdre, de rejeter et même celle de prendre pour soi, peuvent ajouter « leur grain de sel » à la question des identifications. De simples traits d'autrui peuvent être alors assimilés par le Moi, qui, pour garder sa cohérence, son unité, ne fera pas paraître grand-chose de ses emprunts. Les traits ne se limitent pas comme précédemment à des données perceptives, où les représentations de choses dominent. Les parents et les données œdipiennes jouent alors le plus souvent les premiers rôles et le langage prend une part importante dans le cadre de ces nouveaux jeux et enjeux identificatoires croisés : identification à/identification par. Le narcissisme et les processus de pensée sont alors eux aussi secondarisés.

Freud convoquera l'identification pour parler notamment du rêve (personnages substituables), du deuil et de la mélancolie, de la genèse de l'homosexualité, du trait unique de l'hystérique et de la formation du Surmoi à partir des imagos parentales... Certaines identifications

1 « Sitôt qu'un homme fut reconnu par un autre pour un être sentant, pensant et semblable à lui, le désir ou le besoin de lui communiquer ses sentiments et ses pensées lui en fit chercher les moyens. »

Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*.

peuvent induire des fixations pathogènes, l'identification à l'agresseur dans certaines situations traumatiques est la plus manifeste, c'est alors une forme de symptôme qui se retrouve transmise.

Mais dans tous les cas, et même si ce n'est pas sous la même forme et au même degré, en fonction de la façon d'être avec et vis-à-vis d'autrui selon les phases concernées, la fonction de l'altérité interlocutrice, ne serait-ce qu'en termes d'écoute, produit une forme d'investissement que dans une analyse on nommera transfert. Elle produit éventuellement aussi une forme d'identification². Le transfert peut reprendre toute l'histoire par le biais des identifications qu'il remettra en scène et en perspective selon des scénarios plus ou moins narcissiques ou œdipiens.

Au bout du compte, la condition essentielle pour que l'identification ait pu se constituer en tant que transmission, réside dans la possibilité de gérer psychiquement la perte initiale de l'objet, inaugurale en soi de toute identification narcissique.

C'est sans doute ce qui a conduit Dominique Clerc à conclure son approche des positions, propositions et commentaires de Lacan sur l'identification par : « En ce sens, et si on prend en compte que l'héritage est lieu de la perte et de l'absence, on pourra le voir aussi comme le lieu d'un trajet, celui d'une quête... dont l'identification serait le paradigme³. »

Et de fait, c'est l'absence, chère à Pierre Fédida, qui donne contenu aux reconnaissances de l'objet et du moi, et qui fait sens par l'usage du langage. Comme dans le « jeu de la bobine », quand l'enfant tente de s'approprier ce qu'il subit, même si le langage est alors réduit à la portion congrue : Oh !/Ah ! Fort !/Da !, disparition/réapparition, déception/joie, négation/affirmation... (re) présentation. Là aussi c'est parce que « ça me revient » que ça fonctionne, que ça peut se penser et se parler. C'est le deuxième temps du jeu qui lui donne sa valeur symbolique et cathartique. Là où le jeu se boucle aussi dans une figure de la répétition qui invente le temps,

2 C'est sans doute ce qui menait Mme de Sévigné à dire : « Il faut toujours regarder l'intention, et régler par là notre reconnaissance ». Mais « reconnaissance » est peut-être plus là à entendre en termes de « gratitude » que « d'identification », même si les deux peuvent être liées.

3 En espérant que ce paradigme là ne fasse pas partie de la « cafétéria des paradigmes » « du nouveau marché des théories analytiques » dénoncé par l'Américain Rangell, et par Laurence Kahn dans « La solution consensuelle ».

celui de l'attente par exemple ; et qui invente également l'histoire, celle de la perte et des retrouvailles, celle du deuil, celle qui dira d'où je viens et où je vais.

Par la suite, le langage persiste à rendre présent ce qui ne l'est pas, donner sens à l'absence, au vide. Permettre la représentation et dépasser la discontinuité. La plainte devient appel et le récit histoire. « Il n'y a jamais de récit au présent, » nous dit Pascal Quignard, « de même que le rêve hallucine le disparu, l'absent, de même le récit n'est jamais à l'indicatif, n'est jamais contemporain de l'action qu'il rapporte. Il n'y a jamais de récit au présent, toute narration est un retour qui ne peut dire l'aller, parce que le retour a déjà eu lieu. » Autrement dit, c'est parce que ça peut me revenir, que je peux l'anticiper, le penser, le dire.

L'accès à l'usage de la parole comme à l'usage de la lecture se réalise sur un mode essentiellement inconscient. Seul le résultat s'en perçoit consciemment, souvent par le biais d'un tiers : il sait parler, il sait lire.

La fonction inconsciente concerne ainsi certaines opérations psychiques, certains raisonnements analogiques sans pouvoir être réduite à un simple acquis de conditionnement comportemental aussi élaboré soit-il. Il s'agit de prendre en compte des données mnésiques intégrant des données affectives, identificatoires, de transmission. Autant de formes différentes d'aide à l'usage de la mémoire pour la pensée, ou pour l'action. J'ai rencontré un enfant autiste âgé de 4 ans, qui savait parfaitement lire, mais n'utilisait cette compétence, acquise apparemment sans l'aide de personne, que pour se défendre d'entrer en relation avec autrui. Beaucoup de contenus de ce qui venait d'être déchiffré étaient énoncés à voix haute, comme pour occuper l'espace. Lors de notre première rencontre, les tranches des volumes de ma bibliothèque furent ainsi le prétexte à certaines déclamations : « Nouvelle revue de psychanalyse », « La crainte de l'effondrement »,... L'étrangeté du malentendu était alors saisissante en tant que prévention contre toute forme de communication. Durant les mois qui suivirent, il fallut que cet enfant contourne sa compétence et puisse accepter de s'assimiler et de s'intéresser à autrui pour pouvoir espérer faire usage un tant soit peu relationnel de cette compétence. Son acquis était inconsciemment en place, mais sans perspective de transmission possible, sans destinataire possible, sans que l'autre puisse être

considéré comme source possible d'un sens quelconque. L'usage de la parole paraît se fonder sur la possibilité d'une adresse qui permette d'en faire quelque chose. Cet enfant ne faisait de sa capacité à lire couramment rien de relationnel. Les modalités identificatoires indispensables à cette éventualité n'étaient pas en place. Celles-là mêmes qui eussent permis du même coup à l'autre d'être un autre soi-même, quelqu'un à qui on puisse s'adresser, ou qu'on puisse entendre, en fonction de positions psychiques possédant un degré suffisant d'analogie pour pouvoir être prises en compte. Il ne pouvait lire que pour se protéger d'autrui, l'écarter sans cesse, s'en détourner, même en ayant besoin de lui et de ses soins pour ses besoins les plus vitaux. Un certain usage des signifiants s'était mis au service du symptôme, comme chez le célèbre « schizo des langues » alias Louis Wolfson. Le cas de cet enfant me parut contester l'idée d'une forme de rejet initial d'un signifiant fondamental, tant ce qui importait en premier lieu pour lui était le bannissement de toute possibilité d'adresse. Le Moi ne pouvait être pris dans sa relation à soi-même comme un autre et à l'autre comme un soi : pas de configuration identificatoire donc ! Pas de possibilité pour s'identifier. L'enfant ne sachant lire que pour s'isoler ne pouvait se reconnaître, ni reconnaître autrui, et encore moins vouloir transmettre. Le Moi corps ne paraissait pas incarné, son âme était sans chair, plutôt vouée à l'angoisse de proximité ou de vide.

Mais revenons à Freud et à l'identification. S'il traite du thème dans *Psychologie des Masses* c'est bien qu'au sein des communautés peuvent aussi se transmettre des formes de parenté, des formes d'interdit, des données identitaires, tendant à favoriser les possibilités et les potentialités identificatoires.

Selon certaines interprétations talmudiques, le peuple et la culture juive ne durent leur survie, durant plus de quatre siècles passés au sein de la très élaborée civilisation égyptienne, qu'au fait de ne pas avoir cédé sur l'usage de leurs noms hébreux, l'usage de leur propre langue, et celui de leurs vêtements spécifiques...

Même si, n'en déplaise à Hérodote et à Hollywood (et notamment à Cecil B. DeMille), il reste peu avéré que les juifs aient été alors réduits en esclavage et encore moins utilisés pour construire les pyramides. Ils furent cependant à tout le moins marginalisés et exposés à l'assimilation

par un degré de civilisation alors élevé. C'est en tout cas cette question du nom, de la langue et du vêtement que le Talmud souligne comme essentiels pour une transmission au sein d'un environnement peu favorable. Transmission sur des éléments qu'on peut comprendre en termes d'identifications au service de l'unité identitaire aussi bien individuelle que communautaire.

Le monothéisme des juifs en Egypte n'est pas encore formellement attesté. Il semble qu'il ait pu prendre forme à force d'« extraterritorialité », comme une façon de confirmer l'identité de la communauté en regard de la déstabilisation qui pouvait ressortir de tous les déplacements (Égypte, Babylone et autres diasporas) : dans l'importance d'avoir un seul Guide.

À l'inverse, certaines formes de transmission communautaires peuvent également prendre fin assez brutalement, historiquement parlant. La fermeture administrative des temples égyptiens, décidée par l'empire romain, semble avoir suffi pour mettre fin à l'usage et à la transmission de l'écriture par hiéroglyphes. On la crut complètement perdue, elle resta en tout cas longtemps énigmatique, voire ésotérique, jusqu'à ce que l'ingéniosité malicieuse d'un Champollion permette d'en retrouver le sens. La destruction du temple de Jérusalem n'eut pas le même effet sur la culture et la transmission juive : elle fut même intégrée à part entière à cette culture et à cette transmission.

Dans « L'avenir d'une illusion » Freud en vient à contester certaines données des transmissions culturelles, notamment celles qui sont liées à la religion. Certaines cultures ou religions peuvent prôner des pratiques apparemment barbares, anxiogènes, voire promouvoir la transmission du meurtre nécessaire, comme dans la *vendetta* corse.

Mais l'obstacle principal à toute transmission, là où elle se perd elle-même, reste la perte du désir, quand on n'y croit plus suffisamment, dans la dépression ou quand on ne peut plus croire que Soi, comme dans la paranoïa qui n'est elle-même que « dépressivité » évitée. Dans ces différents cas de figure, le processus identificatoire est perdu. Tout comme d'ailleurs dans les phénomènes de non usage ou de perte de la mémoire.

C'est le désir en ce qu'il s'incarne, dans la vie mais aussi dans le transfert, qui pourra, *via* une identification opérante, faire office de transmission. Ce qui ramène

cette idée de la transmission à son impact au creux même des séances et de la cure.

Là même où : **La transmission par l'identification parle, et l'identification en tant que transmission s'entend.**

Pour illustrer cette sorte de formule, et les parts de transmissions à l'œuvre dans la cure, et par la cure, j'aimerais vous parler maintenant de deux patients ayant, chacun un rapport différent à la transmission, une transmission au centre de leurs demandes et de leurs itinéraires et processus respectifs.

« Chez nous on ne se transmettait rien... de toute façon mes parents préféraient penser que j'allais bien... » C'est ainsi que le premier, un jeune homme vif et souriant, avenant, et bien mis, introduisit son propos... On aurait été a priori assez tenté de leur donner raison à ces parents-là ! Si ce n'est que quelque chose paraissait dans le même temps inexorablement devoir exaspérer ce garçon qui devait sans cesse paraître aller bien, mais se sentait au fond « très mal ». Quelque chose avec lequel il avait envie « d'en finir » et qui l'amenait à venir parler en urgence.

Il s'était lui-même perçu comme un enfant solitaire et angoissé. Ses parents avaient décidé de lui faire confiance en tout, et ne comprenaient pas comment il pouvait être tellement inquiet. « Tu as peur qu'il t'arrive quoi au juste ? », avait l'habitude de lui demander son père avec la vague idée de le rassurer sur le fait qu'il n'y aurait rien eu à craindre. Lui se souvient, maintenant qu'il a grandi, d'une réponse qui lui brûlait les lèvres et qu'il n'osait pas dire à l'époque, une réponse avec laquelle il amorça son travail avec moi : « j'ai peur qu'il ne m'arrive rien... Ou presque... ». Et c'est précisément ce mélange de vacuité et de malentendu qui fait sa démarche d'adulte, l'impression de ne pas savoir quoi faire de sa vie, de mal employer son énergie, de la retourner contre lui-même, alternant les phases d'excitation plus ou moins anxieuses et les creux dépressifs. Impression d'être dans une forme de présent perpétuel, agité et angoissant, de devoir courir sans perspective. À une période de sa vie où il gagnait plus d'argent, il en était venu à consacrer son temps libre à dépenser cet argent dans une fréquentation assidue et addictive des casinos. Manière de jouer sa vie à pile ou face, pair ou impair, là où le jeu des identifications et des transmissions défaillait pour lui permettre d'effectuer de vrais choix de vie. Et

dans l'excitation du jeu, construire lui faisait tellement peur, qu'il préférait souvent perdre plutôt que gagner, avec des arrière-plans d'idées suicidaires comme celles « d'une vie jouée aux dés ou à la roulette russe. »

L'idée d'un défaut de transmission s'est fait jour, là, assez vite aux détours de diverses évocations de son enfance, notamment quand il se ressentait coincé entre ses deux parents séparés et toujours dans une forme de conflit latent : une mère fusionnelle mais un peu folle, qui semblait avoir plus besoin de lui que lui n'aurait eu besoin d'elle, dont la propre mère s'était suicidée... Et un père très pris par son travail et ses activités intellectuelles, embarrassé à plus d'un titre par cet enfant, durant l'exercice de son droit de visite. Pour apaiser leurs conflits, il convenait avant tout d'être un enfant « sans histoire ». Et sans histoire à plus d'un titre, puisque l'enfant cristallisait également une drôle de problématique dans le registre de la transmission du côté de la lignée paternelle. Cette famille juive avait eu en effet une position importante dans la communauté et l'histoire locale, avec un religieux influant parmi les ascendants. Aussi avait-il paru impensable aux parents de ce père qu'il ait pu avoir cet enfant avec une « goy ». Ils ne voulaient pas entendre parler de cet enfant, qui percevait quant à lui qu'il était « comme indésirable » sans saisir pour autant les tenants et les aboutissants de cette situation... L'idée que la matrilinearité n'ait pas forcément existé de tout temps dans la tradition juive, qu'elle ait pu obéir à des impératifs historiques en temps de guerre (toujours les Romains !), et qu'elle soit actuellement contestée en ce qu'elle vient faire perdre la pérennité de transmission des noms juifs, parut le rassurer un peu en le déculpabilisant...

Mais confronté à ses propres enfants et à l'idée de leur transmettre à eux au moins quelque chose, la problématique de transmission insistait quand même pour dire un malaise sans cesse actualisé. Il avait parfois l'impression que le poids de l'histoire de ses parents ne lui permettait même pas d'en concevoir une pour lui-même et ses enfants.

L'activité de parole engagée et le point d'appui transférentiel y afférent, tout à fait manifeste et opérant en l'occurrence, lui ont aujourd'hui permis de percevoir un peu différemment une transmission plus présente qu'il ne l'avait d'abord cru. « Faute de perspective, je fuyais...

Maintenant j'entrevois quelque chose en perspective », peut-il dire aujourd'hui. Un peu comme si le moi prenait en compte une forme de conscience historique pour lui-même, avec une meilleure assise identificatoire, qui puisse reconnaître sa part de désir et de transmission. Mon deuxième exemple concerne un homme plus âgé, un peu rigide et maladroit dans sa présentation, venu me consulter en raison d'une difficulté d'élocution, difficulté pour prendre et tenir sa parole... lui qui se serait plutôt rêvé tribun ou humoriste... Les occasions d'exercer cette même parole au service de la population ne semblent pourtant pas manquer dans le cadre de son exercice professionnel...

Si dans notre premier exemple la transmission se trouvait comme prise en défaut, le problème du second sembla d'abord plutôt résider dans un « trop de transmission ». « La route m'est toujours apparue inexorablement tracée », a-t-il l'habitude de dire. Petit dernier d'une fratrie de quatre garçons dont le père, notable d'un village de campagne avant l'ère de la télévision, semblait induire, sans avoir à forcer le ton, des identifications massives. Pour définir sa position psychique d'enfant et les traces qu'elle a pu laisser, un souvenir lui revient souvent, presque trop explicite : celui de ces longs périple européens de l'été. Lui coincé sur la banquette avant de la 403, entre les deux parents, alors que les trois autres frères pouvaient chahuter sur la banquette arrière. Il lui semblait déjà n'avoir de choix que celui de voir sans fin défiler la route, même s'il se souvient par ailleurs que sa mère avait alors l'habitude de chanter des airs d'opérette ou de chansons légères...

Enfant il avait été « bavard », notamment à l'école, mais tout semblait s'être figé à l'heure de l'adolescence. La question des identifications toutes faites s'était compliquée, la difficulté à s'opposer à ce père également. La culpabilité même d'avoir eu jusque-là « une vie trop lisse, trop facile » est devenue manifeste. Ne pas avoir mérité d'hériter d'une place privilégiée aussi bien dans le village que dans la fratrie, alors que les autres frères avaient éprouvé, affronté, subi ou réalisé toutes les épreuves, les obstacles ou les difficultés. Ils avaient ouvert la route qui s'était effectivement retrouvée dégagée pour lui, l'enfant qui ne devait surtout pas décevoir ses parents, suspect qu'il pouvait avoir été de les avoir déjà déçus au départ, en étant « encore

un garçon ! »

À l'école, les données de la transmission inconsciente étaient heureusement moins jouées par avance. Même si, sur le fond, il ne s'agissait pas là non plus de décevoir les parents, confirmant ainsi l'observation courante qui veut que, même à l'école, les données de la transmission puissent être réalisables, surtout inconsciemment, articulées avec des données transférentielles.

« Les enseignants, soit ils m'aimaient bien, soit je ne les aimais pas », peut-il dire, se contentant du minimum à fournir dans le second cas.

Au village les choses pouvaient être moins simples, il y avait là quelques histoires glauques, dont il pouvait être le voyeur tenté, curieux et passif, de fait en dehors du coup, ne serait-ce que par son statut de fils du personnage le plus important du village.

La spécificité partagée avec ce père tenait essentiellement à l'intérêt pour la marche du monde. Aller s'asseoir dans son bureau, dans son fauteuil et y feuilleter la presse quotidienne fraîchement distribuée, *Le Figaro*, *Le Monde* et *Sud-Ouest*. Là aussi dans une position de spectateur et de passivité qui permettait de mettre ses pas dans ceux de son père... Surtout quand il n'était pas là. « Pas besoin de parler ou de mettre sa parole à l'épreuve du jugement de l'autre, penser semblait devoir se suffire à soi-même. »

Se retrouver pris entre ce père, maire de son village et une mère qui vivait dans l'ombre de son mari, était un peu pesant dans l'enfance, mais ça marchait. Les réaménagements identificatoires de l'adolescence compliquèrent les choses. La rencontre avec sa future femme, vécue elle aussi comme imméritée, tout comme l'environnement familial de l'enfance, le menèrent à se positionner en père-mère de ses enfants et dans l'ombre de cette femme, pris dans l'idée de « faire plaisir » et de « prendre soin ». Les données œdipiennes de l'enfance s'inversèrent.

Et le voilà aujourd'hui las d'être toujours à s'occuper des autres, au travail comme chez lui, la figure idéalisée d'orateur devenant peu à peu son inaccessible rêve. Sa pensée peut lui paraître juste, mais sa parole « fausse », prise dans l'idée d'être jugé, mal compris ou blessant. Le plaisir à penser le mène alors à une fantasmagorie de la « toute-puissance », quand la difficulté à parler le renvoie à un sentiment d'impuissance.

En se proposant d'emblée comme une forme de conciliation des deux registres, celui de la pensée et celui de la parole, la règle fondamentale lui apparut elle aussi tout autant comme une tentation que comme une épreuve. Précédemment, il avait déjà passé quelques années avec un analyste, avec l'irréparable impression, à l'époque, d'ennuyer profondément son interlocuteur. Il était même tout à fait convaincu d'avoir perçu, à plusieurs reprises, des variations caractéristiques des rythmes respiratoires. « Cela me donnait l'idée, et me la confirmait », ajoute-t-il, « que mon histoire ne pouvait pas l'intéresser ». Or, ce qui le surprend aujourd'hui, c'est plutôt une nouvelle impression : celle que son histoire a l'air de m'intéresser. Je deviens le témoin incarné d'un mouvement par lequel il s'incarne lui-même. Il identifie par lequel il s'identifie lui-même pour sa part de l'histoire.

Des points communs existent entre mes deux exemples, au-delà de ce qui les différencie de façon manifeste :
- Chacun, un peu comme le Kafka de la lettre au père, reproche à son père un défaut de transmission. Que la présence paternelle soit trop imposante ou trop décalée, l'attente de transmission semble n'avoir pu être étanchée. Les pères sont bienveillants, idéalisés au-delà de ce que la réalité de leur présence ou de leurs interventions laisseraient supposer, mais ils ont eu l'air d'avoir pensé que tout allait de soi, qu'il n'y avait rien à faire ou à fournir... En l'occurrence leurs enfants le leurs rendaient bien, en se montrant si irréprochables et dociles, en essayant même d'anticiper ce qu'ils imaginaient pouvoir être leurs souhaits.

- De même, dans les deux cas, la cure est vécue comme un mode de transmission paradoxal ou inversé, de celui qui écoute vers celui qui parle. Et il semble important que l'analyste garde à ce titre une fonction d'étayage.
- Dans les deux cas également, la visée de la cure paraît être celle de la construction d'une histoire, de son histoire par le patient, l'histoire d'une vie et de son sens.

« **Histoire d'une vie** »

C'est le titre choisi pour l'édition française du livre où Aharon Appelfeld s'essaie à rassembler les morceaux de sa vie morcelée par les épreuves et les traumatismes quasi impensables, les oublis et les mécanismes de défense. Une vie pourtant dont il lui paraît d'autant plus important de rassembler les fragments intimes,

fussent-ils bribes de perceptions, de rêves, de souvenirs, d'impressions ou d'états psychiques divers, que l'essentiel semble avoir été perdu quasiment d'emblée. Cette recherche se fait alors en revenant sans cesse sur le travail de mise en forme, en quête, comme il le dit lui-même, d'« une forme de sens ». Trouver les mots de son histoire semble fonctionner pour lui à travers l'écriture, un peu comme dans une analyse à travers la parole. Pour dire son expérience, l'auteur fut contraint, de plus et en fonction des circonstances, à renoncer à sa langue maternelle, devenue langue de l'agresseur, pour en acquérir une nouvelle. Cette difficulté supplémentaire, qui fut aussi le choix de Nabokov ou celui de Beckett, est-elle en fin de compte un atout en tant qu'obstacle surmonté ? Cela reste assez difficile à déterminer. Je l'évoque ici en opposition totale avec l'usage d'une langue tel qu'il fut représenté par l'enfant évoqué précédemment. D'un côté une transmission obérée, impossible, de l'autre la transmission malgré tout⁴... à tout prix, malgré une langue dont il est devenu difficile de faire usage.

« Histoire d'une vie » se présente donc comme une forme de construction. « Construction » le terme quand il est freudien, indique une façon de pallier également aux défauts de remémoration dans la cure. Ce qui signifie bien, en 1937, que Freud n'a pas renoncé à son idée de remémoration, même si celle-ci concerne désormais essentiellement l'amnésie infantile. Certes la construction, comme le rêve est une fiction, mais on peut probablement l'élargir aux données dégagées par les identifications et les formes de transmissions sans pour autant verser dans l'autobiographie psychologique ou le dégagement d'un profil identitaire. La perspective ouverte par la construction reste toutefois « historiciste », et peut rejoindre le fantasme hégélien de la « conscience dans l'histoire », même si, pour le philosophe allemand, il s'agissait de l'histoire des peuples et de l'esprit au sens large, plus que de celle psychique de l'individu. L'analyse vient souvent modifier, déplacer, le regard porté sur l'histoire d'une vie dans le sens du plus authentique,

4 « Tel fut l'amour dernier qui porta les parents d'un lieu à un autre. Ils prirent des risques sans bornes. Nous étions le sens de leur vie. Déjà à cette époque, à la hâte, dans la fuite, alors que nous voyions comment ils se sacrifieraient pour chercher un refuge où nous mettre en sécurité, nous sûmes que, dans leur sacrifice, au bord de l'abîme, ils nous léguaient non seulement la vie mais la signification ultime de leur propre existence. » Aharon Appenfeld : *L'héritage nu* (Trois conférences traduites par Michel Gribinski), Editions de L'Olivier.

du plus véridique, du plus incarné. Cela touche aussi l'histoire des ascendants et descendants, et donc la transmission du passé qu'en fera celui chez qui cette modification aura eu lieu.

L'histoire analytique d'un sujet n'est pas pour autant un savoir constitué. Et du coup, la formule du « sujet supposé savoir », pour désigner théoriquement la position de l'analyste pour le patient, peut apparaître restrictive et schématique. Elle pose une forme de savoir comme visée idéalisée, même si c'est pour se montrer après-coup sans illusion quant à cette finalité. De plus, elle induit l'idée d'une mise en jeu presque automatique du processus à partir d'une dissymétrie des positions de pensée, renvoyant un peu trop explicitement à ce qui peut se passer entre enfant et adulte. Or les effets fantasmatiques d'un « supposé savoir » sur le sujet parlant, même s'ils existent indiscutablement, ne serait-ce qu'en termes « d'en être passé par là », « d'avoir une analyse d'avance », sont loin d'être les seuls attendus.

Toutefois l'analyste n'a pas à dénier qu'il puisse avoir quelque chose à transmettre. La nature et la modalité de la transmission ne peuvent être préétablies, mais elles peuvent être implicites. Et ceci peut à mon sens permettre à l'analyste, parfois, et selon certaines conditions, à dire à son patient comment ça « marche » ou ce qui peut être attendu de la démarche. Il ne s'agit pas là de technique active ou d'analyse d'emblée didactique, mais d'énoncer à doses filées certaines données visant à mieux inscrire le patient dans sa propre démarche.

Au fur et à mesure de l'évolution de la pratique psychanalytique, il est de moins en moins bien venu et de moins en moins bien vu d'expliquer au patient ce qu'on tente de faire avec lui... histoire de ne pas peser par anticipation sur le matériel clinique ou les données transférentielles par une quelconque suggestion future minimale, subliminale ou implicite. Freud lui-même ne se privait pourtant pas de quelques explications ou interprétations didactiques à l'adresse de certains de ses patients, dans certaines circonstances. Le fait qu'il soit l'inventeur d'une théorie et d'une pratique encore à défendre et à promouvoir à l'époque, ne suffit pas à justifier cette position.

Winnicott pratiquait aussi et sans modération la reformulation décalée, pas toujours interprétative, des paroles du patient, pas forcément pour inférer sur

la capacité associative, mais souvent pour aider au déplacement des points de vue.

Certes, une culture analytique par trop préétablie peut infléchir ou parasiter les données cliniques, et l'analyse posée d'emblée comme didactique était un présupposé transférentiel bien plus suggestif et bien plus engageant qu'une simple explication, mais une cure classique me semble pouvoir, de temps à autre, comprendre des éléments didactiques dont l'inférence transférentielle peut aussi être prise en compte, sans qu'il s'agisse pour autant de former des analystes, mais plutôt de catalyser un processus à l'œuvre, *a work in progress*. D'ailleurs n'encourage-t-on pas implicitement chez le patient l'idée qu'il puisse y avoir quelque chose à interpréter ou à comprendre de sa propre histoire, comme de ses symptômes, de ses pensées ou de ses rêves ? Tout comme le rêve, la réminiscence tente de donner aux événements une signification. Ils renseignent, ils enseignent à leur façon. Ils sont une forme d'appel à l'interprétation, déclenché par l'actualisation. Et le travail analytique lui-même est une tentative pour dégager plus de sens à partir du rêve, du souvenir, des associations et de l'esprit même des mots. La reconnaissance et la récupération d'une partie du matériel inconscient favorisent, en particulier, la saisie de certains processus identificatoires et d'incarnation. En dernier ressort il s'agit bien de donner au patient les moyens d'identifier quelque chose du processus à l'œuvre et en jeu et pas simplement de le laisser se « dépatouiller » avec un transfert en action.

L'expérience de la cure peut ainsi également se constituer, qu'on le veuille ou non, comme le premier espace-temps d'une forme possible de transmission, au creux et au vif des séances. Nous proposons des cures de paroles, dans certaines conditions, sous une certaine forme. Nous en attendons quelque chose. Il ne s'agit pas forcément de dire quoi avant que ça se produise : l'obligation de résultats prédéterminés ne peut être au centre d'une pratique qui va tenter de prendre en compte des données inconscientes, par principe inconnues et plus ou moins imprévisibles, même si on a une vague idée de comment ça peut fonctionner, tout un chacun ayant eu un père et une mère, et s'étant positionné sur des données identificatoires plus ou moins symptomatiques de sa névrose toute personnelle.

Au-delà de ce que les transferts porteraient de transmission

implicite dans les deux sens, il paraît donc possible d'imaginer, par moments, à propos et pour certains, pouvoir dire quelque chose à propos de « comment ça marche ».

En premier lieu :

- À partir de la proposition de cure et de l'énoncé de la règle fond-à-mental. On est tout de même censé attendre un effet d'une telle invite et d'une telle consigne. L'intérêt par exemple qu'il peut y avoir à faire des liens ou en défaire, à déplacer son point de vue pour donner sens à son histoire, qualifier l'insistance de l'incidence en tant que désir de mieux comprendre, voire se comprendre.

Mais aussi :

- À partir du récit et de l'interprétation d'un rêve, de celle d'un souvenir, d'un mot d'esprit ou de celle d'un acte manqué. Freud a de ce côté-là été suffisamment explicite pour que ça reste possible. Même si, dans le cas du rêve par exemple, ça peut paraître un peu compliqué, ne serait-ce que de faire la part des restes diurnes, des associations de souvenirs, du jeu des déplacements et des condensations, du principe de figurabilité, de celui qui fait que le Moi peut condenser plusieurs personnages du rêve, et de ce qui donnerait enfin à l'ensemble une allure de cohésion fictionnelle...

En dernier lieu l'interprétation de transfert dira aussi, par elle-même et de toutes les façons, quelque chose du « comment ça marche »...

Je sou mets ces dernières remarques dans l'espoir que quelque chose puisse en être débattu, car je sais qu'elles peuvent être, au fond, sujettes à caution, discussion ou polémique...

Ce qui me paraît rester quand même important en l'occurrence, c'est que l'intérêt des deux parties puisse être soutenu dans l'engagement d'un travail, même si ces intérêts ne sont pas les mêmes, et même si à certains moments ils peuvent paraître ou devenir divergents ou conflictuels. Le caractère flottant de la barque de l'écoute ne doit pas faire perdre de vue qu'on vient et qu'on va quelque part, qu'on en est curieux, même si on ne sait pas bien non plus où siège cette curiosité. Le caractère incertain de la barque de la parole quant à lui, où l'on doit souvent ramer plus encore, ne doit pas décourager celui qui reste, avant tout et après tout, le héros incarné de l'histoire en question.

Les en-thousiastes

Mi-Kyung Yi

En guise de prélude, je souhaiterais vous laisser entendre un chant à deux voix, aussi touchantes que dissonantes. C'est Pascal Quignard qui s'en fait l'écho¹. Un jour Primo Levi s'en prend avec violence à Paul Celan. « Ecrire, c'est transmettre. Ce n'est pas chiffrer le message et jeter la clé dans les buissons ». Ce dernier, obstiné à s'appeler en français, Celan - et non Antschel -, se défend : « La bouteille qui est jetée à la mer contenant quelque chose qui a été écrit à l'encre sur un morceau de papier doit nécessairement être hermétiquement bouchée ». Le dialogue, interrompu par la fin tragique des deux interlocuteurs, se prolonge, porté par une autre voix, celle de l'auteur des *Ombres errantes* : « Primo Levi se trompait. Écrire, ce n'est pas transmettre. C'est **appeler**. Jeter la clé c'est encore appeler une main après soi qui cherche, qui fouille parmi les pierres et les ronces et les douleurs et les feuilles mouillées, noires, gluantes de boue, ou craquantes, ou coupantes de froid, de la nuit, à l'ouest du monde ». N'est-ce pas ainsi que la langue, dans son fond, appelle ? continue à entonner Pascal Quignard, dont on connaît la passion pour la traduction des textes anciens écrits en langues, dit-on rapidement, mortes. Passion transmise par Celan, le poète qualifié d'hermétique. Comme traduire des langues ignorées ou oubliées des lèvres des vivants, écrire est une tentative de rendre audible cette voix invoquante qui erre en amont et au plus profond de toute parole signifiante. Écrire comme une voix qui appelle, qui espère se faire entendre. Et qui aurait ainsi une chance de transmettre dans la même vibration ce qu'on croit savoir et ce qu'on ignore porter... Une sorte de voix-passerelle. Bien entendu, le message résonne au-delà du champ de la création littéraire et ne manque pas d'éveiller en psychanalyse des échos, sourds ou puissants. Et il possède, on s'en doute, un charme tout particulier, quand on cherche à écrire un texte à présenter de vive voix, et de surcroît,

sur la transmission ! Lorsque le Comité scientifique m'a fait cette proposition qui ne se refuse pas, la légitime appréhension habituellement associée à cet exercice traditionnel de l'APF a néanmoins trouvé dans le thème de travail proposé une issue de secours, promptement empruntée : une occasion de se transformer partiellement en excitation raisonnable, autrement dit, mobilisatrice d'un mouvement de la pensée. Autant que l'offre de faire une communication, la question de la transmission elle-même me paraissait particulièrement incitatrice. Mais incitatrice à quoi ? À soulever et formuler certaines des questions pertinentes en jeu dans l'expérience analytique, comme en témoignent les conférences de l'année dernière. Mais également incitatrice, osons le dire, à parler avec sa voix, si on la trouve. Voilà un beau pari que pour ma part, je serais tentée de risquer. Outre la témérité qui se prend pour l'audace, une idée, presque une conviction, soutient ce parti pris, me permettant de mettre entre parenthèse mille et une raisons de m'en décourager. C'est que comme le rappelle si justement J.-B. Pontalis, quand on cherche sa propre voix intime, ce sont toutes sortes de voix étrangères que l'on trouve. Comment s'en étonner, puisque l'*infans* commence à parler par la bouche des autres ? « Je n'est pas un autre », mais plusieurs autres, pas toujours enclins, il est vrai, à chanter à l'unisson, mais suffisamment accordés pour croire à ce qui fait leur unité. Un « singulier pluriel », pour reprendre une expression du philosophe, Jean-Luc Nancy². La quête de la voix propre à soi donne ainsi à entendre une multitude de voix autres qui l'animent, qui la portent.

« Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers le afin de le posséder ». Freud aimait à citer cette parole de Méphisto, le diable tentateur du *Faust* de Goethe, pour souligner l'importance capitale du travail d'appropriation dans la transmission. Parler avec sa propre voix pourrait

1 « Sur Paul Celan », in *Leçons de Solfège et de Piano*, Paris, Arléa, 2013

2 *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996

alors se concevoir comme une métaphore vocale de la problématique de la transmission, ainsi que de tout le cortège de questions inévitablement par elle convoquées, telles que celles du transfert, de l'identification, ou encore de la subjectivation, diraient aujourd'hui certains analystes et non des moindres. Il est vrai que la voix passe pour la marque singulière de l'identité intime. On pourrait, par contraste, songer à certains paysages psychiques rendus si désolants par sa perte ou son absence : voix monocorde du mélancolique ou voix mécanique de l'enfant autiste, par exemple. Mais davantage que d'une « façon de parler », il s'agit, pour moi, d'une idée qui porte en elle l'originalité du mode de transmission de la psychanalyse et en psychanalyse. Idée *force*, pour ainsi dire, au sens de l'idée qui évoque, sinon incarne ce dont elle parle. À la manière des mots de Pascal Quignard qui réalisent ce qu'ils disent. Les voici, encore : « écrire, c'est appeler, jeter la clé est encore appeler une main après soi qui cherche... ». On se croit dans ses murs, simplement en train de lire, mais on est, déjà et à son insu, transporté ailleurs ; par quoi ? vers quoi ? Eh bien justement, on cherche, la main tâtonnant. C'est d'être animés par ce qu'il s'agit précisément de faire entendre, que ces mots de l'écrivain tirent leur pouvoir de transport. C'est d'être incarnés que parvient à se transmettre véritablement ce que ces mots disent, c'est-à-dire à se mettre en mouvement et à y entraîner leur destinataire de rencontre. Et cela, par-delà bien des frontières : de la langue, de la culture et de la vie et de la mort... Il arrive même que de la sorte, se produise une rencontre autrement improbable, comme celle entre la baleine et l'ours polaire. Ou encore, comme celle entre un prêtre écossais et un mandarin chinois. Le père Francis Chisholm, missionnaire en Chine depuis une trentaine d'années, s'apprête à faire ses adieux au pays qu'il ne reverra plus jamais. Un départ sans retour. Mais il ne mourra pas entièrement dans le cœur de ses brebis étrangères, auxquelles il se sent lié à jamais. Ce n'est pas tant qu'il ait réussi à les intégrer au bercail de la communauté chrétienne : les convertis dont il peut se prévaloir ne forment pas une masse, loin s'en faut. C'est qu'en ce début des années 1900, Francis est un prêtre pas tout à fait comme un autre, pas vraiment catholique dans sa manière de professer le message évangélique. « Et je te donnerai les clés du royaume des cieux ». Cette

parole du Christ adressée à saint Pierre palpite au plus profond de l'âme du missionnaire écossais, mais il n'en est pas moins amené, par les expériences de mise à l'épreuve même de sa foi, à la conviction que les portes du royaume sont nombreuses. Autant dire qu'il ne saurait pas assurément désigner où elles sont, ni ce qu'elles sont... Reste qu'en lui vit toujours ce mystérieux sentiment d'évidence et d'enthousiasme étrange qui s'est emparé de lui lorsqu'il reçut l'appel à la vocation chinoise. « Oui, j'irai », a-t-il répondu tout simplement. En aventurier donc autant qu'en missionnaire, il a quitté son pays, ses amis pour s'embarquer vers l'inconnu et sauter dans le vide. À présent, à la veille d'un nouveau départ, du voyage de retour au pays natal, le père Chisholm se sent ému de se séparer des fidèles de sa religion, mais encore davantage des amis pourtant restés étrangers à la grâce évangélique, comme M. Chia, le mandarin de la région. À la nouvelle de leur séparation annoncée irrémédiable et définitive, ce dernier adresse au prêtre son souhait de devenir chrétien. A-t-il la foi ? Pas vraiment. C'est « par amitié », dit-il, qu'il veut se convertir. Touché jusqu'au trouble par la requête de son ami du bout du monde, Francis se refuse néanmoins d'y accéder. Car il faut, avant tout, croire en Dieu, rappelle-t-il à son singulier postulant. Mais le chinois reste déterminé et convaincu « Je n'ai jamais réfléchi profondément à l'état qui nous attend après notre mort. Mais si quelque chose de nous persiste, rien ne pourra être plus agréable que d'y renouer notre amitié. Mon ami, j'ai souvent pensé que les diverses religions ont chacune leur entrée au ciel. Et maintenant, j'éprouve un étrange besoin d'y pénétrer par la même porte que vous... L'excellence d'une religion se juge aux vertus de ses adeptes. Mon ami, vous m'avez conquis par votre exemple. J'en suis venu à vous considérer comme un frère. Votre seigneur sera aussi mon Seigneur. Ensuite, même si vous partez demain, je serai heureux, sachant qu'au paradis de notre Maître, nos âmes se rejoindront un jour » Pas de don direct de la foi, donc. C'est seulement par personnes et présences interposées que le message biblique a une chance d'être transmis ; c'est sa rencontre incarnée qui dérouté les âmes de leur chemin, qui leur fait changer de route. C'est un chrétien, et non le Christ, que l'on rencontre tout d'abord sur son chemin de Damas. Telle est la leçon qu'une adolescente d'un pays

de l'extrême orient avait cru tirer de sa lecture fervente du roman de A.-J. Cronin, précisément intitulé *Les clés du royaume*³. Il y a bien longtemps que cette leçon se trouvait reléguée et confinée dans l'ombre de ma mémoire aux côtés de la croyance religieuse, elle-même réduite à un souvenir attendrissant de l'enfance ; mais la voilà revenue à la lumière du jour par la force d'attraction d'une question : la transmission en psychanalyse. Elle me revient entêtante comme une sorte de leitmotiv. Si ce n'est que le chemin de retour l'a quelque peu changée : ce qui se vivait jadis comme une conviction dans le cœur d'une apprentie chrétienne de l'autre bout du monde, résonne aujourd'hui comme une interrogation à l'oreille de l'analyste en formation, ici. Mais sa force d'entraînement demeure intacte. Comme si l'idée de l'incarnation était plus qu'une idée : un moteur. C'est aussi elle qui produit et conduit quelques pistes de réflexions que je voudrais suivre dans leur trajectoire tout en courbe, et parfois incertaine d'elle-même. En votre présence et aussi à l'adresse de ceux qui sont présents sans avoir besoin d'être visibles.

D'abord, une singularité de la psychanalyse, dont on trouverait difficilement le pendant dans toute autre discipline. Sa transmission comme expérience et savoir implique l'inquiétude inévitable quant à son avenir sinon sa survie. Craintes bien fondées, dirait-on, au regard de la virulence des attaques régulièrement dirigées contre les découvertes psychanalytiques, bien que variables au gré des évolutions générales de la culture. Il est vrai qu'à peine sa naissance, annoncée, par ailleurs très discrètement, les flèches les plus acerbes ont été lancées en direction du nouveau-né, pour lequel on a toutes les raisons de soupçonner la vocation de compter parmi « ceux qui ont touché au sommeil du monde »⁴. Ou alors pour lequel a été suspendue au-dessus de son berceau, telle l'épée de Damoclès, la nouvelle de sa mort fort heureusement imminente. L'histoire de la psychanalyse comporte ainsi la chronique de sa mort aussi constamment annoncée que démentie.

Mais l'interrogation relative à sa postérité problématique tient également au fait que la psychanalyse doit sa fondation à un seul homme. « La psychanalyse est ma

création », affirmait Freud⁵. D'où la question : comment assurer la survie de l'invention freudienne au-delà de la disparition du fondateur et sans l'assurance offerte par sa présence en chair et en os ? Si bien que sa transmission - dont les premiers linéaments institutionnels sont dessinés entre 1910-1914, pour former l'assemblée du premier groupe d'analystes, d'abord un Cercle ensuite une Association - constitue, selon Daniel Widlöcher, un des faits les plus marquants de son histoire. Elle n'en conserve pas moins toute sa dimension problématique. Aujourd'hui comme hier.

« *Fluctuat nec mergitur* ». La nef est ballotée mais elle ne sombre pas. Cette devise figure en exergue d'un texte freudien, à la fois affichée comme un principe de conviction et scandée comme un appel au combat. Car le texte en question, « Contribution à l'histoire du mouvement analytique » est écrit à un moment qu'il faut bien appeler critique : c'est pour parer à la menace d'une transmission déformante que Freud engage le fer, c'est-à-dire qu'il s'attache à retracer la genèse et la trajectoire de l'évolution de la psychanalyse. Le paradoxe est que la menace survient de l'intérieur et qui plus est, au moment où l'invention freudienne semble avoir réuni les premières conditions de la poursuite de ses découvertes et de ses acquis.

Force est donc de s'interroger sur une autre source d'inquiétude, source qu'on dirait fondamentale parce que renouvelée à chaque passage du témoin. Comme si indépendamment de ses contextes culturels et institutionnels, externes et internes, la transmission de la psychanalyse en elle-même posait problème. Comme si la voie de transmission abritait le sentier de déperdition qui guette l'à-venir du mouvement analytique. « La transmission ça n'existe pas », lançait un brin provocateur Michel Gribinski lors de sa dernière conférence à l'APF. Fortement interpellée par cette affirmation que j'ai entendue comme : la psychanalyse ne s'apprend pas, mon esprit réagissait à la manière de la Marquise du Deffand qui se confiait à son philosophe des Lumières, Voltaire : le fantôme, je n'y crois pas, mais j'en ai bien peur. Je sais bien que l'analyse ne s'apprend pas, mais quand même j'ai parfois le sentiment d'apprendre quelque chose de l'analyse, et circonstance aggravante, de l'apprendre avec plaisir !

3 Paris, Albin Michel, 1959

4 Une expression de Hebbel, citée par Freud, in « Contribution », op.cit., p. 264

5 « Contribution à l'histoire du mouvement analytique », *OCP-F, XII*, 2005

Voilà le paradoxe, le « paradoxe de la transmission de l'intransmissible », selon une expression de Jean-Luc Donnet⁶. Est-ce à dire que l'expérience analytique comme pratique et savoir se transmet malgré elle, au risque, voire aux dépens de ce qui fait son âme? L'analyse se trouverait-elle menacée par la parole et le geste destinés à en prolonger le mouvement et l'histoire? Un constat désespérant, disait André Green : « « Formation analytique » est une contradiction dans les termes. S'il y a psychanalyse, il ne peut y avoir de formation (qui veut dire apprentissage), s'il y a formation il ne peut y avoir psychanalyse. Cela dit, on est bien obligé de former des analystes. Mais il faut savoir que la contradiction est là »⁷. Le ver est dans le fruit, pour ainsi dire...

La transmission de l'analyse porte donc en elle-même une dimension conflictuelle, une tension. Elle n'est pas un long fleuve tranquille mais plutôt une mer agitée dans le fond par des courants contraires, sans que le temps se mette à l'orage. Au fond, la contradiction inhérente à la formation analytique est en prise directe sur le problème de la transmission, fondamentalement lié à la singularité de l'objet de l'expérience analytique : comment transmettre par le langage l'expérience d'une pratique, d'un mouvement régi par des exigences qu'on sait si radicalement opposées à celles qui ordonne la vie des mots? Comment restituer les productions fragmentaires, décousues, imprévues de l'épreuve de l'inconscient, sans les articuler et organiser *a minima*, ne serait-ce que pour les rendre dicibles et intelligibles? Comment l'intention signifiante et narrative peut-elle se saisir, sans le transformer ou pire sans le figer, du mouvement désordonné d'une parole qui ne sait pas où elle va ni ce qu'elle transporte?

De l'oral à l'écrit - pour reprendre le thème des deux premières conférences de l'année précédente, celles de Gilberte Gensel et de Jean Yves Tamet -, de l'événement de la séance à son récit, on craint à juste titre que se perde l'essentiel de l'expérience analytique. Je me souviens de cette exclamation freudienne à propos de l'homme aux rats : quel chef d'œuvre il aurait pu être, sans

l'affligeante indigence et l'encombrante résistance du langage! Comme si ce n'était pas déjà assez compliqué de courir après l'inconscient qui échappe à leur filet, les mots fuient à leur tour l'emprise de leur étrange objet de quête, de peur de s'en trouver défaits. Ah! Si seulement on pouvait inventer une langue en mesure de suivre pas à pas et de reproduire fidèlement, tel un miroir, la vie fragmentée et mouvementée de l'inconscient! Non seulement laisser affluer les empreintes que l'inconscient y imprime ici et là, et qui sont erratiques comme des réminiscences, mais surtout laisser venir, mieux, tenir l'inconscient en personne. Rêve d'un discours sans aucun écart ou presque avec son objet, d'une langue réconciliée, une bonne fois pour toute, avec l'étranger en nous... Une langue qui sacrifierait radicalement ses prérogatives pour se confier à l'épreuve hasardeuse de son objet si étranger à elle, à l'image du cavalier du dimanche qui, à la question « où vas-tu » répond : « moi je n'en sais rien, interroge ma monture! ». Le style est l'inconscient même, dirait-on? Mais ne devient pas le serviteur de l'inconscient qui veut... C'est parfois même le contraire qui se produit. Il arrive que l'on cherche à s'abandonner totalement pour éviter le risque de se donner.

Lors de sa dernière conférence, Dominique Clerc a montré comment une certaine modalité stylistique de Lacan trouve sa source dans cette tentation d'installer l'inconscient à même le langage. Incarner l'objet lui-même : voilà un pari tentant pour supprimer ainsi les difficultés liées à la nature de l'expérience analytique. Mais le mode de style qui prétend faire en sorte que l'inconscient s'y sente comme chez lui se trouve, au fond, très proche de ce qui en apparence, constitue son contraire, à savoir, un style systématique enserré dans le corset de l'injonction de la belle totalité. Car cette sorte de mimésis rhétorique de l'autre chose en nous en vient à évacuer ce qui rend précisément l'expérience analytique sensible et donc, transmissible, le mouvement au contact des exigences de l'objet. Pour le coup, l'objet s'y trouve moins incarné que réifié. Le « corps étranger interne » que la cure analytique découvre comme le « moteur immobile » de la vie psychique, y apparaît davantage comme un système clos, que sous son aspect agissant comme une force motrice, une poussée. De là vient sans doute le sentiment d'une

6 J.-L. Donnet : « Ils ne mouraient pas tous... », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXIV, n°5, *Entre psyché et soma*, PUF, décembre 2000, p. 1470

7 Patrick Froté : *Cent ans après. Entretiens avec Patrick Froté*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1998, p. 163.

pensée enfermée dans ses propres échos, qu'on ne manque pas d'éprouver à la lecture de certains textes du grand agitateur du mouvement de « retour à Freud ». Une pensée qui paraît tentée de se parler à elle-même plus qu'à son destinataire. En témoigne, comme l'a souligné Dominique Clerc, l'éclipse de la dimension de l'adresse et du mode dialogique dans les écrits du dernier Lacan. Dès lors, difficile, pour une pensée aussi puissante et riche soit-elle, de ne pas perdre sa capacité animatrice de mouvement. On pourrait trouver là, plus que la culture de l'obscurité à laquelle la pensée de Lacan ne résiste pas, ce qui éclaire en partie la difficulté d'approche qui fait sa réputation décourageante pour le travail de réflexion critique. Comment en effet mettre sa pensée en mouvement quand on est moins appelé à réfléchir qu'à se regarder comme dans un miroir, qui plus est, brillant jusqu'à l'éblouissement ?

Il n'empêche que la dérive stylistique lacanienne donne un enseignement capital : que l'inconscient n'est pas stylé et que la langue n'a pas le moyen d'adopter parfaitement l'art et la manière de l'autre chose en nous ; quand bien même elle tenterait de faire naufrage, elle ne pourrait pas avoir un accès direct aux profondeurs de l'océan de l'inconscient. Reste donc la seule aventure possible, celle d'une traversée, avec les moyens du bord, tout en sachant qu'elle est sans fin. Mais à toute malédiction, son bonheur. Les difficultés de la transmission que rencontre inévitablement la psychanalyse, du fait de la singularité de son objet et de son expérience, sont aussi une chance. Dans notre champ, le rapport à l'objet est instable, mais « magnifiquement instable », selon une expression de Laurence Kahn : c'est à défaut de se laisser appréhender et saisir purement et simplement comme objet de discours, que l'expérience analytique se trouve engagée au cœur même du processus de sa communication ; elle se transmet non seulement comme ce dont on parle, mais aussi comme ce qui aime le discours visant à son impossible restitution. Sa transmission repose donc sur son impossibilité. C'est parce qu'il est impossible d'apprivoiser pour toujours l'étranger logé en la demeure, qu'on est poussé à tenter de le tenir, de lui courir après, souvent à notre insu. De même, c'est parce qu'il est impossible de trouver des mots capables de rendre un compte juste de l'expérience de l'épreuve de l'étranger, qu'on est poussé à la rendre

audible, sans cesse autrement dit, *in other words*. En parlant à un autre, en appelant une oreille autre, par exemple.

Ce mouvement d'adresse témoigne ainsi de la pensée au contact du mouvement de son objet, d'une pensée perméable au processus inconscient tout en étant aux prises avec lui. Un « *trans* - » mobilisé et maintenu par un « *alter*- » interne. N'est-ce pas ainsi cette ouverture à l'autre à solliciter, à interpeller, à éclairer, à convaincre, à surprendre voire à dé-router, bref à appeler, qui rend et garde vivante la transmission de l'expérience analytique ? C'est le « *trans*- » qui assure l'incarnation et donc la réception de ce qui est communiqué, faisant ainsi d'un texte prémédité, une lettre animée et animatrice ; c'est encore le « *trans*- » qui ménage à la pensée théorique la surprise et l'imprévu d'une expérience de la pratique, lui donnant ainsi la possibilité de se réaliser comme un processus analytique à part entière. Loin d'être un système abstrait et éloigné de la pratique, auquel elle se retrouve régulièrement réduite, la théorie en psychanalyse a vocation de se vivre **comme une pensée de l'expérience**⁸. Et cela à double titre : une construction enrichie et modifiée au gré des apports de l'expérience, mais surtout un mouvement fondamentalement animé par l'exigence de l'objet, dont les marques se repèrent dans l'émergence des problématiques et leurs articulations, manifestes ou escamotées, comme dans le choix de leur mode de construction et de présentation. La psychanalyse n'est pas un système ; elle n'est pas apparue comme une doctrine toute faite telle Athéna sortie de la cuisse de Jupiter, toute cuirassée et casquée ; on ne saurait davantage achever son édifice. C'est que, mis ensemble, les résultats de sa pratique forment un corps vivant au contact permanent de l'expérience, non un corpus poussiéreux et inerte. Ce crédo, Freud ne se contente pas de le marteler, exemples à l'appui, mais toute sa pensée l'incarne, jusque dans ses incertitudes et contradictions. Par exemple, la mise en garde qu'il professe à l'égard du mode d'exposé systématique des découvertes de l'investigation analytique, semble comme tombée dans l'oubli dans ses grands traités théoriques mis en place autour des années 1915. Si ce n'est que, comme l'a encore récemment rappelé Jacques André, cette apparente contradiction de la

8 J. Laplanche : *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, p.7-15

pensée freudienne porte elle-même l’empreinte du mouvement de la chose même : le bouleversement provoqué par la découverte du narcissisme. L’entrée en scène du moi comme objet et lieu libidinal menace l’édifice théorique fondé sur le dualisme pulsionnel ; de là une tentation de restaurer l’unité théorique par la grâce de la belle totalité. Désir d’une théorie d’un seul tenant, n’est-ce pas là le reflet même du fantasme narcissique qui ne jure que par le « Moi rien que moi-même » ? Le narcissisme ne s’introduit pas uniquement comme nouvel objet d’expérience et de théorie, mais s’imprime également sur le mouvement de l’activité théorique lui-même, jusqu’à agir sur la forme d’expression qu’il adopte.

Cette singulière intrication entre théorie et expérience, commande aussi le mode d’approche de l’œuvre du fondateur de la psychanalyse. Ça serait commettre une infidélité à cette pensée, toujours à l’œuvre, que de lire ses textes comme on entend les oracles d’un sanctuaire ou comme on visite un musée archéologique. Faire retour à Freud, c’est, comme le montre avec obstination Jean Laplanche, remonter aux sources de l’invention freudienne, à la trace de ce qui dicte et oriente l’évolution de la pensée du premier psychanalyste. Parce que ce retour à ce qui fait source est mu par la même exigence de l’objet, et s’effectue suivant la démarche freudienne elle-même - « interpréter (avec) Freud », selon le mot de l’infatigable lecteur de Freud -, il participe de l’expérience analytique. Une remontée dé-liante. Il s’agit d’un travail qui n’hésite pas à affronter les grincements de l’œuvre freudienne, et parfois même les grincements de dents, pour « faire travailler Freud », en guise de tribut à payer à son enseignement reçu en héritage.

La dimension analytique du « retour aux sources », souligne ainsi la singularité de cette entreprise historique. La question n’est pas simplement de retracer l’histoire de l’invention freudienne, car l’histoire en question n’est pas un passé simple qu’il suffirait de rappeler et exposer, mais un événement actuel qui exige d’être renouvelé, réactualisé. Une histoire dont l’analyste découvre et ré-découvre l’actualité au gré de ses expériences singulières de la pratique. Mais aussi, au cœur du mouvement de transmission de la psychanalyse. La première histoire de la psychanalyse, le premier « retour aux sources », c’est Freud lui-même qui s’y livre,

au moment où le navire de la psychanalyse prend l’eau à cause d’une double fuite venant de l’intérieur, dissidences jungienne et adlérienne.

La meilleure manière de montrer ce qu’est la psychanalyse, affirme Freud, consiste à dérouler l’histoire de sa genèse et de son évolution. Tacitement présente dans d’autres écrits, cette propension freudienne au mode de présentation historique se manifeste avec force dans deux textes, « Contribution au mouvement analytique », déjà cité, et « L’analyse profane ». Les deux textes ont pour point commun d’être particulièrement concernés par la question de la transmission, sur fond d’une polémique : qu’est-ce que la psychanalyse et qu’est-ce qu’elle n’est pas ? et de quelles connaissances a-t-on besoin pour la pratiquer ? Le premier, écrit en 1914, parallèlement à « Pour introduire le narcissisme » et « Remarques sur l’amour de transfert », est, comme le note J.-B. Pontalis⁹, un « texte de combat » contre le péril qui pèse sur la psychanalyse : celui de sa transmission compromettante et déformée. Le second affronte, non moins vigoureusement, une autre menace tout aussi susceptible d’infliger à la psychanalyse une sérieuse défiguration : tentative de mainmise de la médecine sur la formation analytique. Mais pourquoi répondre à ces deux dangers internes par le récit du parcours du mouvement analytique ?

En ce qui concerne le texte de 1914, l’explication paraîtrait évidente : il s’agit, selon J.-B. Pontalis, d’une volonté de Freud de graver l’histoire de la science de son invention, afin de prévenir les versions trompeuses qu’en donneraient les autres. Une manière de gagner l’histoire, pour ne pas perdre la bataille engagée à l’intérieur du mouvement. « À défaut d’être en mesure de contrôler un « mouvement » qui commence à lui échapper, du moins pourrait-il, par le récit qu’il en fait, dire le sens de la trajectoire parcourue. Ecrire l’histoire, ici peut aussi servir de rappel à l’ordre »¹⁰. Une histoire pour défendre, donc. Défendre le fondement de la psychanalyse qu’est l’expérience de l’inconscient dans la cure, contre la tentation déviante d’en faire un système édifié sur des présupposés. Montrer comment pierre par pierre, l’édifice théorique s’est construit, grâce aux

9 « Au principe du mouvement », *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, p.77

10 *Ibid.*, p. 69

apports de l'expérience, notamment celle de la rencontre avec des obstacles souvent inattendus, la résistance et le transfert.

Mais ce qui donne toute la mesure de l'histoire retracée, c'est l'actualité de ce dont elle est faite : à l'heure même de sa mise en récit, l'histoire en question est présente, c'est-à-dire, mise en acte ; l'essentiel des expériences initiales qui ont nourri et forgé la psychanalyse comme pratique et théorie est remis en jeu, cette fois, non dans les cures, mais à l'intérieur du mouvement psychanalytique lui-même. Il arrive que sous la domination de la première résistance venue, le patient jette aux quatre vents tout ce dont il a pu prendre conscience ; de même, il n'est pas exclu, constate Freud avec une désolation résignée, que l'analyste parvenu à un haut niveau de compréhension de sa science, puisse perdre ses connaissances analytiques acquises. Ce dont témoignent les dissidences jungiennes, ce n'est pas une simple mécompréhension ou méprise, mais une véritable régression portée par le mouvement de refoulement. « Il me fallut apprendre, écrit Freud, qu'il peut en aller des psychanalystes exactement comme des malades en analyse »¹¹. Pour le coup, se retrouvent en résonance l'histoire des origines et de l'évolution de la psychanalyse et l'histoire des mouvements de dissidence. Comme une sorte de mise en abyme de deux histoires qui s'éclairent mutuellement. « Contribution au mouvement de l'histoire psychanalytique » donne ainsi à voir et plus précisément, à vivre l'histoire de l'invention freudienne, moins dans son authenticité inaltérable que dans toute son actualité inévitable. Une histoire vive, comme l'est l'expérience analytique.

Parce qu'à chaque rencontre avec les enseignements psychanalytiques et à chaque confrontation à l'aventure de la cure singulière, se renouvelle le mouvement de la psychanalyse naissante, se découvrant et s'inventant dans la surprise de l'inouï et de l'inattendu ; le récit de la trajectoire parcourue par le mouvement analytique constitue une des voies incontournables de transmission de la psychanalyse. Y compris pour un novice, comme l'« interlocuteur impartial » que Freud se crée pour répondre à la question polémique : quelle est la formation qui autorise à pratiquer la psychanalyse ? « L'analyse profane »¹² met en scène une maïeutique

psychanalytique conduite par un Freud doublé d'un Socrate. Il s'agit d'enseigner ce qu'est l'analyse à l'homme dit impartial, entendez l'homme ignorant mais dont la disposition à la compréhension analytique n'est pas entravée sous le poids du refoulement. Pour ce faire, le premier psychanalyste ne fait pas que dérouler l'histoire de la psychanalyse à l'attention de son interlocuteur. Plus précisément, il l'intègre dans le mouvement même de cette sorte de dramaturgie psychanalytique, si bien que ce dont il est question dans son discours didactique prend corps dans le dialogue : de questions en discussion, de doutes en étonnement, l'interlocuteur de Freud est subtilement amené à parcourir lui-même la trajectoire du cheminement de l'invention freudienne, celle-là même constitutive de la formation analytique. Il sera ainsi en mesure de trouver à la question polémique la réponse que Freud se garde bien de lui donner d'entrée de jeu. Reste qu'à cet homme, si favorablement disposé à tirer tous les profits de l'enseignement théorique, - comprendre les découvertes psychanalytiques et même apprendre les fondements de la méthode du traitement psychanalytique - manque la conviction que seule l'expérience de l'inconscient permet d'acquérir, notamment celle de l'étrange incarnation transférentielle et de la force de résistance qu'elle peut opposer à la dynamique analytique à l'insu des principaux protagonistes. « Comment ? » s'étonne-t-il, déconcerté d'entendre que les malades ne veulent pas guérir alors qu'ils souffrent, et avec l'amour contraint qu'est le transfert, l'analyse chasse une maladie en en créant une autre. Et que de là, vient que longueur et patience font l'analyse et qu'il n'y a pas moyen de traverser le temps de la répétition et de la résistance sans prendre le temps... Est alors grande la tentation du chemin de traverse : « En avez-vous enfin fini ? Je m'embrouille un peu devant la profusion de tout ce que je vous ai entendu dire. Dites-moi encore seulement comment et où l'on apprend ce dont on a besoin pour exercer l'analyse »¹³. Apprendre l'analyse à la bonne école ? Mais comment transmettre la pratique analytique, puisqu'on s'y prend en y étant pris, comme le souligne Michel Gribinski ? Une expérience singulière que chacun découvre et re-découvre pour lui-même, y compris la conviction qu'on s'y prend en y étant pris. Y compris

11 « Contribution », *op.cit.*, p. 295

12 *OCP-F*, XVIII, Paris, PUF, 1994

13 *Ibid.*, p. 53-54

aussi la leçon qu'il n'y a pas que le bien théorique mal acquis qui profite mal à l'analyse, puisque sous l'égide du refoulement, la méconnaissance résistante peut prendre le masque des connaissances bien acquises et bien maîtrisées...

Permettez-moi donc, malgré le temps qui s'impatiente, de continuer encore un peu mon chemin, cette fois en direction de la cure analytique, celle d'un patient nommé par la grâce du contre-transfert, Yvan le terrible. Et pourtant, pendant les années de sa thérapie, ce jeune homme âgé d'une vingtaine d'années au début de son traitement, me paraissait tranquille voire très lent. Et surtout sympathique. Ce dernier mot, rarement sollicité dans ma perception des patients, me revenait systématiquement au sujet de Yvan. Son visage aux traits fins et plaisant, légèrement assombri par son regard fixe et buté, son apparence avenante, tout comme son attitude, faite d'un mélange de réserve et d'entêtement ont dû y contribuer. Mais aussi la manière dont il remplissait et agrémentait ses séances hebdomadaires de différents anecdotes de son lieu de travail et de sa passion, la moto. Il se plaisait à raconter la vie des autres, en particulier celle de couples et celle des femmes qu'il côtoie de près ou de loin, et qui, chacune à sa manière, faisaient l'objet d'une attention à la fois fascinée et défiante. Il lui arrivait d'être drôle, parfois malgré lui. Ainsi, en parlant des tracasseries conjugales d'un ami motard, il dit « ah le pauvre, il a la totale, une moto merdique et une femme chiante ». « Je me sens en guerre contre les femmes », dira Yvan plus tard, allongé sur le divan. Ses relations aux femmes étaient en effet scandées sinon hantées par ses interrogations taraudantes : qui prend le pouvoir sur l'autre ? qui se soumet à qui ? Les récits que Yvan en faisaient, comme du reste des scènes de la vie de tous les jours, témoignaient de la violence des sentiments mobilisés par le sexe dit faible : envie, jalousie, colère, dégoût, besoin d'emprise, et aussi, angoisse et peur. Mais curieusement, ils étaient rapportés comme pour plaisanter et rire ; de même, leur contenu me paraissait inoffensif et sans gravité. Tout au plus, des scènes de la cour de récréation - taquinerie, chamaillerie et bagarres entre enfants - qu'un petit garçon rapporte à sa mère à son écoute bienveillante, attendrie et si compréhensive. Sympathiques, nous l'étions, lui et moi dans une réciprocity lisse. Une thérapie presque reposante ! Pas de

symptômes, pas davantage d'expression de souffrances ou de mal-être. J'en arrivais même à me demander pourquoi Yvan continuait sa thérapie. Question, au fond, empreinte d'une inquiétude sourde : l'impression qu'on pouvait en rester là pour toujours. Alors, comme un appel pour qu'il se passe quelque chose, je lui proposai de passer sur le divan ; son acceptation fut immédiate. Le passage à l'analyse a en effet permis l'émergence et la cristallisation des sentiments d'ambivalence envers les femmes. Il en parlait davantage et moi, j'avais le sentiment de mieux les cerner dans leurs différentes strates disposées autour de la terreur fascinée que la femme suscitait en lui et qu'à la fois, il lui infligeait. Différentes figures féminines à la fois excitantes et redoutées se détachaient et s'organisaient en fonction des enjeux œdipiens ou autres : petite fille excitée à faire le bonheur de son père, petite femme soumise et dépendante, femme puissante jusqu'à terrifier les hommes, femme-mère, notamment, femme enceinte. Le voilà sorti de la cour de récréation et les nouvelles montées du divan me semblaient témoigner d'une animation psychique remise en route. « Enfin, il y était », me disais-je. Quant à moi, j'avais le sentiment d'écouter avec la même bienveillance imperturbable ses propos pourtant chargés de violence croissante. Parlerait-il de son besoin de garder une zone de sécurité autour de lui où personne ne peut accéder, surtout pas son amie ? « Quand elle me touche, me met la main dessus, j'ai l'impression qu'elle se fait plaisir, qu'elle me vole quelque chose » ; parlerait-il de sa liaison récente à cette jeune femme d'allure hommasse, une femme forte dans tous les sens, par sa taille, sa corpulence et sa « grande gueule » et qui, juchée sur son engin, en impose au sein du groupe de motards ? « Elle leur fait peur, dit-il avec une fierté ambivalente. Je suis avec une femme qui terrorise les autres hommes... il faut que je garde mon pouvoir sur elle ; quand je la fais pleurer, ça m'excite ». Ou encore lui arriverait-il un accident ? Comme ce jour où il manque pour la première fois sa séance et que je trouve un message laissé sur mon répondeur : « je venais chez vous, ma moto a pris feu... ».

J'accueillais tout cela avec une réceptivité neutre... presque à toute épreuve !

« C'est à vous qu'il parle », me fait remarquer Laurence Kahn lors d'une séance de supervision. Comme je

l'entends sans en accuser réception, sur le mode de « peut-être, peut-être », elle insiste. Gênée et un peu provoquée, je sors de ma réserve bienséante : « enfin, je ne peux quand même pas écouter mon patient en me disant en permanence que c'est à moi qu'il parle... je finirais par le rendre paranoïaque ». Cette séance de supervision m'a laissée dans un état de trouble : quelque chose s'est mis à gronder en moi, comme un coup de colère remonté de loin : « c'est à moi qu'il parle lorsqu'il dit tout cela ? Non mais ! Pour qui je me prendrais ?, non, ce n'est pas à moi qu'il parle...pas toujours ». Et puis, je m'entends et je m'en souviens, enfin : « ce n'est pas à moi qu'il parle », telle était aussi la pensée à l'abri de laquelle jadis, une petite fille pouvais consentir à écouter ce qu'elle ne voulait pas, ce qu'elle ne pouvait pas entendre. L'oreille n'a pas de paupières, écrit Pascal Quignard. On trouve alors le moyen de fermer l'oreille autrement : se persuader, par exemple qu'il y a erreur d'adresse.

Peu de temps après, Yvan évoque une anecdote à la soirée de cocktail de son lieu de travail : il trouve sa collègue favorite, affligée par ses soins d'un sobriquet affectueux, Cricri, elle est en pleine conversation animée avec une autre femme qui se trouve être enceinte ; il s'approche d'elles, s'immisce dans leur conversation sur les moyens de contraception. Lui : « Pas besoin de prendre la pilule. On peut se retirer à temps, à condition qu'il y ait un rideau à côté ». Ah oui ? !... Silence gêné et méfiant des filles. Il renchérit : « Vous savez la blague ? Comment on fait pour faire hurler une femme, deux fois de suite ? C'est la sodomiser et s'essuyer avec le rideau ». J'imagine, à l'instar du mien, les visages de ses collègues, horrifiées par ses propos qui dépassent de loin ses « blagues salaces » habituellement lancées pour taquiner les filles. Pour la première fois, je me sens saisie d'un sentiment sidérant qu'à présent, je peux reconnaître : la peur. Yvan poursuit : « avec les filles je fais le pitre, je dis des conneries ; quand je taquine Cricri j'ai peur qu'elle ne se défende pas, qu'elle ne réagisse pas ; quand je la vois râler, je suis soulagé : ouf c'est bon, elle est vivante, elle n'est pas tétanisée... » Côté fauteuil, je reste toujours engoncée dans mon silence mais me revient en mémoire le souvenir d'un conte d'Esopé : deux amis très liés se promènent dans la forêt et se retrouvent nez à nez avec un ours. L'un parvient

à se sauver grimpant sur un arbre et l'autre livré à lui-même ne trouve secours que dans le seul moyen qu'il lui reste : se coucher par terre pour faire le mort, car il a entendu dire que l'ours s'attaque uniquement à la chair fraîche... C'est une « livre de chair » que le transfert dans son étrangeté radicale, note J.-B. Pontalis¹⁴, exige de l'analyste. Payer de sa personne, ce n'est pas un vain mot à l'heure de l'incarnation transférentielle qui *fait* l'indicible plus qu'elle ne le figure.

Yvan n'était pas sympathique mais par contre, nous étions bel et bien jusqu'au cou, dans la sym-pathie, au sens étymologique d'éprouver le même sentiment : la peur. Lui avait peur de terroriser les femmes jusqu'au meurtre, y compris celle à qui il confiait ces peurs. Et la seule manière de se rassurer qu'elles ne soient pas mortes de terreur était pour lui de les faire réagir en... les provoquant et attaquant, crescendo jusqu'à ce que... etc. En effet, il me faisait peur, à tel point que je ne pouvais que l'ignorer et m'en défendre en faisant la morte, sur le mode : « ce n'est pas à moi qu'il parle ». Plus il me terrifiait à mon insu, plus consciencieusement je m'abritais derrière la figure feutrée de l'analyste bienveillante et silencieuse ; plus je restais sans réaction attendue - la colère -, plus fortement Yvan avait peur que je ne sois tuée sous le coup de sa fascination sadique et plus violemment il cherchait à me faire réagir, et ainsi de suite. Engrenage transférentiel infernal dans lequel le mouvement analytique se trouvait pris et immobilisé. À l'insu des protagonistes, de part et d'autre.

Pas totalement, tout de même. À la faveur de l'après-coup du travail de supervision, un souvenir est parvenu à refaire surface et à reprendre sa place, celle d'une expérience qualifiable d'*Unheimlich*. Après une séance avec ce patient, je me trouvais dans ma pièce de travail, quand soudain j'ai eu l'impression d'entendre quelqu'un entrer dans mon cabinet, alors que personne n'était attendu à cette heure là... Étrange sentiment. Chose encore plus curieuse, ma réaction : je me disais qu'un inconnu avait fait effraction pour m'agresser et même pour me tuer ; « Que faire ? », me demandai-je ; prendre un objet contondant pour me défendre ? non, cela ne me venait même pas à l'esprit. Je ne voyais qu'une seule chose à faire : aller ouvrir la fenêtre pour qu'il y ait au moins quelqu'un, témoin de la scène du crime...

14 « L'étrangeté du transfert », *La force de l'attraction*, Paris, Ed. Seuil, 1990

Il fait plus clair quand quelqu'un parle, disait le petit garçon cité par Freud. Donner à entendre et à voir est comme une fenêtre par laquelle entre la lumière pour éclairer des zones d'ombres de la scène analytique. Mais autant et même plus que ce qu'il apporte comme un surcroît de sens et de compréhension, le geste compte par ce qu'il porte : le mouvement d'adresse. Donner à entendre et à voir permet aussi *qu'il fasse plus animé*. Une fenêtre pour faire entrer un souffle d'air propre à ranimer la scène immobilisée. Précisément parce qu'elle est mobilisée et interpellée par ce qu'elle ne peut dire en toutes lettres, la parole adressée permet de dé-placer ce que l'incarnation transférentielle peut avoir de figé et d'immobile : c'est dans le mouvement même d'adresse que ce dont on ne peut parler, parce qu'on l'ignore, parvient à se dire, ou mieux, à prendre corps. Du transfert à la transmission, l'analyse est une expérience de l'« épreuve de l'étranger » qui s'accomplit *in praesentia*. Pour entendre et rendre audible ce qu'elle a à nous enseigner, on ne peut éviter de payer de sa personne. Pour le pire comme pour le meilleur. L'analyse est, indissociablement, une traversée éprouvante de l'altérité et un mouvement enthousiasmant.

Quand on forme un analyste, on transmet aussi sa passion pour l'analyse, mais encore, qu'on le veuille ou non, sa façon de la pratiquer, disait J.-B. Pontalis¹⁵. À envisager la question de la transmission dans sa dimension incarnée, et à insister moins sur son apport identifiable que sur son pouvoir de transport entraînant, je m'aperçois que l'incarnation en question confère un relief revigorant à l'antique conception de l'inspiration évoquée dans le texte de Platon, *Ion*¹⁶. Comme le montre la lumineuse analyse de Jean-Luc Nancy, *Le partage des voix*¹⁷, ce petit dialogue entre Socrate et Ion, le rhapsode,

l'interprète des poètes, évoque le cercle des inspirés (*entheous*, enthousiastes : littéralement, être dans le Dieu, être hors soi-même, être possédé), formé par la force divine qui se transmet, du poète inspiré à son interprète, et de ce dernier aux auditeurs/spectateurs. La force inspiratrice agit comme l'aimant qui attire des anneaux de fer et leur communique sa force, les incitant à devenir à leur tour l'aimant qui en attire d'autres. Une longue chaîne d'anneaux enthousiastes, agis et agissants par la force venant de l'autre, d'un hors soi-même : c'est dans l'enthousiasme du rhapsode que l'enthousiasme du poète est chanté et interprété, mis en scène. C'est aussi l'enthousiasme qui est communiqué, par la grâce de son incarnation, au public ainsi entraîné dans le mouvement.

Les analystes comme héritiers de l'antique cercle des enthousiastes ? Voilà une idée séduisante qu'on peut risquer. Pour que la passion pour l'analyse garde tout son pouvoir communicatif, encore faut-il que le cercle ne soit pas fermé, autrement dit que le mouvement d'adresse qui anime la transmission reste ouvert à l'inconnu de sa source mais aussi à l'inconnu de celui à qui il se destine. Dans la perspective de cette communication que je viens de vous adresser, j'ai souvent songé à la peur, régulièrement évoquée au sujet de l'épreuve que cet exercice représente dans le cercle de l'APF. J'ai vite renoncé à l'ambition de savoir à quelle hauteur la toise était réglée, face à l'impossibilité de trouver une réponse rassurante. Pour ma part, mon parti pris était d'échanger cette peur contre une autre. La crainte de ne pas répondre aux attendus de l'épreuve suppose que l'on sait précisément à qui on s'adresse. Or, j'ai fait le pari qu'il en était autrement, au profit de la peur de m'adresser au destinataire inconnu. Mais je suis certaine que les débats à venir là permettront d'éclairer une partie de l'énigme.

15 *Cent ans après, op.cit.*, p. 535

16 Paris, Flammarion, 1989

17 Paris, Galilée, 1982

La fonction contenante

Introduction générale

Nous nous sommes retrouvés tous les quatre, il y a quelques années, pour explorer les notions de fonction contenante et d'enveloppes psychiques qui peuvent paraître descriptives et parfois susciter de la réticence. Entre lectures critiques et correspondances cliniques, nous avons, ensemble, associé, dans un espace de liberté, autour de ces notions bien connues en tentant de les faire vivre, de les articuler du côté du sexuel et du transfert.

Entreprise délicate qui nous a mobilisés et que nous avons partagée avec Annie Anzieu au Pyla et Josef Ludin lors de ses séjours bordelais.

Nous n'aborderons pas ici le travail groupal, familial ni institutionnel et avons lié nos interventions avec la clinique de l'enfant, de l'adolescence, de l'adulte et la poésie. Lorsque cette présentation nous a été proposée, après avoir hésité en pensant aux théoriciens qui nous ont précédés, nous avons choisi d'en faire une partition à quatre voix qui peuvent se répondre en écho.

La temporalité et la fonction contenante

René Dinant

En préparant ce texte je me suis souvenu de nos premières rencontres pour ce groupe des ARCC et de nos discussions autour de notre argument. L'intitulé sur les enveloppes psychiques et le transfert ne s'est pas imposé spontanément.

Lors de nos échanges et associations à propos de nos patients nous évoquons plusieurs concepts que nous souhaitons travailler. La fonction contenante, le cadre, les contenants de penser, les enveloppes psychiques. Tous ces concepts nous renvoyaient tantôt au patient et à une théorisation métapsychologique, tantôt à l'analyste et à son fonctionnement ou son rôle dans la cure, tantôt au cadre et à ses modalités

Devant cette apparente hétérogénéité l'idée s'imposa d'adjoindre à notre réflexion le transfert, qui peut-être, amenait une certaine fonction liante par rapport à toutes les représentations que nous évoquions.

Pour notre travail de groupe, j'ai pensé que le fait d'avoir adossé le terme de transfert à notre réflexion sur les enveloppes permettait de mettre le processus analytique au cœur de notre réflexion, d'aller au-delà d'une réflexion trop métapsychologique et trop descriptive.

D'une certaine manière notre point de départ pourrait se résumer comme une mise en tension de deux situations

- Pour le nouveau-né, faisant irruption dans le monde des humains, comment se constituent, dans sa rencontre avec les pères et les mères eux-mêmes porteurs de leur histoire notamment sexuelle, ce que nous appelons les enveloppes psychiques

- Et pour l'analyste, dans la cure et l'actualité du transfert, quelles sont les modalités de leur développement ou de leur éventuel remaniement.

Par conséquent la théorie de la sexualité freudienne est également restée très présente tout au long de notre travail.

Plus personnellement, la dimension temporelle a attiré mon attention. Dans la cure, les questions de l'alternance présence-absence, de la rythmicité et du temps de la séance, la question de l'usage du silence et de son maniement sont restées prépondérantes. Au fond la temporalité me paraissait intimement lié à la question de la constitution des enveloppes psychiques et de la fonction contenante.

La spatialité dans le concept d'enveloppe psychique est souvent évoquée et décrite sans qu'il lui soit dédiée une dimension chronique.

Cependant, la description des fonctions de l'enveloppe amène rapidement à l'idée d'un processus d'enveloppe. Ce qui laisse entendre sa dimension temporelle tant dans sa construction que dans les conditions de son développement.

Pour amener cette question de la temporalité, je commencerai par un bref survol historique et ensuite par un détour philosophique et poétique.

Historiquement on peut faire l'hypothèse que la préoccupation des analystes a été initialement surtout centrée sur les contenus psychiques,

- fantasme inconscient,
- représentation de choses, de mots,
- objets internes.

Concepts que Freud a développés dans la première partie de son œuvre notamment autour du rêve, du mot d'esprit, de la psychopathologie de la vie quotidienne. La réflexion plus spécifique sur les contenants et les enveloppes ne s'est imposée que plus tard. Elle s'est initiée principalement en Angleterre, à la suite de la deuxième guerre mondiale, lorsque les analystes s'occupant d'enfants, (notamment Winnicott¹) ont accompagné les familles et les enfants séparés de leurs parents, lors de leur l'évacuation de Londres pendant le blitz. Les travaux qui en ont découlé leur ont permis

1 D. W. Winnicott : *Déprivation et délinquance*, Payot.

de décrire les conséquences des séparations précoces sur la structuration du psychisme infantile.

Plus tard en France, c'est en lien avec le travail « aux limites », avec des patients peu œdipiens, qu'est apparue cette préoccupation. Peut-être en réaction à la prépondérance des travaux analytiques autour du langage avec et dans la suite de Lacan.

Les conceptions des enveloppes psychiques que Didier Anzieu a déployées en France dans son travail sur le *Moi-peau*² appartiennent clairement à la dimension topique de la métapsychologie.

Dans la théorie freudienne on en retrouve les prémices dans l'élaboration de la théorie du Moi. Ainsi dès « L'esquisse d'une psychologie scientifique » (1895) Freud délimite une instance avec une sensibilité double, à la fois de traitement de l'excitation psychique interne et de l'attention aux perceptions pénibles ou aux objets de satisfaction rattachée au monde extérieur, donnant ainsi au Moi une fonction de pare excitation.

Suivront les travaux sur la métapsychologie du Moi jusqu'à la phrase de Freud dans « Le moi et le ça » (1923) que tous les théoriciens des enveloppes psychiques ont rappelée « le moi est avant tout une entité corporelle, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface ».

La théorie de la fonction contenante a également été développée par les psychanalystes anglais, notamment Bion, en analogie avec la relation mère enfant. La relation analyste patient étant reprise comme métaphore de cette interaction, là où s'originent les enveloppes individuelles. Les développements de Bion sur le concept de « capacité de rêverie de la mère » qu'il a appliqué au maternage, sont devenus une théorie populaire qui a bien sûr été appliquée à la relation patient-analyste, notamment avec les patients présentant des difficultés psychiques graves, entravés dans leur capacité de verbalisation.

La fonction alpha de la mère ou de l'analyste est censée contenir, traiter, recevoir les éléments bêtas, matériaux protopsychiques, ayant en quelque sorte besoin d'être « métabolisés » par un psychisme mature. Ici nous pouvons également citer Winnicott³ et ce qu'il nous dit de la relation mère enfant.

Penchons nous sur ce qu'il se passe quand l'enfant arrive

2 D. Anzieu : *Le moi-peau*, Dunod, 1985.

3 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1971.

au monde. L'enfant découvre le monde, en partie à travers le visage de sa mère. Que voit-il ? Winnicott nous dit que généralement ce qu'il voit : c'est lui ; en d'autres termes quand la mère regarde le bébé, ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit et ressent de son enfant. Cette rencontre sensuelle, visuelle, accompagnée de tous les autres sens, est une présence pour la psyché de l'enfant. Cette préoccupation primaire, ce *holding* comme le dit Winnicott, proche de la rêverie de Bion, est une situation globale, totalisante. Cette question de la présence globale de la mère à son enfant nous pouvons l'élargir à la situation de la cure et la mettre en lien avec la réflexion de Josef Ludin⁴ sur le transfert et ses différents axes qu'il développe dans son texte sur « La demi-vie du transfert »⁵ : il distingue trois modalités d'accès à l'inconscient ;

- par les thématiques,
- par le signifiant et
- par la fonction contenante.

Il considère la fonction contenante comme la genèse de la nature du transfert. Il nous rappelle à cette occasion l'expression de Melanie Klein de situation totale. Je cite Melanie Klein⁶ : « Nous sommes habitués, écrit-elle, à parler de la situation transférentielle (...) D'après mon expérience en démêlant les détails du transfert, il est essentiel de penser en termes de situation totale (*total situation*) transférée du passé au présent tout aussi bien que de penser en terme d'émotion, de défense, de relation d'objet. »

Cette notion de situation totale transférée du passé au présent, permet d'introduire une réflexion sur la temporalité dont nous avons écouté lors de nos journées du début d'année une réflexion par un autre Klein (je veux parler de Étienne).

Je poursuivrai par quelques mots de philosophes, dont la perspective sur le temps éclaire à la fois cette question de situation totale et cette notion de présence, de présent en opposition au passé et au futur.

Hannah Arendt dans le texte introductif de son livre *La*

4 J. Ludin : « Au-delà du sens la présence comme fondement du transfert », texte non publié.

5 M. Gribinski, J. Ludin, *Dialogue sur la nature du transfert*, « La demi-vie du transfert », « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2012.

6 M. Klein : *Le transfert et autres écrits*, PUF, Paris, 2001.

*crise de la culture*⁷ nous invite à une interrogation sur la nature du temps et, laissant de côté la flèche linéaire du temps, nous en donne une perception beaucoup plus conflictuelle. « L'homme se tient, dit-elle, sur une brèche dans l'intervalle entre le passé révolu et l'avenir infigurable. Il ne peut s'y maintenir que dans la mesure où il pense, brisant ainsi, par sa résistance aux forces du passé infini et du futur infini, le flux du temps indifférent. » Elle évoque Kafka, qui dans un texte de 1920⁸, conflictualise également le passé et le présent : « La scène est un champ de bataille où les forces du passé et du futur s'entrechoquent ; entre elles nous trouvons l'homme ». « Kafka précise que s'il veut seulement tenir, il doit livrer bataille aux deux forces. Par conséquent, il y a deux ou même trois combats qui se déroulent simultanément... » Cependant le fait qu'il y ait combat semble exclusivement dû à la présence de l'homme, sans qui les forces du passé et du futur se seraient neutralisées ou détruites. Le passé et le futur sont vus comme des forces. La vague du passé également est vue comme une force, et non comme dans presque toutes nos métaphores, un fardeau que l'homme doit porter sur ses épaules ; poids mort dont les vivants peuvent ou même doivent se débarrasser dans leur marche vers le futur. Ce passé dont la portée s'étend jusqu'à l'origine, ne tire pas en arrière mais pousse en avant et c'est contrairement à ce qu'on attendait, le futur qui nous repousse dans le passé.

Du point de vue de l'homme qui vit toujours dans l'intervalle entre le passé et le futur, le temps n'est pas un continuum ininterrompu ; il est brisé au milieu, au pont où il se tient ; et son lieu n'est pas le présent tel que nous le comprenons habituellement mais plutôt une brèche que son constant combat « sa » résistance au passé et au futur fait exister. Pour continuer dans le sens de Kafka, Hannah Arendt nous propose une métaphore physique « Théoriquement l'action des deux forces qui constituent le parallélogramme de forces où l'homme de Kafka a trouvé son champ de bataille devrait aboutir à une troisième force, la résultante dont l'origine serait le point où les forces se heurtent et sur lequel elles agissent. » Cette force diagonale serait, sous un certain rapport, différente des deux forces dont elle résulte. Les deux

forces antagonistes sont toutes deux illimitées quant à leurs origines, l'une venant d'un passé infini, l'autre d'un futur infini ; mais bien qu'elles n'aient pas de commencement connu elles ont un point d'aboutissement, celui où elles se heurtent.

La force diagonale, au contraire, serait limitée quant à son origine, ayant son point de départ là où se heurtent les forces antagonistes, mais elle serait infinie, étant le résultat de l'action concertée des deux forces dont l'origine est infinie. « Cette force diagonale, dont l'origine est connue, dont la direction est déterminée par le passé et le futur, mais dont la fin dernière se trouve à l'infini, est la métaphore parfaite pour l'activité de la pensée. » Cette diagonale de la pensée s'origine dans une rencontre, une sorte de big bang entre le passé et le futur entraînant une origine et une nécessité de la pensée, infinie comme le souligne également Bion⁹ dans ses théories.

L'être humain trouve son champ de bataille et la psychanalyse ses matériaux, dans cette brèche du temps qui fait écho au « zeitlos » de l'inconscient freudien. On pourrait également rapprocher de cette réflexion l'étonnant commentaire de Walter Benjamin du tableau de Paul Klee : *l'Angélus Novus* qu'il développe dans ses thèses sur la philosophie de l'histoire.

Walter Benjamin nous dit : « Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angélus Novus*. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.¹⁰ » Walter Benjamin, évoque la problématique

7 H. Arendt : Préface, *La crise de la culture*, Folio essais.

8 F. Kafka : *La muraille de Chine et autres récits*, « Folio », Gallimard, Paris, 1950.

9 W. Bion (1962) : *Aux sources de l'expérience*, PUF, 1979.

10 W. Benjamin, « Thèses sur la philosophie de l'histoire », *Essai II*, Denoël, Paris, 1971.

de l'Homme en face de l'Histoire. Il est question dans ce commentaire du sujet face à son histoire psychique. Cette mise en conflit du temps n'est pas sans faire écho à la problématique de la phylogenèse qui parcourt l'œuvre de Freud, particulièrement depuis *Totem et Tabou* avec le meurtre du père de la horde primitive et jusqu'au Moïse de *L'Homme Moïse et le monothéisme*. Freud y définit les instincts comme ayant conservé en eux des souvenirs de ce qui avait été vécu par les générations précédentes.

Henri Normand nous rappelle dans son article « Le transfert en héritage »¹¹ que « l'irruption du nouveau-né dans le monde des humains exige son lot de reconnaissances et d'identifications par la mère pour changer le statut de la mémoire du meurtre du père de la horde primitive ». Non seulement le meurtre a eu lieu, non seulement sa mémoire est inscrite dans les totems et les idéaux extérieurs à l'individu, mais il est également inscrit dans le lieu de l'instinct. Le processus de l'identification primaire conduit du hors temps instinctuel à la temporalité pulsionnelle de l'humain.

Freud nous dit également dans une note sur le complexe d'Œdipe que l'homme est assigné à chaque nouvelle génération à la tâche de s'affronter au complexe d'Œdipe jusqu'à son déclin.

Proche de ces réflexions, dans « La crainte de l'effondrement »¹², Winnicott à propos de patients dont il décrit la défense par la maladie psychotique, définit un paradoxe de la temporalité. Les craintes d'effondrement dont souffrent ces patients sont à mettre en lien avec quelque chose ayant déjà eu lieu. C'est la crainte de l'angoisse disséquante, dit-il, qui est responsable de cette organisation défensive. Lorsque Winnicott se demande pourquoi le patient continue d'être tourmenté par ce qui appartient au passé, il affirme que ce qui n'a encore pu être éprouvé, il le cherche et le redoute dans le futur. Dans son expérience, il estime qu'à certains moments d'une cure un patient a besoin qu'on lui dise que sa crainte qui détruit sa vie a déjà eu lieu. Dans ce contexte singulier le Moi est incapable d'intégrer quelque chose, de l'enclôre. Je cite encore Winnicott : « L'effondrement à

pu avoir lieu vers les débuts de la vie du sujet. Le patient doit s'en souvenir, mais il n'est pas possible de se souvenir de quelque chose qui n'a pas encore eu lieu. Dans ce cas la seule façon de se souvenir est que le patient fasse pour la première fois, dans le présent, c'est-à-dire dans le transfert, l'épreuve de cette chose passée. Cette chose passée et à venir devient alors une question d'ici et de maintenant, éprouvé pour la première fois. C'est l'équivalent de la remémoration, et ce dénouement est l'équivalent de la levée du refoulement qui survient dans l'analyse des patients névrosés » (op. cit.). Winnicott fait ici clairement allusion au transfert comme un présent. D'une autre façon le poète Jacques Prévert dans son poème *Pour faire le portrait d'un oiseau*¹³ nous invite à une réflexion sur le temps. Ce poème donne beaucoup à penser sur le processus analytique et la dimension temporelle dans la fonction contenante. Par rapport à ce que nous disait Winnicott sur la crainte de l'effondrement, il illustrerait plutôt une dimension moins traumatique des angoisses et une temporalité plus apaisée.

Pour faire le portrait d'un oiseau¹⁴

Peindre d'abord une cage
avec une porte ouverte
peindre ensuite
quelque chose de joli
quelque chose de simple
quelque chose de beau
quelque chose d'utile
pour l'oiseau
placer ensuite la toile contre un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi mettre de longues années
avant de se décider
Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant des années

11 H. Norman, « Le transfert en héritage », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°24, *Grandeur et solitude du moi*, In press, automne, 2011.

12 D. W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2000.

13 J. Prévert, « Pour faire le portrait d'un oiseau », *Paroles*, « Le livre de poche », Gallimard, 1949.

14 J. Prévert : *Paroles*, « Pour faire le portrait d'un oiseau ».

la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau
n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau
Quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond silence
attendre que l'oiseau entre dans la cage
et quand il est entré
fermer doucement la porte avec le pinceau
puis
effacer un à un tous les barreaux
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de
l'oiseau
Faire ensuite le portrait de l'arbre
en choisissant la plus belle de ses branches
pour l'oiseau
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent
la poussière du soleil
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter
Si l'oiseau ne chante pas
C'est mauvais signe
signe que le tableau est mauvais
mais s'il chante c'est bon signe
signe que vous pouvez signer
Alors vous arrachez tout doucement
une des plumes de l'oiseau
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.
Ce poème peut être entendu comme une métaphore
de la dialectique site analytique, situation analysante.
La temporalité s'y illustre, mettant hors temps social le
déroulement du processus. La fonction contenante
pouvant être mise en lien avec l'attente de l'oiseau.
Attente parée de qualificatifs qui ne nous laissent pas
indifférent comme analyste.

Se cacher derrière l'arbre = être hors de vue
sans rien dire = nécessité du silence
sans bouger... = mise à l'écart de la sensorialité.

La cage pourrait signifier l'outil technique du cadre
que nous mettons en place avec chaque patient.
Son effacement viendrait signifier la fin du processus
analytique et pour reprendre les mots de Jean-Luc Donnet
dans son livre *Un divan bien tempéré*¹⁵, l'épuisement du
site. Cet effacement correspondrait à l'intériorisation de

la fonction contenante, à la réussite de la constitution
d'une enveloppe psychique interne, condition de
l'épanouissement de la fonction du langage. Je verrais
pour ma part dans l'arrivée de l'oiseau un symbole de
l'avènement de la parole dans toute sa fonction. La
capacité à chanter serait l'aboutissement réussi du
processus analytique ?

Nous pourrions inclure ici une réflexion sur la durée de la
séance et noter ce que Jean-Luc Donnet nous rappelle
dans *Un divan bien tempéré*, lorsqu'il nous parle de
l'utilisation du site analytique qu'il définit comme une
rencontre de la répétition agie et de l'interprétation.

Il nous met en garde contre la tentation d'assimiler le site
analytique à un site uniquement langagier où le trésor
du signifiant, selon la belle expression de Lacan, serait
l'unique accès au processus inconscient. Avec pour
conséquence que la pratique de la scansion agie vienne
mettre à mal la qualité de la présence de l'analyste,
comme si le présent de la séance n'était plus assuré.
La séance analytique, chaque séance sur la totalité
de la durée de la cure, s'effectue dans un « présent
perpétuel ».

Cela pose la question de la fiabilité de la mémoire
se réclamant d'un passé, et inciterait à penser que
la cure a pour objectif surtout la conscience d'une
historicité, ce qui est très différent effectivement de la
réalité historique. L'aboutissement d'une psychanalyse
serait dès lors, non pas de reconstruire un passé cohérent,
mais plutôt de découvrir une autre cohérence historique
que celle à laquelle on croyait avant l'analyse. Cette
nouvelle cohérence (nouvelle enveloppe) entraînant
une autre conviction, une nouvelle conviction qui, dans
l'après-coup, se ferait organisatrice, et que l'on pourrait
rapprocher de la construction en analyse que Freud
développe dans un de ses derniers textes.

Tout au long de l'histoire de la psychanalyse la question
du transfert a structuré les apports techniques.

Évelyne Séchaud nous le rappelle dans son texte sur
« La psychanalyse et l'amour »¹⁶, à propos de l'histoire
de Sabina Spielrein et de son analyse avec Carl Gustav
Jung, dont on sait qu'elle fit naître entre eux une histoire
d'amour. Freud, sollicité dans cette situation, proposera

¹⁶ E. Séchaud, « Sabina Spielrein ou la psychanalyse et l'amour », *L'Évolution psychiatrique*, Elsevier Masson.

¹⁵ J.-L. Donnet, *Le divan bien tempéré*, « Le fil rouge », PUF, 1995.

ensuite de nouveaux jalons à la technique analytique. La nécessité de structurer la situation analytique, de la recentrer sur le champ du langage et de comprendre comment opère sur l'analyste le ou les transferts qu'il suscite.

C'est en 1913 que Freud, dans « Les débuts du traitement », définira ce qui permet d'instituer un dispositif qui prendra valeur de contenant fiable et permanent, avec ses repères spatio-temporels : lieu, position allongée, nombre de séances et durée. Le paiement des séances d'absence du patient, sans possibilité de les annuler, signifiant parfaitement que la présence de l'analyste s'inscrit au présent de la séance, à la fois symboliquement et réellement. C'est ce qu'il est demandé au patient de payer

Pour conclure sur la temporalité et la présence :

L'analyste pendant le temps de la séance avec sa métapsychologie rêvante, assure une qualité de présence, et de présent dans cette brèche du temps dont nous parle Hannah Arendt. Le cadre de la séance est plus qu'un dispositif et peut être davantage qu'un contenant. Il est le reflet d'une éthique de la psychanalyse privilégiant l'éthique de la technique, ce qui structure aussi notre identité à l' APF.

De la sensorialité à la liaison : la fonction contenante

Anne Serisé Dupuis

La psychanalyse dans son évolution a abordé l'histoire du psychisme humain et de ses avatars en travaillant sur trois plans différents, simultanés et mêlés :

- D'abord sur celui de la parole et du langage où le fait de parler, d'être écouté, soulageait le patient, agissait comme une décharge apaisante. La patiente de Freud à ses débuts, Emmy von N, en lui disant « d'un ton très bourru de la laisser raconter ce qu'elle a à dire », lui a fait conceptualiser ce mouvement de retrait de l'analyste avec la règle fondamentale comme voie d'accès à l'inconscient.

- Le deuxième axe est celui du développement de la théorie avec l'interprétation des rêves. Freud a mis en avant l'importance de la sexualité, de la sexualité infantile et du complexe d'Œdipe qui ont fait tellement scandale. On est du côté du savoir et de l'interprétation, ce qui n'est plus le cas pour le troisième axe.

- Au vu de ce qui se passait entre le patient et son analyste, avec les mouvements émotionnels particuliers qui étaient agis, la question du transfert s'est posée. Le transfert qui reste la partie la plus difficile et la plus essentielle de notre travail. La vie émotionnelle du patient trouve un espace dans lequel elle puisse être reçue, contenue. Il y a un en deçà du langage. Cette question a entraîné celle des espaces psychiques et des limites développés par l'école anglaise puis en France par Didier Anzieu avec la théorisation du « moi-peau » : peau psychique souple, interface protectrice et lieu d'échange. Dans cette perspective, on peut entendre la demande actuelle de certains patients : « parlez-moi » comme celle d'un enveloppement sonore, celle d'une enveloppe de cohésion autant que celle de sens¹.

Ceci se retrouve dans le travail de José Bleger, psychanalyste argentin, qui s'intitule : « Psychanalyse du cadre psychanalytique » publié dans *Symbiose et*

*ambiguïté*². La situation analytique comprend à la fois le processus et le cadre analytique. Dans l'analyse idéale, le cadre ne fait pas problème puisqu'il reste un ensemble de constantes, les variables se trouvent dans les processus. Dans les hypothèses de Bleger, le cadre peut s'analyser. Dans celui-ci est déposée la partie la plus primitive du patient, le maintien du cadre permet l'analyse de la partie psychotique du patient, lieu de la compulsion de répétition parfaite. Si le cadre est instauré par l'analyste et reste constant, celui du patient peut être un peu ou très différent. En tous cas, il est autre et porteur d'éléments transférentiels. Exemple : le patient qui refuse de dire bonjour, au revoir, de serrer la main. Dans le poème de l'oiseau de Prévert dont nous avons parlé René Dinant, on peut voir à l'œuvre la fonction du cadre de l'analyse : dessinez la cage en premier, l'oiseau va y venir, mais il faut beaucoup de patience, ensuite vous pouvez effacer la cage, mais tout doucement pour que l'oiseau ne s'envole pas. La question du cadre rejoint ici celle des processus de l'analyse. Le cadre est indispensable à l'analyse mais en tant que tel, il n'est pas très intéressant. Le cadre dont l'analyste est le garant, est figé pour l'analyste et le patient. C'est le patient qui le sexualise mais aussi, c'est l'analyste qui peut autoriser ou non cette sexualisation. Pour le dire autrement, le cadre s'imprègne progressivement du sexuel à partir de la relation transférentielle. Il peut être mis à mal, effracté par le patient qui s'en empare, s'en sert pour éprouver ses propres limites et les assurer. Mais la contenance est en réalité assurée par la présence de l'analyste garant du cadre, cette présence est sexuelle, probablement œdipienne.

L'enveloppe psychique est une zone de démarcation entre le monde intérieur et le monde extérieur. Mais aussi une délimitation d'espaces plus ou moins stables

1 Didier Anzieu et al. : *Les enveloppes psychiques*, Dunod, pp. 1-22, p.24.

2 José Bleger : *Symbiose et ambiguïté*, PUF, 1967- ou dans *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1979, pp.255-285.

au sein du psychisme. Ceci renvoie à la notion de contenant. Dans le *Dictionnaire historique de la langue française*³, Alain Rey nous rappelle que : « Contenant est le participe présent du verbe contenir (tenir-avec) qui a été substantivé en 1080. Il a le sens littéral de « maintenir ensemble, enfermer en soi, réprimer », puis à la forme pronominale il a la signification de « manière de se conduire, de se comporter ». Au XIII^{ème} siècle, « contenant » avait un sens concret qui s'appliquait à une surface. À partir du XVI^{ème}, il s'est maintenu en parlant de récipient qui contient. »

Freud, dans son œuvre, envisage le Moi comme une enveloppe psychique avec un aspect contenant. Dès *L'Esquisse* (1895), le Moi est une instance qui délimite le monde perceptif extérieur et le monde psychique interne grâce à deux fonctions : celle du jugement et celle de l'attention. Dans *Le moi et le ça* (1921), il écrit : « Le Moi n'est pas seulement un être de surface, mais est lui-même la projection d'une surface. » Dans *Malaise dans la culture* (1929) il reprend cet aspect du Moi. Si le Moi primaire est large au début, il se sépare peu à peu du monde extérieur et a pour conséquence que le Moi mature a des frontières plus resserrées : il n'est qu'un reste « ratatiné ». Ceci peut se modifier lors par exemple de l'état amoureux ou de la pathologie puisque les limites du moi redeviennent floues.

Pour illustrer mon propos, je vais vous faire partager quelques moments d'une cure avec une enfant présentant des traits autistiques accentués.

Julie est une belle petite fille de 4 ans et demie. Quelque chose d'énigmatique et d'aérien émane d'elle, peut-être en relation avec ses mouvements souples, harmonieux et plutôt lents. Elle a de beaux cheveux clairs, longs et bouclés. Elle porte des vêtements bien choisis m'évoquant le folklore ou le conte merveilleux et accentuant son côté « poupée ». Elle porte toujours une touche de rouge.

La première année elle est restée mutique et ne dessinait pas en séance. Mais elle jouait beaucoup avec une gestuelle sur le versant de la communication. Elle me faisait savoir qu'elle tenait beaucoup à mon attention en répétant parfois les séquences plus lentement et en me regardant avec insistance. Il me semblait très important

pour elle de me montrer, de me faire partager son monde interne. Le temps passé avec elle me semblait court. Elle a ensuite commencé à gribouiller. Très vite après, elle a demandé que je trace le contour de ses mains au crayon sur une feuille, puis, dans la foulée, ses dessins sont devenus représentatifs.

Chaque début de cette succession de séances mutiques se déroulait de manière identique. Lorsque j'allais la chercher dans la salle d'attente, son visage prenait une expression de joie, avec un regard pétillant et vif. Mais ce mouvement de vie s'éteignait aussitôt qu'il était émis comme une étincelle.

Elle devenait alors entièrement une petite fille « modèle », presque une automate en se tournant dans la direction de la salle de psychothérapie. Son visage perdait toute expression, c'est-à-dire n'exprimait ni joie, ni peine, ni accablement, ni ennui, rien... Il y a 3 portes entre la salle d'attente et le bureau dont celle du milieu qui se referme toute seule. Elle avançait devant moi, bien droite, avec une certaine lenteur dans le couloir comme un petit explorateur d'infini pour s'arrêter à chaque fois devant la porte entrebâillée. Elle attendait bien raide devant cette porte comme si il n'y avait pas de porte devant elle, comme si je ne la suivais pas dans ce couloir, comme si elle n'était pas dans le couloir. Interdit du toucher ? Obstacle ou vide infranchissable ? Absence de représentation de porte ? Ce rituel ne s'est pas modifié. Je devais à chaque fois ouvrir la deuxième porte. Elle franchissait alors les 2 mètres qui la séparaient du bureau en courant et refermait la porte du bureau sur elle. Elle était dedans, moi, dehors. Avec ce petit jeu répétitif et stéréotypé de caché-trouvé je me demandais ce qu'elle faisait disparaître : elle, moi, la situation. Je parlais derrière la porte et petit à petit, elle ouvrait et nous poursuivions la séance sans qu'elle ne prononce un mot. Elle pouvait franchir la porte ouverte, elle ne pouvait pas toucher la porte entre-ouverte ni se glisser par l'espace existant, ce qui était possible, et elle pouvait refermer vivement la troisième porte.

L'appréhension du temps lorsque j'étais avec elle, était particulière. C'était comme si le temps n'existait pas : à la fois infini et très bref. Cela m'évoquait le temps du rêve. Pendant une période elle ne pouvait ouvrir sa boîte de jeux. Elle levait tout doucement et très peu le couvercle pour le refermer rapidement. J'ai fini par lui dire qu'elle

³ *Dictionnaire historique de la langue française*, in Alain Rey sous dir., nouvelle édition juillet 2010, Dictionnaire Le Robert.

craignait qu'il n'y ait des choses très méchantes dans la boîte. Elle a pu alors, immédiatement ouvrir sa boîte aisément toute grande et jouer.

Pendant les 14 premiers mois, voici comment nous travaillions ensemble.

Je recevais le matériel tel quel, je le commentais, je le paraphrasais : exemple : « le poupon tient en équilibre instable. »

J'étais attentive aux mises en scène muettes qu'elle m'adressait. Son regard était souvent périphérique, perpendiculaire au mien avec des instants de regards très vifs suivis de sourires de satisfaction. Et une autre scène avait lieu. Je mettais en mots les émotions que je ressentais, les fantaisies que j'imaginai. Exemple : Après avoir couché, dressé, tapoté le poupon sur le ventre et sur la tête, elle le posait dans un angle du mur. Je dis : « On est bien rassuré dans un petit coin. » Ou lors d'une fin de séance, quand elle se met à suivre du doigt les coutures du fauteuil, je dis : « tu vérifies avant de partir que les coutures sont solides, que les choses tiennent bien ensemble. »

Je dois cette approche à l'enseignement de Geneviève Haag et de James Gammill au cours du séminaire clinique qu'ils animaient rue Saint Dominique à Paris au sujet de jeunes enfants autistes ou ayant des traits autistiques. Mon questionnement à propos des enfants autistes de l'hôpital de jour dirigé par Pierre Lafforgue à Bordeaux, m'avait incitée à participer à leur séminaire. Lors d'une des premières séances, à l'occasion d'une goutte s'échappant de son nez, je lui tends un Kleenex. Elle le prend, effleure son nez et joue toute la séance avec. Elle le déplie, le tient par un coin, tourne sur elle-même, l'agite, le laisse tomber, se met à la place du mouchoir sur le sol puis en fait une boule qu'elle tient plus ou moins serrée dans sa main. Elle se tient droite, immobile regarde cette boule qui devient plus ou moins volumineuse. Ceci m'évoque les formes autistiques telles qu'en parle Frances Tustin, psychanalyste anglaise, élève de Melanie Klein et de Bion et dont l'essentiel de l'expérience tourne autour de l'autisme⁴. Elle a fait une intervention à l'APF invitée par Annie Anzieu.

Tustin nous dit : « L'enfant autiste produit des formes qui sont des rudiments de la notion de frontière enfermant un espace. » On peut se représenter cela avec la

sensation que donne un objet tenu dans la main sans être serré. Pour lui c'est juste une forme. Pour l'autiste, les sensations tactiles ont une plus grande importance que les sensations visuelles ou auditives. Si les sensations-formes chez les enfants normaux rejoignent les formes communément partagées, les formes autistiques chez les enfants autistes, leur restent personnelles.

Une autre goutte arrive sur le nez de Julie. Je parle de la sensation de mouillé sur son nez. Le mouchoir toujours en main, elle sort sa langue et avec le bout de sa langue touche le bout de son nez en me regardant. Elle semble trouver des relations entre le regard et le tactile.

Son intérêt pour cette feuille de papier blanc devenue une boule dans sa main, m'a beaucoup intriguée à l'époque. Et je fais l'hypothèse qu'elle expérimentait par les sensations procurées, des éléments de limites corporelles et psychiques. Quelque chose d'une fonction contenante archaïque mais vivante était en jeu avec le sentiment de sécurité de pouvoir s'en séparer et de le retrouver, le contraire de la déchirure.

Julie pouvait passer toute la séance assise près de moi à jouer en me tournant le dos. « Tu me tournes le dos ! Je ne vois pas ce que tu fais. Je suis là avec toi ! Je suis là dans ton dos comme un bon dossier. » Ma présence, ainsi avec elle pouvait avoir valeur d'appui, « d'objet d'arrière-plan » comme en parle James Grostein, psychanalyste américain⁵, qui a travaillé sur la schizophrénie et la régression. Il parle « d'objet d'arrière-plan » pour préférer ensuite le terme de « présence d'arrière-plan » qui est nécessaire à la constitution d'un espace psychique. Des moments comme celui-ci, de même que le silence ou le sommeil du patient dans l'analyse d'adulte, n'est pas un repli ou n'est pas qu'un repli. Il y a aussi les aspects positifs de la capacité d'être seul en présence de quelqu'un, tels qu'en parle Winnicott. L'expérience fondamentale en est : « L'expérience d'être seul, en tant que nourrisson et petit enfant, en présence de la mère. »⁶

Peut-être pour Julie, pour le patient adulte, ce sont des moments où ils peuvent, pour reprendre l'expression de

5 James S. Grostein 1981 : "Primal splitting : the background objet of primary identification and other self objet", *Splitting and projective identification*, Arosion Eds, New York, p 77-89. Article présenté par G. Haag à la Société psychanalytique de Paris sous le titre : « Néant, non-sens, chaos et le trou noir ».

6 D. W. Winnicott : « La capacité d'être seul », *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, 1958.

4 Frances Tustin : *Le trou noir de la psyché*, Seuil, 1989.

Michel Gribinski⁷, « négativer » l'analyste pour l'inventer ensuite.

Lors d'une nouvelle séance sans parole, elle s'était allongée sur les poufs colorés et se masturbait. Ce jour là, je n'en pouvais plus de me sentir exclue en sa présence. En 1771, l'Abbé Dinouard, prédicateur originaire d'Amiens, exilé à Paris et fervent adversaire des philosophes des lumières, dans son traité sur *L'art de se taire*⁸, relève que l'on ne doit cesser de se taire que, lorsqu'on a quelque chose à dire, qui vaut mieux que le silence. La parole est un risque, un risque de dépossession de soi. Et il introduit la question d'un « art de faire quelque chose à l'autre par le silence ». C'est bien ce qui m'arrivait : je me sentais vide, décontenancée, j'avais l'impression que tous mes mots et mon attention étaient sans intérêt, qu'elle m'avait épuisée en vain.

Pour m'ébrouer des sentiments dépressifs qui m'envahissaient, je lui ai parlé de l'incident rapporté par son grand-père qui l'avait accompagnée : l'après-midi même, elle était tombée dans une mare d'eau et avait été toute trempée.

Elle s'est mise à dessiner une petite fille avec un nœud sur la tête, les bras écartés dont les mains portaient des fleurs, et puis de longs cheveux bouclés et enfin de nombreuses et grosses larmes qui tombaient de ses 2 grands yeux bien ouverts sur tout le visage et le cou. Elle avait déjà dessiné cette fillette bouleversante quelques séances plus tôt. J'avais alors parlé de la tristesse de son personnage, tristesse qui était tempérée, déniée, cachée par le nœud dans les cheveux, les fleurs dans les mains pour faire « heureux ». De cette grande tristesse qu'elle porte en elle, dont elle me fait part et dont on se préoccupe. À vrai dire je pensais aussi à celle de sa mère.

Cette fois-ci, elle rajoute quelques traits ondulants aux pieds de la fillette. Pensant à sa chute, je dis : « On dirait l'eau de la mare ». Et elle dit très distinctement : « C'est l'eau dans le trou ». Elle m'a surprise par la facilité apparente avec laquelle elle a utilisé un langage précis, exprimé d'une voix claire, assez forte et sans hésitation. Je suis très émue.

7 Michel Gribinski, Josef Ludin : *Dialogue sur la nature du transfert*, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », PUF, mai 2005, p.46.

8 Abbé Dinouard : *L'art de se taire*, Editions Jérôme Million, Paris, mars 2000.

Cela m'évoque le « trou avec le méchant piquant » de Frances Tustin⁹.

Je dis à Julie qu'elle a eu peur que cela ne soit un trou très méchant. Sur ce, elle continue le dessin avec sur la droite un petit personnage sans bras droit, en costume quadrillé, à l'air menaçant et à la bouche ouverte.

Notre travail psychique, qui avait fini par devenir éprouvant, avait sans doute permis la constitution d'un espace psychique moins océanique, moins dénué de limites. Même inquiétant puisqu'il n'a pas de fond, cet espace a valeur de construction puisqu'il est limité et qu'il est issu de notre relation. Elle a pu pour la première fois représenter un espace contenant ses frayeurs et sa sensorialité. Cet espace est suffisamment bordé pour qu'elle puisse prendre le risque de la parole sans prendre celui de se répandre elle-même. Josiane Chambrier Slama¹⁰ dans son article sur l'enjeu du sexuel infantile, nous invite à « border le gouffre » au cours du travail analytique avec une jeune femme. La séance analytique peut produire des effets de « bord de gouffre ».

À partir de là, Julie parle en séance. À la séance suivante, avec le plus grand sérieux, elle met en scène une longue séquence de jeu avec une grande application. Elle veut que je la joue en même temps qu'elle, que je fasse exactement les mêmes gestes qu'elle, comme si j'étais son image dans le miroir. Elle veille à exécuter la séquence suffisamment lentement pour que mon geste soit tout à fait identique au sien : elle me donne un biberon et un poupon et fait de même. On joue « le bébé ». Nous donnons chacune le biberon à notre bébé. Puis il faut lui donner à manger avec une assiette et un couvert. Les enfants mangent « de la viande », puis elle amène un poisson et une tomate. Je m'étonne ! Elle : « Elle grandit ». Ensuite elle tient le poupon en l'air bien droit puis, tout doucement, le penche vers le sol. « Elle devient vieux ». À la fin, les 2 poupons sont allongés sur le sol côte à côte. Et elle recommence ensuite la séquence entière de tous les âges de la vie avec le poupon mais sans mon intervention.

Elle termine la séance en se levant. Elle se tient debout, les bras écartés, son poupon en main et se met à tourner

9 Frances Tustin : *Le trou noir de la psyché*, Seuil, 1989.

10 Josiane Chambrier-Slama : « Border le gouffre. Un enjeu du sexuel infantile », *Revue française de psychanalyse*, n°3, *Le sexuel infantile en séance*, PUF, 2008.

en rond autour d'elle-même, ce qui peut évoquer une mise en scène du monde tourbillonnaire de l'autisme. Mais à ce moment de notre travail, il me semble que, par ce tournoiement, elle est plutôt en train d'expérimenter, de vivre la sensation physique d'une enveloppe qu'elle trouvait.

Le poupon, c'est elle, c'est moi, c'est son grand-père qui est âgé ou sa mère qui a dû cesser de la nourrir puisqu'elle était atteinte de lymphome peu après sa naissance. Alors que son visage reste impassible comme d'habitude, elle me fait partager ses angoisses de fuite de la vie, de mort, de séparation. Elle prend plaisir à les jouer d'abord avec moi, puis seule et enfin à les mettre en scène avec son propre corps.

Tout cet ensemble pourrait évoquer le signifiant formel tel qu'en parle Didier Anzieu¹¹ et qui s'articule directement à la notion de contenant psychique comme le fait remarquer Laurence Khan dans *L'écoute de l'analyste*¹². Cependant, si la dimension spatiale ici est évidente, « l'affreuse douleur » ne peut être mise en avant, non parce qu'elle n'existe pas mais parce qu'elle est dans l'impossibilité d'être exprimée. La patiente d'Anzieu, Marie, ressentait sa peau se rétrécir comme peau de chagrin, et ceci par le nombril. « Comme l'eau s'engouffre par le trou d'évacuation » avait-elle précisé. Ici le mouvement est inverse. Julie a maintenant à sa disposition un espace pour recueillir des sécrétions corporelles et leurs équivalents. Elle peut ensuite parler sans risquer de se perdre et envisager le temps qui passe même si c'est à la manière de l'énigme du Sphinx.

Au cours de nos rencontres nous avons buté sur la notion d'identification projective, défense archaïque décrite par Melanie Klein. Elle l'a illustrée dans *Envie et Gratitude* à l'aide de Fabien, le héros du roman *Si j'étais vous* de Julien Green. Nous en avons à l'esprit essentiellement l'aspect pathologique et nous avons du mal à nous représenter les différents mouvements qu'elle implique jusqu'au changement de perception de la personne qui recevait les projections. L'identification projective normale, peu visible dans l'œuvre de Melanie Klein dans un premier temps, m'a fait toucher du doigt les résonnances qui étaient agies. Et avec les questions

de Bion auprès de ses patients très en difficulté dont il nous parle dans « Réflexion faite », tout ceci a fini par lui faire cristalliser la notion de « Rêverie maternelle » ou de « fonction alpha ». Il s'agit là d'un mouvement d'échange très normal et complètement nécessaire au développement harmonieux de l'enfant. Lors de cette communication primitive étayée sur les éprouvés corporels, il y a certes projection mais aussi réception, transformation d'éléments inassimilables en expériences peu à peu mentalisables. Ceci est toujours mêlé à la vie émotionnelle de la personne qui reçoit les projections d'élément bêta. Le prototype est : la peur de mourir. Il n'est pas question d'annuler la frayeur ce qui renverrait le sujet à sa solitude. Mais par des mouvements psychiques d'allers et retours, de la rendre supportable, de pouvoir vivre avec, de l'humaniser.

Par ailleurs James Gammill fait remarquer dans « Réflexions sur l'écoute psychanalytique et l'écran du rêve »¹³ que Sophocle en parle dans *Œdipe roi* (420-421). Tirésias revenant de Delphes et sachant les menaces qui pèsent sur Œdipe ignorant et incrédule lui dit : « Où tes cris n'iront-ils pas demander asile ? Quel (Mont) Cithéron ne les répercutera en harmonie ». Ou bien dans la traduction de Jacqueline de Romilly : « En quel lieu ton cri n'irait-il pas jeter l'ancre, et de quelle falaise ta voix bientôt n'éveillera-t-elle pas les échos ». Sophocle met en mots que le pire est qu'il n'y ait pas de lieu pour recevoir les malheurs et qu'ils ne puissent se répondre, résonner en écho avec personne. D'où l'importance du mot grec : *symphonos* traduit par : harmonie, échos. Sophocle insiste plus loin dans le texte, sur la gravité du crime par la bouche de Créon (1425) s'adressant à Œdipe, et il reprend le thème de l'absence de possibilité de lieu de réception de la problématique : « Si vous avez perdu tout égard pour les lignées humaines, respectez au moins le Foyer qui nourrit toutes choses, le Soleil qui règne sur nous : ne laissez pas ainsi étaler au jour un sacrilège si abominable, à qui la terre, ni l'onde sainte, ni la lumière ne pourront donner asile ! » Le bannissement hors de l'humain est total. Rien ni personne ne peut recevoir ni comprendre le crime d'Œdipe.

Sophocle dans sa tragédie nous a aussi parlé de la fonction contenante.

L'espace psychique d'un sujet et ce qu'il contient,

11 Didier Anzieu et al. : *Les enveloppes psychiques*, Dunod.

12 Laurence Khan : *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, « Le fil rouge », PUF, fev 2012, p 116.

13 James Gammill : *À partir de Melanie Klein*, Ed Césura, 1998, p. 43.

semblent ne pouvoir émerger et se développer que du fait de l'intervention d'un autre espace psychique contenant situé à l'extérieur du sujet et qui renvoie par l'écho qu'il produit un modèle que le sujet s'approprie à sa façon.

Ceci rejoint le travail d'Henri Normand autour de la « préhistoire personnelle ». L'Œdipe maternel mis à disposition de l'enfant lui permet d'entrer dans son histoire et par cette transmission inconsciente d'avoir accès à l'héritage phylogénétique de l'espèce.

Pour conclure :

Parler de l'idée de contenant et de contenu, est-ce de la psychanalyse ? Bion, lui-même, était pris d'un doute¹⁴ quant à en faire un des éléments de la psychanalyse. Et il se réfère au concept kantien de « chose en soi » : il n'est pas connaissable, mais ses qualités primaires et secondaires le sont. Il considère que ces phénomènes contenant-contenu ne sont connus qu'en tant que qualités secondaires ; qu'il lui est utile d'en postuler l'existence, comme une chose en soi postule l'existence de quelque chose qui n'a pas d'existence.

Michel de M'Uzan dit ne pas travailler avec les concepts de contenants psychiques mais il peut dire à une patiente dans un moment critique de la cure : « Vos contours sont dans ma poche ». Par ailleurs, dans le chapitre : « Travail du Trépas »¹⁵ au sujet de l'approche des personnes en fin de vie, il a présenté ce qui est, pour moi, le modèle de la situation transférentielle dans l'analyse et aussi celle des espaces psychiques qui perdent leurs limites. Il note que certaines personnes proches de la mort sont parfois insupportables car elles demandent trop à leur analyste, qu'il se produit un « mouvement d'allure « phagocytante » que l'entourage du mourant a de

plus en plus de mal à tolérer. » Il se produit une sorte « d'expansion indéfinie de l'être psychique » qui tend à « inclure » et à « dissoudre » l'autre en lui¹⁶. Les limites du moi sont mises à mal, les frontières du moi deviennent floues. Ceci peut ne pas être permanent et n'apparaître que lorsque les conditions de sécurité interne sont mises à mal par les douleurs et les angoisses. On retrouve cela dans les moments féconds de l'analyse.

Pierre Fédida évoque¹⁷ un mouvement de cet ordre dans la régression en cours d'analyse qui touche l'analysant et l'analyste. Avec les limites qui deviennent incertaines et un retour à des processus primaires comme celui d'une « membrane de vibration ». La vie émotionnelle du patient trouve un espace où elle peut être reçue, contenue. L'espace de l'analyse est un espace qui contient et transforme les émotions à l'aide du psychisme de l'analyste.

Josef Ludin nous propose dans : Dialogue sur la nature du transfert¹⁸ que certains aspects du transfert font penser qu'il est aussi un agir, sans remémoration, sans mots, mais reproduisant un événement qui a eu lieu et qui n'a pas eu de lieu. Le transfert est un agir. Cette proposition est accentuée par Michel Gribinski¹⁹, qui pour sa part, relève qu'il y a de l'inconnu, de l'agnosie dans le rêve qui nous trompe sur l'objet alors que le transfert trompe l'objet en lui faisant jouer un rôle qu'il ne connaît pas. Et, je cite : « à l'opposé du transfert qu'il faut deviner, qui a lieu sans mots, qui est de la nature d'un acte, le rêve a semblé un texte à traduire. »²⁰

16 Id., p. 196.

17 Pierre Fédida : *Par où commence le corps humain*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF.

18 Michel Gribinski, Josef Ludin : *Dialogue sur la nature du transfert*, « Petite bibliothèque de psychanalyse » PUF, mai 2005.

19 Id., p. 59.

20 Id., p. 56.

14 Bion : *Éléments de psychanalyse*, « Bibliothèque de psychanalyse », PUF, p.15.

15 Michel de M'Uzan : *De L'Art à La Mort*, Gallimard, pp.182-199.

Espaces psychiques, transfert, transformations

Marc Delorme

Perrine est une jeune fille de 17 ans, elle vient me voir en consultation à l'hôpital, après s'être « coupée volontairement ».

Elle m'explique très calmement qu'elle s'est coupée avec le rasoir de son père, car elle ne supportait pas de retrouver ses parents, à la fin de sa semaine d'internat. Elle répond à mes questions de manière un peu floue et je finis par lui demander si elle veut bien me montrer ses coupures, en pensant - comme c'est souvent le cas dans ce type de consultation à l'hôpital - qu'elle s'est coupé l'avant bras ou le poignet.

À l'instant même, d'un geste vif, elle enlève sans un mot le pull qu'elle porte à même la peau, me laissant voir son torse nu, ses seins entourés de multiples scarifications qui parsèment sa peau de larges rayures en tous sens, comme une sorte de dessin vivant ou de sculpture en mouvement.

On devine la largeur de la lame de rasoir, qui a en quelque sorte « pelé » l'épiderme comme un fruit, laissant voir des rubans de traces rouges, droites ou sinueuses, sur toute la face antérieure du thorax et de l'abdomen jusque sur les côtés. Entre chaque bande rouge, émergent seulement quelques centimètres de peau saine. Les bras et les avant-bras sont également marqués, jusqu'au poignet. Elle a *délicatement* contourné ses seins qui sont épargnés, ainsi que le cou et le visage.

Le tableau autant que la scène sont saisissants, partagé entre la surprise et l'effroi, je reste sans mot.

Le corps est certes ici attaqué, *via* son enveloppe cutanée, de façon pourrait-on dire nettement marquée par le masochisme et la destructivité. Pourtant ne peut-on y voir aussi, en se décalant comme nous y invite Catherine Chabert¹, une tentative de figuration par l'acte sur le corps d'un *Moi-corps* saisi par la dynamique pubertaire, d'un corps en train de prendre forme, en attente instable, angoissante, avant d'advenir à un état « *adultus* » c'est-à-dire « grandi » ? On pourrait y voir en effet une façon

non verbalisée de figurer le sentiment d'impasse, face au débordement émotionnel et pulsionnel de l'adolescence. Cette « présentation » du corps pubertaire en souffrance, n'est-elle pas aussi la marque, par le moyen surprenant de la « pelure du corps », d'une voie médiane entre la *variable d'enveloppe* et la *variable de pénétration* ? Variables qui définissent, nous rappelle Didier Anzieu² (1974), la notion d'« image du corps », ou d'« image des limites du corps », préalables aux notions de *Moi-corps* et de *Moi-peau*. Une pelure manifestant la tentative douloureuse de constitution d'une forme psychique à partir d'un acte agressif sur le corps propre, en analogie avec le travail du sculpteur qui procède « *per via di levare* », tailler dans le vif pour enfin devenir soi.

Dans un registre qui porte plus clairement l'empreinte du transfert, m'est venue à l'esprit la parole d'une patiente en analyse depuis plusieurs années.

« Quand je vous ai croisé à la boulangerie, j'ai eu un coup violent, un coup au cœur... vous étiez avec un jeune garçon, votre fils je suppose, vous aviez votre main sur son épaule, sur son cou, il était souriant, il avait l'air très heureux. Cette protection qui était visible dans votre attitude avec votre fils, m'a beaucoup touchée parce qu'elle m'a amenée instantanément à penser : voilà, c'est ça qui m'a toujours manqué ! C'est ça que je n'ai pas eu - enfant - et que j'ai toujours cherché en vain... Jusque-là je n'y avais jamais pensé de cette façon, jamais je n'avais compris que c'était ça qui me manquait avec mon père... que je n'avais pas trouvé non plus avec mon mari, cette admiration, cette image protectrice qui me faisait défaut... sans que je le sache !... Ça a été comme une révélation violente et douloureuse... ça m'a fait un choc... je ne voyais plus que ça et ça effaçait tout le reste. »

Ce projet de travail, qui a pris corps sous la forme d'un ARCC, sur le thème *Enveloppes psychiques et transfert*, est né pour moi d'abord de la clinique telle qu'elle se

1 C. Chabert, « Le passage à l'acte, une tentative de figuration ? », *Adolescence*, Monographie, ISAP, 2000, pp.57-62.

2 D. Anzieu, « Le moi-peau », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°9, 1974.

présente, comme je viens de vous l'indiquer, mais aussi du croisement entre ces questions cliniques et l'intuition qu'il y avait là quelque chose à voir avec la notion de contenance, de protection et d'enveloppe, comme dimension fondatrice, comme établissement d'un champ ou d'un espace *en train de*, s'ouvrir, prendre naissance, prendre forme. (Évoque le suffixe « ing » de la forme progressive, utilisée si souvent et de façon significative par Winnicott : *being, playing, holding, etc.*)

Ici, chez cette patiente, surgit la prise de conscience instantanée d'un « ing » jamais advenu et jusque-là inconscient, prise de conscience qui ne pouvait se faire pour autant qu'avec l'appui patient de l'investissement transférentiel. Dialectique des formes de la temporalité entre l'instantané versus la continuité du temps.

Enveloppes, espaces, transferts, transformations, me sont ainsi apparus comme un champ de recherche clinique et théorique fécond, qui m'a donné avec mes camarades, l'envie d'approfondir la question.

- Tout d'abord, indiquer les limites et la signification d'un travail de recherche en psychanalyse : qu'est-ce qu'un travail de recherche en psychanalyse ? la question mérite d'être posée mais nécessiterait sans doute une étude plus exhaustive et spécifique. Notre méthode a consisté en un travail de lecture très ouvert qui nous paraissait en rapport avec le thème, partagé entre nous de façon librement associative et toujours en lien avec nos expériences cliniques. Cette formule a donné lieu à notre « recherche clinique et conceptuelle », renvoyant de façon forcément personnelle les concepts étudiés dans leur dimension historique et contemporaine, avec l'expérimentation du transfert dans des situations cliniques diverses.
- Voici donc définis des espaces différents : la séance avec le patient, la réflexion après coup, la table d'écriture, les lectures, notre petit groupe familial, les allers-retours entre ces différents espaces, et finalement le grand groupe aujourd'hui avec l'intention de vous exposer quelque chose de notre cheminement qui soit cohérent, intéressant, utilisable peut être...?

L'idée de contenant psychique évoque le lit qui permet à la rivière de s'écouler et les rives qui contiennent son

flux liquide. On comprend bien que ces courants sont contenus par des bords, des berges, comme des limites solides qui vont les constituer, les faire exister en somme comme ruisseau, rivière, fleuve, bras de mer. Mais on le réalise vraiment quand le fleuve sort de son lit en rompant les digues et vient envahir les campagnes et les maisons, noyer les animaux et les hommes. Images terrifiantes de débordement, d'envahissement inéluctable et d'impuissance, le fleuve sort de son lit comme la porte sort de ses gonds.

« Les rives sont la chance du fleuve, elles l'empêchent de devenir marécages » (Jacques de Bourbon-Busset, écrivain et diplomate français du début du siècle).

Comment ne pas penser dans la littérature, au *Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras, à Faulkner dans *Les palmiers sauvages* notamment la partie intriquée du roman nommée « Old Man River » traduite par : « Le vieux père » où un forçat se retrouve happé par la grande crue du Mississippi, ballotté par des flots insensés sur un canot aussi frêle qu'ingouvernable, ayant pris en charge avec lui une femme qui s'était réfugiée des eaux dans un arbre, et qui se trouve au bord de l'accouchement. On y devine les digues psychiques insuffisantes ayant conduit le forçat à sa destinée tragique. On pense aussi à *Ouragan*, le roman de Laurent Gaudé inspiré par l'ouragan Katrina en Louisiane. Porté par une écriture somptueuse, le texte révèle les correspondances entre la folie des flots se déversant dans la ville et le débordement des processus primaires envahissant l'esprit de ses habitants. On pense aussi, bien évidemment, au récit biblique du déluge dans la Genèse (je souligne : la Genèse).

Autant de textes qui rendent compte du malheur de l'envahissement par les eaux et de la nécessité historique pour les hommes de combler, contenir et reconquérir les espaces perdus, à l'image de l'assèchement du Zuyderzee, dont on sait l'inspiration métaphorique qu'il offrit à Freud pour rendre compte du travail civilisateur de l'analyse : « Nous admettons que les efforts thérapeutiques de la psychanalyse (...) ont pour intention d'élargir le champ de perception du Moi et de consolider son organisation de sorte qu'il puisse s'approprier de nouveaux morceaux du Ça. Là où était du Ça doit advenir du moi. Il s'agit d'un travail de civilisation, un peu comme l'assèchement du Zuyderzee. » (XXX^{ième} des *Nouvelles conférences*).

Comme Noé va construire l'arche fameuse destinée à

créer l'alliance entre Dieu et les générations à venir de toutes les espèces, Toni Morrison écrit *Home*, un roman qui décrit à partir d'une expérience infantile traumatique, cette fonction vitale similaire à la construction d'une arche, de survie, de refuge, mais aussi de fondement solide au sentiment d'existence qui autorise la spéculation d'un futur possible.

La question fondamentale qui me semble soulevée ici, par ce mouvement de toucher terre, border, contenir et faire advenir est celle de la nature et de l'origine du psychique. Nous noterons que ces verbes peuvent s'entendre aussi bien à la forme active qu'à la forme passive.

C'est à la toute fin de l'interprétation des rêves que Freud introduit la notion de « réalité psychique » comme « *une forme d'existence particulière qui ne saurait être confondue avec la réalité matérielle* »³, c'est-à-dire ce qui dans le psychisme prend valeur de réalité pour le sujet (*Vocabulaire de la Psychanalyse*, p.391). Or cette notion, nouvelle puisqu'elle conceptualise l'existence psychique en la *démarquant* de la « réalité matérielle », est reprise plus tard dans « Métapsychologie » (article sur l'ics), et se décline sur les registres économique, dynamique et topique.

Pour notre travail de recherche des ARCC qui privilégie délibérément un abord topique, le postulat de départ serait que la réalité psychique ne peut exister sans un contenant qui lui donne sens.

« Vos contours sont dans ma poche » répond Michel de M'Uzan à sa patiente déboussolée dans son cabinet, comme figée sur le divan après un long silence, évoquant le vide en elle et son sentiment de déréliction à l'idée qu'à la fin de la séance, « on » puisse la laisser partir. Il semble ainsi capter (capturer ?) son angoisse sans limite, sans fond, sans doute proche d'une angoisse d'effondrement, en lui suggérant une double bordure contenante transférentielle : vos contours - dans ma poche. Votre angoisse est bordée, contenue, c'est-à-dire finie, limitée, elle a maintenant un fond, d'autant qu'elle se trouve en sécurité dans ma « poche » transférentielle, enveloppe vivante de l'analyse, que Michel de M'Uzan incarne par sa présence. Une poche qui contient la douleur, qu'il garde au plus près de lui, une douleur en quelque sorte « apprivoisée » permettant l'apaisement

actuel. Une douleur qui se transfère et s'inscrit dans une histoire. (Je fais là un commentaire personnel du texte de Michel de M'Uzan présenté aux Entretiens de psychanalyse de 2006 où il était invité par l'APF)⁴.

En tant qu'*interne*, la réalité psychique telle que Freud l'a décrite, fonde le principe d'un contrepoint qui soutient une dimension autre, un lieu différent, de celui bien connu par son évidence première qu'est la réalité externe concrète, objective, palpable et matérielle. Ce qui vient donner sens à la réalité interne en la constituant, en la faisant exister, c'est l'enveloppe psychique dont la fonction première est de différencier les espaces. Et donc de leur donner une existence.

De ce premier postulat découle la conséquence qu'il ne saurait y avoir d'« objets » perceptibles, ou susceptibles d'être saisis par le psychisme du sujet, sans qu'ils soient contenus au-dedans du psychisme.

Ces questions de surface et de profondeur, de limite et d'espace, d'enveloppe et de contenance, parcourent la pensée psychanalytique depuis ses débuts, depuis l'*Esquisse* notamment, donnant ainsi toute sa place à la dimension topique à côté des autres dimensions métapsychologiques, jusqu'aux auteurs contemporains : une « théorie des lieux » disait P. Fédida.

D'abord de façon explicite chez Freud du début à la fin de son œuvre : depuis les *Lettres à Fliess* et l'*Esquisse*, où il se représente le psychisme comme un « appareil », ce qui suppose un lieu, une forme et une fonctionnalité spécifique, jusqu'à l'*Abrégé* : «... nous admettons que la vie psychique est la fonction d'un appareil auquel nous attribuons une étendue spatiale et que nous supposons formé de plusieurs parties », et dans les notes de juin 1938 qui précèdent la rédaction de l'*Abrégé*, se trouve la citation bien connue : « *la spatialité pourrait bien être la projection de l'extension de l'appareil psychique...la psyché est étendue, n'en sait rien.* »

Dans le chapitre I de *Le Moi et le Ça* (1921) Freud observe que l'Inconscient ne coïncide pas avec le refoulé, une bonne partie du Moi est Inconsciente, et désormais l'analyse cesse de se limiter aux contenus inconscients mais s'attache aussi au contenant, ce qui complique

3 S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, 1980, p.526.

4 M. de M'Uzan, « La relation d'objet : entre qui, entre quoi ? Pour qui, pour quoi ? », *APF/Annuel 2008, L'objet, la réalité. La règle et le tact*, PUF.

singulièrement le travail analytique.⁵

Freud poursuit dans *Le Moi et le Ça* en insistant sur l'étayage corporel du Moi et sur sa signification de surface de l'appareil psychique : « Le Moi est avant tout un Moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface ». On peut s'interroger ici sur l'utilisation très inhabituelle du terme de projection, puisque la projection est ici centripète, c'est-à-dire dirigée de la périphérie vers le centre, en contradiction avec l'usage habituel du terme projection qui décrit un mouvement centrifuge, vers l'extérieur donc. La phrase semble moins énigmatique lorsque Freud indique dans les lignes qui suivent « une analogie - entre le Moi et - l'*homonculus cortical des anatomistes* », suggérant ainsi l'analogie entre projection neuroanatomique et projection psychique. (L'*homonculus* étant lui-même la « projection » au sens neurologique des voies neuronales motrices ou sensitives, double sens alors ici suggéré du terme projection).

Freud est encore plus explicite dans la note ajoutée avec son accord (Laplanche, p.238, Payot) à l'édition anglaise *Le Moi et le Ça* en 1927 : « *Le Moi est en dernier ressort dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut être ainsi considéré comme une projection mentale de la surface du corps, et de plus, comme nous l'avons vu plus haut, il représente la surface de l'appareil mental* ». Le Moi a donc pour Freud cette forme particulière, à la fois périphérique et nucléaire, mais de toute façon, surface de l'appareil mental, conception ayant inspiré Abraham et Torok (*L'écorce et le noyau*), mais aussi le Moi-peau et les enveloppes psychiques chez Anzieu. Ferenczi propose le concept d'introjection en 1909, qui est adopté par Freud avec une opposition nette entre introjection et projection. Ferenczi considère l'introjection comme une « extension » du Moi, faisant ainsi clairement allusion au Moi comme espace pouvant se dilater ou se rétrécir.

Puis Melanie Klein (en particulier à partir de son article de 1946 sur les mécanismes schizoïdes) va concevoir un modèle de compréhension du psychisme et de la psychopathologie centré sur le concept d'espaces psychiques. En balayant d'un coup l'hypothèse unitaire,

tant de l'unité du monde que de l'unité de la personnalité, elle propose avec beaucoup de puissance l'idée qu'un individu vit dans plus d'un monde, et qu'il est plus d'une personne. (Meltzer, 1984, p.542). Le concept d'identification projective, en tant que première description d'un mode narcissique d'identification, est un fantasme omnipotent par lequel tout ou partie de la personnalité peut entrer, en fantasme, à l'intérieur du corps, et par conséquent à l'intérieur du psychisme d'un objet. La théorie kleinienne définit ainsi, en plus du monde interne et du monde externe, deux espaces nouveaux que sont l'objet interne en soi, et le monde interne de l'objet externe. Leurs échanges ont une double valence, projective et identificatoire. Pour Meltzer, il en ressort une « révolution de la géographie de la psyché »⁶.

Les post kleinien vont décliner ces conceptions nouvelles à travers Bion, Frances Tustin, Esther Bick et Donald Meltzer pour les plus connus. L'école argentine va également s'en inspirer avec Pichon-Rivière, les Baranger et José Bleger, puis David Rosenfeld et Salomon Resnik.

Notons ici toute la dimension implicite mais évidente de contenance, travaillée par Winnicott, sans doute inspiré par Melanie Klein mais restant aussi à distance d'elle et des controverses de la Société britannique. C'est bien la fonction contenantante dont il est question, au sujet du rapport du bébé à l'objet primaire et aux soins primaires, « la préoccupation maternelle primaire », le « holding » le « *handling* », et la dynamique de construction psychique du registre transitionnel entre « moi » et « non-moi », c'est-à-dire autour du moi et qui va constituer le « *self* ». L'aire transitionnelle est à la fois protectrice, mode d'échange avec l'environnement et d'adaptation à celui-ci, en même temps que le résultat de la capacité créatrice propre. Les échecs de ces processus de contenance trouveront leur correspondance clinique autour des « figures du vide » que sont la crainte de l'effondrement et le sentiment de non-existence⁷.

Avec W. R. Bion, la théorie des contenants va également progresser de façon majeure. Reprenant l'étude de l'identification projective, il est amené à proposer le modèle d'une identification projective normale, à partir de laquelle il définit ce qu'il a appelé une relation

5 A. Green, *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique*, PUF, 2006, p.19.

6 Cité par A. Ferro, *L'enfant et le psychanalyste*, Erès, 1997, p.20.

7 D. W. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°11, 1975.

« contenant/contenu » représentée graphiquement par les symboles féminin/masculin (1962). Le prototype en est la relation du bébé à sa mère, figurée par la relation entre la bouche et le mamelon/sein. L'enfant projette dans le psychisme de sa mère des éléments d'origine sensorielle nommés « éléments ». Ce sont des « éprouvés impensables », incapables de se lier entre eux, tout juste susceptibles de s'agglomérer en « écran ». Ces éléments sont traités par le psychisme de la mère, par sa « capacité de rêverie », de sorte qu'ils deviennent pensables, qu'ils prennent sens, sous la forme d'éléments « alpha » et puissent se lier entre eux pour former ce que Bion nomme une « barrière de contact »⁸.

La fonction active du contenant externe est ici indispensable, car elle permet le travail de transformation opéré par la « fonction alpha » de la « capacité de rêverie maternelle ». Cette « fonction alpha » est nécessaire à l'introjection d'éléments pensables dans l'espace psychique du bébé. La membrane formée par les éléments alpha a un rôle dynamique de « peau mentale » (1967), c'est-à-dire une fonction d'organisation des éléments du psychisme. Cette idée sera développée par Esther Bick,⁹ avec les notions de « peau psychique » et de « deuxième peau ».

René Kaës a insisté sur la double valence du contenant en distinguant la fonction contenantante (réceptrice) et la fonction conteneur (active et transformatrice).

Il est à noter que Bion utilise tout au long de son œuvre l'analogie entre le modèle mère/enfant et le couple analyste/analysant. Ainsi, le contenant n'est pas une chose, mais il est partie prenante du processus de l'analyse : c'est la capacité de faire le travail psychique du « rêve en train d'être rêvé », qui vient interagir avec la « rêverie préconsciente » de l'analyste et qui crée les conditions de « l'activité de pensée secondaire pleinement consciente » (Thomas Ogden).

L'enjeu et le sens de la théorisation de Bion sont de considérer qu'avant de s'intéresser au contenu des pensées, il est nécessaire de concevoir l'appareil mental indispensable pour pouvoir les penser. Il ne suffit donc plus de travailler sur le refoulement (Freud) ou sur le

clivage (Klein), mais c'est un travail en amont qui est nécessaire : un travail en premier « lieu » sur le contenant, sur la constitution même du bloc magique, condition nécessaire à l'émergence du sexuel et de la capacité à penser les pensées. L'idée du contenant/contenu relève non pas de ce que nous pensons, mais de la façon dont nous le pensons.

C'est à ce point théorique qu'Anzieu parvient également, d'abord autour de la métaphore du Moi-peau (1974) avec sa triple fonction d'enveloppe contenantante et unifiante du Soi, de pare excitation, et de surface d'inscription, un Moi-peau conçu comme condition nécessaire à l'émergence de la pensée. Puis de celle d'enveloppe psychique (1986), notion qu'il a été le premier psychanalyste à conceptualiser. Je ne vais naturellement pas reprendre la théorisation d'Anzieu, ce serait impossible ici, mais m'appuyer sur les points qui apparaissent essentiels pour éclaircir notre travail.

Dans son introduction à l'étude des enveloppes psychiques, Didier Anzieu se fonde sur quatre principes :

- premier principe : la topique précède l'économique. Le point de vue topique est pour lui « originaire » « En effet, ce qui est produit par un appareil dépend non seulement du carburant qu'on y met, mais d'abord de la configuration de l'appareil » (Anzieu) ;
- deuxième principe : l'espace a des propriétés psychiques, voire, la notion même d'espace désigne une catégorie psychique. L'espace est donc créé par notre propre psychisme, à commencer par l'espace du corps, condition pour distinguer l'espace des objets qui y sont contenus ;
- troisième principe : les signifiants formels : les signifiants formels sont des signifiants de configuration. Ils doivent être entendus dans leur dimension dynamique, c'est-à-dire dans leur capacité à rendre compte des changements de forme, des déformations et des transformations. Ces signifiants sont des représentants psychiques non seulement de certaines pulsions, mais aussi des diverses formes d'organisation du Soi et du Moi. Ils s'inscrivent dans la catégorie des représentants de choses, et plus particulièrement des représentations de l'espace. En ce sens, ils

8 D. Houzel, « L'enveloppe psychique, concept et propriétés », *Les enveloppes psychiques*, Dunod, 2003.

9 E. Bick, *L'expérience de la peau dans les relations d'objets précoces*, 1968, Editions du Hublot, 2007.

sont principalement des représentations des contenants psychiques. Ils constituent des éléments d'une logique formelle appropriée aux processus primaires et à une topique psychique archaïque ;

- quatrième principe : l'étude des contenants psychiques est tout aussi importante que celle des contenus, et même elle les conditionne.

« On peut faire l'économie de l'investigation des contenants lorsque le contenant contient bien, et se consacrer à l'analyse des contenus ; mais lorsque le contenant contient mal, ou contient de travers, il est nécessaire de procéder à un travail analytique sur le contenant. C'est ce que j'appelle les enveloppes psychiques.¹⁰

Didier Anzieu va préciser dans plusieurs textes la notion de signifiant formel en proposant des correspondances psychopathologiques, mais aussi en ouvrant la discussion sur des concepts voisins comme ceux de signifiant de démarcation chez Rosolato et signifiant de transformation chez Gibello. J'essaierai de vous en donner une illustration un peu plus loin. J'évoquerai également le concept de signifiant énigmatique de Laplanche en ce qu'il me semble en quelque sorte « compromettre » le message de Bion, comme le message de l'adulte vers l'enfant est compromis par l'immixtion de fantaisies sexuelles inconscientes. En effet si l'on peut assimiler la notion de *traduction* de Laplanche avec celle de *fonction alpha* de Bion, Laplanche amène en plus l'idée de ce qui « est resté rebelle à la traduction », de ce qui échappe à la fonction alpha et qui constituerait le Çα, la partie traduite constituant le Moi dans un même mouvement.¹¹

À noter le travail considérable réalisé sur ces sujets par des auteurs contemporains sur lesquels nous nous sommes beaucoup appuyés, et qui sont des traducteurs/transformateurs de ces théories, comme Didier Houzel, Annie Anzieu, Florence Guignard, Geneviève Haag, Antonino Ferro (Italie) et Thomas Ogden aux USA¹² et

d'autres bien sûr.

L'ensemble de ces travaux, leur cohérence conceptuelle et clinique, en particulier dans les formes non névrotiques, me paraissent orienter les discussions dans trois directions différentes bien que complémentaires et intriquées.

1/ Le registre corporel, le rapport au corps, les notions de « moi-corps », de « moi-peau », avec un intérêt particulier pour moi, qui est celui de l'adolescence et de ses diverses étapes.

Tout d'abord la question de l'espace du corps qui est à créer psychiquement du fait des transformations/pubertaires (contenant). Mais aussi, (contenu) la question complexe du travail d'adolescence nécessaire à l'intégration de la sexualité infantile avec la sexualité instinctuelle génitale (Laplanche). Au fond il y aurait deux temps absolument intriqués qui impliquent d'abord une capacité de contenance, et ensuite une étape de mise en forme d'où viennent le sens, le mouvement d'appropriation et le sentiment d'identité.

2/ Le registre de l'enveloppe psychique comme agent de cette mise en forme, en permettant la liaison entre processus primaires et processus secondaires, mais aussi entre *présentation* et *représentation*. Cette différence entre surface et profondeur donne corps à la vie psychique en amenant à concevoir la dimension de l'espace comme une catégorie psychique (Bick, Anzieu, Houzel), celle que Meltzer nomme « la troisième dimension ». Il faut donc une représentation suffisamment claire de l'espace, formalisée par l'enveloppe psychique et ses fonctions de différenciation, de stabilité structurelle¹³ et de transformation, pour accéder à la dimension de « décollage » que permet le transfert.

3/ La dimension du transfert, comme rencontre asymétrique entre deux espaces psychiques différents, donnant lieu à ce qui a été décrit comme la « chimère » (Michel de M'Uzan), un espace de « co-pensée » (Daniel Widlöcher), ou comme le propose Laurence Kahn¹⁴ : « La création de cette forme transformée, fabriquée par la mémoire et par les mots, dont il se révélera finalement qu'elle est le produit conjoint du fantasme des patients et de leur désir de satisfaire leur analyste ». Mais je voudrais rappeler ce que Josef Ludin a nommé « l'accès

10 D. Anzieu (1986), « Introduction à l'étude des enveloppes psychiques », *Psychanalyse des limites*, Dunod, 2007.

11 J. Laplanche, « Buts du processus psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n°4, 1997.

12 T. Ogden, « Maintenir et contenir, être et rêver », *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique*, PUF, 2006, pp.860-877.

13 D. Houzel, *Le concept d'enveloppe psychique*, In press, 2010.

14 L. Kahn, *L'écoute de l'analyste*, PUF, 2012, p 32.

au transfert par la fonction contenante »¹⁵, qu'il considère comme la genèse du transfert, en le différenciant ainsi de l'accès au transfert par le signifiant et par la thématique. Ce niveau d'accès au transfert est le plus analogue aux mécanismes corporels où la psyché prend, accepte, transforme et rejette, au moment même où elle se constitue, via la rêverie maternelle et la fonction alpha. Ce niveau de « rêverie » est pour Bion à l'origine de la pensée, de l'expérience poétique et de l'expérience mystique, et par voie de conséquence, à l'origine de l'expérience du transfert.

Le transfert apparaît ainsi comme une expérience fondatrice faite de multiples jeux d'emboîtements successifs destinés à créer une pensée nouvelle.

Enfin, comme illustration de la nécessité pour moi d'un tel modèle de contenance, m'est venu à l'esprit le cas de C., l'histoire difficile de cette jeune femme de 25 ans que je rencontre depuis environ 4 ans en face à face, 3 fois par semaine. Son investissement dans les séances est immense, et le transfert, attaqué à la mesure de son idéalisation, me donne parfois le sentiment de se situer pour elle dans un enjeu vital.

Son symptôme majeur depuis des années s'est centré sur des crises de boulimie suivies de vomissements qui ont fait suite à des conduites destructrices assez terrifiantes depuis l'adolescence. Malgré de multiples hospitalisations, ses conduites d'auto-sabotage ne l'ont pas empêchée d'avoir eu son bac avec mention « très bien ».

J'ai fini par comprendre au fil des séances que sa mère, dont C. était visiblement le prolongement, avait longtemps fermé les yeux sur la présence de son mari dans le lit de C., non sans avoir passé au doigt de sa fille sa propre alliance de mariage... Le commerce sexuel incestueux qui s'en est suivi avec le père de manière régulière était d'abord vécu par C. comme un signe de faveur de la part de son père, lui offrant le statut de « favorite », mieux capable de satisfaire le père que sa mère, et de préférée du père vis-à-vis de sa sœur aînée face à laquelle elle s'était toujours sentie inférieure, notamment - selon elle - dans le discours de la mère.

C'était donc pour elle une sorte de « revanche » offerte par son père, qui faisait d'elle sa « fille préférée », *versus* sa sœur, « préférée de la mère ». Le plaisir et la satisfaction n'étaient donc pas absents de ces expériences répétées

et en somme « plus ou moins normalisées » avec le père... « ...de toutes façons, je n'avais pas à discuter ce que voulait mon père... c'est lui qui commandait... »

Elle se livrait ainsi à une sorte de jeu sexuel *infantile* avec le père, naïve de *généralité adulte* du moins pour sa part à elle et pour un temps. Sa prise de conscience progressive de la gravité de ces actes contribua à leur interruption lorsque le père partit de la maison.

C'est après-coup et notamment à l'entrée au lycée, moment où les garçons commençaient à s'intéresser à elle et où il lui semblait ne pas exister aux yeux de sa mère, que les sentiments de honte profonde, de salissure, de dégoût d'elle-même et de monstruosité, l'habitèrent d'une façon de plus en plus envahissante. Seules les attaques violentes, graves et répétées de son corps d'adolescente lui procuraient un apaisement provisoire, installant un système masochiste aussi inquiétant qu'efficace.

Je me suis souvent senti avec elle embarqué dans le mouvement transférentiel tempétueux. Pour autant, comme dans le roman de Faulkner où la femme arrive miraculeusement à donner naissance à son enfant, je crois que C. a pu utiliser cet espace précaire mais sécurisant, pour commencer à se dégager de ses images parentales les plus aliénantes.

L'année dernière, C. apprend que son père est gravement malade. Elle ne l'a pas vu depuis longtemps, plusieurs années. Une conversation téléphonique, dernier contact avec lui, l'avait précipitée dans un nouvel épisode autodestructeur, son père lui aurait alors dit qu'elle n'était « rien » pour lui. Faut-il aller le voir ? Une dernière fois avant que la tumeur cérébrale dont il souffre ne l'emporte ? Lui dire au revoir... Et dans quel but, quelle intention, quelle attente ?

C. se montre pour une fois résolue, s'appuyant sur les séances pour comprendre que cette mascarade n'aurait aucun sens, au contraire c'est son *absence/auprès* du père mourant qui a du sens pour elle (j'ai gardé ce hiatus - *absence/auprès* - cet oxymore écrit spontanément dont je suis incapable de dire s'il vient d'elle ou de moi, mais qui me paraît bien significatif dans plusieurs directions¹⁶). Mais elle ira aux obsèques ainsi qu'elle l'avait pensé.

Le jour de l'enterrement, elle est glacée par une scène de sa mère qui exige de C. qu'elle porte le manteau et

15 J. Ludin, et M. Gribinski, *La demi-vie du transfert, Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, 2005.

16 Absente à elle-même tant qu'elle est auprès de son père/ absente du lit de mort de son père, grâce à la présence possible du père œdipien transférentiel.

l'écharpe de sa mère pour aller au cimetière. C., qui ne vit plus avec sa mère depuis longtemps, a pourtant son propre manteau et son écharpe bien à elle. Elle a même pris soin de vérifier sur internet que son habillement était « compatible » avec des obsèques. Pourtant la mère insiste, fait quasiment une scène à sa fille, un caprice pour qu'elle porte son manteau et son écharpe. C. ne comprend pas, elle trouve sa mère grotesque, mais elle ressent sa douleur, elle sent bien ce qu'elle doit faire pour calmer le désarroi de sa mère, qui devient le sien. Pourtant, rassemblant ses forces et portée par le transfert, elle refuse, elle dit non à sa mère et garde son propre « manteau ».

C'est donc enfin, en tant qu'elle-même, qu'elle, C., est présente aux obsèques de son père et non plus comme ersatz de la mère. (Comme si C. pouvait être maintenant présente/au loin du père mort ?...)

Elle fait ensuite le lien en séance avec le « champ de ruines » de son existence, où persiste seulement la cabane fragile où elle me rencontre, à l'image du manteau qui l'assure comme une peau psychique de sa propre existence.

Ici le manteau est à la fois signifiant formel, comme constitutif d'une transformation de contenance qui autorise un « non » en première personne (deux fois non !...), et signifiant de démarcation en tant que représentant concret de la représentation de contenance et de pare-excitation. Mais il est aussi élément d'un transfert de contenance représentant l'espace psychique créé *via* le transfert. Cette part primordiale du cheminement vers la transformation psychique, du « mouvement de l'informe » dirait Pierre Fédida, s'est ébauchée à partir de la constitution dans un premier abord d'un espace transférentiel exigeant de l'analyste de devenir le « miroir-membrane »¹⁷ du corps, donnant lieu aux déploiements ultérieurs devenus acceptables par la patiente. Il s'agit peut-être des conditions préalables à un travail analytique, mais je défendrais pour ma part l'idée qu'il s'agit déjà d'un travail analytique, ainsi que l'évoque Blandine Foliot¹⁸. C. tisse séance après séance, le manteau psychique qui délimite son espace propre, un espace qui est désormais le sien, celui de sa sphère privée et de son intimité psychique donc physique.

17 P. Fédida, *Le mouvement de l'informe. Par où commence le corps humain, retour sur la régression*, PUF, 2000.

18 B. Foliot, « Quelques conditions pour l'instauration d'un travail analytique », *Soigner l'anorexie et la boulimie*, « Fil rouge (le) », PUF, 2006.

On pourrait dire que jusque-là son intimité appartenait à son père et sa personne - son moi-corps - était identifié à sa mère, au sens d'être l'autre, un corps pour deux. Une des caractéristiques des signifiants formels, pour Didier Anzieu¹⁹, est de représenter une lutte pour la survie psychique. Il cite Joyce Mac Dougall qui selon lui précise les enjeux des signifiants formels autour de ce qu'elle nomme « hystérie archaïque ».

« ...la détresse du patient ne s'exprimant que de façon archaïque, non symbolique, de par le dysfonctionnement somatique (...) c'est pourquoi nous ne rencontrons pas ces solutions de compromis aux problèmes sexuels et œdipiens propres à la névrose, mais une sexualisation primitive, impliquant le corps tout entier, qui s'offre comme lieu pour le conflit ».

À propos de « transformations » : j'ai noté au cours de ce travail de préparation des ARCC, un changement dans mon écoute des patients. Par exemple dans une relance vivante et vivifiante autour de l'idée de Bion selon laquelle la visée première de la psychanalyse est l'interaction dynamique, d'une part entre les pensées et les sentiments venant de nos expériences émotionnelles (le contenu) et d'autre part, entre la capacité de rêver et celle de penser ces pensées (le contenant). Je me sentais ainsi porté par le sentiment positif du « travail analytique en train de se faire » dans l'actualité de la séance, comme une capacité nouvelle en moi à rêver en séance, favorisant la rêverie du patient et sa capacité à penser.

Ce n'est pas sans émotion que j'entendis alors C. me dire au retour des dernières vacances : « maintenant à chaque fois que vous partez en vacances je rêve de vous... bizarre... hier, dans mon rêve, vous vouliez pas que j'aïlle faire mon plein d'essence de voiture et vous me disiez d'attendre, parce que c'était mieux et moins cher à la pompe dans quinze jours »... Tout récemment, après une énième période sombre à propos de laquelle j'ai parlé de « tempête émotionnelle », elle ajoute : « ... au fait j'ai fait un rêve, j'étais prise dans un tsunami, la mer était arrivée jusqu'à Bordeaux, je voyais des gens emportés par les flots alors que j'arrivais juste à me maintenir sur la berge » !...

19 D. Anzieu et all., « Les signifiants formels et le Moi-peau », *Les enveloppes psychiques*, « Inconscient et culture », Dunod, 2003, p.32.

Enveloppe psychique et sexualité infantile : de la figuration à la représentation

Eric Jaïs

« Concevoir quoi ? Qu'une chose ait des limites ? Allons donc ! Ce qui n'a pas de limites n'existe pas. L'existence implique autre chose, et donc que toute chose soit limitée. En fait, est-il si difficile de concevoir qu'une chose est une chose, et non une autre chose qui la prolonge indéfiniment ? »¹

C'est en lisant l'introduction de ce recueil de poèmes, *Le gardeur de troupeaux* d'Alvaro de Campos hétéronyme de Fernando Pessoa que me vint l'idée d'une proximité de vue avec la position de Freud quand il questionne le sentiment océanique grâce à la sollicitation de Romain Rolland au sujet de la religion.

Au début de « Malaise dans la culture », Freud aborde au sujet du Moi la question de la délimitation, des lignes de frontière entre le dedans et le dehors. Je cite : « *La pathologie nous apprend à connaître un grand nombre d'états dans lesquels la délimitation du moi d'avec le monde extérieur devient incertaine* »². Il poursuit : « *À l'origine le moi contient tout, ultérieurement il sépare de lui un monde extérieur* ». Les contenus de représentation de ce que Freud appelle le moi primaire seraient précisément ceux d'une absence de frontière et ceux d'un lien avec le Tout, « *ceux-mêmes par lesquels précise-t-il mon ami explicite le sentiment océanique* ». Ce qui semble peut être ici difficile à concevoir, c'est justement la représentation de l'absence de frontière. Mon propos n'est pas d'aborder la question de la religion mais des représentations de ces limites du Moi et des tentatives de figuration de ces absences de frontières dans la cure de certains patients.

Ces patients que nous appelons, justement ou injustement, limites, que nous parvenons peu à cerner, difficilement parfois à contenir, qui semblent sans cesse s'échapper n'ont-ils pas d'eux même cette sensation d'infini, n'ont-ils pas souvent une grande difficulté à la « *reconnaissance d'un dehors* » où se situerait un « *objet* » pour citer encore Freud, dans « Malaise dans la Culture ».

À l'aide de trois situations cliniques j'aborderai cette question des difficultés d'accès à la représentation.

Depuis le début de son analyse avec moi et pendant plusieurs années à chaque fin de séance Mme L. quittait mon bureau par l'entrebâillement de la porte qu'elle entrouvrait pour se glisser de profil vers l'extérieur. Il me semblait qu'elle maintenait de la sorte sa présence avec moi sans en rompre la continuité, laissant seulement s'échapper une enveloppe corporelle ce qui faisait advenir en moi, se figurer, l'image d'un dessin animé ou la forme blanche d'un fantôme se glisse sous la porte fermée pour revenir sans doute la nuit suivante habiter les rêves du dormeur. Je remarquais aussi que chaque jour à chaque séance, elle se présentait dans une tenue vestimentaire différente, toujours très élégante. Je m'étais même surpris à réfléchir un matin au choix de mes habits en pensant à son rendez-vous du jour.

Ce qui apparaissait comme des signifiants de démarcation, signifiants non verbaux, analogiques tels que les définit Guy Rosolato³ insistaient mais elle n'en disait rien, jusqu'au jour où, à ma grande surprise, elle me déclara qu'il ne fallait pas que je crois qu'elle avait beaucoup d'argent pour posséder tant de tenues différentes - au cas pensais-je où je ne l'aurais pas remarqué.

Elle racontait souvent qu'elle était pauvre malgré ses descriptions d'une vie matérielle aisée, faite de vacances aux sports d'hiver et dans les îles ensoleillées.

Ses parents quand elle était étudiante avaient une bonne situation, mais elle, n'avait pas d'argent. Sujette à des crises de boulimie, elle allait chez le boucher quémander quelque bas morceau pour son chien, imaginaire, dont elle s'alimentait ensuite.

Pour les vêtements différents qu'elle portait à chaque séance, elle m'expliqua qu'ils provenaient des défilés de mode qu'une amie organisait. Occasion bien sûr de me

1 F. Pessoa : *Le Gardeur de troupeaux*, NRF, « poésie /Gallimard » p.33.

2 S. Freud : « Malaise dans la culture », *OCF XVIII*, PUF, p.251-253.

3 G. Rosolato : « Destin du signifiant », *Eléments de l'interprétation*, NRF Gallimard. « Connaissance de l'inconscient », 1985, p.30.

parler de cette femme, référence admirée, mais aussi de souligner sa taille de mannequin.

Sa tenue vestimentaire sophistiquée dissimulait sa fragilité d'enveloppe et son éprouvé de pauvreté intérieure. Ce sentiment de dévalorisation, elle l'avait au début projeté sur moi, bien incapable alors de le faire sien. Maintenant, tandis que la parole venait s'associer aux signifiants de démarcation, elle m'expliquait que si elle avait accepté l'analyse que je lui proposais, c'est parce qu'elle m'avait trouvé triste. Je comprendrai plus tard l'aspect transférentiel de sa préoccupation à soigner ses parents. Mais il s'agissait d'abord d'une projection sur moi de son excitation pour pouvoir utiliser contre celle-ci, tel que le décrit Freud dans *Au delà du principe de plaisir*, le moyen du pare excitation. Dans ce texte, Freud figure l'organisme vivant comme une vésicule entourée d'une couche corticale réceptrice d'excitation qui devient dans sa partie la plus superficielle écrit-il « *une enveloppe membrane spéciale qui tient l'excitation à l'écart* »⁴.

Comme le rappelle Daniel Widlöcher⁵ rapportant les termes d'une controverse entre Paula Heimann et Hanna Segal, lorsque l'objet de la projection est un corps ou une surface, le terme exact est *projection sur* (une autre personne) et non *projection dans*. « *Ce qu'il s'agit de projeter sur l'autre est une présentation psychique de la personne* » précise-t-il, présentation au sens de *darstellung*, figuration dans une traduction plus ancienne. La projection se fait sur l'enveloppe.

Pauvreté intérieure, apparente richesse extérieure, ces thèmes insistaient en séance, agis puis verbalisés, évoquant cette compulsion de représentation que décrit Jean-Claude Rolland⁶, pour que puisse advenir une pensée jusque là refoulée.

Un souvenir lui revenait : quand elle était enfant, son père, homme très élégant, l'emmenait dans les boutiques où il s'habillait. Elle devait s'asseoir, silencieuse, dans un fauteuil et regarder son père défilé dans différentes tenues au cours d'essayages successifs. Il dépensait beaucoup d'argent pour lui, mais à elle, n'achetait rien. C'était cette scène excitante, œdipienne, qu'elle parvenait à représenter.

4 S ; Freud : « Au delà du principe de plaisir », *Essais de Psychanalyse*, p.71.

5 D. Widlöcher : « L'objet : entre le lieu et la figure », *L'objet, la réalité La règle et le tact*, APF/Annuel 2008, PUF.

6 J.-C. Rolland : « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, NRF Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », p.238.

Du père admiré, elle aurait aussi voulu faire l'admiration en défilant devant lui. Elle avait dû jouer cette scène en séance avant de pouvoir accéder à sa représentation.

Son enveloppe de richesse ou de pauvreté, infiltrée de sexuel, enveloppe d'excitation hystérique pourrait-on dire, venait mettre en scène la figuration d'une représentation de la pensée refoulée qui ne pouvait sinon advenir à la conscience. Mais la représentation ce n'est pas celle de l'enveloppe mais c'est celle du fantasme inconscient. L'enveloppe, elle, a permis de donner forme en même temps qu'elle participe à la figuration pour qu'advienne la représentation.

Du côté de l'analyste, objet de la **projection sur**, l'enveloppe est décrite par Pierre Fédida comme un miroir-membrane capable de sentir, contenir, élaborer, restituer.

Cette infiltration libidinale d'enveloppe perçue chez l'analysant n'est-elle pas aussi présente chez l'analyste ?

Je fais l'hypothèse que la figuration d'enveloppe par le patient, dont la révélation, au sens photographique du terme, de son infiltration par la sexualité infantile se fait grâce au transfert, vient habiter l'aire intermédiaire et permet à la représentation du fantasme inconscient d'advenir.

Je distingue donc :

- la figuration d'enveloppe par le patient qui vient habiter l'aire intermédiaire de l'analyse ;
- sa révélation d'infiltration par la sexualité infantile qui se fait grâce au transfert.

C'est à partir de l'intrication de ces deux processus que peut advenir la représentation du fantasme inconscient. C'est me semble-t-il ce qui apparaît déjà et que j'essaierai d'illustrer encore grâce à deux autres situations cliniques. Cela faisait un an que cette jeune femme venait me voir. Dans un grand climat d'insécurité, elle mettait à l'épreuve le travail analytique en particulier par ses paiements irréguliers. Je devais supporter la discontinuité de ses règlements quand elle mettait dans la balance ses idées de suicide. Elle s'en remettait à moi, il était vital que je continue à la recevoir.

Une rencontre amoureuse vint apparemment atténuer l'intense tension de l'investissement transférentiel, l'amour de transfert. Tandis qu'elle était engagée depuis quelque temps dans cette liaison, elle s'allonge un matin sur le divan et après quelques minutes silencieuses, dit qu'elle sent ses épaules qui s'écartent. Pas d'autre mot. Éprouvé corporel. Je reste silencieux. Elle a jusque-là suffisamment éprouvé

ma présence, pensais-je, pour supporter ce silence.

Bientôt elle associe : ça lui rappelle une activité - je ne crois pas qu'elle dise un jeu - à laquelle elle s'adonnait enfant. Debout dans l'encadrure d'une porte raconte-t-elle, les bras le long du corps, elle poussait des deux poings fermés de toutes ses forces sur le cadre. Au bout d'un moment elle avançait d'un pas et ses bras s'élevaient lentement, comme par magie. Ce qu'elle décrivait prenait forme dans ma pensée et me rappelait ce jeu de mon enfance. L'un debout les bras pendants, l'autre derrière, tenant fermement les mains du premier qui tentait alors d'écarter les bras. Quand cette contrainte cessait, on assistait alors à la lente ascension des deux membres. Mais elle, elle jouait seule. Et d'ailleurs ce n'était pas un jeu.

Je lui fis remarquer que ce terme d'encadrure à ma connaissance n'existait pas, néologisme sans doute, lapsus peut-être, substitué au terme d'embrasure.

Elle resta silencieuse puis se mit doucement à pleurer. Ce « cadre » qu'elle recherchait dans son enfance, elle en parlait souvent en séance, terme que quant à moi je n'employais pas. Elle me reprochait « mon cadre » trop strict, le paiement des séances manquées, les contraintes des vacances...

Elle découvrait par son lapsus, dans la relation transférentielle, qu'il s'agissait en fait de bras. Le terme d'encadrure, l'évitement du mot embrasure venait révéler la composante sexuelle infantile déniée de la relation transférentielle. Libido déniée donc existante. Elle parlait de son auto-érotisme et j'entendais sa sollicitation.

La névrose de transfert revisite la névrose infantile à la lumière du sexuel transférentiel.

Alors s'agissait-il de libido narcissique ou objectale ? Je ne saurais le dire. La libido est sans doute un fil qui permet le tissage entre les deux niveaux.

Ses épaules s'écartent, disait-elle, incarnation hallucinatoire d'un vécu qui sans doute jusque-là n'avait pu être éprouvé, tel que le décrit Winnicott dans « La crainte de l'effondrement »⁷, qui n'avaient pu être éprouvés en l'absence d'un contenant pour le recevoir. Pour accéder au fantasme inconscient, il aura fallu passer par la figuration, là où peuvent se lier sensation et langage comme le développe longuement

Laurence Kahn dans « L'incarnation transférentielle »⁸. Je crois que ce passage, par la figuration, est rendu possible par la fonction contenante non pas seulement de l'analyste, mais plutôt de la relation transférentielle.

Elle découvrait le creux du transfert⁹ comme le nomme en particulier Dominique Scarfone, dans un article paru en 2011 dans *Les Livres cahiers pour la psychanalyse*. Cet auteur dépasse ou en tout cas éclaire selon moi le développement de Jean Laplanche au sujet du *transfert en creux*, autre modalité de transfert avec le *transfert en plein*.

Jean Laplanche, en particulier dans un article de 1997, intitulé « Buts du processus psychanalytique », distingue transfert en plein, « *obturé et bloqué par cela même qu'il répète* » et transfert en creux. Il s'agit, je cite, de la « ré-instauraton, non pas de la relation à tel objet particulier mais à l'énigme même (...) c'est à dire répétition de la situation adulte-enfant, mais avec cette différence majeure que l'analyste doit se garder de remplir - à son tour - le *transfert par ses propres messages compromis par son inconscient. Ce qu'on nomme - de façon très discutée - poursuit-il, contre-transfert et maîtrise du contre transfert ne peut être autre chose qu'une relation très particulière de l'analyste à son propre inconscient, à sa propre altérité. Non pas une intégration (impossible et non souhaitable) de cette altérité à son moi, mais une reconnaissance qui est en même temps une tenue à distance et une sorte de respect* ».

Pour Dominique Scarfone : « *Si le transfert est provoqué par l'analyste, il reste que cela exige de la part du provocateur une disponibilité à en accueillir les effets, y compris dans ses formes parfois pénibles, parfois déroutantes* ». Il poursuit un peu plus loin : « *L'analyste ne saurait ignorer sa propre position devant l'énigme sexuelle de l'autre - l'autre non pas tel ou tel analysant mais Autrui au sens de Lévinas. L'analyste est alors affecté de sa propre enfance, son infantia c'est-à-dire sa propre a-phasie (...) (absence de langage) c'est l'aphasie fondamentale sur le fond de laquelle se détache le langage, c'est le noyau creux de l'infantile (...) aphasie pour laquelle l'analyste lui même cherche un remède. (...) ce remède toujours provisoire* ».

8 L. Kahn : « L'incarnation transférentielle », *L'écoute de l'analyste De l'acte à la forme*, « Le Fil rouge », PUF, 2012, p.153 et suiv.

9 D. Scarfone : « Dans le creux du transfert », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°23, *Transferts d'amour*, In press, printemps 2011, p.149.

7 D. W. Winnicott : « La crainte de l'effondrement », *La crainte de l'effondrement et autres situations*, Gallimard, 2000.

et imparfait, qu'il peut entendre sur un mode nouveau lorsqu'il parvient à capter quelque chose de la phrase inarticulée qui l'atteint et l'affecte dans le creux offert au transfert. »

Ce « *creux offert au transfert* » est construit, conjointement par l'énigme sexuelle de chacun, analyste et analysant, et se situe me semble-il, dans l'aire intermédiaire - telle que la décrit Winnicott - en cours de constitution.

Le creux du transfert, ici, pouvait être figuré par l'embrasement, avec sa fonction contenante, excitante, pare excitante.

Pour préciser mon propos, j'évoquerai enfin cette jeune fille de 17 ans qu'un confrère m'avait adressé après six mois d'hospitalisation pour anorexie. Les débuts de la psychothérapie, en face à face, avaient été marqués par les absences et par les silences prolongés lorsqu'elle venait.

Après quelques semaines, elle me téléphone à l'heure de son rendez-vous pour dire qu'elle ne peut pas être là. La fois suivante je l'attends encore et au moment de la fin de la séance je prends l'initiative de lui téléphoner afin de lui dire mon étonnement, attitude tout à fait inhabituelle pour moi :

« je vous attendais... » dis-je. Elle me dit qu'elle est désolée, qu'elle était occupée et revient la fois suivante, bien plus enjouée, sans doute sensible, pensais-je, à l'intérêt que je lui porte. Des vacances viennent suspendre nos rencontres.

À son retour, elle s'assied immobile et silencieuse puis commence à ma grande surprise, à s'éventer de sa jupe tout en ouvrant et fermant rythmiquement ses genoux découvrant ses cuisses maigres. Préoccupation sexuelle d'une petite fille, que j'appellerais sexualité enfantine, exhibitionnisme d'une adolescente pubère ?

Cette activité pourrait être comprise comme une décharge motrice d'un trop plein d'excitation, aboutissement d'une sensorialité que la construction insuffisante du pare excitation ne parvient pas à maîtriser comme l'écrit Annie Anzieu au sujet de « L'enveloppe hystérique »¹⁰.

Mais que me présente cette jeune patiente dans la situation transférentielle ?

Dans un article de 1999 intitulé « Passage à l'acte, une tentative de figuration ? »¹¹ sous forme interrogative, Catherine Chabert proposait de considérer les passages à l'actes itératifs de l'adolescent, de l'adolescente

particulièrement, comme des tentatives de figuration, soulignant la fonction d'étayage du regard de l'autre.

Dans la cure d'autant plus, l'agir doit être pensé comme agir transférentiel, figuration, ou présentation pour utiliser le terme préféré par les traducteurs des Œuvres complètes de Freud et dont Laurence Kahn argumente le choix : présenter pour dire « *le mouvement engendré par la poussée vers le haut du refoulé qui cherche à trouver une expression* »¹².

Que présente cette jeune fille ? Une enveloppe excitée, un déni de la génitalité ou au contraire - mais on sait la façon dont la psychanalyse traite les paires d'opposés - l'expression d'un fantasme ou d'une activité hallucinatoire inconsciente ? Les kinesthésies étaient au premier plan, kinesthésies agies, sensation de mouvement pour elle, perception de mouvement pour moi. Le corps mis au premier plan empêche la pensée du corps.

Le mouvement du corps empêche le mouvement de l'informe. Comme l'écrit Pierre Fédida¹³, c'est lorsqu'il est immobile que le corporel est mis en mouvement dans sa figurabilité.

Mais là, dans le vif de la séance, saisi par la situation plutôt que disponible à une élaboration théorique, ou laissant enfouir mes souvenirs de lecture, je lui proposais de me parler de ses pensées, « *la stratégie analytique tient pour une part à une politique de border le gouffre* »¹⁴ écrivait Michel de M'Uzan.

Je percevais l'attaque contre les pensées que constituait son attitude, l'attaque contre l'enveloppe de la séance, dans le « *creux offert au transfert* », contre l'énigme. Cette destructivité se mettait à l'épreuve dans le creux du transfert. Il s'agissait d'aller du côté de la parole, pour passer de l'exhibition à la figuration.

Laurence Kahn écrit dans l'avant propos de *L'écoute de l'analyste*¹⁵ : « Dès lors que l'on place au cœur de la vie psychique le discours en tant qu'opérateur du transfert, dès lors que l'on situe le noyau de l'activité hallucinatoire inconsciente dans cette action qui pousse sans relâche

10 A. Anzieu : « L'enveloppe hystérique », *Les enveloppes psychiques*, Dunod, « Inconscient et culture », p.115.

11 C. Chabert : « Passage à l'acte, une tentative de figuration ? », *Adolescence*, p.61.

12 L. Kahn : « L'action de la forme », *Revue française de psychanalyse*, tome LXV, n°4, *La figurabilité*, PUF, 2001, p. 1001.

13 P. Fédida : « Le mouvement de l'informe », *Par où commence le corps humain Retour sur la régression*, PUF, 2000.

14 M. de M'Uzan : « La séance analytique, une zone érogène ? », *Aux confins de l'identité*, « Connaissance de l'inconscient », NRF Gallimard, p.88.

15 L. Kahn : *L'écoute de l'analyste. De l'action à la forme*, « Le Fil rouge », PUF.

à la « mise en présence » du dispositif pulsionnel, il faut parvenir à concevoir les zones où les deux protagonistes de la situation analytique se saisissent de cette « présence », la transportent dans le champ de la présentation et la perlaborent sous forme de représentation ».

Nous en étions encore quant à nous, aux prémices, dans ces premières séances avec cette jeune patiente, un long chemin de perlaboration restait à parcourir, mais était apparu peut être ce que Pierre Fédida a appelé une régression hallucinatoire de transfert.

L'inciter à parler de ses pensées, c'était aussi lui signifier par là l'intégrité de ma fonction contenante qui n'était pas détériorée par son attaque séductrice destructrice, encore capable de recueillir ses pensées. Selon moi, cette attaque n'était pas dirigée contre la personne de l'analyste mais était une attaque des limites, dans le champ de l'analyse. Cette destructivité, sans doute mobilisée par mon message énigmatique « je vous attendais », mais qui s'était déjà manifesté par ses absences aux séances, était l'expression de la toute puissance infantile : elle mettait au jour une trace en provenance du moi primaire et de son absence de frontière, pour reprendre la formulation de Freud dans *Malaise dans la culture*.

La fonction contenante, même si Bion la décrit comme une qualité de l'analyste, je la situerais aussi dans cette aire intermédiaire, ce champ de l'analyse, ces zones où les deux protagonistes de la situation analytique sont en présence. Dans son article sur « L'élaboration de la capacité de sollicitude »¹⁶, Winnicott décrit cette destructivité qui met à l'épreuve la contenance de la mère- environnement confrontée aux attaques destinées à la mère-objet. Ce sont les expériences constructives et créatrices antérieures qui ont donné à l'enfant la possibilité de parvenir à l'expérience vécue de sa destructivité. Mais c'est aussi la prise de conscience de sa destructivité qui rend possible l'activité constructrice. Je ne considère pas cet apport de Winnicott sous un angle développemental mais comme métaphore de la situation analytique.

La jeune fille s'apaisera progressivement et viendra par la suite régulièrement, notablement enveloppée à chaque séance de grands manteaux croisés, tenue de femme plus que de jeune fille, qu'elle gardera tout au long de nos rencontres. La psychothérapie s'est terminée par son départ vers une autre ville pour y poursuivre ses études. Quitter le manteau aurait été, je pense, une nouvelle étape de son cheminement analytique.

De la part de l'analyste, il s'agit de penser la contenance pour permettre à la patiente de s'y installer, dans le creux du transfert.

La fonction contenante, position active de l'analyste, participe à la construction des enveloppes psychiques défaillantes du patient. Je fais l'hypothèse que cette construction s'opèrerait d'abord dans l'aire intermédiaire entre analysant et analyste, aire intermédiaire qui pour Winnicott se situe « entre la réalité intérieure de l'individu et la réalité partagée du monde qui est extérieure » ; il s'agit bien pour lui d'une aire, circonscrite donc par ses limites et non d'un espace.

D'où l'hypothèse que je vous soumettais précédemment et que je précise : la figuration d'enveloppe par le patient, dont la révélation d'infiltration par la sexualité infantile se fait grâce au transfert, vient habiter cette aire intermédiaire et permet à la représentation du fantasme inconscient d'advenir.

Il s'agit de la création d'une enveloppe pour que se forme une aire psychique intermédiaire que le patient pourra progressivement faire sienne ; cette enveloppe est sans doute une nécessité pour ces patients limites afin que l'aire intermédiaire prenne forme avant qu'ils puissent accéder au mouvement de l'informe de leur vie psychique.

La lecture de Winnicott stimulant toujours la créativité de l'analyste en séance et à sa table d'écriture, j'ai retrouvé en terminant la préparation de ce travail, en exerçant d'un chapitre de *Jeu et Réalité* ces mots de Rabindranath Tagore : « Sur le rivage de mondes sans fin, des enfants jouent ».

16 D.W. Winnicott (1963) : « Elaboration de la capacité de sollicitude », *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot.

« *Le sentiment intime d'une même construction psychique*¹ » *

Josef Ludin

1. *In between*

Je parle comme quelqu'un qui fait la navette entre une Allemagne fortement marquée par la psychanalyse anglo-saxonne et Paris. Mes observations m'ont toujours montré que la communication entre ces différents mondes psychanalytiques n'est pas facile. Les élites des institutions psychanalytiques internationales se connaissent et sont à peu près capables de s'entendre, mais, pour la grande majorité des analystes, la communication est difficile, sinon impossible. Les difficultés ont l'air d'augmenter du fait que l'Association psychanalytique internationale (API) est suffisamment ambitieuse pour embarquer en son sein des cultures toujours plus différentes : celles des pays orientaux et asiatiques, par exemple. J'ai été à plusieurs reprises à Istanbul, et là, j'ai eu l'occasion de parler avec de jeunes collègues turcs et de m'engager dans une supervision avec une jeune analyste stambouliote. C'était fort intéressant, et en même temps l'expérience a mis l'accent sur une autre facette des problèmes qu'affrontent les analystes. La question fondamentale est en effet : comment l'échange est-il possible ? Comment puis-je parler à l'autrui et l'atteindre ? Parler à l'autre comme parle l'autre, ou bien considérer le destin de la parole que je lui adresse : ces questions sont au fondement de la chose analytique.

* Texte publié remanié dans *penser/rêver* n° 24, automne 2013, Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental,

1 « (...) *ebenso wie die klare Bewusstheit der inneren Identität, die Heimlichkeit der gleichen seelischen Konstruktion* », *GW XVII*, p. 52. Phrase extraite de l'allocution de Freud devant les membres de la B'nai B'rith, le 6 mai 1926, à l'occasion de ses soixante-dix ans, en réponse au discours de réception de son médecin, le Pr Ludwig Braun. Dans le contexte, bien connu, de l'allocution : « Chaque fois que j'ai éprouvé des sentiments d'exaltation nationale, je me suis efforcé de les repousser comme étant funestes et injustes, averti et effrayé par l'exemple des peuples parmi lesquels nous vivons, nous autres Juifs. Mais il restait assez de choses propres à rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des juifs, nombre d'obscurcs forces affectives - d'autant plus puissantes qu'elles se laissent moins saisir par des mots - et puis aussi la claire conscience d'une identité intérieure, le sentiment intime d'une même construction psychique. » (S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, traduit par A. Bermann et J.-P. Grossein, Gallimard, 1979, p. 398). Remanié après texte publié.

2. La masse

Depuis la fin du XIX^e siècle, il y a une discussion sur la question de la masse et de la massification². À l'origine de cette discussion : l'intense urbanisation. Freud, sous l'impression de la folie de la masse totalitaire, a soumis ce sujet à une profonde réflexion dans « *Psychologie des masses et analyse du moi* ». Mais il n'a pu imaginer que les effets de la massification pourraient atteindre jusqu'au travail analytique et frapper à la porte du cabinet de l'analyste. Qu'une minorité relativement éclairée, comme c'était encore le cas pendant la première partie du dernier siècle, consulte le psychanalyste, ou que des masses désemparées cherchent un genre de thérapie comme c'est le cas aujourd'hui : cela fait une différence. Soumise aux effets de la massification, la psychanalyse est en train de perdre sa particularité, cette extraterritorialité de son espace, et l'inactualité³, pour reprendre le mot de Nietzsche - *die Unzeitmässigkeit* - de son approche du sujet et de l'humain. Elle se retrouve au rang des professions de santé psychique, elle est professionnalisée, on lui donne une place sous la rubrique de la psychothérapie, une rubrique justement qui est devenue dans le monde occidental un réflexe des masses. Dans ce monde de psys, les psychanalystes sont devenus une minorité de plus en plus marginalisée et en plus attaquée par des psychothérapeutes d'un nouveau genre. Il est bien possible que cela soit moins perceptible en France. Pendant les dernières années de ma pratique à Berlin, j'avais beaucoup de patients

2 Cf. Le Bon, L'essai sur *Baudelaire* de Walter Benjamin. Puis les approches de la philosophie sociale du XIX^e, le marxisme et le mouvement ouvrier ont été portés par le phénomène de massification, comme ensuite Max Weber, et le développement de la sociologie comme science à part. Cf. également E. Canetti, *Masse et puissance*, traduit par R. Rovini, Gallimard, 1966.

3 Il y a déjà longtemps que les soixante-huitards ont tenté de rendre « moderne » la psychanalyse, en faisant appel à Marcuse, à l'École de Francfort ; par la suite les scissions des groupes lacaniens et d'autres groupes dans le monde analytique ont pris le relai, en voulant se débarrasser des structures « réactionnaires et autoritaires » des institutions analytiques, mises en relation avec un prétendu « patriarcalisme ».

francophones, et j'ai remarqué la différence suivante : le patient français parle la plupart du temps de la psychanalyse, même s'il ne veut entamer qu'une petite psychothérapie d'une séance par semaine, tandis que les allemands parlent toujours de la psychothérapie, même s'ils sont prêts à entreprendre une longue analyse avec une haute fréquence de séances hebdomadaires. Chez les francophones, la psychanalyse a malgré tout toujours bonne réputation alors que les allemands, à part dans les milieux proprement analytiques, désirent tout sauf une psychanalyse. Ceci n'est pas seulement le cas de l'Allemagne : c'est pratiquement celui de tous les pays dominés par une civilisation plutôt protestante⁴. Je pense que ces tendances vont s'instaurer également dans les pays latins, si ce n'est déjà fait.

3. La psychanalyse et la science.

Comme la psychanalyse est une méthode fondée sur une expérience et qu'elle engendre des expériences qui ont été largement conceptualisées et théorisées, elle peut à juste titre réclamer le statut d'une science à part entière. Pourtant les théories analytiques sont à la fois reconnues et rejetées par la communauté scientifique. Son statut scientifique a été à plusieurs reprises contesté⁵, l'impact de l'inconscient et du fantasme comme la théorie des pulsions sont mis en question, le complexe d'Œdipe et l'angoisse de castration sont même un peu ridiculisés, et le transfert, dirais-je, est rejeté. Comme si tout le monde confirmait le verdict d'Adorno que la

psychanalyse n'aurait raison qu'avec ses exagérations⁶ et comme si tout le monde disait : « Oui, c'est vrai, mais pas tant que ça ! » En revanche, la mise en question d'une certaine disposition de la psychanalyse a été préparée par les psychanalystes eux-mêmes. Assez tôt, un genre de schisme s'est mis en place entre une psychanalyse centrée sur la thérapeutique et une autre qui voulait se distinguer de ce genre de réductionnisme, pour qui la psychanalyse était beaucoup plus qu'une simple thérapie, et qui pensait qu'en la restreignant à un but thérapeutique, on abandonnait l'essentiel. Les deux tendances ont accepté ce qu'on appelle les applications de la théorie analytique aux œuvres d'art et à la culture, comme si la référence à l'art embellissait la chose - mais dans l'ensemble, on fait de la thérapie. Lacan n'a pas eu tort d'en finir avec ce réductionnisme, avec ce clivage entre, ici, le thérapeutique et, là, quelques applications amusantes. On peut dire qu'il a radicalisé la pensée freudienne en allant jusqu'au bout et en montrant à quel point elle vise l'existence humaine dans sa globalité, à quel point l'invention de la psychanalyse élabore et perlabore l'idée de la civilisation en général⁷. Tout cela faisait déjà - à l'évidence - partie intégrante de l'œuvre freudienne. De ce point de vue, la psychanalyse se situe en deçà de l'ordre pathologique, sa conception de la maladie à l'air d'une conception de la maladie de l'être, du trouble de l'existence. Mais sur ces points, il y a des divergences, et elles traversent l'histoire de la psychanalyse en engendrant des malentendus⁸.

4 Au début, Freud craignait que la psychanalyse ne fût considérée comme une « affaire juive » - ce qu'en fait elle était un peu, sociologiquement ; depuis les années 1960-1970, elle est culturellement divisée en deux, entre un monde dominé par le protestantisme et un autre plutôt latin, romain et catholique.

5 À part en France, la psychanalyse est pratiquement absente de l'Université. Dans les autres pays, les sciences humaines discutent de Freud, ici et là, comme on discute d'un événement culturel et scientifique ; la psychologie enseigne Freud, auteur parmi d'autres, et surtout quelques-uns de ses concepts fondamentaux ; avec l'idée que Freud se trompait de manière généralisée, la psychiatrie est largement « dépsychanalysée », alors que, par exemple, encore dans les années 1970-1980, même aux États-Unis, la plupart des facultés de psychiatrie étaient dirigées par des psychanalystes. Des critiques sérieuses concernant la scientificité de la psychanalyse voient le jour avec la théorie de la falsification de Popper, et trouvent à se prolonger dans ce qu'elles relèvent, ou croient relever, de son manque d'efficacité thérapeutique en psychiatrie et en psychosomatique.

6 « An der Psychoanalyse ist nichts wahr als ihre Übertreibungen. » « De la psychanalyse, rien n'est vrai que ses exagérations » (T. W. Adorno, *Minima Moralia*. Réflexions sur la vie mutilée (1951), traduit par E. Kautholz et J.-R. Ladmiral, Payot 1983, p. 46, § 29.) Le mot d'Adorno reste un peu énigmatique. Qu'est-ce que cela veut dire qu'elle n'est vraie qu'à travers ses exagérations ?

7 Freud lui-même a considéré ses écrits « culturels » comme une sorte d'« application » de la psychanalyse. La signification de la psychanalyse comme « travail de culture » fait partie de ces pensées freudiennes qui sont à la fois profondes et peu explicites.

8 Le pragmatisme clinique de l'École anglo-saxonne s'est centré dès le début sur le traitement, en négligeant l'aspect *civilisateur* de la psychanalyse. En Angleterre, seul Winnicott et ensuite Bion sont allés plus loin. Le premier est aujourd'hui le plus souvent marginalisé dans les pays non francophones ; le second n'a été véritablement reconnu qu'après sa disparition. Lorsqu'on dit que la psychanalyse française n'est pas suffisamment clinique, on lui reproche d'avoir fait de l'analyse une sorte de *Weltanschauung* ou d'anthropologie, proche d'une nouvelle forme de philosophie. Ce qui n'est pas faux - et pourtant elle reste tout à fait clinique.

4. La réalité psychique et la *Seelenbehandlung*

Pour répondre à la question sur le statut de la psychanalyse, on rencontre au premier plan l'expression de réalité psychique. Il y a là peut-être déjà un glissement inaperçu du discours sur l'inconscient au discours sur la réalité psychique⁹. La psychanalyse est certainement la seule théorie de la réalité psychique digne de ce nom. L'expression n'existait pas auparavant. On parlait du monde interne ou de la psyché, de l'âme. Avec l'expression de réalité psychique, Freud a privé la psyché de toute sa dimension métaphysique et théologique, ce qui a représenté la plus grande sécularisation du psychique qui ait existé dans l'histoire de la pensée. Malgré cette disposition éclairée, Freud parlait déjà fort tôt de *Seelenbehandlung* (1890/1905) de « traitement psychique » en développant l'idée que le traitement se fait à partir de la psyché - celle du patient et de l'analyste - et cela, par la magie (*Zauber*) des paroles, en devinant les pensées qui se trahissent. Un propos fort intéressant qui ouvre sur un grand nombre de problèmes. Comme si, à l'intérieur de cet énoncé, toute la problématique du transfert était déjà présente. Freud n'a pas dit qu'on traite avec de la raison ou du savoir mais depuis la psyché. Je pense que nombre de tendances de la psychothérapie, notamment la fameuse empathie, réclameraient volontiers ce propos freudien si elles le connaissaient. Mais je ne sais pas si la psychanalyse américaine qui avait le souci de la scientificité de la chose, a été séduite par l'idée qu'on traite ses patients à partir de la psyché¹⁰. Certes, le propos est fondamentalement juste, il n'y a pas de doutes là-dessus, mais il est difficile parce qu'une science travaille avec du savoir et non avec un outil aussi nébuleux que l'« âme ». En plus le propos n'est vrai que partiellement,

9 Je ne sais pas très bien à partir de quel moment Freud parle de « réalité psychique ». Je pense que ce concept l'a finalement emporté sur celui d'inconscient. Sur le concept de réalité psychique, voir D. Widlöcher, « Réalité psychique et vérité historique » (*Topique* n° 95, 2006) ; et D. Scarfone, « Traumatisme, mémoire et fantasme : la réalité psychique » (*Santé mentale au Québec*, n° 21, 1, 1996). Aucun des deux ne parle de « *Entstellung* », de « déformation » - ce que je ne trouve pas anodin, d'autant que pour Freud et son concept tardif de « vérité historique », la déformation est centrale.

10 Il n'est pas jusqu'au conflit entre Melanie Klein et Paula Heimann sur le concept du contre-transfert qui n'ait été dans ce sens (cf. P. Heimann, « On Counter-Transference », *International Journal of Psycho-Analysis* 31, 1950). Bien que Paula Heimann n'ait fait que penser les idées de Melanie Klein jusqu'au bout, celle-ci a introduit des corrections et demandé à Paula Heimann qu'elle renonce à l'élargissement du concept de transfert. La chose était trop brûlante.

du fait que la psychanalyse que Freud a créée est un immense corpus de savoir - comment peut-on analyser sans ce savoir ? C'est comme si la fameuse formule de Bion, assez idéalisante d'ailleurs, « *no memory, no desire, no understanding* », et la critique lacanienne du discours du savoir allaient un peu dans le sens du propos freudien concernant la *Seelenbehandlung*¹¹. Cependant nous savons que Lacan et Bion, eux aussi, ont développé un immense système hypersophistiqué de savoir, de sorte qu'à partir de leur théorisation il est encore moins possible d'écouter un propos naïvement. Écouter naïvement peut être un but tout à fait estimable mais, normalement, notre système de savoir et/ou notre mémoire culturelle¹² - je dirais notre psyché - s'interpose sans nous laisser suffisamment de liberté. Si on ouvrait une dialectique entre le savoir et notre mémoire transmise et s'exprimant par la voie transférentielle de notre âme, on pourrait s'interroger sur le partage entre savoir et mémoire transmise. Il y a là déjà la question de la construction psychique qui résiste aux transformations et à la fois se réfère surtout au collectif culturel. Il me paraît évident que nous travaillons avec notre système de défense, et une grande partie de notre savoir est organisé justement par cette structure défensive. Une sorte de clivage entre le savoir acquis et la mémoire transmise peut être à l'origine d'un phénomène frappant : le discours analytique peut s'autonomiser complètement (c'est pour moi un réel souci depuis longtemps), de sorte qu'être un grand pervers, par exemple, et tenir de fabuleux discours analytiques n'est absolument pas une contradiction¹³. Ça marche ! Tandis que pour un scientifique quelconque cela ne pose pas forcément un problème, pour la psychanalyse - dans la mesure où elle est tout d'abord une pratique, qui plus est dans un contexte éthique, cela en pose un. D'où la nécessité de s'interroger sur le fameux *Seelenbehandlung* : avec quelle partie de notre *Seele* travaillons-nous ?

11 Renoncer à son savoir et à l'objectivité de ses connaissances et se concentrer seulement sur les transferts psychiques est aussi un idéal à l'Association psychanalytique de France (APF), et un idéal d'autant plus intéressant que l'APF, dès ses débuts, a développé une tradition excessive du discours du savoir.

12 Dans *La Mémoire culturelle : Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques* (Aubier, 2010), Jan Assmann développe sa conception de la « mémoire culturelle » en discutant Freud et notamment son concept de « vérité historique ».

13 L'« analyste pervers » n'en est qu'une forme. D'autres constitutions psychiques ne sont pas moins problématiques pour le travail analytique.

5. Le transfert

Il me semble que le plus grand rejet de la psychanalyse a eu lieu dans un champ qui est précisément en relation avec le traitement psychique¹⁴. Freud, lui-même, au début, considérait l'enjeu de la psychanalyse - le transfert - comme un problème à part, il sous-estimait la question du transfert, sujet pénible qui, du fait de ses ingrédients (séduction et amour), était un danger pour le sérieux de la science, jusqu'au moment où il reconnut que le transfert pourrait se développer comme la plus grande résistance de l'analysant. Il me semble qu'aujourd'hui le rejet du transfert est beaucoup plus répandu qu'on ne le pense. Ce rejet ne provient pas seulement de la société ni des patients, il est probablement partie intégrante même des réalités de la psychanalyse contemporaine. Est-ce par exemple un hasard si avec l'*Ego-Psychology*, la psychanalyse « à l'américaine » qui se développe à partir des années 1940, non pas du fait des américains mais sous l'influence des européens réfugiés en Amérique - des proches de Freud qui, en adaptant la psychanalyse à la nouvelle situation culturelle, « oublie » carrément le transfert dans leur conceptualisation¹⁵ ? L'accent mis sur l'instance moïque dans cette conceptualisation ne viserait-elle pas justement une certaine mise à l'écart de la force du transfert ? Dans un pays où on est tellement sensible à n'importe quel acte transgressif, le transfert risquait d'être considéré comme un élément inadmissible. Dans l'histoire de la psychanalyse et jusqu'à la théorie du transfert, on trouve l'ascendance de l'hypnose, à travers la suggestion ou l'influence de l'analyste. Je vois de plus en plus de patients qui veulent une psychothérapie, mais pas une analyse où ils craignent d'être influencé

14 Le texte intitulé « Psychische Behandlung (Seelenbehandlung) » date de 1890 (en français, « Traitement psychique (traitement d'âme) », traduit par M. Borch-Jacobsen, P. Koepfel, F. Scherrer, *Résultats, idées, problèmes* I, PUF 1984). Il se situe encore dans le contexte de l'hypnose, mais il aborde déjà le traitement « par la voie du transfert », et la complexité des phénomènes transférentiels y est mieux présente, peut-être, que dans les écrits plus tardifs où Freud traite du transfert entre technique et résistance d'une façon plus restreinte.

15 La question du transfert a mis longtemps à « arriver » dans la psychanalyse américaine - il a d'abord fallu que la théorie de la relation d'objet soit acceptée. Chez Hartmann, Kris, Rappaport, il est à peine question de transfert. Merton Gill (*Analysis of Transference*, International Universities Press) ouvre le débat en 1982. Voir aussi J. R. Greenberg et S. A. Mitchell, *Object Relations in Psychoanalytic Theory*, Harvard University Press, 1983. On peut se demander si l'intersubjectivisme de Sullivan n'est pas une variante américaine du traitement des phénomènes transférentiels.

à leur insu. Il importe de dire que ces mêmes patients ne craignent pas de consulter n'importe quel charlatan ou guérisseur qui travaille avec les méthodes les plus absurdes ou exotiques. Je suppose alors que le transfert est inconsciemment perçu comme différent des pratiques d'influence. Ainsi, la psychanalyse est-elle d'emblée considérée comme suspecte. Je ne sais pas si en France on sent ce changement dans le contact initial avec les patients, mais, en Allemagne ou en Suisse, et aux États-Unis également, c'est assez net. À plusieurs reprises des patients m'ont consulté, disons naïvement, pour une sorte de psychothérapie et ne sont pas revenus, après la première consultation - la chose est banale -. Et souvent, ce genre de patients fuit d'emblée une situation analytique où ils perçoivent et craignent la relation transférentielle, perçue dès la première petite non-réponse de l'analyste et le fait qu'il ouvre l'espace de l'entretien aux pensées et fantasmes du patient. Il me semble que, dans ce même contexte, les dernières deux décennies ont vu une nette tendance à ce que les femmes cherchent des analystes femmes et les hommes des analystes hommes. La fugue de Dora se produit désormais dès le début. Il s'agit d'autre chose qu'une résistance au transfert : c'est carrément un rejet de tout ce qui est de l'ordre du transfert. Une résistance est un phénomène et un élément de la cure analytique, elle est au milieu du travail en cours. Le rejet dont je parle dépasse cela, il est soutenu par la culture de l'environnement, le sujet se refuse d'emblée, il est le souverain de sa vie et ne se soumet pas à de telles pratiques.

6. La dimension civilisatrice du transfert

Il est vrai que le transfert s'est avéré de plus en plus être un problème gigantesque. Melanie Klein, en parlant du transfert comme d'une totale situation, ne visait que la situation de la cure, mais en soulignait avec raison la dimension totalisante¹⁶. Le danger du transfert ne se restreint cependant pas à la cure. La dimension institutionnelle du transfert est aussi très importante et elle

16 M. Klein, « The Origins of Transference », *IJPA* 33, 1952. (Je rappelle cette question dans M. Gribinski et J. Ludin, *Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, 2005. Seuls, peut-être, Melanie Klein et Jacques Lacan ont-ils véritablement saisi, dans les années 1950, la dimension totalisante du transfert. Lacan, dans le *Séminaire* de 1960, *Le Transfert*, a élargi la question à une théorie généralisée de l'amour. On a tendance à oublier aujourd'hui à quel point ils ont influencé la pensée analytique.

comporte quelque chose que je serais tenté d'appeler la dimension civilisatrice du transfert, laquelle est rejetée (on ne peut que le déplorer) par de nombreux analystes. Après la disparition de Freud, à partir des années 1940, le problème du transfert institutionnel est devenu à la fois manifeste et inattendu. Ce problème a engendré de plus en plus des questions d'appartenance, de dépendance et d'idéologie. Le conflit entre Melanie Klein et Anna Freud, au début des années 1940 fut peut-être la première grande vague d'une telle problématique identitaire d'appartenance. Dix ans plus tard, il y eut la scission entre Lacan, la Société psychanalytique de Paris et l'Association psychanalytique internationale. Les scissions et les créations de nouvelles institutions analytiques se sont multipliées dans les vingt ans qui ont suivi, et ce dans le monde entier de la psychanalyse¹⁷. Des formes précoces du problème étaient déjà présentes dans les controverses de Freud avec Jung, Adler, Rank et Ferenczi. Après la mort de Freud, tandis que certains voulurent être les vrais freudiens, d'autres voulurent se débarrasser enfin du maître, ou le dépasser. Ces conflits, on le sait, ont été des effets du transfert¹⁸. Il y eut une sorte de règlement de comptes, tout le monde prit position, et les combats furent livrés avec un maximum d'hostilité personnelle et institutionnelle, presque à l'instar des querelles religieuses. Depuis une trentaine d'années, il paraît que la situation s'est calmée. Les effets d'après-coup sont cependant toujours perceptibles. Ces querelles ont été à la fois la période la plus fructueuse de la psychanalyse et l'origine des malentendus d'aujourd'hui et de l'éclatement du monde analytique. La fameuse et humoristique formule de Karen Horney¹⁹, après sa première analyse à Berlin - que la psychanalyse ne

l'avait pas guérie mais convaincue - n'est pas anodine. Il s'agissait alors de convictions et non de guérison, et ces convictions ont été réglées dans les querelles de son histoire. Convictions et transfert sont très proches - en allemand encore plus (*Überzeugung* et *Übertragung*). Des convictions ne sont souvent rien d'autre que des expressions d'un transfert, et le transfert, comme on le sait, engendre des convictions. Le problème est maintenant que les convictions obéissent pratiquement toujours à une logique d'immanence²⁰. Si on quitte l'immanence, la chose n'est plus convaincante, elle perd sa force de conviction. Enfin, la logique de l'immanence est non falsifiable et, depuis Popper et la méthodologie scientifique moderne, elle ne fait pas partie de la science. La psychanalyse dans ce sens-là n'est ni une science ni une thérapie au sens propre. Qu'est-elle alors ? Il faut rappeler que, jusqu'aux années 1960-1970, la psychanalyse était considérée par la grande majorité des psychanalystes comme une science avec un but essentiellement thérapeutique. Il n'y avait pas de doutes quant à sa scientificité ni quant à son but thérapeutique. L'époque a changé. Deux personnages ont élargi le champ de la pensée analytique, qui déjà faisaient une exception dans cette conviction que l'on peut dire orthodoxe de l'API. Ils ont mis en question le statut scientifique de la psychanalyse et du même mouvement son but thérapeutique. Il s'agit encore de Lacan et de Bion. Le premier, certes différemment du second, mais les deux préoccupés par les mathématiques, la philosophie et aussi la religion, voire, chez Bion, la mystique²¹.

7. Le sentiment intime d'une même construction psychique, la *Heimlichkeit*

Considérer la psychanalyse comme une science était

17 En 1994 a eu lieu le Congrès international de l'histoire de la psychanalyse, sur le thème des scissions. Voir Ludger M. Hermanns (édité par), *Spaltungen in der Geschichte der Psychoanalyse*, Psychosozial-Verlag, 2011.

18 En fait nous le savons et le dénonçons en même temps, comme dans une sorte de clivage. Nous ne pouvons pas admettre que nos décisions pour ou contre soient dues aux forces transférentielles. Cela pourrait aggraver la souveraineté de notre conscience.

19 K. Horney, avec sa *Psychologie der Frau* (1967) est à l'origine de toute une discussion féministe de la psychanalyse. Au centre de cette discussion, le concept d'envie de pénis et la soi-disant image patriarcale de la femme chez Freud. Le débat, radicalisé dans les années 1970, a atteint à partir des années 1990, avec la théorie du *gender*, une phase post-féministe. La théorie de genre dépasse les soucis féministes et se présente comme une nouvelle conception de la civilisation –cf. J. Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (1990), La Découverte, 2006 ; *La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* (1997), Éditions Leo Scheer, 2002.

20 Je pense à la philosophie de l'« immanence », à la suite de Spinoza, et à la discussion provoquée par sa philosophie, surtout en Allemagne à l'époque de Goethe, sous le nom de *die Spinozadebatte*. Goethe considérait Spinoza comme le seul philosophe qui l'intéressait. Cf. G. Deleuze, *Spinoza et le problème d'expression*, Éditions de Minuit, 1968.

21 Il est intéressant de voir à quel point les deux grands penseurs de la psychanalyse portent en eux les traditions de pensée de leurs pays. Également intéressant de voir à quel point ils s'ignorent mutuellement. Les réflexions de Lacan sur la religion demeurent dans la tradition biblique et sont alors proches de celles de Freud, alors que Bion, ignorant Freud, va nettement vers la mystique avec sa conception d'« O ». Il est possible qu'il élabore ainsi quelques réminiscences indiennes de sa jeunesse. Voir sur le concept d'« O », *Transformations* (1965), traduit par F. Robert, PUF, 2010. Lacan, avec ses conceptions du grand Autre, de l'ordre symbolique, du réel, essaie de réintroduire une sorte de transcendance dans la pensée analytique.

pour Freud une évidence, la science comme référence universelle était son souhait et sa volonté²². Mais il s'est avéré que malgré cette volonté très juste, la chose était plus culturelle qu'il ne pouvait le souhaiter, que la mémoire culturelle, ou presque le transfert culturel, s'est imposé contre son gré. Les messages de la psychanalyse ne sont pas audibles en eux-mêmes, il faut une préparation culturelle - savoir de quelle nature est encore une autre question - pour qu'ils deviennent audibles. Le fait que la naissance de la psychanalyse ait été en étroite rapport avec la culture viennoise de la fin du siècle est un constat banal, mais il me semble parfois que les jeunes analystes en formation ne sont que vaguement conscients de la culture dans laquelle Freud vivait et pensait. Or ce contexte importe au plus haut point pour comprendre les multiples facettes de sa pensée. À défaut, que Freud se soit occupé de l'Homme Moïse peut devenir une sorte de *hobby* personnel et qui ne regarde personne. Les intellectuels, savants et scientifiques qui ont été considérés et qui se sont considéré eux-mêmes comme des juifs assimilés de la *Mitteleuropa* ont porté la chose analytique jusque vers les années 1960-1970. Jean-Claude Milner a écrit un beau livre sur le terme « assimilé »²³ - et il faut peut-être ajouter que la classe sociale et culturelle des juifs dits assimilés n'existe plus guère aujourd'hui au sens où elle a eu lieu à l'époque de Freud, parce que s'arracher à la tradition, s'établir hors de la tradition n'est plus un souci²⁴. Dans ce contexte, il m'importe d'évoquer ce que Freud, lors de son allocution auprès de la *B'nai B'rith*, association juive des Lumières calquée sur les organisations maçonniques, en parlant de sa

judéité, de son athéisme et son manque d'intérêt pour les affaires nationales, appelle tout de même « sentiment intime d'une même construction psychique ». Même s'il le dit dans un contexte non directement analytique, on sait par sa correspondance qu'il pensait de même quand il avait en vue la chose analytique. Par exemple, lorsqu'après la grande déception avec Jung, il écrit à Ferenczi : « Jung doit être en ce moment dans un état de névrose floride. Quelle que soit l'issue de tout cela, mon intention de fondre ensemble les juifs et les goyim au service de la psychanalyse me semble un échec, pour le moment. Ils se séparent comme l'huile et l'eau²⁵. » Et à Abraham : « Vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle²⁶ » que ce fils de pasteur suisse. Le propos est à prendre au sérieux. Comment le comprendre ? C'est peut-être un peu énigmatique, et Freud lui-même ne se déclare nulle part sur ce genre de *schibboleth* qui distingue, selon le mot biblique, l'ami de l'ennemi. Pourtant une chose est certaine : le monde analytique d'aujourd'hui ne possède plus une même construction intellectuelle et psychique. Il est, dans un sens beaucoup plus large qu'avant, international et massifié. Ce fait aurait été également le souhait profond de Freud, expression normale de son ambition universelle. Seulement, comme on dit, rien n'est gratuit sauf la mort. Tandis que ce groupe culturel pouvait s'entendre tacitement au sujet de cet arrière-plan culturel - il resterait à définir sur quel objet -, et malgré leurs différences, nous pouvons nous poser la question : sur quel fondement pouvons-nous nous entendre ? Et *quid* de la prochaine génération entre Los Angeles, Moscou, Istanbul et Shanghai ? Parce que, juif ou pas, il n'existe pas de références culturelles de base ni une disposition psychique commune qui nous réunissent, et l'expérience de la cure n'est apparemment pas capable de créer une telle communauté. Le joli mot de Goethe que Freud aimait tellement, que la meilleure chose que tu puisses savoir, hélas, tu ne peux pas le dire à ces enfants, ce mot va dans le sens d'une impossibilité

22 Freud s'explique très peu sur sa conception de la science. Les discussions épistémologiques n'étaient pas encore à l'ordre de jour, elles ont commencé à s'imposer au début du siècle dernier. Avec l'ouvrage de Karl Popper, *La Logique de la découverte scientifique* (1934), Payot, 2007, sur la question de la recherche scientifique et les critères auxquels une science doit obéir, la discussion a connu un premier achèvement. Freud, avec une psychanalyse considérée comme une *Naturwissenschaft*, était plus proche de la « mentalité » scientifique de Goethe que de celle du XX^e siècle. Habermas tenait la conception scientifique de Freud pour une *szientistisches Selbstmissverständnis*, une sorte de « malentendu scientifique de sa part (cf. J. Habermas, *Connaissance et intérêt* (1968), traduit par G. Cléménçon, Gallimard, « Tel », 1979.

23 J.-C. Milner, *Le Juif de savoir*, Grasset, 2006.

24 Les deux formules inventées par Freud - d'abord le fameux *gottloser Jude*, le juif sans Dieu, et ensuite l'idée d'une *Heimlichkeit* de la même construction psychique - sont, là encore, l'expression de la dialectique entre particularité et universalité. On peut se débarrasser de la religion mais comment se débarrasser du fait d'être juif ? Yerushalmi, avec le « juif psychologique », voulait dire que les assimilés avaient le problème de définir leur judéité.

25 *Lettre de Freud à Ferenczi du 28 juillet 1912*, S. Freud - S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, traduit par le groupe de traduction du Coq-Héron, Calmann-Lévy, 1992.

26 « De par notre parenté raciale, vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle, tandis que moi, en tant que chrétien et fils de pasteur, ne trouve le chemin qui mène jusqu'à moi qu'au prix de grandes résistances intérieures. Je dirais presque que seule son entrée en scène a soustrait la psychanalyse au danger de devenir une affaire nationale juive » S. Freud - K. Abraham, « Lettre de Freud du 3 mai 1908 », *Correspondance complète*, traduction F. Cambon, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2006.

d'énoncer la vérité²⁷. Il y a quelque chose qui se transmet en cachette, *heimlich*, qui ne se dit pas mais qui est tout de même une sorte d'évidence. On peut facilement voir que ce genre de *Heimlichkeit*, d'intimité et de secret, ne va pas avec la prétention scientifique. La science exige que les choses soient entièrement éclairées, prononcées jusqu'au bout et manifestes. L'intimité de la construction psychique est depuis un certain temps en train de se dissoudre. La psychanalyse n'existe pas, elle est toujours encastrée dans la culture, le fait a été mis en évidence ces dernières décennies. Au fond, nous, nous sommes devenus plus étrangers que les générations précédentes, nous nous comprenons beaucoup moins qu'auparavant en ayant la grande difficulté de trouver le langage universel de communication et cela est de plus valable entre nous²⁸. Ce ne sont pas les éléments psychiques de l'inconscient ou de ce que nous appelons la réalité psychique qui ont changé pendant les dernières décennies - c'est pourtant parfois ce qui est suggéré - et l'on peut même dire que ce sont toujours les mêmes éléments que la métapsychologie travaille et élabore - des éléments universels. Ce qui a changé, ce sont les contextes socioculturels et, à leur suite, notre horizon interprétatif, c'est-à-dire notre compréhension du monde, cela aussi à notre insu.

8. Réalités

À part les arts et la philosophie qui sont devenus aujourd'hui des références vagues et peu stables, il ne reste malgré tout que la science comme seule option de communication. Freud était, en ce qui concerne son idée de la science, plus proche de Goethe que d'Auguste Comte ou de la méthodologie scientifique moderne²⁹. Mais les débats épistémologiques de son époque, entre mathématiques, philosophie du langage et logique, n'attiraient pas son intérêt³⁰. Il était

persuadé que sa découverte avait besoin d'une méthode particulière³¹. Pourtant, la science, celle qui s'appuie sur la méthodologie communément acceptée, cette science universitaire ne se détourne jamais de quelque chose qui s'appelle « réalité » - peu importe laquelle. Elle est toujours en quête de la réalité. Elle veut la connaître et la comprendre, même quand il s'agit de la réalité dite psychique. Elle est donc sur nos talons, aujourd'hui avec l'approche des neurosciences. Il nous importe alors de mieux saisir ce qu'est la réalité. Les empirismes qui dominent la recherche scientifique réduisent la réalité à sa factualité. Pourtant, la science a développé une idée assez large de la factualité, et englobe alors n'importe quel phénomène. Qu'elle soit interne ou psychique ne la dérange guère. Le rêve, un fantasme : ce sont aussi des faits. La science considère comme entité réelle quelque chose d'approchant au « cas », lorsque Wittgenstein dit que le monde, je traduis, la réalité est tout ce qui est le cas³². Ainsi la distinction externe/interne ne deviendrait qu'un outil du travail. Reste ce que Freud appelle le principe de réalité, Lacan le réel et les anglais « *facts of life* », des catégories³³ qui dépassent la réalité au sens empirique du terme. D'un point de vue abstrait, on pourrait dire que le nombre infini des réalités est une des raisons pour laquelle l'être humain s'égare et ne peut faire autrement que s'égarer. C'est pour cette raison que la référence aux phénomènes de la réalité au sens empirique ne suffit pas, parce qu'il y a une sorte de polymorphie de la réalité, où nous entendons également le polymorphisme pervers de la multiplicité de ses réalités. Une fois que tout devient acte de réalité, il nous faut une idée de la vérité. Nous interprétons les réalités, nous leur donnons ainsi un sens³⁴. Freud n'a pas donné beaucoup d'attention à la distinction entre réalité et vérité. La fameuse formule thomiste « *veritas est*

27 *Das Beste was Du wissen kannst, darfst Du den Buben doch nicht sagen* (Goethe, *Faust*).

28 Un élément de cette difficulté de communication est dû aux réalités cliniques infinies qui sont douées la plupart du temps d'une singularité telle que leur comparaison devient impossible.

29 Il est facile de voir à quel point, au milieu du XIX^e siècle, la spéculation subjective faisait encore partie de la recherche scientifique. Dans ce sens Freud était encore bien plus un homme du XIX^e qu'on ne le pense.

30 À partir de la fin du XIX^e siècle, un débat épistémologique préoccupait les universités d'Europe, porté par le positivisme empirique, le positivisme logique, la phénoménologie, l'herméneutique et la philosophie de langage. La psychanalyse fut tardivement (à partir des années 1960), touchée par ce débat. Après qu'elle se fut « bien » située entre une science clinico-empirique et l'herméneutique, le verdict de Jean Laplanche tomba : elle n'était pas d'ordre herméneutique.

31 Voir aussi G. Vassalli et sa discussion autour de la place de la théorie et de la technique en psychanalyse, *penser/rêver*, n°1, *L'enfant dans l'homme*, Mercure de France, 2002.

32 Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, « Idées », Gallimard, 1972.

33 Le Principe de réalité, le réel et les soi-disant *Facts of Life* (Money Kyrle, 1971), sont probablement des « catégories » au sens aristotélicien du terme : elles précèdent une expérience qu'elles structurent.

34 Sens ne veut dire que chemin, indice, direction.

*adaequatio intellectus et rei*³⁵ » a donné une idée nette et largement suffisante de ce qu'était la vérité scientifique - que Freud et la communauté scientifique de son époque ont adoptée. Pourtant, je suppose qu'en Freud l'idée de vérité dépassait le réductionnisme de la science. Il se mettait ainsi à l'écart de la science moderne. Pourquoi ? Parce que la science, en se libérant complètement de sa source philosophique, n'avait plus besoin de la notion de vérité, elle est devenue autosuffisante³⁶. C'est un des signes distinctifs de Freud. Si nous nous défaisons de la catégorie de la vérité, et c'est ce qui importe - et ce qui est à mon avis le cas -, tout devient contingent, arbitraire, option³⁷. La psychanalyse contemporaine, se vantant à juste titre de s'occuper profondément de la réalité psychique, et malgré ses particularités du point de vue de la science moderne, a-t-elle perdu une idée de vérité et donc sa direction ? Est-ce que notre malaise, quand nous rencontrons nos collègues hors de nos propres cercles, ne proviendrait pas du fait qu'il y a un manque, un vide, là où, chez Freud, malgré son athéisme et sa distance à l'égard de la philosophie, il y avait un désir de vérité³⁸ ?

35 Thomas d'Aquin, *Quaestiones disputatae de veritate et Les Vingt-neuf questions disputées sur la vérité en présence de Maître Thomas d'Aquin, docteur de l'Église*. « La première comparaison entre l'étant et l'intelligence est donc que l'étant concorde avec l'intelligence ; cet accord est même appelé « adéquation de l'intelligence et de la réalité » ; et c'est en cela que la notion de vrai s'accomplit formellement. Voilà donc ce que le vrai ajoute à l'étant : la conformité ou l'adéquation de la réalité et de l'intelligence ; et de cette conformité s'ensuit, comme nous l'avons dit, la connaissance de la réalité. Ainsi donc, l'entité de la réalité précède la notion de vérité, au lieu que la connaissance est un certain effet de la vérité. » Deuxième édition bilingue <http://docteurangelique.free.fr>, août 2012. *Les œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin*, et traduction par les moines de l'Abbaye sainte Madeleine du Barroux, France.

36 Pourquoi « réductionnisme » ? Chez Thomas, la conception de vérité était encore fondée par la métaphysique et la théologie, tandis que son adoption par les sciences l'a privée de sa transcendance. La science du xxe siècle n'était plus préoccupée par le souci de la vérité au sens métaphysique du terme, elle n'avait plus besoin de se « légitimer » par la philosophie. La référence à la philosophie est devenue ainsi seulement une préoccupation épistémologique, donc méthodologique scientifique. Déjà Kant, dans l'introduction de *Critique de la raison pure*, dit qu'il ne fait pas de philosophie et ne parlera que de la « méthode ».

37 Quatre modèles structurent selon moi ce moderne optionnel et contingent : le structuralisme (« tout est structure »), la théorie du système (« tout est système »), le postmoderne (« tout est narration ») et le déconstructivisme (« tout est métonymie »). Avec ces modèles, la catégorie de la vérité, est d'une certaine manière définitivement inutile. Mais ces modèles ont un point en commun : ils sont anhistoriques, ils veulent s'établir au-delà du temps et de la mémoire.

9. Le système défensif

Lorsqu'il est question de la réalité ou de réalités différentes, se pose au clinicien la question des réalités des résistances ou du système de défense, c'est-à-dire du travail et du fonctionnement de l'appareil psychique. Depuis les années 1960, à travers les études sur les pathologies dites narcissiques, les maladies psychosomatiques, les états limites, les anorexies dites psychoses froides, etc... un énorme élargissement du champ du travail analytique s'est fait qui a mis le déni et le clivage au centre des réflexions sur la structure des défenses. Et les pathologies et les résistances qui correspondent à ces pathologies étaient *grosso modo* déjà connues et décrites par Freud et Melanie Klein.

Alors, quoi de neuf ? Il me semble que le nouveau est simplement une sorte de translation ou de déplacement : la mosaïque de la structure défensive a bougé en mettant le refoulement un peu au second plan, et le déni et le clivage plutôt au centre, et cela non seulement dans le cabinet de l'analyste mais aussi dans l'ensemble des sociétés d'analyse. Une culture basée sur le refoulement et une autre avec, au centre, le déni et le clivage, sont radicalement différentes. Le refoulement fonctionne dans une temporalité et une historicité tandis le déni et le clivage découpent le passé. L'hystérique souffre de réminiscences, a découvert Freud : je me dis que tous les patients que je vois souffrent d'une certaine manière de réminiscences. Puis vient l'impression que cela fait partie du malheur de l'homme en général. L'être humain souffre de réminiscences. Je pense en tout cas qu'un glissement dans la culture vers le clivage et le déni est en train de s'instaurer, c'est-à-dire que l'homme moderne veut se débarrasser de la charge de l'histoire, il veut se

38 Freud, en tant que fondateur d'une « science », était préoccupé par la question de la vérité. On peut dire en ce sens qu'il y a une philosophie ou même une sorte de théologie inhérentes à sa pensée. Une philosophie au sens où, par exemple, l'œuvre majeure de Newton était encore intitulée *Philosophiae naturalis Principia Mathematica*. Il considérait que son texte faisait partie de la philosophie. Dans l'aventure freudienne de fonder une science - Freud fut le seul qui fonda une science, qui plus est tout seul - le souci « philosophique » implicite visait la question la « vérité » au sens métaphysique du terme. Le complexe d'Œdipe ou la théorie des pulsions, par exemple, étaient pour Freud des lois universelles et ont eu pour lui une dimension philosophique, voir métaphysique. Et Totem et Tabou peut être vu comme une mythologie propre à la psychanalyse, une sorte de « Genèse », l'origine de l'Homme et de l'humanité - et considéré comme une « théologie » inhérente à sa pensée.

définir au-delà de son histoire³⁹.

10. *Geistigkeit* et héritage

De quel genre est alors cette même construction psychique qui jouait, en arrière-plan le rôle d'une instance de vérité ? La confiance faite à la tradition culturelle, qui portait Freud et lui faisait dire au pasteur Pfister que la moralité, on pourrait dire aussi la vérité de cette moralité⁴⁰, va de soi - cette confiance dans laquelle lui et les deux générations qui l'ont suivi ont été intégrés et qui avait quelque chose à voir avec le « sentiment intime d'une même construction psychique » - cette confiance, était probablement en rapport avec ce que Freud appelait *Geistigkeit*. Il parlait du progrès en *Geistigkeit* - progrès « en spiritualité - ou mieux progrès de la vie de l'esprit. La modernité n'est plus préoccupée par la « *Geistigkeit* », par la vérité, ou par la multiplicité des réalités - leur découverte, l'analyse de leur logique sont suffisamment excitantes. De ce fait, le terme de *Geistigkeit* risque de nous ennuyer, outre que son sens n'a rien d'évident. Je veux dire par là que le chercheur scientifique contemporain est préoccupé par n'importe quelle réalité ou n'importe quelle « nouvelle production » de la réalité, mais pas par la vérité (d'où l'intérêt de la distinction). Lorsque Freud propose que le monothéisme soit un progrès en *Geistigkeit*, ne se fait-il pas une idée un peu idéalisante du monothéisme ? Yerushalmi et, après lui, d'autres savants de la tradition juive ont critiqué le caractère abstrait et rigoriste du monothéisme dont Freud propose l'idée, qui d'après eux, ne serait pas à l'origine historique de la tradition juive. Schäfer⁴¹ parle même de caricature et se moque de ce genre de pseudo-idylle. Un tel monothéisme abstrait, s'il a existé,

serait une création beaucoup plus tardive⁴². Freud a cependant insisté sur cette idée très abstraite et peut-être philosophique du monothéisme⁴³. Il donne le sentiment d'être un peu réducteur et même de dénier ses propres idoles lorsqu'il fait valoir la proximité de la *Geistigkeit* et du monothéisme. *Geistigkeit* a certainement plusieurs origines : la philosophie en est une, ainsi que les arts et les multiples formes justement de la « spiritualité » - ici le mot français fait sens. Mais ces formes de *Geistigkeit* ne sont pas forcément d'origine monothéiste. Le lien donc entre *Geistigkeit* et monothéisme n'est pas convaincant. Que *geistig*, dans une deuxième approche, s'oppose à *sinnlich*, sensuel, n'est pas plus convaincant. C'est en effet un peu partout que l'on trouverait alors de la *Geistigkeit*, dans n'importe quelle culture, de l'hindouisme jusqu'à la grande tradition du platonisme. La *Geistigkeit* ne serait pas du tout une particularité de la tradition monothéiste telle que Freud la développe. On peut supposer alors que ce qui est au centre de l'argument, dans *L'Homme Moïse*, c'est autre chose que la *Geistigkeit* - je suppose que c'est la filiation paternelle⁴⁴

Pour paraphraser Freud, on peut poser la question : que veut le père ? Quelle est la volonté et le vœu du père, dans cette construction du monothéisme chez Freud, si importante ? Le père veut-il de la *Geistigkeit* ? Représente-t-il vraiment la *Geistigkeit* ? Si on l'entend dans le sens du détachement du sensuel du corps maternel, oui. Mais cela ne conduit pas à la *Geistigkeit*... Est-ce ce que veut le père pour le fils, qui instaure le progrès de la *Geistigkeit* ? Ou bien un certain rapport entre ce que le père veut et ce que représente pour le fils la paternité du père, étant entendu que la mère est centrale : la première question serait alors non tant « que veut le père ? », mais « qu'est-ce qu'un père pour son enfant ? », sinon celui qui a pris la mère. Là, *geistig* et *sinnlich* sont dans un drôle d'état - en gros, le nôtre, d'état.

Le père veut, comme le dit une histoire juive, trois choses

39 History is what happened the last five years. La phrase revient fréquemment en Californie. Histoire, mémoire, souvenirs ne comptent plus, remplacés par l'action immédiate et les désirs à terme (et l'argent).

40 La moralité se comprend comme une vérité en soi, elle prétend être au-delà d'une justification. Freud à Oscar. Pfister, Lettre du 9. 10. 1918) : « Wenn schon von Ethik die Rede sein soll, so bekenne ich mich zu einem hohen Ideal. » (« S'il faut parler d'une éthique, je professe pour moi un idéal élevé... »), *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1966, p.103. Voir aussi, sur le mot du philosophe Th. Vischer cité par Freud, B. Schlink, « Das Moralische versteht sich von selbst », *Merkur* 7/2009. Stuttgart, Deutsche Zeitschrift für Europäisches Denken.

41 P. Schäfer, *Der Triumph der reinen Geistigkeit. Sigmund Freuds Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, Berlin, Philo Verlag, 2003.

42 Yerushalmi compare dans *The Moses of Freud and the Moses of Schönberg* la conception différente du monothéisme chez Freud et Schönberg.

43 Cf J. Assman, *Moïse l'Égyptien : Un essai d'histoire de la mémoire*, Champ-Flammarion, 2003.

44 Cette « réponse » n'est elle-même pas anodine ni sans problème : Freud parle évidemment de la filiation paternelle juive et non de n'importe quelle filiation paternelle. On doit supposer qu'il y a différentes filiations paternelles et que les civilisations différentes « proposent » différents chemins pour le déclin du complexe d'Œdipe, plus ou moins libérateurs pour le sujet.

de son fils : qu'il apprenne à lire, pour pouvoir lire la Thora - justement pour qu'il ne se perde pas ; qu'il apprenne une profession, pour gagner sa vie et qu'il apprenne une troisième chose : à... nager (c'est un *witz* ironique, pour un peuple qui a erré quarante ans dans le désert.) Telle est donc la volonté du père : que son fils apprenne les pratiques de survie.

11. La généalogie paternelle et la direction de la cure Si, avec le concept de *Geistigkeit*, on se retrouve dans une impasse, il n'en reste pas moins que l'on constate tout d'abord que le caractère de la figure paternelle mis en avant par Freud est éminemment généalogique : il s'agit de quelque chose de l'ordre de l'héritage, terme si important pour Freud - et cela dans le sens le plus large possible. C'est comme si « père » et « héritage » étaient quasiment sur la même ligne⁴⁵. Dans cette perspective, le fameux « meurtre du père » prend signification toute différente et va dans le sens du meurtre de l'héritage, du meurtre de la transmission⁴⁶.

En traversant la pensée freudienne du début jusqu'à la fin, on peut avoir l'impression que tout y est de l'ordre de l'héritage. Freud utilise le mot dans un sens biologique banal, puis phylogénétique, historique et culturel. C'était en ce sens un penseur de l'histoire. Un autre terme par contre est relativement sous-représenté dans l'œuvre freudienne : *Überlieferung* - Freud préfère le mot de racine latine : tradition, avec à ma connaissance une seule exception dans *L'Homme Moïse*, où il est question de la différence entre *schriftliche Fixierung* et *mündlicher Überlieferung*, entre tradition écrite et orale. *Überlieferung* serait sans doute mieux traduit par « transmission » que par « tradition », et, quand il s'agit de la filiation

paternelle, la transmission renvoie ici à la question du transfert. Transfert et transmission ne se laissent pas délier parce que le transfert dépasse, transcende la situation de la cure. La transmission serait alors une sorte de transcendance du transfert mais contrairement à la façon dont Laplanche la voit, elle est liée pour Freud à la filiation paternelle et cela à travers la structuration, le déclin et la restructuration du complexe d'Œdipe - c'est le fameux destin du complexe d'Œdipe. Il me semble que la lecture de *L'Homme Moïse* donne une idée nette de cette approche, entre transfert et transmission. Le dilemme du transfert évoqué plus haut et son rejet ne concernent pas la question de l'influence ou de la dépendance mais de quelque chose qui vise la filiation, la généalogie, l'héritage, et c'est dans ce sens-là qu'on peut l'appeler un rejet de la filiation paternelle, un rejet de la transmission. Déjà, avec Ferenczi, Rank, d'une autre manière avec Abraham, puis certainement Melanie Klein, Fairbairn et Winnicott, cette filiation a été nettement attaquée dans l'histoire de la psychanalyse et ceci en faveur d'une psychologie mère-enfant, ou de la psychologie - plus abstraite - de la relation d'objet. Ou encore en faveur d'une pure et nette psychologisation de la psychanalyse⁴⁷. Maintenant, si les grands penseurs de la psychanalyse de la deuxième et même troisième génération sont restés encore dans une sorte d'ambiguïté en face de la généalogie, dite paternelle, nous pouvons incessamment constater que la nouvelle génération ne connaîtra plus de telles hésitations. Au contraire : non seulement elle a surmonté cette ambiguïté vis-à-vis de la filiation paternelle, mais elle se situe nettement contre cette tradition en exigeant une nouvelle civilisation, par exemple celle proclamée par la théorie du genre et ses réalités. Et les demandes et les attentes et le processus de la cure changeront avec cette transformation culturelle. J'ignore dans quel sens, et pourtant cela me paraît évident. Ainsi, dans les années 1980, il était hors de question qu'un homosexuel soit admis à la formation analytique - nous sommes plusieurs à avoir été au courant

45 Le fameux mot de Goethe, cité par Freud, « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder », montre assez bien le rapport entre « père » et « héritage ». Mais sous l'influence d'un côté de la métapsychologie abstraite de l'Ego-Psychology, d'un autre côté du psychologisme absolu et radical du kleinisme (contre lequel Winnicott lutte avec son concept d'« environnement ») et du structuralisme français, on a oublié à quel point « historicité » et « héritage » étaient des éléments essentiels de la pensée freudienne. Ces tendances - Ego-Psychology, kleinisme et structuralisme - ont déshistorisé Freud.

46 On ne peut pas comprendre les totalitarismes européens et leur prétention à créer l'« homme nouveau » si l'on ne voit pas à quel point ils ont voulu se débarrasser de l'histoire en essayant de fonder une nouvelle tradition. En ce sens, ils ont été, au fond, antichrétiens - ce qui n'a pas empêché les institutions cléricales de tenir le rôle que l'on sait dans l'avènement du nazisme et sa politique.

47 Après s'être bien battu depuis 1968 contre la médicalisation de la psychanalyse, on a oublié que depuis elle s'est psychologisée, ce qui est probablement plus problématique. Tandis que le médecin est toujours entre le symptôme et son interprétation, tout en ayant appris que le symptôme peut être trompeur (et il est dans ce sens-là le clinicien par excellence), la psychologie est une science abstraite et académique. Freud ne fut pas médecin par hasard.

de tels refus. Il y eut même des discussions portant sur la question de savoir si un homosexuel était analysable. Et nombreux ont été les analystes à soutenir la position que la cure analytique de patients homosexuels échouait. Au milieu des années 1990, on pouvait encore entendre de tels arguments. Le changement s'est fait tacitement, pendant les vingt dernières années, de telle sorte que les raisons des générations précédentes qui ont traité le sujet différemment n'ont plus été audibles. Nous savons que les générations précédentes qui légiféraient sur ces questions et le faisaient autrement qu'aujourd'hui n'étaient ni aveugles ni réactionnaires : c'est le contexte culturel qui a changé. Notre fameuse inactualité s'infléchit avec le contexte culturel...

12. La circoncision et l'abus

Une psychanalyste américaine disait lors d'une conférence à Berlin, qu'en tant qu'analyste, il faut travailler comme si une troisième personne était présente dans votre cabinet. Pourquoi ? Parce que tout est suspect d'abus. La société est obligée de garantir que l'autonomie du sujet soit protégée contre toute forme d'abus. Il y a là un mariage heureux entre le discours juridique et le discours psychologique. Les deux veillent à ce que le sujet ne soit pas abusé. Il m'importe de dire dans ce contexte un mot sur la question de l'abus en général et de l'abus sexuel en particulier, des questions qui paraissent au centre de la conscience contemporaine. Selon la loi suédoise, si la femme souhaite le port d'un préservatif et que l'homme ignore sa demande, il s'agit d'un acte de viol. La femme peut dans ce cas-là porter plainte même plusieurs semaines plus tard parce que justement c'est considéré comme un viol. M. Assange a certes peur d'être livré par la Suède aux États-Unis - pour d'autres délits -, mais la raison pour laquelle la Suède le cherche par un arrêt international, c'est qu'il n'a pas porté un préservatif⁴⁸. J'aimerais entre parenthèses dire un mot d'une discussion qui a eu lieu, il y a quelques mois, en Allemagne, sur la question de la circoncision. Cette discussion publique, a été lancée par une question

48 Le prétendu viol commis par Assange a des aspects intéressants relativement à la place de la jurisprudence dans le monde actuel. Les actes qu'il a commis ne comprenaient ni violence psychique ni violence physique - les deux femmes en question se sont même glorifiées par Tweets et textos d'avoir eu des relations sexuelles avec un homme si célèbre.

juridique tout à fait légitime pour notre modernité : les parents ont-ils le droit de porter atteinte d'une manière irréparable à l'intégrité du corps de leurs enfants ? Une justice libre de l'impact de la tradition, donc de la transmission et complètement sécularisée a répondu par la négative. Jugement tout à fait compréhensible selon leur logique. Quelques psychanalystes se sont mêlés au débat en appuyant le jugement avec l'argument du traumatisme précoce. Il y avait, heureusement, quelques théologiens, juristes et philosophes plus intelligents que nos collègues. Pour ne pas paraître antisémites - c'est toujours un petit souci en Allemagne - nos collègues ont cité un groupe d'Israéliens qui, de la même façon, s'opposent à la circoncision. Et il est vrai qu'ils ne sont pas antisémites, ça non, ils sont radicalement anti-généalogiques, radicalement modernes, tout ce qui ressemble, même de loin à quelque chose de la filiation et en particulier paternelle, est à rejeter. Dans la tradition juive, c'est le père justement qui introduit et inscrit à travers l'acte de la circoncision la transmission de la loi. Se débarrasser de la filiation paternelle, tel est l'essentiel pour le moderne, tel est le dénominateur commun⁴⁹.

13. La projection ultérieure du père et la liberté

Les soi-disant pathologies modernes, ces pathologies qui sont souvent considérées comme des pathologies narcissiques, sont, selon mon expérience clinique, souvent la mise en échec de l'instance paternelle. Contrairement à leurs apparences où nous avons toujours à faire à une pathologie quelconque de la relation maternelle, le véritable défailtant est souvent l'instance paternelle⁵⁰. Le père disparu, sous-représenté, est tout à fait présent en tant que père réel, mais dans sa fonction d'amener l'enfant au combat de l'existence, il est psychiquement défailtant. Nicholas Ray montre déjà dans les années

49 Où l'on retrouve un écho des préoccupations de Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Œdipe*.

50 Depuis les années 1960, il y a quatre théories du narcissisme, que je situe d'un mot entre parenthèses : celle de Kohut (l'éclat dans le regard de la mère) ; de Kernberg (le narcissisme pathologique) ; celle de Béla Grunberger (l'évitement du conflit œdipien, le conflit paternel) et celle de Green (la mère morte). Il est intéressant de voir que les présentations cliniques et métapsychologiques du narcissisme se concentrent essentiellement sur la pathologie de la relation maternelle. Seul Grunberger, me semble-t-il, prend un autre chemin en mettant le conflit paternel au centre de sa conception. La problématique narcissique est ainsi située entre l'évitement du conflit paternel et le rejet de l'instance paternelle.

1950 dans son film, *La Fureur de vivre* un père réel de ce genre, ridicule et châtré : l'enfant se perd dans sa vie⁵¹. Ce père rate, paraît-il, sa fonction essentielle, qui est d'amener son enfant vers la vie, hors de l'ordre maternel puisque, comme disait Freud, « le destin lui-même n'est en définitive qu'une projection ultérieure du père⁵² ». On peut se dire, à juste titre, que le père réel⁵³ est depuis toujours celui qu'il est, il a intégré les mêmes bons et mauvais objets comme depuis toujours, il n'est pas devenu plus mauvais, peut-être même le contraire : meilleur qu'auparavant. Mais quelque chose fait partie de sa nature et se perd : pour le dire autrement, la culture l'allégeait d'une certaine charge. Il est ainsi aujourd'hui plus à l'aise en même temps qu'il mène une existence anodine. Ce père moderne, libéré semble-t-il de la charge de la transmission, ne figure plus comme instance de la mémoire culturelle.

La figure paternelle reste alors énigmatique ainsi que la filiation paternelle et la fameuse instance paternelle. Si on fait le lien comme tout à l'heure entre père et survie, on constate qu'il est possible de survivre sans père. La survie en soi du sujet n'a pas forcément besoin du père, le vrai devoir paternel vise bien plus la question de la transmission⁵⁴. La transmission concerne à la fois l'individu et le collectif ; du point de vue de la cure, c'est

le sujet, l'individu, qui est en cause. Sans passer alors par la distinction entre le sort du sujet et celui du collectif, il m'importe de préciser que, dans l'histoire des choses que le père juif transmet à son fils, il s'agit aussi d'autre chose : de la liberté, du gain de liberté.

Freud a défini le but de la cure à travers les fameuses « capacités » à savoir « aimer et travailler » : il me semble qu'il convient d'y ajouter le terme de « liberté », compte tenu du fait que la maladie (névrose, psychose, peu importe comment on appelle les états pour lesquels le patient consulte) est toujours un état de perte ou de manque de liberté. La transmission de la psychanalyse diffère de ce qui a été transmis par les traditions, même s'il y a un lien net entre les deux. Contrairement aux traditions qui toutes reposent sur un *Denkverbot*, un interdit de penser, la transmission analytique⁵⁵ ne peut pas se défaire du défi de la liberté. Il y a un lien entre liberté et instance paternelle pour l'être humain. Il nous faut un père pour libérer nos pensées, nos affections, nos actions, nos espaces, enfin pour libérer notre parole. Quel père est une autre question (et Freud dans *L'Homme Moïse* ne parle pas de n'importe quel père). Il nous faut aussi un père pour distinguer entre une vraie et une fausse forme de liberté, voir le lien intime entre l'*ananké* - la nécessité - et la liberté. Une liberté figure de la responsabilité et en opposition avec l'arbitraire (la créativité, qui est probablement une autre figure de la liberté, semble plus liée à l'instance maternelle, mais ceci est un débat différent)

14. La psychanalyse sans transfert

La psychanalyse à travers ses variantes post-freudiennes appartient aux discours psychologiques et thérapeutiques de la modernité. L'intention de ces discours psychologiques modernes est de prêter main forte au sujet dans sa recherche de lui-même, ou de son « soi » et dans le processus de déploiement de ce soi. Il importe alors que la psychothérapie analytique soit un support et qu'elle soutienne le prétendu légitime désir du patient. La question de la légitimité touche celle de la

51 À part les travaux de Béla Grunberger je me réfère au livre du psychanalyste allemand Alexander Mitscherlich, membre du groupe de l'École de Francfort, ami d'Adorno et de Horkheimer, *Vaterlose Gesellschaft (Vers la société sans père)* qui fut à sa sortie (1963 et en français 1969) très lu, critiqué et objet de polémiques.

52 S. Freud, « Dostoïevski et le meurtre du père » (1928), (traduit par J.-B. Pontalis, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF), 1985, p.170.

53 La question des parents réels est à la fois trop présente dans la psychologie du développement et trop minimisée dans une pure métapsychologisation. L'un n'existe pas sans l'autre - les fantasmes s'accrochent à la réalité de l'expérience.

54 C'est très net dans la dédicace manuscrite de Jakob Freud dans la Bible de Phillipson qu'il offre à son fils Sigmund lors de son 35^e anniversaire. « Fils qui m'est cher, Shelomoh Dans la septième année des jours de ta vie, l'Esprit du Seigneur commença à t'agiter et Il s'adressa à toi : Va, lis dans mon Livre, celui que j'ai écrit et s'ouvriront à toi les sources de l'intelligence, du savoir et de la sagesse. Ceci est le Livre des livres où les sages ont puisé, où les législateurs ont appris le savoir et le droit. Tu as eu une vision du Tout-Puissant, tu as entendu et tu t'es efforcé de faire, et tu as plané sur les ailes de l'Esprit. Depuis lors, le Livre est resté en réserve, comme les débris des Tables, dans une arche par-devers moi. Pour le jour où tes années ont atteint cinq et trente, je l'ai recouvert d'une nouvelle housse en peau et l'ai appelé : « Jaillis, ô puits, chantez-le ! » et je te l'ai dédié afin qu'il soit pour toi un mémorial, un rappel de l'amour de ton père qui t'aime d'un amour éternel. Jakob fils de R' Sh(é)lomoh) Freid. À Vienne la capitale le 29 nissan 5651 6 mai 1891 ».

55 Freud est en fait le fondateur d'une nouvelle tradition et donc aussi d'une nouvelle transmission. Qu'il ait été ironiquement qualifié de fondateur d'une nouvelle religion n'est pas complètement un hasard. La psychanalyse freudienne est en effet une *Weltanschauung*, et c'est justement de cela que la psychanalyse contemporaine veut se débarrasser.

égalité. Les débats et obsessions sur l'abus sexuel sont dans ce contexte un souci essentiel⁵⁶. Le transfert est ici soupçonné de soumettre le patient et de l'abuser. Il me semble que c'est la dimension généalogique du transfert - sa dimension civilisatrice - qui est soupçonnée, parce que le transfert analytique veut transmettre.

Cette dimension est fondamentalement antimoderne et hautement suspecte (contrairement au désir de l'analyste de libérer le sujet) d'inhiber chez le sujet moderne le développement de son « soi », pourquoi pas de son « soi » narcissique. Il me semble évident que la transformation de la culture en une culture de la subjectivation et de l'identité du genre aura un impact sur la psychanalyse, du moins telle que Freud l'a conçue. Une pensée généalogique à partir du destin du complexe d'Œdipe est soupçonnée d'être une idéologie. C'est en train d'avoir lieu et cela réduit la psychanalyse à une activité purement thérapeutique, en en changeant la direction. La crise de la modernité qui touche aussi la perte de la direction de la cure, cette crise intellectuelle de l'homme occidental, est liée, me semble-t-il, à la perte de l'idée de liberté qui est une liberté de l'acte, de la pensée et de la parole. Jamais l'homme occidental n'avait vécu sans idée de la liberté. Aujourd'hui après la liberté sexuelle des années 1960, il en est dépourvu - la liberté serait chose acquise⁵⁷ - il erre et s'égaré alors dans le labyrinthe de sa subjectivation, avec le genre comme nouvel objet de liberté. La cible de l'attaque

contre Freud⁵⁸, ce n'est pas la métapsychologie, la découverte de l'inconscient et son fonctionnement, mais c'est, bien entendu, le destin du complexe d'Œdipe. La psychologie de l'inconscient de Freud est *grosso modo* acceptée, tandis que son éthique et son noyau interprétatif sont rejetés.

56 Une telle inflation du débat sur le sujet de l'abus est certainement due aux transformations concernant la place du sujet dans la culture et la société modernes : le sujet n'est plus défini à travers sa responsabilité envers la culture et la société mais à travers son exigence et sa vulnérabilité.

57 Je pense qu'on ne réalise pas assez que nous faisons partie de la première génération dans l'histoire occidentale qui n'a plus l'idée qu'il faille se battre pour une liberté. C'est absolument nouveau et probablement est-ce l'élément d'une crise intellectuelle. Sans idée de liberté, on s'ennuie, comme l'aristocratie qui risquait toujours de s'ennuyer compte tenu de sa liberté infinie. C'est là où la théorie du genre interviendrait dans la modernité : en réclamant une liberté nouvelle, à savoir celle de définir son genre.

58 On peut saisir cela assez bien en lisant les textes de Judith Butler qui se réfère toujours à Freud et la psychanalyse. Elle veut, comme Laplanche qu'elle cite d'ailleurs souvent, libérer la psychanalyse de la généalogie du complexe d'Œdipe et moderniser ainsi la psychanalyse à travers la théorie de genre. Dans ce sens, on peut dire qu'elle n'est pas contre la psychanalyse - le féminisme des années 1970 ne l'était pas non plus -, elle veut une psychanalyse « moderne ». Même si Laplanche a pris ses distances à l'égard de Judith Butler, il faut dire que, pour elle, à partir des « modifications » apportées à Freud par Laplanche, il peut y avoir une entente entre psychanalyse et théorie du genre.

Prendre le temps du temps présent

Jean H. Guegan

Les êtres humains consacrent une bonne part de leur activité à mettre au passé ce que ne cesse de leur donner le temps qui passe, à construire et reconstruire sans cesse ce passé, à offrir à leurs illusions des scénarios d'avenir. Tout cela pour un instant présent qui persiste insaisissable dans le passage du temps. Ce temps à la fois extérieur et totalement intérieur, est un état singulier et permanent de notre relation au monde et du monde à lui-même dans le même instant. Pour la psychanalyse, la formulation *Wo Es war, soll Ich werden* a été largement commentée. Elle confie à l'instant présent une énigmatique incertitude entre le passé et le futur, peut-être celle-là même qui concerne le processus analytique et lui confie cette étrangeté impartageable avec le monde extérieur, de proposer l'expérience même d'un déjà passé retraversé au présent.

Ce projet, s'il est possible, ne peut guère séduire un monde humain sans cesse attiré par les actions immédiates de ce qu'on appelle « la culture de l'instant¹ » ne pouvant s'autoriser le décentrement que la saisie du présent implique. Si la psychanalyse, ainsi que le voudraient d'ailleurs ses critiques les plus virulents, est considérée comme tournée uniquement vers le passé, vers l'histoire de chacun, sa confrontation à un monde quotidien au présent et en constante évolution ne peut être que complexe sinon plutôt conflictuelle, et toute son histoire nous en montre les aléas.

Le petit humain qui fait son entrée dans le monde et dans le temps est caractérisé par sa prématurité. Par la rencontre de l'autre, il organise son temps subjectif et singulier. L'appartenance à l'espèce humaine suppose aussi, d'une part de naître avec un nombre élevé de potentialités transmises héréditairement, et

d'autre part d'arriver dans un monde déjà totalement informé par l'homme, où lui-même se trouve nommé et où un sens a déjà été attribué à chaque chose et chaque chose inscrite dans le temps. C'est, soumis à un bain continu d'excitations et d'inhibitions qu'il doit se constituer un monde intérieur, première temporalité, ce qui inaugure déjà l'expérience d'un passé. Désigner cela comme sa préhistoire ne peut se faire qu'avec l'hypothèse du marquage temporel que désigne un avant et un après de l'acquisition du langage.

Dans beaucoup de domaines de la connaissance, y compris lors d'approches scientifiques, le recours au passé et un déterminisme linéaire sont prévalents. Le débat n'est donc pas aisé avec le champ psychanalytique et l'hybridation n'est pas toujours la meilleure chose ! Entre autres difficultés, la moindre n'est pas notre référence fondamentale et singulière à un système inconscient caractérisé comme « hors temps », qui ne se laisse saisir qu'indirectement et dont l'analogie est sans doute difficile à trouver en dehors de la psychanalyse. De surcroît, poser la question de l'aptitude pour la psychanalyse de dialoguer avec d'autres sciences qui sont, elles, supposées objectives (comme les sciences galiléennes) ou d'autres domaines de la connaissance, fait surgir inévitablement et ce n'est peut-être pas évitable, la question de son statut scientifique. Il y a de nombreux arguments philosophiques et épistémologiques pour maintenir un certain dialogue.

Lorsque Freud, en 1938 rédige ce qu'on nomme l'« Abrégé de psychanalyse », *Abriss der Psychoanalyse*, qu'il aurait considéré comme un « legs théorique », donc un écrit de transmission, il indique à l'issue de certaines mises en gardes techniques : « *Nous avons été très souvent obligés de nous aventurer au-delà des frontières de la science psychologique. Les phénomènes sur lesquels nous avons travaillé ne relèvent pas*

¹ R. Frydman, Muriel Treves et coll. : *L'irrésistible course du temps*, Colloque gynécologue-psychanalyse, Paris PUF 2011.

seulement de la psychologie ils ont un aspect organique et biologique.² »

L'argument d'un manque d'objectivité de la psychanalyse alimente régulièrement les critiques contre celle-ci. Il ne faut pas négliger le fait que pour la plupart des sciences, coexistent des données objectives et des présupposés théoriques dans des zones aux limites de l'observation qui exigent l'« expérience de pensée » (et peut-être pas seulement dans les sciences physiques). Toutes les sciences, en effet, peuvent ou doivent, en certains points, affronter des modes de pensée aux limites du rationnel. Peut-être y a-t-il d'ailleurs en toute science, un indispensable irrationnel, comme une vague d'étrave à l'avant de la raison (comme l'a montré Clement Greenberg avec l'avant-garde pour l'art ?) Et n'est-ce pas là, dans toute approche de la nature, un reste de pensée animiste nécessaire au travail de création ?

Dans bien des domaines de la science, et particulièrement la question des origines, Freud avait des intuitions tout à fait avancées par rapport à ses contemporains. Par exemple lorsqu'il utilise le terme métaphorique de « bouillie originare », cela arrête à peine notre lecture (on ne parlera que bien plus tard avec Stanley Miller 1950 de la « soupe primitive »). Là il y a pourtant une interrogation aux conséquences fortes sur l'origine qui est tout à fait en rupture avec les traditions qui entretenaient encore à son époque une pensée enfermée dans des mythes créationnistes.

De tout temps les savoirs humains se sont préoccupés de ce qui fut pour eux leur origine, un originel ou l'originare³. L'origine qui est sans doute une scène de fiction inatteignable, l'originel qui est de l'ordre du temps, c'est ce qui se classe en premier dans le temps, et l'originare qui concerne les fondements et structures initiales de ce qui existe. Il s'agit là de définitions générales, chaque branche de la connaissance possède ses propres références pour la quête de son origine. Les biologistes proposent désormais d'envisager pour

la vie un système originare qui ne serait pas sans nous intéresser avec ses trois composants : un système d'information (le génomique) qui assure potentiellement conservation et transmission, un système énergétique qui assure les forces et un système de membrane qui un jour a pu isoler et autonomiser les deux premiers composants pour permettre une auto-organisation en unités individualisables (c'est d'ailleurs là que persiste la plus grande énigme !) Mais, nous nous approchons là de théories darwiniennes, des approches processuelles, restreignant le recours aux notions de contenus préformés, et de plus, évolutives par le hasard des mutations. Le hasard ainsi convoqué en sciences de la nature n'était pas une priorité à l'époque de Freud. Il a cependant lui-même insisté sur l'importance des phénomènes qui, impliqués dans l'évolution et la transmission, associant les éléments constitutionnels qu'il a toujours pris en considération, sont issus de « répétitions incommensurables » d'essais et d'erreurs jusqu'à cette phylogenèse soumise aux lois du hasard des mutations et aux sélections sur des modalités temporelles que l'humain ne peut qu'à peine se représenter. Finalement entre la psychanalyse et la biologie circulent parfois des modes des représentations qui méritent de se reconnaître mutuellement et aussi de s'interpréter, subissant ensuite le sort de toute interprétation, c'est-à-dire que chacun puisse conserver la singularité de son champ.

Ces réflexions rapides ont tendance à me faire penser que l'importance des rencontres entre les sciences tient moins à des échanges de contenus, de propositions de modèles et même de métaphores que dans la constitution de nouveaux espaces pour la pensée et pour les capacités de symbolisation réciproques des uns et des autres. Et en commun à tout ceci, il y a quelque chose qui est l'incidence de perspectives temporelles.

Non seulement comme toute chose, la psychanalyse est aux prises avec le passage du temps, mais elle est aussi par sa méthode et le dispositif engendré, une expérience singulière qui, tel un prisme pour la lumière, le diffracte et en livre de nouveaux ordonnancements que Freud et ses successeurs ont découvert dans leurs

2 S. Freud (1938) : « Abrégé de psychanalyse », OCF P, XX, Paris PUF 2010, p 193.

3 R. Perron : *La passion des origines*, Paris, Delachaux & Niestlé 2003, 150 pages.

multiples occurrences. Fondamentalement d'abord, la flèche du temps se représente essentiellement comme la forme vectorisée (passé>présent>avenir) qui correspond au cheminement même de la vie, au seul concept dont l'humain dispose pour se situer dans le temps, ce que Freud en 1907 dans « Le créateur littéraire et la fantaisie » décrit « comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse »⁴. Pour Jean Laplanche, (*Temporalité et traduction* 1989, p.339), il s'agirait plutôt de « tenir fermement » la triade freudienne : (présent>passé>futur) ce qui est une conception restreinte et spécifique au paradigme de l'interprétation psychanalytique. Il écrit : « Le mouvement propre à l'interprétation est à situer dans le premier moment dialectique, celui qui porte du présent vers le passé »⁵.

Les temporalités que la psychanalyse met plus ou moins directement en jeu concernent différents niveaux, il y a de multiples descriptions et mots pour en désigner les composantes : d'abord le temps universel cosmique, qui est une incontournable donnée physique externe que nous devons considérer comme une toile de fond universelle et dont la discussion n'est pas de notre ressort.

Ensuite, la temporalité commune à tous les êtres vivants, qui assure les cadres de la vie terrestre. La forme la plus immédiate affectant chacune de nos actions, est la perception de la durée dictée par la forme analogique des horloges. Dans « Note sur le bloc magique »⁶ Freud, avec l'hypothèse de l'exploration rythmique du monde extérieur, propose une métaphore biologique de l'organisation de la temporalité pour les êtres vivants avec l'extrapolation possible aux temporalités psychiques.

Au niveau de chaque individu, son utilisation subjective du temps lui en donne une perception qui est une temporalisation vécue en particulier comme une durée. On peut concevoir la temporalisation comme

issue de cette fonction qui secondarise, mémorise et sans discontinuer fait reposer l'être au présent sur un passé sans cesse construit. Il s'agit d'une des fonctions du moi qui, dès que constituée, ne cesse de se vouer dans une incessante psychosynthèse, à la constitution vers le passé d'un savoir sur soi, d'une histoire personnelle en expansion continue. Historisation et historicité en sont les principales conséquences, ensuite la formation ou non d'une expérience en sont un des aléas.

Mais si l'on considère que le refoulement (donc constitution d'un inconscient) est à l'origine d'une première temporalisation de l'être humain, et que se créent ainsi la symbolisation, le langage et le processus de temporalisation, alors on peut comprendre l'importance qui peut être donnée dans l'expérience analytique inséparable de la notion de « hors temps », à cette temporalisation spécifique au processus analytique. Celle-ci serait comme une fulgurante condensation au présent dans l'agir transférentiel émergeant du hors temps de l'inconscient qui peut sans doute être pensé en analogie avec le concept d'effectuation hallucinatoire que propose Laurence Kahn⁷.

Comment comprendre le recours de la théorie psychanalytique freudienne à cette autre forme de la temporalisation qui est la dimension phylogénétique ? C'est en effet un appel à une théorie des temps immémoriaux ou peut-être est-ce aussi une manière de composer avec une temporalisation déspecifiée, Le développement s'en est fait tout au long de l'œuvre de Freud mais le plus souvent comme une phylogenèse restreinte à une préhistoire humaine. Parmi les textes à ce propos, la discussion concernant l'analyse de « L'homme aux loups »⁸ montre bien comment cette recherche s'est élaborée, comment Freud a dû faire face à l'émergence du pulsionnel infantile dans le transfert... Je ferais l'hypothèse que l'utilisation de cette théorie du passé phylogénétique, hors de la temporalisation humaine, s'est constituée comme une mise en perspective (heuristique) par rapport à son extrême

4 S. Freud (1907) : « Le poète et l'activité de fantaisie », *OCF P VIII*, Paris, PUF, 2007.

5 J. Laplanche : *Le primat de l'autre*, « Champs », Flammarion, 1997, p.317-353.

6 S. Freud (1924) : « Note sur le bloc magique », *OCF P XVII*, Paris, 1992, p.139-143.

7 L. Kahn : *L'écoute de l'analyste, de l'acte à la forme*, « Le fil rouge », Paris, PUF, 2012.

8 S. Freud (1914) : « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », *OCF P, XIII*, Paris, PUF, 1988.

opposé, la théorie métapsychologique du « sans-temps » ou « hors-temps » de l'inconscient et comme une nécessité de définir des bases scientifiquement acceptables pour expliquer l'émergence d'un sexuel infantile.

L'« abandon » en 1897⁹ de la théorie de la séduction qui fut une première ébauche de mise en perspective temporalisée précise avec les deux temps du traumatisme, exposait Freud à un retour d'une théorisation basée sur la transmission héréditaire traditionnelle, dont il avait lui-même critiqué l'utilisation par Charcot et son entourage (voir « L'hérédité et l'étiologie des névroses » 1896¹⁰). Freud recherche alors une nouvelle voie théorique impliquant des références temporelles universelles qui permettrait de redonner une temporalité pour comprendre à la fois les processus inconscients, l'après-coup, et les modalités d'une transmission de schèmes fondamentaux comme les fantasmes originaux et l'œdipe. La fiabilité et l'universalité d'un mode de transmission qui pose des questions toujours énigmatiques, lui paraissaient nécessaires pour assurer une garantie scientifique de ses découvertes. D'autre part ceci laissait libre cours au développement d'un autre pan de la théorie freudienne, à savoir la perspective économique.

Dans de très nombreux textes, tout au long de son œuvre, Freud fait référence aux travaux théoriques de Darwin et au concept évolutionniste de phylogenèse dans une version restreinte à la préhistoire humaine. Les travaux de Jean Laplanche sur les « Fourvoiements biologisant de la sexualité chez Freud »¹¹ dont la lecture doit être suivie de « Biologisme et Biologie »¹², nous donnent des clés très précises pour conserver une attitude critique devant toute tentative pour rechercher dans telle ou telle donnée de la biologie ou de l'imagerie neurophysiologique une contribution à la compréhension des mécanismes en jeu dans la psychanalyse.

9 S. Freud (1897) : « Lettre 112 (52) », *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, PUF, 2006, p. 263-273.

10 S. Freud (1896) : « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *OCF P III*, Paris, PUF, 1989.

11 J. Laplanche : *Problématiques VII*, « Quadrige », Paris, PUF, 2006, p.5-126.

12 J. Laplanche : *Problématiques VII*, « Quadrige », Paris, PUF, 2006, p.127-144.

Cependant, comme Jean Laplanche le souligne, la question du recours de Freud à « sa phylogenèse » pose un problème plus complexe. Toute la question des fantasmes originaux, de la fonction de l'œdipe et de la « transmission » de la scène du meurtre du père se trouve réinterprétée si cette hypothèse est invalidée. La théorie de la séduction généralisée et la notion de primat de l'autre fournissent tout un matériel théorique pour réinterpréter ces éléments avec l'éclairage des points de vue contemporains qui voudraient préserver la spécificité de l'humain, être de langage. La constance donnée par Freud à l'intérêt pour la phylogenèse maintient cependant une tension qui traverse encore de nos jours la théorisation psychanalytique.

C'est à l'époque de la rédaction de la cure de l'homme aux loups que Freud rajoute dans les « Trois Essais » cette incise qui nous rappelle à la temporalité : « *Il semble que soit phylogénétiquement établi l'ordre dans lequel les diverses motions pulsionnelles sont activées et le temps pendant lequel elles peuvent se manifester. Jusqu'à ce qu'elles succombent à l'influence d'une motion pulsionnelle entrant nouvellement en jeu ou d'un refoulement typique*¹³ ». Certes, il y a un retour à un mode d'hérédité présent en arrière fond mais une priorité est déjà donnée à ce qu'il appelle l'accidentel.

Bien plus tard, dans « L'homme Moïse »¹⁴, il affirmera encore ces schémas, à propos du problème de la transmission du langage et de la symbolique comme héritage archaïque. Mais là, il semble déplacer la question vers celle, massive, de ce bouleversement que représente l'hominisation (est-ce une mutation ? et une potentialité devenue héréditaire ?) Un peu plus loin dans ce texte, Freud reconnaît que la situation est « difficile » car la science ne reconnaît pas la transmission héréditaire de caractères et de contenus.

Les références de Freud à Darwin portent surtout sur

13 S. Freud (1905) : « Trois essais sur la vie sexuelle », *OCF P VI*, Paris, PUF, 2006, p.179.

14 S. Freud (1938) : « L'homme Moïse et la religion monothéiste », *OCF P XX*, Paris, PUF, 2010, p.75-218.

*La filiation humaine*¹⁵, l'ouvrage dans lequel se trouve l'histoire de la « horde », mais aussi sur l'idée essentielle de réversion, qui propose l'hypothèse que la culture a la capacité d'inverser le cours de la sélection naturelle. Cette idée est rarement discutée car sans doute trop globalisante mais reste essentielle puisqu'elle combat toute argumentation malthusianiste ou issue d'un pseudo-darwinisme « social ». On peut considérer que cette hypothèse contribue à affaiblir toute idée de transmission héréditaire de caractères.

Si la transmission de préformes est une des compréhensions possible suggérée par la théorie phylogénétique, cela concerne théoriquement l'espèce (humaine) et dès lors, qu'en est-il au niveau de l'individu ? C'est question très complexe : s'agit-il de capacités potentielles ou de contenus qui sont transmis et cette dernière hypothèse est-elle validable ? Dans « L'intérêt que présente la psychanalyse¹⁶, Freud, après une description fondamentale du sexuel infantile, s'intéresse à la formulation de la « loi de Haeckel » : « L'ontogenèse est une répétition de la phylogenèse ». Ceci est très souvent rappelé d'ailleurs avec le mot « répétition = *wiederholen* » et non « récapitulation = *kurz wiederholen* » qui serait plus exact. Freud est heureusement resté ensuite très prudent à l'endroit de cette théorie. Dans ses travaux, Baldwin, venu de la psychologie, et cité par Freud dans les « Trois essais », avait associé à la néoténie le concept d'épigenèse, qui veut dire que le petit humain naît prématuré, avec des potentialités pour se construire, mais sans qu'il ne s'agisse de schèmes préformés dans le domaine psychologique (donc des contenus) ce qui a contribué à ruiner la théorie de Haeckel. Dans la « Troisième préface aux trois essais » (1915), un passage de Freud nous montre une position qui reprend ses doutes et l'attention qu'il porte aux temporalités biologiques¹⁷ : « *L'ontogenèse peut être considérée comme une répétition de la phylogenèse tant que celle-ci n'est pas modifiée par une expérience de vie plus récente* », et un peu plus loin

il souligne « *l'indépendance délibérée vis-à-vis de la recherche biologique qui caractérise mon travail* ». Freud maintient donc ces questions ouvertes mais semble conclure que ce n'est que devant une insuffisance de données psychiques qu'on aura éventuellement recours à une interprétation inspirée de considérations issues de la théorie phylogénétique.

Le concept d'épigenèse est associé parfois au nom de Freud et permet d'argumenter contre les idées de préformation. L'épigenèse propose de théoriser le développement continu et progressif à partir d'un état indifférencié, non par le surgissement de formes prédéterminées mais, ce qui est tout à fait différent, de formes engendrées par des capacités processuelles que le génome initie dans le cours d'une genèse. (On en trouverait des exemples éclairants avec les travaux d'E. Wolf et N. le Douarin). Les différents modèles qui sont à notre disposition pour envisager la transmission se présentent dans des ordres de complexité croissante.

Récemment est apparu le terme d'épigénétique, parfois utilisé pour justifier un lamarckisme et un freudo-lamarckisme ! Il s'agit de recherches très élaborées sur la régulation des gènes (issues des travaux de Jacob et Monod), faites par des auteurs contemporains néodarwiniens sur des modèles végétaux asexués qui donnent accès à une représentation assez simplifiée de la plasticité de toute transmission. Trop rapidement, il y eut beaucoup d'extrapolations vers les structures animales complexes comme les neurones miroirs et des interprétations cognitives qui restent à envisager, surtout en ce qui concerne notre domaine, avec la plus grande circonspection.

Pour conclure cette incursion aux limites de notre champ, on retiendra que les idées de constitution, de disposition, de transmission de caractères (et du caractère) et bien au-delà, les positions théoriques adoptées par rapport à la référence ou non référence à des « fantasmes originaires » transmis, restent objet de controverses et d'interrogations ? Peut-on éviter lors d'une recherche sur l'origine de s'exposer à une part qui serait toujours « difficilement définissable » comme

15 C. Darwin (1871) : *Evolutionary Writings (Descent of man)* Oxford, Oxford University Press, 2008.

16 S. Freud (1913) : « L'intérêt que présente la psychanalyse », *OCF P. XII*, Paris, PUF, 2005, p 99-125

17 S. Freud (1905) : « Trois essais sur la vie sexuelle », *OCF P. VI*, Paris, PUF, 2006 p.195.

l'a rappelé François Villa dans son étude sur la notion de caractère¹⁸ ? Aux limites de la connaissance, les mythes d'origine restent en tension énigmatique avec des raisonnements scientifiques parfois embarrassés par certaines découvertes contradictoires, comme pour nous avec le travail théorico-clinique quotidien et ses incertitudes qui constituent peut-être un ultime rempart contre des positions dogmatiques qui pourraient parfois surgir.

En revisitant les questions de temporalité, avec l'idée de la proximité d'Etienne Klein... j'ai pensé rapporter une séance qui date de quelques années mais dont j'avais noté l'essentiel et qui, par divers points, se tisse aux différents niveaux de l'expérience temporelle avec mes préoccupations d'aujourd'hui sur le temps. Dans cette cure où fut d'emblée sollicitée la temporalité comme singularité, nous ne pouvions avoir un même rythme. Autant du côté du patient où le temps était toujours compté, cerné par l'urgence, que du côté de l'analyste qui résistait pour que le processus analytique puisse s'engager hors d'un actuel insistant et que puisse s'élaborer un au-delà de l'emprise.

Cet homme d'âge moyen me consulte un jour. Il me semble très anxieux, agité physiquement et je pense « désorganisé ». Je n'ai pas le sentiment que ce soit uniquement explicable par l'angoisse d'un premier entretien. J'ai la forte impression qu'il lui est arrivé quelque chose, un accident ? Et il semble de plus assez méfiant comme s'il se demandait ce qu'il allait lui arriver, je pense même qu'il pourrait avoir une réaction brutale. Il se calme au bout d'un long moment et m'explique qu'il a récemment interrompu une cure engagée depuis près de deux ans avec un analyste qui l'a mis à la porte et qui ne prenait pas le temps de l'écouter (dit-il), rajoutant « ça a été effrayant ».

Le récit est rapide, mon attention est très sollicitée, je me demande « mais qui a congédié qui » ? En tout les cas apparemment, ça s'est très mal passé avec cet analyste, il lui attribue devant moi des noms pittoresques en m'expliquant comment les séances de 15 minutes du début se sont rapidement réduites à 5

minutes avec une attente des plus variables en compagnie d'autres postulants, ce qu'il n'a plus supporté. Puis il y eut une dispute avec cet analyste à propos du paiement. Il aurait commencé une séance de récrimination (un tel prix pour si peu de temps...) et aurait été sur le champ mis à la porte. Ce qui lui permit de décider de ne jamais revenir, le plongeant ainsi dans l'angoisse.

Ce genre de récit n'est pas nouveau, me distrait brièvement tout en générant secrètement la question : que va-t-il m'arriver ? Une première réponse ne tarde pas, car lorsque peu après, je lui propose de venir régulièrement, il m'explique qu'une seule séance pourra être fixe, et les deux autres mobiles. Il a en effet un statut dans une sorte de société d'assistance en urgence et son emploi du temps est strictement réglementé, annonçant aussi la possibilité de missions lointaines. Après cet entretien je suis assez troublé par le cadre temporel qui m'est ainsi imposé... Quelle emprise ! De plus il réussit d'emblée à solliciter mon attention !

On revient aussi à certaines questions posées par l'argument et en particulier peut-on ou doit-on adapter le cadre à des situations trop originales et quelles sont les limites de ce qui est acceptable pour engager une cure psychanalytique ? Une cure est elle « aménageable » alors qu'il apparaît d'emblée que les motifs font partie des symptômes ?

Revenons à cet homme. En ce qui nous concerne, j'ai accepté le principe d'une séance fixe et de deux séances mobiles, et tous les quinze jours il doit y avoir un temps réservé (que je redoutais et tentais de rendre le plus bref possible) à établir cet emploi du temps variable. J'ai ensuite pu constater que cet homme si dépendant de procédures militaires et si rigoureux dans ses horaires, me téléphonait souvent pour que je lui rappelle les changements d'horaires que nous avions décidés, ce qui m'a fait penser un jour que je devais assurer un rôle bizarre et surmoïque de gardien du temps, bien au-delà des séances. « À complication » n'est-ce pas l'expression qui désigne des horloges garde-temps aux multiples fonctions ?

Pendant la première année, ce patient paraissait mal

18 F. Villa : *La notion de caractère chez Freud*, Paris, PUF, 2009.

supporter les moments de passages, inquiet dans les débuts de séance, et prêt à bondir à la fin, ce qui est advenu parfois de manière prématurée à l'occasion d'un bruit quelconque de la rue.

Je pensais que cela n'était pas sans lien avec ce qu'il avait subi dans la cure précédente aux rythmes et aux durées de séance variables mais je me posais aussi la question des raisons qui auraient pu amener cet homme à une sorte de carence à sécréter sa propre temporalité. Je pensais à une position phobique (?) ou une zone que j'imaginai difficilement symbolisable, avec sans cesse l'idée de cette proximité permanente avec l'accident et la mort.

Je vous rapporte quelques éléments d'une seule séance alors qu'il était en cure depuis à peu près cinq années et que certains symptômes s'étaient bien apaisés :

Il est comme toujours strictement à l'heure.

D'abord silencieux pendant plusieurs minutes, il semble très concentré.

Il dit : « *J'ai fait un rêve, mais tellement court que ça n'a aucun intérêt de le raconter.* »

Silence assez long puis il dit : « *J'étais de garde, je dormais, l'alarme a sonné et j'ai fait le rêve à ce moment puis je suis parti très vite avec l'idée que j'aurai encore à aller sur une mission, un accident avec des blessés graves et maintenant j'en ai assez de cela c'est parfois effrayant* ».

Silence : « *Un bruit de langue étrangère, un enfant noir avec sa mère très blonde je parle à l'enfant* ».

Je pense silencieusement. Bref comme une séance, et scène de séduction ou scène effrayante et je note aussi encore une langue étrangère (son hobby c'est en effet d'apprendre d'autres langues).

Il donne une petite indication sur l'intervention réelle mais comme d'habitude n'en parle pas vraiment. Cela a concerné... des étrangers.

Il dit : « *Un souvenir, (...) un aéroport, un enfant jouait avec sa mère, des asiatiques qui rentraient en Europe, j'ai joué avec l'enfant mais c'était uniquement pour parler avec la mère, très jolie, séduisante, on a utilisé trois langues pour se comprendre. C'est un peu ça le rêve, et je n'en suis pas très fier, manipuler un enfant pour draguer la mère...* »

Silence assez long.

Il fait alors allusion à une discussion avec un proche qui parle d'une soirée agréable prévue avec une amie et, de manière surprenante et abrupte, utilise le mot « effrayant » à la fin de son récit.

Je dis alors « effrayant l'accident » ce qui est sans doute induit par un accroissement de l'excitation que je perçois en relation avec la première scène. À l'instant même où je prononce cela, je me souviens que la semaine précédente j'avais dû annuler la 3^{ème} séance, étant absent et qu'alors à la 2^{ème} séance, tandis qu'il me racontait une activité banale prévue pour le week-end, il avait proféré très fort et de manière aussi abrupte « ça m'emmerde » comme un acte provoquant ma surprise et à ma question trop vive (quoi ?), il avait répondu vivement qu'il avait soudain pensé à mon absence prochaine (qu'il imaginait comme un départ en vacances) et à l'annulation de la 3^{ème} séance. Par l'interprétation, j'ai peut-être essayé de restituer un sens et de replacer dans une temporalité ces éléments associatifs que dans mon écoute j'avais des difficultés à penser comme constitutifs pour lui d'une expérience historisable, comme cela se reproduira à plusieurs reprises dans cette cure.

Il réfléchit un instant puis dit qu'il repense à son rêve et se demande pourquoi un enfant aussi noir avec une mère aussi blonde... « *Et un père ?* » je demande. Et un grand silence fait suite...

Et il me dit : « *Il y a un mot qui tourne dans ma tête, (il le prononce) vous ne comprendrez pas (ce qui est vrai) c'est le nom d'un lieu (qui contient le signifiant « noir ») j'y suis allé plusieurs fois (...)* D'autres associations se succèdent. Je pense : cette langue étrangère celle des parents réunis sur champ de bataille ?

Il dit : « *Je ne supporte pas le fait de penser negro... (bref silence...) je suis souvent allé dans des pays avec des traces de combats* ».

Je pense à la violence des messages sexuels qu'il a sans doute subis, ce n'est pas la première fois que cette idée s'impose. Je me souviens alors qu'à une séance précédente, il m'avait parlé de son enfance, de ses « crises » et de l'habitude de sa mère de le menacer du « trou-noir », le placard où elle l'enfermait et de l'angoisse alors qu'il y éprouvait.

Alors je lui dis : « l'enfant aux pensées noires dans le trou noir. »

Je sens qu'il bouge vivement sur le divan et il me décrit alors une scène : « *À 4 ou 5 ans, il y a souvent des disputes entre ses parents. Je me roulais par terre* », et sa mère le mettait dans le « placard ». Il se souvient « *terrorisé* » de vêtements ou de chaussures qui tombent sur lui et il a très peur et quand il sort, un jour, le père est parti et pendant une dizaine d'années ne reviendra que le dimanche... il est parti... je rajoute « à..... » nom breton de l'endroit dont il m'avait parlé souvent dans une autre région de Bretagne, un lieu-dit dont le nom a une signification évocatrice du sexe féminin et qui contient le mot breton « du » c'est-à-dire « noir » et dont il avait souvent parlé en association avec ce quasi abandon du père, jamais parlé dans la famille.

Enfant unique il resta jusqu'à l'adolescence avec les trois générations de femmes endeuillées qui vivaient ensembles dans le souvenir de deux hommes disparus, l'un dans la guerre, l'autre suicidé, sa vie étant rythmée par la brève incursion du père chaque dimanche ! Un doute aussi de l'enfant sur l'amitié de la mère pour un autre homme qu'il a épié. Il repense à ce moment à quelques détails et aux mots de trois langues qu'il avait évoqués à propos du rêve, une langue slave, le breton, le français. Il me rappelle ce qu'il a déjà dit, le souvenir des parents qui parlent en breton lorsqu'ils ne veulent pas être compris par l'enfant (il ne manquait pas de me rappeler que ce fut historiquement une langue interdite, celle qu'il était supposé ne pas comprendre !) C'est-à-dire la langue des propos adultes, pour ses parents, propos sexuels ou conflic-

tuels et aussi langue de la séduction de l'enfant, celle que j'ai moi-même rappelée et prononcée.

Il devient silencieux puis semble rêvasser et dit : « *Ce n'est ni une montagne, ni un trou, c'est sans forme et c'est noir. J'y pense parfois le soir, sans forme c'est l'angoisse, le mot Ankou, je me demande si vous savez ce que c'est ?* »

Après cette figure de la mort, il fait allusion à un autre mot en breton que je ne comprends pas mais, au moment où la séance se termine, par homophonie ce mot me fait penser à un nom de lieu (un souvenir personnel d'enfance), tout à fait différent car évoquant des couleurs vives, et devant cet afflux de formes en mouvement, je pense à l'incidence des traces venues d'un fond archaïque transmis (?) comme si à ce moment de séparation de la fin de séance il avait recours à cette temporalité mythique inscrite dans les origines culturelles.

Dans les remarques préliminaires de « L'homme aux loups », Freud conseille à l'analyste de se comporter de façon aussi « atemporelle » que l'inconscient lui-même¹⁹. Il y a là un rappel à une écoute en attention flottante particulièrement requise par la proximité avec le pulsionnel infantile et de la nécessité d'être là dans l'instantanéité d'une scène actualisée. Avec son patient, Freud doit accepter des mouvements temporels très variés, le travail de déliaison avec le rêve et la scène primitive, la reconstitution historique minutieuse de la névrose infantile, la perlaboration qui conduit à la description des fantasmes originaires « phylogénétiques » et l'interprétation avec les mots du patient. L'intensité du travail transférentiel est appuyée et orientée du côté de Freud par sa volonté de recherche portant sur les motions pulsionnelles infantiles de son patient.

Au cours de la séance que je viens d'évoquer, il a été question d'un rêve très bref. Je ne sais si on peut matérialiser la durée d'un rêve mais je crois que le temps de son hallucination s'actualise comme un temps de déflagration incommensurable à celui du récit et qui

19 S. Freud (1914) : « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », *OCF P* XIII, Paris, PUF, 1988.

ne pourrait s'entendre sans doute que comme l'agir transférentiel. La censure a permis par la déformation et le dédoublement des figures d'approcher le désir infantile malgré l'intensité de l'excitation qui se retrouve ensuite dans la plasticité des associations et le déploiement des souvenirs.

Ce n'est d'ailleurs qu'en retravaillant avec cette séance, qui m'avait parue assez rapide, que j'ai évalué la longueur des silences qui l'avaient traversée et qui n'avaient été possibles que dans le cadre de séances longues et régulières. Il y a sans doute là une nécessité pour accueillir une expérience du présent qui nous situe mélancoliquement à la lisière du temps. Dans cette séance, les mères sont très présentes, des figures envahissantes et les scènes de séduction se succèdent comme se multiplient les remémorations de ses « crises » caractérielles dans l'enfance aux enjeux narcissiques. Le fantasme de scène primitive est plutôt comme une mise en échec des partenaires, ce qui conforterait plutôt sa recherche infantile de toute-puissance. Un fantasme de retour au ventre maternel semble être une des voies de sa sexualité infantile, avec la scène du trou noir, nous sommes dans une sexualité infantile, polymorphe, en quête instable d'objets à posséder, dans une temporalité anachronique, insaisissable, et c'est dans son déploiement en séance qu'apparaît le noir dont le travail de rêve avait révélé les traces. (Je pense à ce signifiant ArDu que François Gantheret fit connaître à l'APF²⁰. Là où tous les besoins de l'*infans* seraient complètement assurés, en évitant de s'affronter à la différence des sexes. Cette scène essentielle avec le départ du père, est marquée par la perte, comme est apparue la perte par mon absence, dissimulée dans le discours manifeste et témoignant de la fulgurance de l'*agieren* de transfert révélé dans l'acte d'une parole inattendue. Comme l'accident la perte est toujours à l'horizon de la pensée pour cet homme. Lorsqu'au cours d'une séance mon silence se fait plus lointain, il ne manque jamais de m'interpeller d'une manière ou d'une autre, toujours sur le qui-vive et prêt à l'intervention (entre l'idée de meurtre et la réanimation salvatrice ?) comme une nécessité pour

reconstituer une expérience de la relation, lui qui se trouve sans cesse exposé à l'action immédiate et directe qui annule un instant toute historisation en cours, comme si le risque de l'abandon que je ressens en toile de fond ne pouvait être symbolisable.

Contrairement aux autres hommes de la lignée, son père n'a pas disparu. Dans la réalité il y eut comme un exil temporaire, un temps marqué et les idées de dégradation du père qui émergent parfois sont ambivalentes, avec un conflit entre la violence qu'il éprouve en imaginant son départ et l'idéalisation d'un père travaillant et vivant à son gré au loin sur un autre rythme et presque dans un autre temps. Associé à ce départ, le fantasme de la menace de castration s'est constitué et les exigences du surmoi sont restées vives ; il a choisi un métier où il doit agir dans l'instant, obéir mais aussi commander et garder le contrôle sur ses actions.

Lorsque j'ai prononcé le mot breton associé au lieu de vie du père, sa réaction a été immédiate. Un autre processus s'est mis en jeu comme un enfant qui devient soudain rêveur et s'enferme dans une pensée temporellement régressive. Ce qu'il a nommé et s'est approprié comme des formes noires a induit une brève confusion, alors à ce moment, soudain inquiet, il m'a demandé si je parlais cette langue, si je comprenais ce mot qui appartient à son héritage culturel mémoriel. Ce moment furtif, presque insaisissable mais tout à fait lié à l'action transférentielle (avoir une langue commune ?), nous mène dans une autre dimension temporelle liée à son passé familial, la sollicitation se tourne alors vers une dimension visionnaire. Etant donné l'enjeu des identifications narcissiques, un processus mélancolique aurait pu surgir, ce qui supposerait que trouver une fiabilité temporelle de l'objet œdipien paternel dans la cure a une importance particulière.

Aborder la question du temps dans la cure, c'est ouvrir une recherche vers la plus extrême variation des temporalités. La fulgurance des hallucinations du rêve comparée à la durée de son récit, la brièveté du processus analytique lui-même comparable à l'infime temps de l'hallucinatoire dont chaque mot est lui-même porteur et qui, dans le transfert, dans la

20 F. Gantheret : *Moi, Monde, Mots*, coll. « Tracés », Paris, Gallimard, 1996, p. 175-213.

répétition des séances et la durée exigible de chaque cure, engageant analyste et analysant vers le *tempo* nécessaire d'une lente perlaboration. Si le travail de la théorie conduit la réflexion vers les actions les plus ténues et passagères, les références aux phénomènes culturels introduisent vers d'autres dimensions, dont les théories phylogénétiques sont les plus universelles. Au niveau de chaque individu, se pose la question de sa genèse, de ce point d'origine, assuré sur ce qui lui est transmis et de ce que l'autre adulte lui transmet, ce qui reste relativement insaisissable. La notion de trame temporelle est elle-même acquise par *l'infans*, dans les premiers temps de son existence et sans doute concomitante des capacités de symbolisation indispensables pour qu'un accès à l'historicité et l'organisation d'une « expérience » humaine soit possible.

En retrouvant récemment au centre Pompidou des œuvres de Dali des années 29-30, j'ai été très impressionné par quelque chose que je n'avais pas pensé auparavant. J'ai en effet imaginé cette différence extrême entre la saisie d'une action psychique hallucinatoire et le temps pris par l'artiste pour ses réalisations picturales, à la manière miniaturiste, et comment par les titres donnés à ses œuvres, il nous propose un troisième temps, celui de l'énigme de l'invisible.

*Narcisse en quête de Sujet**

Dominique Clerc

« La détermination de l'expression de la pensée dans le discours et l'écrit mériterait une attention minutieuse. On croit certes, en général, avoir fait le choix des mots dont on doit revêtir ses pensées et de l'image par laquelle on doit les travestir. Une observation plus précise montre que ce sont d'autres considérations qui décident de ce choix et que dans la *forme* de la pensée transparait un sens plus profond, souvent non intentionnel. »¹ Ajouté en 1917 à la toute fin du chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* qui traite des « Actions symptomatiques et fortuites », ce propos de Freud souligne que tout discours, si maîtrisée soit sa forme, échappe à celui qui l'énonce. Qu'il y ait un sens, ou une intention, caché derrière les mots n'est plus à démontrer. Mais un exemple utilisé par Freud dit aussi que le style qu'on se donne est un style qu'on adopte et que bien souvent le locuteur invite à son insu la présence incidente d'un autre, absent, qui se manifeste par sa voix. Le style n'est donc pas simplement façon de parler, il est aussi manière d'être et ne saurait se soustraire aux identifications inconscientes qui le gouvernent. Je reviendrai donc sur la question de l'identification chez Freud, et sur la manière dont Lacan la fait travailler.

On sait que Freud pose l'existence d'une toute première identification, antérieure à tout investissement d'objet, distincte des identifications qui se formeront ultérieurement et dont il dégagera plusieurs types. Cette toute première identification est dite primaire. Elle est ainsi nommée à la fois parce que la théorie la pose comme le moment inaugural du processus et parce que les mécanismes qui la produisent sont régis selon les processus primaires de l'identité de perception, quand l'*infans*, être dépourvu de langage et à plus forte raison de pensée, se fond et se confond dans et avec un objet extérieur qui certes répond à ses besoins vitaux, mais

n'en est pas moins l'ambassadeur du monde. Bien loin d'être déjà repéré comme un autre et à plus forte raison comme un même, celui-ci n'a tout d'abord d'autre existence que celle d'une fonction par où s'exerce l'action spécifique amenant la satisfaction, dont on peut noter qu'elle n'aspire alors à rien d'autre qu'au retour à la tendance zéro. Cette fonction, la théorie va lui donner un nom, celui de *Nebenmensch*, l'humain proximal. Et, donnant ainsi figure humaine à ce qui n'est que fonction, elle crée un objet premier qui, bien que présent dans la réalité, n'existe pas en tant que tel pour le sujet. Il n'en sera pourtant pas moins acteur dans l'organisation de ce réel qui nous constitue, insaisissable mais néanmoins inscrit sous la forme de traces à jamais inconscientes. Qu'on l'appelle « la Mère », « le Sein » ou « le grand Autre », ou qu'on s'en tienne plus fidèlement au texte de Freud qui en fait le « Père de la préhistoire personnelle », être mythique et universel, élément source de l'Idéal du moi, cet objet, qui n'est pas encore perçu comme objet libidinal, est pourtant présent au sens où il est déjà présent dans le symbolique. C'est en ce sens qu'il est le lieu d'une toute première identification, « directe et immédiate... plus précoce que tout investissement d'objet »², écrit Freud. C'est dire qu'au stade à peine naissant de l'auto-érotisme, durant lequel investissement d'objet et identification ne sont pas encore différenciés l'un de l'autre, l'objet s'appréhende cependant comme faisant partie d'un Tout qui est alors le lieu d'un investissement *purement* autocentré. Ce narcissisme primaire, qui ignore le manque, a pour destin d'être refoulé catégoriquement pour se voir relayé par le narcissisme proprement dit, narcissisme secondaire, lequel va se constituer dans une opposition aux premières représentations d'objet qui émergent peu à peu du fait d'une *répétition* dont la fonction est fondamentale. Comme le remarque Freud, il aura fallu que « quelque chose, une nouvelle action

* Texte publié dans l'*Annuel de l'APF 2014, Le langage malgré tout*, PUF.

1 S. Freud (1901), « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne », OCF V, p.309, (souligné par moi).

2 S. Freud (1923), « Le moi et le ça », OCF XVI, p.275.

psychique, vient s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme »³. En effet, la répétition du besoin creuse dans un tout premier temps le lieu du manque sous la forme de la *privation*, notion que Lacan définira comme le manque d'un objet symbolique dans le champ du réel. La « nouvelle action psychique » évoquée par Freud est celle de l'hallucination de la satisfaction. Elle a pour effet majeur d'ouvrir l'espace représentationnel où s'instaure un nouveau type de réalité, lié à la fonction imaginaire, lieu où vient s'ancrer la réalité psychique de l'objet, lequel s'inscrit à la fois comme la trace de l'image de l'objet détenteur de la satisfaction et comme celle du mouvement d'investissement qui lui est lié. Principe que Freud énonce avec la plus grande fermeté dès l'*Entwurf* : comme quoi ce qui est activé, à chaque fois, lors de la réalisation hallucinatoire de la satisfaction, ce qui constitue le ressort de l'automatisme de répétition, dépend de ces deux coordonnées. L'effet de « l'action psychique » réside dans le fait qu'elle instaure ainsi le *Nebenmensch* comme un « non-moi », objet primordial se « présentant » désormais sous les deux formes conjuguées et cependant indépendantes que sont l'image et l'investissement qui peut lui être lié ou non. Là-dessus Freud est on ne peut plus clair : pour qu'il y ait hallucination il faut nécessairement que les deux inscriptions soient activées de nouveau.

Ainsi, à cette première division qui concerne l'objet viendra répondre, en miroir, celle du sujet lui-même, divisé à son tour. Déchirure qui fait le lit de la *frustration*, laquelle, précise Lacan, a trait au sujet et ressort du registre imaginaire, au sens où elle est manque imaginaire d'un objet réel. Dimension que Freud avait autrefois soulignée en remarquant que la frustration n'est ressentie comme telle que lorsque, à la privation, action qui s'exerce depuis l'extérieur, vient s'adjoindre celle qui vient à se figurer chez le sujet par la voie de l'imaginaire, dans un rapport avec un autre sujet, agent supposé de la privation.

La frustration, avec les affects et sensations qu'elle génère, instaure donc le sujet dans un premier rapport à l'altérité du monde : elle est la voie de passage exigée qui va du besoin à la demande. Voie exigée, non parce qu'elle exercerait une quelconque fonction éducative et normative, mais bien parce qu'elle articule le désir.

Tout comme la privation, la frustration est placée sous le sceau de la répétition. Mais alors que la satisfaction hallucinée débouchait sur une impasse, ne pouvant que mener, à terme, à la déréliction de l'être et à la mort réelle, on peut dire au contraire que l'exercice de la frustration a pour effet immédiat de poser le monde des objets comme un monde à explorer, selon une régulation régie par le principe du plaisir, où la haine comme l'amour se trouvent invités ensemble sur ce qui se constitue alors comme scène psychique. D'être désormais *adressé*, l'automatisme de répétition prend une valeur qualitative et mutative, et ouvre une perspective qui se situe « Au-delà du principe de plaisir ». Comme le souligne Clavreul⁴, la fonction de la répétition du jeu de l'enfant avec la bobine n'est pas seulement de soulager une souffrance dont on ne peut douter qu'elle soit vraie, mais de permettre une transformation de la place subjective de l'enfant : il cesse d'être la chose délaissée par la mère pour devenir celui qui est l'agent de son départ. Changement de position qui s'accomplit déjà dans un registre symbolique autorisant de tels renversements, mais qui n'en demeurerait pas moins incertain et fragile si le jeu de la répétition restait cantonné à la seule recherche d'une satisfaction imaginaire, procurée par la maîtrise active et immédiate que l'enfant exerce sur la situation déplaisante et sur les affects qui en découlent. En revanche, si l'on prend en considération la façon dont le désir vient à s'exprimer dans le jeu, au moment même où le sujet l'énonce dans une parole qu'il fait exister comme sienne, on saisit mieux tout le sens du *fort-da* qui, se joignant au geste, permet de prendre place dans l'ordre du monde. Car l'enfant, avec la répétition du jeu, avec les variantes qu'elle comporte, ne fait pas que mimer la séparation : il est lui-même l'auteur d'une véritable dramatisation, où il représente l'objet comme manquant, mais où il se représente aussi, toujours dans ce même geste commenté de la parole *fort-da*, sous la forme de cet objet détachable qu'est la bobine, comme la partie du Tout qui peut venir à manquer. Ajoutons qu'il représente aussi, avec la matérialité de la ficelle, la persistance du

3 S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », OCF XII, p.221.

4 J. Clavreul, « Considérations actuelles sur le transfert », *L'Inconscient*, n° 3, juillet-septembre 1967, Paris, PUF. (Voir également : J. Clavreul, « Identification et complexe de castration », *L'Inconscient*, n°7, juillet-septembre 1968, Paris, PUF.)

lien d'investissement envers cet objet. La répétition met ainsi en perspective le désir et préfigure les vicissitudes du complexe de castration. Dès lors se profile une Autre scène, qui est déjà celle de la traversée d'Œdipe.

La dimension proprement créatrice de la frustration, celle qui revient au sujet, met en place une image de l'autre comme un autre dont le désir est ailleurs, un autre dont le désir n'est pas là où il est attendu. Ainsi l'objet du désir est-il aussi l'objet du manque (l'objet *a* pour Lacan).

L'épreuve réitérée de la frustration a deux effets. Le premier effet est le décentrement d'avec le moi idéal, lequel, avec toute l'autosuffisance qu'il comporte, se propose toujours à l'autre comme le miroir où celui-ci, fasciné, pourra contempler sa propre complétude. Le second effet résulte de l'opération de détachement telle que nous venons de la voir, véritable expérience, durant laquelle c'est la nature de l'objet du désir lui-même qui se trouve transformée, la valence de celui-ci ne se limitant plus à l'effectivité de sa présence, mais provoquant l'exigence de le voir désirant. C'est cette exigence-là, ce désir-là, que véhicule toute demande d'amour.

Lacan, posant que « toute demande de satisfaction d'un besoin doit passer par les défilés de l'articulation que le langage rend obligatoires », en conclut que, « du seul fait de passer au plan du signifiant », la demande devient demande inconditionnelle d'amour : « il en résulte au niveau de celui auquel s'adresse la demande, c'est-à-dire de l'Autre, ajoute-t-il, qu'il est lui-même symbolisé, - ce qui veut dire qu'il apparaît comme présence sur fond d'absence, qu'il peut être rendu présent en tant qu'absence »⁵.

Ainsi peut-on dire de la frustration que, si elle introduit à la demande, elle demeure aussi l'agent de son inlassable répétition. On voit combien la fonction de la répétition qui habite toute demande, en tant qu'elle est liée à la frustration qu'elle continue de rencontrer, est constitutive de l'aliénation du sujet tout autant qu'elle est au principe de sa constitution, le champ de la répétition étant celui où se déploie l'activité imaginaire et où s'organise la relation spéculaire du moi avec les images de ses objets. Ainsi la répétition est-elle à la source de la nécessité qui s'impose au sujet d'accéder au monde symbolique, celui

du langage et de la culture, la nécessité en question étant que le désir, ce que Freud ne convoquait pas seulement au titre de souhait (*Wunsch*) mais bien au titre d'investissement (*Besetzung*), puisse trouver les voies de sa réalisation, sexuelles ou sublimées.

Le désir se situe en effet au-delà de la demande, au sens où celle-ci ne saurait, par essence, être saturée puisque son ressort est celui de la répétition de la frustration et que le principe de réalité, loin de venir s'opposer au principe de plaisir, en assure au contraire le renouvellement⁶. Mais, pour Lacan, la place du désir se creuse aussi en-deçà de la demande, au sens où celle-ci est demande inconditionnelle de présence et d'absence ; car, dans son articulation avec la frustration, se révèle et se confirme la double vie de l'objet : celle de n'être pas seulement du côté de la satisfaction imaginaire, mais aussi du côté du manque réel. La demande évoque, écrit-il : « le manque à être sous les trois formes du rien qui fait le fonds de la demande d'amour, de la haine qui va nier l'être de l'autre et de l'indicible qui s'ignore dans sa requête »⁷. La vague reconnaissance du fait qu'on ne saurait être celui ou celle qui constitue le Tout de l'Autre, la découverte de l'illusion de complétude qu'incarne la figure du moi-idéal, et la désillusion que comporte cette autre découverte du fait que la mère elle-même n'est pas toute, et surtout qu'elle ne peut donner ce qu'elle n'a pas, conduit à se tourner vers le père supposé posséder ce qui lui manque et qu'elle désire. « Être le père », selon Freud, procède alors d'un certain type d'identification où l'objet est pris comme modèle en totalité. Elle s'effectue selon le mode de la dévoration cannibalique qui caractérisait autrefois l'identification primordiale. Procédé où s'exerce la régression, et par où l'on peut voir que le feu du narcissisme primaire n'est jamais tout à fait éteint, mais trouve à se ranimer selon la voie d'une équivalence métonymique : « être le père », sur le mode de l'incorporation, permettant littéralement de prendre et d'occuper sa place et ainsi de continuer à se représenter soi-même comme l'objet manquant au désir de la mère. Ce qui, notons-le au passage, continue à situer celle-ci dans une certaine proximité, parfois même dans une franche contiguïté

5 J. Lacan, *Le Séminaire Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p.426-427.

6 J. Lacan, *Le Séminaire Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p.107.

7 J. Lacan, « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.629.

avec le sujet qui ne peut se penser « détaché », ni même « détachable ». On sait comment l'interdit énoncé par la fonction paternelle : « Tu n'as pas le droit de faire ce que fait le père. Tu n'as pas le droit de désirer celle qu'il désire, et qui le désire » viendra situer le manque du côté du champ symbolique.

À la fin de sa vie, le 12 juillet 1938, Freud écrivait cette petite note : « Avoir et être chez l'enfant. L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe dans l'être après la perte d'objet. Modèle : le sein. Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas »⁸. Le passage de « l'être » à « l'avoir » est frappé du sceau de la négation, l'engendrement du sujet se fait sur fond de la perte d'objet. C'est donc de n'être pas que se soutient le désir d'avoir.

Mais de la toute première identification, celle qui se fonde d'être le Sein, où le Phallus, c'est-à-dire ce Tout, dont le moi idéal est la figure emblématique, subsiste à jamais un reste sous la forme d'un investissement nostalgique : « Le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, écrit Freud, et engendre une aspiration intense à recouvrer ce narcissisme »⁹. Ainsi le moi, tandis qu'il se structure au cours du développement en s'éloignant du narcissisme primaire au profit des investissements d'objets, n'en maintient-il pas moins la tendance auto-érotique de ses débuts. La représentation d'un monde mythique où il pouvait jouir de l'autre comme de lui-même infiltre aussi la relation spéculaire : l'espoir de retrouver, dans l'image de soi reflétée par l'autre, la figure idéale du Tout, se constituant alors comme un but dans la relation à l'objet. Dans la vie amoureuse, la surestimation dont est paré l'objet élu est l'effet de cet espoir, et entraîne une certaine perte d'estime de soi. Ce sentiment de mésestime est à l'origine du dédain que l'enfant ressent de la part de ses objets d'amour, et c'est ce même dédain que le patient, dans le transfert, s'efforce de susciter à nouveau chez l'analyste. Cependant, la désillusion, autre visage de la frustration, n'en agit pas moins, dans ses effets, comme un agent de transformation qui participe de la constitution du sujet :

8 S. Freud (1941), « Résultats, idées, problèmes », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1987, p.287.

9 S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », op. cit., p.243.

l'éloignement par rapport au narcissisme primaire « se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé de l'extérieur, la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal », écrit Freud dans « Pour introduire le narcissisme »¹⁰... Et là où un tel idéal ne s'est pas développé, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, la tendance érotique, qui est à entendre ici en rapport avec le maintien du moi idéal, pénètre telle quelle, comme perversion, dans la personnalité.

La principale des modalités de l'identification que Freud aborde tout au long de son œuvre est celle qu'il dégage à partir de l'observation des patientes hystériques. C'est celle de l'*einzigiger Zug*, le trait unique.

Loin d'être un simple phénomène d'imitation plus ou moins conscient qu'on serait en droit de relier à l'expression d'une quelconque sympathie mettant en marche un mécanisme de reproduction à l'identique, l'identification hystérique se produit du seul fait d'une appropriation des symptômes de l'autre, voire de certains aspects de sa personne. Ce mécanisme, Freud l'avait décrit dès 1900 dans la *Traumdeutung* comme étant celui qui permet, lors de la régression formelle qui s'exerce dans le rêve, d'amener la propre personne du rêveur à figurer sous la forme composite d'un des personnages du rêve, généralement celui qui tient le rôle principal. Il s'agit donc bien là d'une identification inconsciente : comme telle, elle peut faire l'objet de refoulement, de déplacement, ou de condensation. « L'identification, écrit-il, n'est donc pas simple imitation, mais elle est appropriation sur la base de la même revendication étimologique ; elle exprime un "de même que" et se rapporte à un élément commun qui demeure dans l'inconscient. »¹¹ L'idée de l'élément commun n'est pas sans évoquer la permanence dans l'inconscient d'un possible fonctionnement selon le mode de l'identification primaire, un fonctionnement qui viserait, par les voies de la régression, à restaurer l'unité de départ du moi, ne serait-ce qu'à partir d'un seul trait. L'identification hystérique ne cherche-t-elle pas à procéder à cette même restauration ? Le fait que le trait soit unique ne s'oppose pas au fait qu'il soit substituable, à l'infini parfois, preuve s'il en est qu'il ne s'agit pas d'imitation mais bien d'identification.

10 Ibid.

11 S. Freud (1899), L'Interprétation du rêve, OCF IV, p.185.

Le trait unique freudien est l'organisateur d'un processus d'identification régressif, au sens où l'investissement parcourt alors à rebours le chemin qui avait mené de l'identification primaire au choix d'objet, du Tout à l'investissement de l'autre comme objet distinct de soi (*l'alter ego sans ego*) ; dans le retournement du trajet, le but de rétablir la communauté originelle devient alors l'objet de l'investissement. Remarquons ici que ce qui caractérise l'identification hystérique c'est à la fois sa labilité et sa constance : d'un côté, sa labilité, dans la substitution des déplacements qui s'y produisent dès lors que l'objet est absentifié du fait même qu'il ne se trouve plus représenté que par le trait, et que ce dernier sert un autre but que celui de simples retrouvailles ; de l'autre, sa constance, dans la répétition infinie qui s'exerce de façon métonymique, le mouvement d'investissement libidinal s'entêtant toujours à trouver la satisfaction selon le mode du besoin. La frénésie, ici désignée, n'est-elle pas caractéristique de la demande, laquelle réitère sans cesse la question essentielle du « Qui suis-je ? Qui suis-je si je ne suis pas Tout ? » Question qui relance la quête de Narcisse, car le trait unique, qui se présente comme lieu de coïncidence de deux moi(s) sur la ligne tracée par la captation imaginaire telle que la pose Lacan, est aussi la marque d'une communauté maintenue refoulée, de ce Tout qui se présente à chaque nouvelle occasion. De ce fait, on peut dire du trait unique qu'il fonctionne comme lieu pulsionnel.

C'est l'identité de perception, processus primaire, inconscient par excellence, qui permet au sujet de s'emparer d'un élément unique, précise Freud¹². Celui-ci fonctionne comme plus petit dénominateur commun, aux seules fins de restaurer la communauté originelle du Tout. L'objet, dès lors, n'est plus figuré dans l'inconscient que par le seul trait qui le représente et s'efface alors, au sens propre, en tant qu'objet : l'identification hystérique pourrait-elle apparaître comme un vestige de l'identification première ? Toute identification, si élaborée soit-elle, ne conserverait-elle pas, en son fond, la visée inaltérée de former à nouveau Tout avec l'autre, le but venant ici en place d'objet même de la quête ? On pourrait alors considérer un deuxième aspect de cette « roche de fond » que désigne Freud à la fin de « L'analyse

avec fin, l'analyse sans fin », lequel aspect ne serait pas lié seulement à ce qui se définit comme le refus de la castration, mais dépendrait, en toute dernière limite, de la disposition à se défaire ou non de la prégnance du narcissisme primaire visant au maintien du moi idéal. On sait à quel point une telle persistance narcissique, quand elle parvient à s'actualiser sur la scène du transfert, rend difficile l'analyse de celui-ci. Difficile, mais pas impossible, si l'on considère que le transfert ne se réduit pas à la simple reproduction, voire réimpression, des relations affectives plus ou moins passionnelles surgies du passé, mais qu'il est un lieu où vient se dire l'histoire des identifications, et où répétition et régression vont de pair. Le transfert étant le « lieu d'ébats », écrit Freud, espace intermédiaire entre la réalité et la maladie, où toutes les formes de Narcisse, de la plus tonitruante à la plus discrète, s'invitent, inévitablement, sur la scène du drame.

Cependant ajoutera Freud, il est des identifications qui ne ressortent pas toujours du symptôme. L'emprunt peut être un autre mode d'identification grâce auquel se construit et s'affine la personnalité. Et de citer l'exemple de ces femmes qui ont eu de nombreuses relations amoureuses et chez lesquelles demeurent, comme restes, déjà constitués sans doute avant que la relation ne soit abandonnée, précise-t-il, c'est-à-dire sans que la perte entre en compte, des modifications durables de traits de caractère établis sur un mode identificatoire d'emprunt à l'autre. C'est sans doute que l'emprunt, qui se constitue pourtant lui aussi sur la base du trait unique, ne fait pas abstraction de l'objet lui-même. Et que ce qui est emprunté l'est sur la base de la relation d'un sujet à un autre sujet, tous deux déjà constitués comme tels. On peut ainsi considérer, conclut-il, que le caractère du moi, précipité des investissements d'objet abandonnés, contient l'histoire des choix d'objets. Paradigmatique, cette remarque de Freud à propos des femmes : l'histoire des choix d'objets en effet est bien celle du trajet de l'identification en elle-même, dans son entier, depuis son origine jusqu'à son aboutissement.

La ressemblance, celle qui se forme de manière partielle, et plurielle, à partir de figures diverses et multiples, n'est donc jamais accomplie en totalité, du même au même : sa nature est d'être hétérogène. Elle est hétérogène non seulement parce qu'elle inclut l'histoire

12 S. Freud (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF*, XVI, Paris, PUF, 1991, p.44-45.

de ses rapports avec les objets différemment investis, mais aussi parce que demeurent actifs les traces de la présence du narcissisme premier. Il n'y a pas de ressemblance absolue ; même chez les jumeaux, une « petite » différence s'infiltré toujours, venue d'ailleurs, ou d'un autre, preuve que la libido ne perd rien de sa capacité à circuler librement : tout comme elle circule entre le moi et l'objet, elle circule entre les différents objets, prête à saisir toute opportunité qui lui est offerte de se fixer sur ce qui lui fait signe. Il est établi que la distinction entre le deuil et la mélancolie tient à la nature du mode d'identification en jeu : objectale ou narcissique. Mais peut-on s'en tenir à cette seule assertion, qui ne détaille pas le processus en jeu ? Une remarque de Freud dans « Deuil et mélancolie » signale, à propos de l'identification dite narcissique, qu'elle trahit une forte fixation à l'objet d'une part et, d'autre part, une faible résistance du mouvement d'investissement. Voilà qui n'est pas sans évoquer le mécanisme de la réalisation hallucinatoire de satisfaction, décrit dans l'*Entwurf* : dans l'identification narcissique, la disjonction entre l'objet et le mouvement qui tend vers lui ne pourrait s'opérer, et l'objet ferait retour dans le moi avec le maigre investissement qui lui reste indéfectiblement lié. De l'indépendance de l'investissement d'avec les objets dépendrait donc la capacité de celui-ci à résister à la perte. Et ce qui est à proprement parler source d'angoisse, dans la perte, ne serait-ce pas tant la crainte d'abandon de la part de l'objet, que celle de l'extinction de la demande qu'on lui adresse ? C'est-à-dire le pressentiment de l'extinction, en soi, de toute demande, ce qui signerait le triomphe de la pulsion de mort.

À partir de la fonction de l'*einzigster Zug* dans l'identification hystérique en tant que symptôme, Lacan va développer la notion du trait « unaire ». Ce trait, que Freud avait posé comme trait unique, prélevé sur l'autre, détourné en quelque sorte de ce fond qu'est l'objet, ouvre, nous l'avons vu, les voies de la régression et de la répétition. Le moindre effet de cette dernière ne serait-il pas de présentifier à nouveau l'objet dans son absence, mais dans une absence qui se retrouve effacée, du fait même de la réitération d'une répétition qui le produit et le nie tout à la fois par son acte même ? En ce sens, le trait unique serait au principe même de tout type

d'identification. C'est à repérer la fonction de ce trait unique, dans les différents registres de l'identification et dans les différents champs où s'éprouve le manque, que Lacan va développer la notion de « son » trait unaire, en tant que condition de l'émergence d'un sujet. Dans la référence structuraliste qui est la sienne, il se démarque alors nettement du courant existentialiste dont s'était nourrie une certaine psychanalyse, celle où, pour le citer, domine l'idée selon laquelle l'autre n'est qu'une « vague semblance humaine, animée par un je reflet du mien »¹³. Idée qui conduisit certains à faire de l'intersubjectivité le ressort de la cure. Lacan, transportant la fonction du trait unique de l'imaginaire dans le champ symbolique, fera du trait unaire le point-pivot où se fonde la saisie de l'existence du sujet : « il n'y a, énonce-t-il en 1961, d'apparition concevable d'un sujet comme tel qu'à partir de l'introduction première d'un signifiant, et du signifiant le plus simple, celui qui s'appelle le trait unaire »¹⁴. Ce trait unaire, Lacan le situe avant le sujet. Il en fait le signe de la présence du grand Autre, et l'agent du refoulement originaire. Et pour cela, prend appui sur la logique arithmétique introduite par les travaux de Frege à propos des nombres cardinaux, et plus spécifiquement des rapports du Un avec le Zéro. La suite des nombres s'établissant à partir du Un, fait de celui-ci un « pas-Un » puisque, dans le comptage de la série, le Zéro qui en est pourtant le point d'origine n'est pas compté. Métaphoriquement, il fonctionne donc comme reste, figure de la Chose, à jamais perdue, dont s'origine le sujet. Pour Lacan, le trait unaire est l'agent premier en tant qu'il ressort de l'ordre symbolique, et s'articule avec la présence de l'Autre avec grand A. Se nommer, ou se compter, participe de l'inscription du sujet dans une lignée dont le point d'origine est perdu pour le sujet : c'est ce que viendrait figurer l'ombilic du rêve, ou le zéro des nombres cardinaux. On peut voir ici en quoi la répétition, qui caractérise la demande et relance la quête désirante, est fondée sur une erreur de compte, constituée de l'effacement de la trace, enracinée dans l'unaire originel. On peut donc concevoir que l'identification primaire continue d'exercer le pouvoir d'efficacité symbolique qui lui est imparti dès l'origine : n'est-ce pas là ce que

13 J. Lacan, *Le Séminaire Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, chapitre XXII dans son entier.

14 J. Lacan, *Le Séminaire Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p.31.

tentait de dire Freud lorsque revenant sur l'identification dans « Le moi et le ça », il postulait que derrière l'idéal du moi se cachait « la première et la plus significative identification de l'individu, celle avec le Père de la préhistoire personnelle »¹⁵, introduisant ainsi déjà une ligne de partage entre unicité et « unarité » ?

Le trait unaire apparaît dans la théorie lacanienne comme l'élément signifiant lié au réel, qui vient disjoindre imaginaire et symbolique, et devient la marque du passage d'une unité unifiante à une unarité distinctive, introduisant le sujet au désir. Car le trait, s'il exerce bien, en tant qu'élément refoulé de la coïncidence, une fonction unifiante au plan imaginaire, n'en assume pas moins une fonction distinctive au plan symbolique ; la singularité du Un se signifie de la négation qui le supporte d'être « pas-Un ».

La fonction du trait unaire est donc d'introduire au paradoxe qui est celui du UN : selon Lacan, plus le UN est le lieu de la ressemblance, plus il est celui où s'efface la « diversité des semblances » et plus il incarne la différence comme telle. Le sujet est contraint de passer par un autre sujet pour se singulariser, il y est contraint aussi pour se nommer, il l'est encore pour se compter dans une suite en tant que sujet unique. Se nommer et se compter sont deux nécessités pour appartenir au monde humain. Et il ne suffit pas de se nommer pour se distinguer comme être singulier. Le chasseur primitif en sait quelque chose qui avant même de savoir compter, inscrit, dans une suite où chaque coche est différente, chacune des proies qu'il a abattues. De même que tout enfant, dès qu'il sait écrire son nom, ou son prénom, n'a de cesse qu'il ne crée sa propre signature, et par de multiples essais et autres ornements cherche à se dégager d'un modèle : une création ludique, c'est du moins ce qui apparaît de prime abord, et c'est en général l'explication amusée et quelque peu condescendante que s'en donne l'adulte. Mais on peut voir, dans cet exercice d'ornementation inlassablement remis en œuvre, le but que vise la répétition : l'exercice en lui-même cherche à fixer sur le papier la trace laissée avec l'écriture du nom, ce nom qui représente le sujet dans son absence. Et, toujours dans cette répétition, ne peut-on voir aussi la nécessité de produire, à nouveau, à chaque variante, la présence d'un sujet issu de ses propres divisions, mettant

15 S. Freud, « Le moi et le ça », op. cit., p.275.

à l'épreuve son existence selon le principe du *distingo* cher à Montaigne ? « Non seulement le vent des accidens me remue selon mon inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture. Et qui y regarde primement, écrit celui-ci, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame, tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, (...) ny en un mot. DISTINGO est le plus universel membre de ma Logique »¹⁶.

Voilà qui nous ramène au style. Dont on peut dire ici qu'il incarne la signature du sujet, en même temps qu'il en indique l'effacement. Aujourd'hui, si l'on traite de la question du style en psychanalyse, il est clair que référence est faite à Lacan. J'ajouterai volontiers qu'entre référence et révérence il n'y a qu'un pas (celui de la lettre !) et que la frontière entre les deux attitudes est ténue, qui dépend étroitement de processus identificatoires inconscients. Il suffit bien d'une « lettre » en effet, de la façon dont elle s'inscrit dans la parole tout autant que de la manière dont elle fait basculer le « dire », pour que s'en trouve défini notre rapport à Lacan, à son discours et à son œuvre. L'« exigence d'un style », par où se manifeste la référence, est-elle « pousse-à-penser », ou bien, prise dans les glaciations de la révérence, conduira-t-elle au contraire au tarissement, sinon à l'extinction de toute activité créatrice, extinction qu'organise un psittacisme délétère ?

Je ne crois pas que la question du style ait grandement cours hors de nos frontières hexagonales, et je ne sais pas non plus si elle trouve encore aujourd'hui autant matière à débats que lors des années 70, quand le discours de Lacan, et sa parole, s'exerçaient encore sur la scène analytique française et francophone, qu'on y adhère, qu'on s'en distancie, ou encore qu'on la rejette catégoriquement.

Lacan revendique le style, le sien, comme indissociable de son enseignement. Et en effet, dans la position d'enseignant qui est celle qu'il décide de tenir, celle

16 Montaigne, *Œuvres Complètes, Essais, Livre II*, ch. I : « De l'inconstance de nos actions », Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 319. DISTINGO en majuscules est conforme à la graphie de Montaigne. Au sujet de l'actualité du texte de Montaigne, on pourra lire le livre de J.-Y. Pouilloux, *Montaigne, une vérité singulière*, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », 2012.

que l'opinion caractérise comme « retour à Freud », on voit comment, faisant travailler le texte fondateur, il y met, littéralement, « du sien ». Tout d'abord, revenant au texte freudien dans sa langue originelle, il dénonce les rares traductions françaises de l'époque où foisonnent les contresens et les approximations. Mais ledit retour à Freud sera surtout « un retour au sens de Freud »¹⁷. Et cela implique un processus, de la même nature que celle qu'évoque Freud lorsqu'il écrit que chaque individu, lors de son développement, aura à parcourir à nouveau toute l'histoire du progrès de la civilisation ; un processus qui consiste donc à faire travailler le fonds de ce que nous a légué Freud, à retrouver l'expérience qui en est l'origine, et à traquer les dévoilements et autres pillages ou trahisons dont l'héritage théorique a été le siège. En ce sens Lacan a véritablement marqué la psychanalyse, et il y a un avant et un après avec lequel il nous faut compter.

Reste pourtant une question : car l'argument du style, ainsi posé comme exigence éthique, n'en comporte pas moins, comme requisit, une fonction conative certaine, au sens où le style, faisant autorité, est supposé agir sur l'autre. L'exigence de style, telle qu'elle est à chaque fois réaffirmée par Lacan, est liée à ces événements que sont les deux scissions de 1953 et de 1964, et le requisit du style, signifié au lecteur à deux reprises. La première occurrence du terme de « style » apparaît dans « La psychanalyse et son enseignement »¹⁸ écrit en 1957, texte qui fait suite à celui qui traitait de la « Situation de la psychanalyse et (de la) formation du psychanalyste en 1956 »¹⁹, deux textes dont la violence de ton témoigne, aujourd'hui encore, de la passion qui anima le différend à l'époque, et conduisit quelques maîtres et surtout une majorité d'étudiants, à se séparer de la SPP, Société psychanalytique de Paris, en juin 1953 pour fonder la SFP, Société française de psychanalyse. Rappelons ici que l'enjeu qui amena la scission était de taille puisqu'il ne s'agissait pas moins que de la fondation de l'Institut de Psychanalyse de la SPP, organe destiné à former les étudiants en question ; les statuts en avaient été élaborés par Nacht, président sortant

et directeur du futur Institut. Les amendements à ces statuts, proposés par Lacan, alors président de la SPP, furent repoussés et Lacan démissionna de la fonction présidentielle à laquelle il avait été élu quelques mois plus tôt. L'esprit du texte rédigé par Lacan tient dans sa conclusion : « L'institut, loin d'enfermer la psychanalyse dans un isolement doctrinal, se considérera comme l'hôte désigné de toute confrontation avec les disciplines affines (...) Pour la formation des sujets, c'est à l'esprit qui se fera jour chez chacun dans le travail (...) stimulant l'élaboration culturelle, la réflexion méthodique autant que l'émulation technique, que nous nous fierons pour le rendre propre à une fonction qui sans doute l'élève à sa dignité éminente, mais aussi lui donne la charge d'une responsabilité infinie »²⁰. « L'Institut sera reconnu avant tout à la valeur de ses élèves... »²¹ Ainsi le retour à Freud ne tenait-il pas seulement au retour au « sens » de Freud, mais aussi à la conception de celui-ci de ce que devait être le sujet-psychanalyste, conception exprimée directement dans certains textes comme l'« Analyse profane » ou l'« Intérêt de la psychanalyse », et présente tout au long de l'œuvre freudienne.

On sait que la SFP, qui avait obtenu de l'IPA le statut de groupe d'études en 1959, se l'était vu retirer en 1963. Dès le début de l'été 1964, bon nombre de compagnons de la première heure et de la première scission quittent Lacan - pour des raisons qui ne sont pas uniquement dues aux démêlés de celui-ci avec l'IPA - pour fonder l'APF. Dès juillet 1964, l'APF obtenait sa réintégration à l'IPA en tant que groupe d'études, et sa reconnaissance en tant que société composante un an plus tard, en juillet 1965. De son côté, dès juin 1964, Lacan, « aussi seul, écrit-il, que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique », fonda l'École française de psychanalyse, dite plus tard École freudienne de Paris. L'acte de fondation de l'École stipule la chose suivante : « L'admission au départ sera décidée par moi-même sans que je tienn compte des positions prises par quiconque dans le passé à l'endroit de ma personne, sûr que je suis que ceux qui m'ont quitté, ce n'est pas moi qui leur en veux, c'est eux qui m'en voudront toujours

17 J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p.405.

18 J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, op. cit.

19 J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, op. cit.

20 Cité dans « La scission de 1953 », dans La communauté analytique en France I, *Ornicar* ?, supplément au n°7, 1976, p. 6.

21 *Ibid.*

plus à ne pouvoir en revenir »²². Les *Écrits* paraissent en 1966. La deuxième occurrence du terme style se trouve dans leur « Ouverture »²³ dont la conclusion s'affirme comme suit : « Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien. » Notons ici que c'est l'adresse qui commande le style. L'adresse, comme l'ajoute Lacan, visant l'homme, celui à qui l'on s'adresse. Mais de référence en référence, et puisque Lacan en appelle à Buffon dans l'« Ouverture » des *Écrits*, je voudrais citer ici les paroles prononcées par ce dernier dans son discours de réception à l'Académie française, le 25 août 1753 : « Les ouvrages bien écrits, dit-il, seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ». Les connaissances comme les découvertes ne sont en effet selon Buffon que des choses « hors de l'homme », et ne passeront à la postérité qu'en étant soutenues par le style avec lequel on les présente, car « le style est l'homme même ». Présentant « l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées », il l'incarne et donc ne saurait s'altérer. De la sorte, « un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que ceux qui peuvent faire le fond du sujet. »²⁴ Le style serait ainsi le garant de la vérité du message, cette dernière se confirmant d'être renforcée de l'effet produit sur celui auquel le discours s'adresse. Primauté, donc, de l'énonciation sur l'énoncé, primauté, aussi, du destinataire sur le destinataire. Ainsi, *l'homme même* ne fait pas que parler, mais dit en parlant. Et, disant, il se présente... Non sans quelque intention de produire son effet ! Si le style s'impose comme la marque de celui qui écrit ou qui peint (le style désignant à l'origine l'instrument propre à l'écriture, dont il faut ici rappeler qu'il comporte deux extrémités, l'une étant destinée à

graver et l'autre à effacer) ou encore comme la marque de celui qui discourt, il cherche aussi à présenter l'œuvre de l'auteur comme un tout, quels que soient les repentirs dont elle a pu être l'objet ici ou là. L'unicité fonde donc l'auteur et lui donne autorité. Serait-ce en vertu de cette unicité que la préséance serait accordée au style sur le fond, et le style posé comme exigence, ou bien serait-ce au contraire pour tenter de s'en dégager, l'auteur ne présentant plus au monde que son unanimité de sujet ? *Distingo*, de nouveau...

En posant que l'inconscient est structuré comme le langage, Lacan donne la préséance au signifiant sur le signifié, à l'énonciation sur l'énoncé. Et plus encore, car avec l'adresse de l'« Ouverture », il introduit dans la tournure de Buffon une division, une coupure, qui a son importance ; faisant de « l'homme même » autre chose que l'essence de l'homme, il le désigne comme ce « même » auquel s'adresse le discours. C'est alors l'adresse qui commandera le style, « amenant le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien. » Au lecteur donc, destinataire du message, interlocuteur hypothétique, de devenir sujet de sa lecture, c'est-à-dire de son interprétation. Il y a là de la part de Lacan un certain recours à Freud, le style de Freud posant lui aussi l'exigence que le lecteur vienne y mettre *du sien* comme nous l'a rappelé Adriana Helfft, dans une conférence prononcée l'an dernier à l'APF, sur le lecteur *en* Freud²⁵. Tout discours est adresse... Mais toute adresse ne serait-elle pas aussi demande, que véhiculerait le style ?

Le style de Lacan au cours des premiers séminaires est style parlé, et adopte le ton du « *Herren und Damen* » de Freud dans les *Conférences d'introduction* dont on sait qu'elles ne furent jamais prononcées. Ce ton-là suppose la présence, réelle ou fictive, d'interlocuteurs, et suppose aussi que ces derniers soient dans une certaine communauté de liens par rapport à l'objet que propose et que se propose l'orateur, à savoir débattre ou faire découvrir. Lacan avertit lui-même ses interlocuteurs, en 1957, que le style qu'il adopte requiert, pour être compris, que le destinataire y mette du sien ; car « il y a dans les difficultés de ce style quelque chose qui répond à l'objet même dont il s'agit »²⁶. En effet, dans

22 Cité dans « L'excommunication », dans La communauté analytique en France II, Ornicar ?, supplément au n° 8, Paris, Lyse, 1977, p.152.

23 J. Lacan, « Ouverture », *Écrits*, op. cit..

24 Buffon, *Discours sur le style*, .éd. par l'abbé J. Pierre, Paris, Librairie Ch. Poussielgue, 1896.

25 A. Helfft, « Une clinique de la lecture », penser/rêver, n°22, Portraits d'un psychanalyste ordinaire, Paris, éditions de l'Olivier, automne 2012.

26 J. Lacan, Le Séminaire V, Les Formations de l'inconscient, op. cit., p.30.

la mesure où il s'agit de parler, dans le fil de la parole, de ce qui s'y produit, à savoir les « fonctions créatrices qu'exerce le signifiant sur le signifié », « peut-être y a-t-il des nécessités internes de style qui s'imposent »²⁷, poursuit-il. Mais avec la parution des *Écrits* (1966) la rhétorique s'introduit en force dans le discours. Et le style de Lacan s'infléchit nettement par l'effet d'un « maniérisme », par lui-même évoqué, usant de tous les outils que lui offre la stylistique. C'est qu'il s'agit d'incarner en quelque sorte le discours de l'inconscient. Rhétorique « raffinée », écrit Lacan, que celle « dont l'inconscient nous offre la prise, et la surprise, - introduisant cet Autre (à pourvoir d'un grand A) dont tout un s'adressant à l'autre (à petit a) invoque la foi, fût-ce pour lui mentir »²⁸. La rhétorique, avec l'usage de la stylistique qu'elle implique et qui la nourrit en retour, entend bien démontrer avec force la théorie établie selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, ainsi que son pendant, à savoir que c'est le langage qui crée l'inconscient, ce contre quoi un certain nombre de compagnons de route avaient pu autrefois s'inscrire en faux. La rhétorique de Lacan dévoile alors la fonction conative du style de son discours, qui trahit le désir manifeste d'agir sur l'autre, ce qu'il fait d'ailleurs en réalité, ne serait-ce qu'en s'instituant à vie Directeur de l'École. Fascination ou révolte, se soumettre ou se démettre, seront les réponses des destinataires du message. En 1969, un certain nombre de compagnons de la SFP, qui lui étaient jusque-là restés fidèles, seront en désaccord profond avec les statuts proposés par Lacan pour l'École, notamment avec le principe de la passe, et le quitteront pour créer le Quatrième groupe. Car il n'y a pas place pour un moyen terme, pour un compromis qui ne serait pas compromission, sauf à se rabattre sur un savoir institué par la parole du maître, position que celui-ci rend intenable à force de la stigmatiser. Il n'y aura plus, bientôt partagée par tous, qu'une langue oraculaire, au sens racinien du terme²⁹, qui fera du style de Lacan une signature, à laquelle s'identifieront les disciples. La langue de Lacan use de la stylistique qu'il attribue à l'inconscient, voire à la Chose qu'il n'est pas loin d'incarner lui-même sur la scène : ce dont la

27 *Ibid.*

28 J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, op. cit., p.439.

29 « Un oracle toujours se plaît à se cacher ; Toujours avec un sens il en présente un autre » (Racine, *Iphigénie*, II,1)

formule « Moi, la Vérité, je parle »³⁰ est l'exemple même. La Vérité passera par la voix de Lacan, qui l'énonce, au nom d'un l'idéal de pureté dont la Cause, brandie comme étendard de ralliement, deviendra le signe d'une « avancée théorique » en marche, dont le style est le garant.

Dès lors le sens de l'adresse ne se trouve-t-il pas perverti des effets que produit le style qu'elle adopte ? Un seul, non pas pour dire la vérité, mais pour la parler. « Dire » supposerait en effet que depuis la foule puissent se lever quelques contradicteurs, et que, peut-être, la masse anonyme ne soit plus tout entièrement, ni tout unanimement, identifiée à cette « tête » que représente le meneur. C'est-à-dire, pour suivre Lacan lui-même, à l'objet du désir de celui-ci³¹. Reste à savoir si cet objet du désir, que nous voyons réapparaître ici, se trouve investi en tant qu'il met en jeu l'idéal du moi. Ou bien si, du fait de la position du meneur, du fait de ce qui s'énonce du haut de son discours et ne se partage pas, il reste implicitement en place d'objet interdit et réservé à un seul ? Perspective pessimiste que cette frustration proposée alors à la foule, qui renvoie toujours et encore à l'insondable question de l'être et de l'avoir : si je ne le suis pas, alors je peux l'avoir, faute de quoi je devrai me contenter d'être « comme »³². La répétition qu'implique le « comme », qui tel un miroir sorcière, semble ne pas trouver d'autre issue que de produire du même, perd le sens de sa fonction et ne propose plus à de « petits sujets » que le reflet de leur multiplication. Pour la foule, instituée avec la création de la section clinique du « Champ freudien » à Paris VIII, cette « piétaille » que dénonçaient en 1977 Piera Aulagnier, Nathalie Zaltzman et Valabrega³³, l'objet s'efface au profit du trait unique de l'identification hystérique qui la rassemble, la Cause restant objet de la jouissance du seul grand Sujet : le style du meneur, dans son excès, en est venu à saturer la valence de l'adresse, et cantonne les destinataires dans la demande. Une seule tête donc : celle du père de la préhistoire

30 J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits*, op. cit., p. 409. Repris dans *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p.20.

31 Voir J. Lacan, *Le Séminaire Livre IX, L'Identification*, non publié (séance du 20 juin 1962).

32 M. Neyraut, « L'identification : pour une introduction », *L'Identification, Revue française de psychanalyse*, mars-avril 1984, t. XLVIII, n°2.

33 P. Castoriadis Aulagnier, J-P. Valabrega, N. Zaltzman, « Une néo-formation du lacanisme », *Topique*, n°18, *Trajets analytiques*, janvier 1977..

personnelle ou bien celle du père de la horde ? Celle dont prennent naissance les figures de l'Idéal du moi, ou bien celle, fascinante, que propose l'image du moi idéal, qui se présente non pas dans son unarité, mais bien dans son unicité ? Lacan l'unique sera seul à signer de son nom propre, « celui de Lacan »³⁴, les articles publiés dans *Scilicet*. Ayant, seul, fondé son École, dont il s'était institué Directeur à vie, il sera, seul encore, celui qui la dissoudra en 1980. Qu'il soit, comme il le dit lui-même, « inescamotable au programme » ne fait aucun doute, à condition toutefois de tenir compte des dommages collatéraux que peut produire l'identification massive au grand Tout : à « l'École », une des conséquences de l'offre que propose le meneur, qui n'est pas la moindre, réside dans le fait que la majorité des disciples puisse se dispenser de toute lecture des textes freudiens, ou n'y faire « retour » qu'à travers la grille qu'en donne Lacan. Et c'est là sans doute que nous pouvons parvenir à situer la privation comme telle, celle qui, pour chaque individu, barre dans le réel l'accès à l'objet symbolique que peut représenter le texte originel. En ce sens, et si l'on prend en compte le fait que l'héritage est aussi lieu de la perte et de l'absence, on pourra le voir aussi comme le lieu d'un trajet, celui d'une quête infinie dont l'identification se révélerait le paradigme.

34 J. Lacan, « Introduction de *Scilicet* », « De ce que signe Lacan », *Scilicet* n°1, 1968, p.7.

*Relents de peste**

Jean-Claude Lavie

Freud a laissé un héritage singulier sous la forme d'un domaine de recherche à distance du sens commun. Non seulement à distance du sens commun, mais également sans commune mesure avec le registre scientifique traditionnel. Cela a imposé à la psychanalyse de définir ses objets.

En l'absence de concepts adéquats pour saisir ce qu'il observait dans sa pratique, Freud a dû se référer aux éléments de sa théorie. Théorie et clinique s'en sont trouvées entremêlées, ce qui a donné à notre clinique un style de doctrine. Ce n'est pas l'objet observé qui y impose ses propriétés, mais la saisie analytique qui les lui confère. Ce n'est pas le symptôme qui a des caractéristiques névrotiques, mais l'écoute analytique qui les lui attribue. On peut considérer que c'est, là, le tout premier pas de l'emprise de la psychanalyse sur le symptôme que de le placer dans un ensemble conçu pour le mobiliser, lui qui jusque-là se faisait immuable. Selon Freud, la psychanalyse est une méthode pour faire apparaître des processus inconscients qui, précisait-il, ne peuvent être mis en évidence autrement. C'est ce qui a donné toute son importance à la transmission de la méthode : ni restriction, ni ajout. Ce que les adeptes de Freud, depuis les plus illustres jusqu'à vous et moi, peuvent s'autoriser à formuler se limite donc à de simples connotations, exercices de style, parfois des plus intéressants, parfois, pourrais-je dire, des plus anecdotiques au regard de l'intangible singularité de la méthode.

La psychanalyse instaure un champ qu'elle revendique comme spécifique, exclusif et autonome jusque dans son aspect le plus énigmatique qui est que Freud en reste le garant inamovible.

Ces remarques ne volent pas haut... intentionnellement,

parce que c'est à ce niveau de base que se ramènent tous nos débats. Dans les discussions entre analystes, l'enjeu implicite est, en dernier ressort, de s'affirmer le plus fidèlement freudien. Derrière toutes nos formulations, ce lien de filiation se veut toujours présent. Lacan, en est un exemple notoire, à s'être affiché d'emblée sous cette égide protectrice d'un « retour à Freud ». Ce n'était pas anodin, puisque ces trois mots légitimaient à bon compte toute sa démarche. Lacan a été jusqu'à dire, un jour, à propos d'un texte de Freud qu'il venait de citer : « Ma parole, on dirait que Freud est venu à mon séminaire. » Cette boutade laissait entendre que Freud ne serait quant même pas venu à toutes les séances, mais que chacun peut choisir le style de son allégeance.

Tout analyste doit faire siens des concepts plus ou moins exorbitants en ce qu'ils sont contre-intuitifs. Parmi ces concepts, il y en a un, pourtant, qui a conquis une place de norme quasi universelle, en ne restreignant pas ce qui est à observer à ce qui est à observer, mais en y incluant celui qui l'observe. Sur ce point, nous pouvons nous flatter de ce que la psychanalyse a été à l'avant-garde du principe qui implique que l'observateur fasse partie de l'observation. Cette affirmation, devenue banale, était inacceptable pour le scientifique qui, au contraire, s'efforçait d'exclure toute subjectivité dans l'observation. Ce renversement de perspective va jusqu'à faire dire aujourd'hui à certains physiciens avancés, que l'observateur invente ce qu'il observe. Cela ne veut pas dire que l'observateur est libre d'inventer n'importe quoi, astreint qu'il est par ce qu'il perçoit et même par ce qu'il ne perçoit pas. N'est-il pas déroutant d'apprendre que 90 % de la matière, je dis bien la matière, qui constitue l'Univers ne nous est pas perceptible de quelque façon que ce soit, nous laissant seulement la supposer pour expliquer certains comportements gravitationnels célestes ? Cette matière noire, insaisissable par

* Texte publié dans *penser/rêver*, numéro 24, *Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental*, automne 2013, éd. de l'Olivier

sa nature, n'a donc pour nous qu'une existence virtuelle. Ainsi en est-il de ce qui est inconscient, qui est insaisissable par sa nature, et dont on est conduit à supposer l'existence par les effets qu'on lui impute. Dans le champ de notre clinique, on n'observe pas des causes susciter des effets, on part d'éléments de la réalité langagière auxquels on attribue une dynamique métapsychologique, censée les mettre et les garder sous la tutelle verbale qui est la nôtre. Dit autrement, il faut une adhésion complice avec la doctrine freudienne pour avoir accès aux processus inconscients.

Aussi difficilement représentable qu'il soit, le concept d'inconscient est devenu un des moins embarrassants à admettre. Certains parlent même de l'inconscient comme si c'était une entité autonome vouée à les embêter. En tout cas, la notion est plus acceptable que celle du déplacement (une chose en signifie une autre) ou celle du renversement en son contraire (fallait l'inventer, celle-là, fortement provocatrice, même si la dénégation freudienne en est un exemple particulièrement convaincant).

À ce propos, je vous rappelle un passage assez surprenant de *Ma vie et la psychanalyse*. Ce texte écrit par Freud en 1925 rapporte que quarante ans auparavant, en 1886, Freud, profitant d'une opportunité (ce sont ses mots), interrompt quelques jours son travail sur la cocaïne pour aller voir sa fiancée. À son retour il apprend qu'un autre chercheur a fait une publication qui lui enlève le titre de découvreur des vertus analgésiques de la cocaïne. Et Freud conclut le rappel de ce court épisode, d'une importance pour nous assez secondaire, par ces mots : « Cependant, je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de l'occasion perdue alors. » (!) Qu'est ce qui pouvait bien pousser Freud à cet aveu que, bien évidemment, personne ne lui demandait, et ce, quarante ans plus tard ? Quoi qu'il en soit, cette confiance montre à l'œuvre le concept d'atemporalité, pas trop évident non plus à accepter, sans doute parce qu'il est solidaire de celui de transfert. On a reproché au concept de transfert d'amalgamer, de façon abusive, le présent et le passé, alors qu'il résulte tout simplement de la dimension actuelle de toute verbalisation.

La parole rend activement présent ce qu'elle énonce,

autant du passé que du futur, autant du réel que de l'imaginaire, autant du vrai que du faux. Mais, contrairement à la balle de tennis sur laquelle se porte l'attention de tous, sans détourner de l'intérêt du jeu, la parole capte l'attention par son contenu et la garde aux dépens de l'échange en jeu. En bref, celui qui a la parole a le choix des armes, il peut emmener son auditeur sur le terrain de son choix, pour son profit secret de parleur (cf. Schopenhauer).

En ce moment, pour ce qui me concerne, j'utilise Freud pour mettre un masque pudique sur ma présente démarche, qui est le vrai fond de l'opération. « À quoi jouez-vous, donc ? », pourriez-vous me demander. Et vous n'auriez pas tort, sauf en ceci que je l'ignore. Je suis là, en train de m'efforcer de faire... si seulement je savais quoi - que, vous, vous pouvez m'imputer... d'après vos propres aspirations, comme si vous étiez à ma place, tant que vous n'y êtes pas, parce qu'à quelque place qu'on soit, on ne saurait s'occuper de ce que l'on est en train d'y faire, sans faire aussitôt tout autre chose que ce qu'on y fait.

Que se passe-t-il quand, silencieux, l'analyste est attentif à la visée sur lui-même de ce qu'il entend et qu'il lui attribue, à cette visée, ce que son propre esprit lui inspire ? Rapporte-t-il ce qu'il en déduit à de la transmission de pensée ou à sa propre intuition ? Est-ce le patient qui suggère ou l'analyste qui construit ? Peu importe, au fond, car l'analyste, en prenant pour lui être adressé ce que le patient ne sait pas encore être en train de lui adresser, crée la dimension transférentielle de la parole dudit patient. Ce temps est crucial, puisqu'il piège le discours du patient, donc son symptôme, en n'en faisant qu'un élément dialectique soumis aux lois du langage, sans autre réalité.

On peut reconnaître là l'empreinte de l'interprétation des rêves sur l'ensemble de l'œuvre freudienne, car aussi paradoxal que ce puisse paraître, tout rêve est très précisément destiné à qui on ignore encore qu'on le racontera, puisque c'est pour celui-ci que son récit s'organisera.

« Mais, pourquoi prenez-vous toujours tout pour vous ? pourrait demander le patient.

- C'est pour mieux l'entendre, mon enfant, euh... C'est pour pouvoir vous impliquer au présent », ne lui répondra pas l'analyste, qui tente de mettre la

parole (le symptôme) du patient sous l'emprise de la métapsychologie.

... Ce que je vous dis là n'est pas très clair, alors que ce que je veux dire l'est, à savoir que l'analyste entend le symptôme comme un style de communication, qui concerne bien autre chose, indicible autrement.

Si l'analyste cesse d'être silencieux, changement total, car cela bouleverse la donne. L'analyste se met alors sous l'emprise de ce qu'il entreprend de faire en parlant. Paradoxalement, à partir du moment où il ouvre la bouche, l'analyste n'est plus à même de contrôler la situation, puisqu'il s'égaré entre la raison pour laquelle il intervient et ce qu'il fait en parlant, qui est pratiquement incontrôlable.

Il en est de même quand la cure est rapportée à un tiers. Le récit, censé être un simple compte rendu de cas, devient alors, un objet destiné à l'agrément de son auditoire. Ce commerce décentre chacun par rapport à ce qu'il est en train de dire ou d'entendre concernant le cas. La parole du discoureur, utilise le cas à une fin étrangère au cas, le transformant en objet destiné à séduire, ce pour quoi il n'a aucune prédestination, sauf... Sauf, tout au long de son œuvre, Freud - qui ne se cache pas de le présenter à cette fin, comme tout ce qu'il est amené à dire, d'ailleurs.

Mais, moi, présentement, savez-vous pourquoi je parle, pourquoi je vous parle, entendez-vous de quoi je voudrais vous convaincre, pourquoi j'investis ce que je fais et, pourquoi après tant d'autres je viens ajouter mon grain de sel aux leurs ? Si oui, si vous pouvez répondre, ne vous gênez surtout pas pour me le dire : vous risquerez tout au plus d'en révéler sur ce qui vous fait parler.

Dit en clair, on ne peut jamais parler de quoi que ce soit sans parler d'autre chose. Même si cela me gêne de le reconnaître, pour moi présentement parler de Freud, c'est parler de moi, sans savoir ce que j'en dis, en attendant que ce soit vous sur vous, quand vous prendrez la parole.

Vous vous demandez peut-être où je vous emmène avec ces réflexions plutôt disparates. Eh bien, j'en viens à ce que tout cela implique, et implique d'infiniment dérangeant, pour ne pas dire d'insupportable, bien plus que ne l'est la matière invisible de l'Univers. En tant que praticien, nous ne pouvons ignorer ce

démarquage permanent de la parole, puisque c'est notre mode d'écoute. Je suis donc, pour ma part, porté à en déduire que, comme mes patients, quand je parle je ne sais pas ce que je dis, ou plutôt je ne sais pas ce que je fais à le dire. Cela n'est pas rien, d'autant que si je ne suis pas au courant de ce que je dis, les autres s'en imprègnent sans que j'ai prise sur ce qui se joue en eux. Je ne peux même pas savoir quelle image je m'évertuerai à donner de moi.

Reste le gâteau sous la cerise, qui est que cette profonde offense à ma dignité d'être parlant ne m'empêche, pas plus que vous, de dormir. Ce qui rend inacceptable ce tour de passe-passe, c'est que, finalement, on accepte son emprise, simplement en l'ignorant. Du vrai travail d'autruche. Qu'une part de notre activité mentale soit inconsciente n'a rien de dérangeant pour l'esprit. Le fait que cette part inconsciente puisse régner à sa manière sur notre destin, ne serait guère supportable, si son emprise était perçue. Que l'existence de ce qui est inconscient nous reste inconscient serait donc une bénédiction.

Vous, en ce moment - pardon de vous interpeller - êtes-vous bien conscients de ce que vous êtes en train de faire, sans en avoir l'air ? Sans vous, je ne serais pas là : c'est vous qui êtes le demandeur ! Sans fauteuil, pas de divan, formule modeste pour évoquer le désir de l'analyste. C'est le fauteuil qui met en mouvement le divan, à condition qu'il semble occupé, ce fauteuil. Du coup, ici, vous me permettez de faire mon numéro avec Freud, comme ailleurs je le ferais avec Lacan. Pas rigolo, ça non plus, qui fait disparaître le contenu derrière le jeu : ce qu'on dit importerait moins que ce à quoi veut servir qu'on le dise. C'est ce qui sous-tend une interprétation, qui lui donne sa dynamique ou la lui enlève.

De son fauteuil, l'analyste est un acteur permanent de ce démarquage, et si cela ne lui insuffle pas qu'il y est irrémédiablement asservi, il aurait intérêt à parfaire sa formation. Il est vrai que ce démarquage n'est dérangeant que si on le rapporte à soi, parce que pour ce qu'il en est des patients, il faut entendre quelquefois comment nous en parlons, oubliant que les choses qu'ils profèrent ont, avant tout, une finalité transférentielle. On peut par extension se demander qui était le destinataire que la confiance de Freud

voulait convaincre par ce qui s'est imposé à son esprit de formuler, et voulait le convaincre de quoi, encore activement quarante ans après.

Est-ce ces composants inconscients et incontrôlables de toute parole, perçue comme une humiliante fatalité qui aurait fait dire à Freud abordant l'Amérique qu'il y apportait la peste ? Il est peu vraisemblable que Freud ait pu qualifier de peste une doctrine ouvrant sur la guérison de symptômes jusque-là irréductibles. Si la réflexion est authentique (malgré Lacan qui l'aurait tenue de Jung, on n'en sait pas trop rien), à quoi Freud aurait-il bien pu attribuer une menace aussi dévastatrice et, surtout, une menace menaçant quoi ? Cette curieuse réflexion aurait-elle voulu signifier que le cadeau empoisonné était, *via* la psychanalyse, celui d'une pratique perverse du langage ?

La pratique ! Oui, parlons-en. Là, il nous faut reconnaître qu'aborder le domaine de la pratique psychanalytique est en soi malaisé. Je ne parle pas de la théorie de la pratique qui régenterait ce qu'il faut faire ou ne pas faire en telle ou telle circonstance. Ce discours rationnel de maîtrise masque ce qui est proprement analytique. De l'extérieur, il n'y a pas grand-chose à voir, si j'ose dire. Que croyait bien pouvoir enseigner en temps réel Serge Lebovici avec ses glaces sans tain et ses vidéos ? On croit rêver devant tant d'efforts : autant passer sa nuit de noces sur Skype !

Reste ce qui viendrait du témoignage de l'analyste ou du patient, voués à parler de leur place respective. Pour chacun, ça devra rationaliser dur, parce qu'ils ne peuvent être dans leur rôle et témoigner en même temps. Si l'analyste tente de s'interroger sur ce qu'il lui vient à la pensée, il doit tenter de s'en extraire pour percevoir à quoi ou à qui répond ce qu'il s'en dit. L'analyste qui s'interroge sur ce qu'il fait ne doit pas confondre ce qu'il fait avec ce qu'il pense qu'il fait. Peut-il alors se dédoubler et critiquer ce qu'il pense en même temps qu'il le pense ? Savoir que ce dédoublement est forcément factice ne lui permet pas pour autant de s'en échapper, tout au plus peut-il interroger ce qu'il en fait. Bref, à l'extrême, l'analyste apprend à ne pas adhérer à ce qu'il lui vient de penser, apprend qu'il ne peut pas faire confiance à ce qu'il pense, tout en sachant que ce qu'il pense a une

place essentielle dans ce qu'il est censé faire. J'arrête ! Mais... Mais il reste que, de ce fatras, bruit de fond permanent d'une écoute dite flottante, soudain, de temps à autre, jaillit une pensée imprévue qui vient coiffer les autres, proposant une dynamique évidente à l'affrontement entre le patient et celui à qui il croit s'adresser, bref au rapport du patient au monde. Ouf, on y voit clair pour un moment.

Mais... (encore un mais), mais qui a géré tout ça ? Est-ce l'intellect de l'analyste lequel, réveillé après la bataille, ramasse vite fait tout ce qu'il peut pour le traduire en termes de clinique ? Bref, en demandant à la pratique de ne pas être soumise à ce que nous exigeons de la clinique à savoir, en ne lui demandant pas d'avoir une rationalité maîtrisée, nous la rendons quasi insaisissable !

Peut-on amalgamer cette insaisissabilité de la pratique à l'opacité du contre-transfert qui la gère ? La notion de contre-transfert est paradoxale : elle avise l'analyste que, comme son patient, aucune de ses modalités d'être présent ne peut lui éviter d'être l'objet de mouvements inconscients jusque dans sa perception de la situation et du cas. Cela n'est guère utilisable, puisque étiqueté inconscient.

C'est mon contre-transfert, c'est ton contre-transfert, c'est son contre-transfert. Bon et alors ? Pourtant on le mentionne assez souvent comme si, en s'appliquant un peu sérieusement, il serait maîtrisable. Avez-vous remarqué à certains carrefours de Paris de beaux panneaux indicateurs qui nous rendent le service de nous informer que, ce jour-là, l'air n'est pas respirable. Oui ? Eh bien, c'est ça le contre-transfert : inciter à se méfier du besoin de respirer, comme du besoin de penser.

Une des clés de la psychanalyse veut que rapporter la pensée d'un symptôme distancie du symptôme, comme d'évoquer sa propre mort la dénie. La peste soit du langage !

*Sur le style**

Pierre Bergounioux

Rien n'est malaisé à définir comme le style. C'est un écart différentiel qu'on observe dans tous les domaines d'activité, une manière d'être, de faire, de penser qui plaît ou rebute. On en cherche spontanément l'explication dans le fait symbolique lui-même quand elle réside dans les rapports sociaux, l'inégalité dont ils sont entachés depuis l'origine des sociétés historiques.

Le mot de style indique où chercher. *Stylus*, en latin, c'est le poinçon à écrire. L'écriture, c'est l'histoire, aux deux sens du terme, de mouvement, de luttes mettant aux prises des hommes pour l'appropriation du produit du travail mais, aussi, de discipline appuyée sur l'archive et cherchant à éclairer, à comprendre le passé.

L'écriture est née du besoin de comptabiliser les soudaines quantités de biens engendrées par le travail forcé, dans les empires hydrauliques de l'Antiquité. Nul ne saurait se remémorer le nombre et le nom des milliers d'esclaves occupés à cultiver les limons fertiles des grands fleuves du Moyen et de l'Extrême-Orient. Il est besoin, soudain, d'une mémoire auxiliaire. Il suffit de se baisser, de pétrir une poignée d'argile, de couper un roseau et de tracer, à la pointe de celui-ci, des figures en forme de coin ou de clou dans celle-là. On voit la parole. On objective la pensée.

Mais celles-ci accuseront, inévitablement, l'inégale répartition des pouvoirs et des biens. Les rapports de sens sont des rapports de force.

La littérature présente, dès l'origine, deux constantes, thématique et formelle.

Elle reflète, exclusivement, la vie, les usages, les vues et les visages de la noblesse foncière qui a tenu le monde cinq millénaires durant. Le grand récit rationnel, homérique,

relate, au IX^e siècle, les exploits de l'aristocratie achéenne, trois siècles plus tôt, sous les murs de Troie. Ulysse, entre deux épreuves, aime à évoquer ses champs, ses oliveraies, ses troupeaux de porcs et de bœufs. Le premier texte de la littérature française, *La Chanson de Roland*, célèbre, au XI^e siècle, les vaines prouesses de la chevalerie carolingienne dans la passe de Roncevaux, en 778. Tout au long de cette période, la noblesse, qui est analphabète, a abandonné l'expression de son sens à un corps de spécialistes, des aèdes et des rhapsodes, des scribes, des lettrés. Il en résulte une distorsion qui est restée longtemps inaperçue. La caste guerrière, les héros ne sont plus en mesure de rapporter leurs hauts faits dans le registre savant, hautement élaboré de l'écrit, en hexamètres dactyliques ou en décasyllabes. Mais les poètes, les narrateurs ne savent pas de quoi ils parlent, ne l'ayant pas vécu. Homère était aveugle et n'a jamais combattu.

C'est, en Europe occidentale, sous la Renaissance, lorsqu'elle est dessaisie de ses tâches militaires par l'armée royale, que l'aristocratie troque l'épée pour la plume. Elle va verser une contribution décisive à la rationalisation de l'activité, de la vie, qui constitue, selon les historiens, la caractéristique de l'aventure européenne. Un hobereau périgourdin, Michel de Montaigne, relève les contours du moi naissant, de l'individu conscient de soi qui s'éveille sous la contrainte étatique. Un chevalier tourangeau, René Descartes du Perron, en tirera la figure épurée du sujet de la connaissance, « rien qu'une chose qui pense, un entendement, une raison ». Aux siècles suivants, cette caste est encore à la pointe de la réflexion, tient la façade de l'expression. C'est un robin de Guyenne, Charles Secondat de Montesquieu de La Brède, qui suggère de tempérer l'absolutisme régnant en lui adjoignant des pouvoirs distincts, parlementaire et judiciaire, tandis que Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon et pair, remplit dix mille étincelantes pages sur la

* Ce texte est un résumé communiqué par Pierre Bergounioux de sa conférence prononcée à l'APF. C'est un travail préparatoire à son livre *Le style comme expérience*, paru aux Éditions de l'Olivier, *penser/rêver*, 2013, après avoir déjà fait l'objet d'une publication dans *penser/rêver* n°23, printemps 2013, *Le corps (est un) étranger*, sous le titre « Le corps à l'œuvre ».

Cour de Louis XIV et l'impossibilité avérée de réformer, d'avancer, d'innover. Chateaubriand, qui est vicomte et meurt en 1848, se fera l'écho de la fin de la féodalité. Le texte a déjà quitté les manoirs et les futaies, les jardins à la française, l'antichambre des palais pour la ville où réside la nouvelle classe dominante, la bourgeoisie. L'âge du roman, genre vulgaire, sans règles ni rimes ni mètre, a commencé.

L'autre constante, formelle, de la littérature, est plus difficile à saisir parce qu'elle se confond avec les catégories de pensée auxquelles se réfèrent les fractions aisées, cultivées de la population des pays développées. Le rhapsode, le scribe, s'ils accèdent à une vue générale, pondérée, rationnelle de ce que les guerriers ont accompli dans l'urgence et la confusion, la fureur et le tremblement, l'incompréhension, c'est pour habiter un monde distinct, où l'on pense et n'agit point. La situation d'écriture est, par essence, décontextualisée. On écrit à l'écart, après, le cœur tranquille, l'âme en paix, dans une durée étale, réversible. On voit ce qui échappait aux intéressés, sur site, quand c'était le présent. La relation écrite imprime à l'événement une rationalité qui n'est que d'elle. Le philosophe écossais David Hume définissait sobrement la raison : « Un jugement calme ».

Le grand style, c'est le style des grands. Ce que nous prenons pour la réalité, c'est la version distante, dépassionnée, cohérente, dominante de l'existence que nous ont livrée les scribes, plus tard les aristocrates cultivés qui ont consacré leur loisir à clarifier leurs pensées.

L'invention de l'écriture a introduit, dans l'humanité, une coupure qui ne s'est résorbée qu'à la fin du XIX^e siècle lorsque, pour répondre aux besoins de main d'œuvre qualifiée, les principales puissances ont instauré l'instruction obligatoire. Il n'y a guère plus de cent ans que nous savons tous lire et écrire.

De ce qu'ont été, fait, espéré les gens du peuple, des siècles durant, nul témoignage. Ils étaient absorbés par le travail productif dont la noblesse confisquait, selon l'historien Pierre Goubert, 37 % quand elle ne représentait

que 2 % de la population.

Les travaux savants consacrés au style, et jusqu'aux plus récents, souffrent de la division du travail et de ses répercussions dans l'ordre de la réflexion. De même que les narrateurs ont omis de prendre en compte leur condition, et son incidence sur la version qu'ils donnaient de faits que d'autres avaient vécu et ne savaient plus formuler dans les termes requis, écrits, les spécialistes de l'expression littéraire ont spontanément attribué au texte des propriétés qu'il tire de la diversité des conditions d'existence, donc de l'inégal accès au registre du sens. Le décompte des figures de mots, de phrase, de pensée, l'interminable liste des tropes, métaphore et métonymie, hyperbate, anacoluthie... laissent inentamée l'énigme des bonheurs d'expression que nous trouvons à certains textes. C'est du côté du destinataire qu'il faut chercher l'explication, dans l'ignorance, les carences socialement constituées qui le caractérisent autant et plus que ses attributs positifs. Le style est révélation. Il nous procure un surcroît de sens, de monde, d'être. Quelqu'un a eu accès à des choses dont nous étions privés. Il en témoigne par des mots, ou tout autre médium, et nous sommes soudain moins misérable et indigent. Le chagrin est la modalité subjective de la perte, de l'arrêt, de l'empêchement, la joie, son contraire.

Au final, la question du style, des moyens symboliques, n'est pas dissociable de celle des ressources économiques. Les uns comme les autres sont, depuis toujours, inégalement partagés. Le style est un autre nom de l'inégalité qui règne depuis l'origine dans les sociétés historiques qui ont succédé à la communauté primitive. Lorsque les biens matériels seront équitablement répartis, tous les hommes posséderont le style le plus achevé qui soit accessible à un moment donné et il n'y aura plus d'écart différentiel, de style.

Council Meeting - *Luxembourg*

1er-3 novembre 2013

Patrick Merot

Cette réunion à tonalité administrative à été en fait très politique : les temps forts ont été les projets de réforme de la constitution de la FEP et, marginalement, les projet de modification de l'organisation de l'IPA.

De ces trois journées de réunion et de ses 32 points à l'ordre du jour, je retiendrai quelques points principaux. L'intervention principale de Serge Frisch se faisait sous le titre « Le futur développement de la FEP et les nouvelles Initiatives », mais avant de détailler ces propositions, il faut noter l'insistance du Président de la FEP pour souligner la croissance énorme de la FEP qui, depuis 1966, est passée de 14 membres à 41 aujourd'hui, et la perspective d'atteindre dans quelques années plus de 50 sociétés, avec la nécessité de fonctionner, et de se donner les moyens de fonctionner différemment que par le passé.

Les discussions les plus importantes lancées par le bureau de la FEP ont concerné deux plans différents :

Le premier concerne les solutions envisagées pour trouver une solution à l'absence totale de secrétariat pour aider le travail du Président et du Secrétaire général.

Les projets préconisés par le bureau de la FEP, après une longue réflexion, s'orientent vers un secrétariat permanent dans des locaux propres, susceptibles d'être aussi un lieu de réunion (il faut noter qu'un tel projet est aussi lié au fait que la FEP dispose de réserves financières qui ne demandent qu'à être utilisées). Très vives discussions sur les avantages et les inconvénients d'un secrétariat permanent, et sur les critères de choix d'un lieu (Berlin ayant les faveurs du bureau de la FEP).

Le second point important - et qui engage également l'avenir de la FEP - concerne les propositions de changement de statuts. C'est actuellement un projet, qui sera voté à Turin.

Le point principal de ces nouveaux statuts mettrait fin au système de tuilage qui organise actuellement le renouvellement de l'exécutif, et conduirait à élire en même temps tous ses membres. Le souhait de Serge Frisch est que puisse se constituer ainsi une véritable équipe. Le futur Président et le futur Secrétaire général, pour assurer la continuité du fonctionnement, seraient présents dans l'exécutif un an avant leur prise de fonction (six mois sans droit de vote, six mois avec).

De nombreux autres points, et diverses informations ont été évoqués.

Ainsi la réflexion en cours sur le souhait de la FEP de pouvoir établir un contact direct avec les membres alors que, comme on le sait, ces contacts sont actuellement médiatisés par les sociétés composantes.

Ainsi l'attention que la FEP porte à un problème aigu que rencontre l'APSA sur la nomination des *training analysts* (nomination locale ou centrale) qui comporte des risques de scission et qui à terme pourrait renforcer le NAPSac qui a les faveurs de la FEP, étant son homologue.

Le calendrier des différentes activités de la FEP a confirmé que le *Forum on education* (réservé aux *training analysts*) de 2013 du 6 au 8 décembre, à Vienne est complet (66 participants).

Le prochain, du 5 au 7 décembre 2014, est prévu à Paris (Daniel Zaoui a suggéré comme lieu l'Institut irlandais, proche du Panthéon).

Les *Working parties* sont en voie d'extinction. Ils ne sont pas cependant abandonnés, mais la reprise d'un *Working party* ne pourra se faire qu'après une période préalable de deux ans de fonctionnement comme *Ad Hoc Group*.

Parmi les activités à venir, un projet très ambitieux est en cours de réalisation, qui consiste en un symposium prévu pour 2015, à Berlin, sur le thème *La psychanalyse*

en 2025. Ce symposium réunira un nombre restreint de participants puisque chaque société ne pourra envoyer que deux de ses membres ! Le Comité d'organisation est dirigé par Laurence Kahn qui a été remerciée vivement par le Président pour l'importance et la qualité du travail fourni.

Je serai plus bref sur une proposition faite, avec beaucoup d'enthousiasme, par un membre d'une commission européenne pour que les analystes fassent des propositions de recherche dans le cadre d'un vaste programme européen, très largement financé (plusieurs millions d'euros !), mais dont l'adéquation avec nos pratiques de recherches à paru problématique à beaucoup.

Un temps assez long à été consacré aux questions budgétaires, non pour les *Working parties* qui se terminent, mais pour exposer les dispositions prises par l'exécutif pour régulariser la situation administrative - légale et fiscale - de la FEP qui se trouve être depuis de nombreuses années hors de toute existence officielle : en bref, transfert des fonds de Hollande en Suisse et inscription dans le dispositif suisse auquel la FEP peut prétendre appartenir comme fédération.

Le PIEE (le *Psychoanalytique institute for Eastern Europe* est une «*joint venture*» entre la FEP et l'IPA) qui arrive à la fin de son existence, après 12 ans d'une très grande activité, a fait l'objet d'une présentation de son bilan par Paolo Fonda, son directeur. Des propositions ont été faites aussi par lui pour la mise en place d'un

nouveau PIEE dont le format et la durée seraient réduits. (En effet un certain nombre de *Study groups* ont été constitués, qui rentrent dans le «droit commun», et les pays concernés sont donc en diminution).

Dans ce bilan à pris place une discussion sur les difficultés de cette expérience, le problème des *Shuttle analysis*, du recours à Skype, et la concurrence des groupes non IPA dans ces pays, groupes parfois innocemment soutenus par des analystes membres de l'IPA.

Enfin le *Council Meeting* s'est conclu, selon la tradition, par la rencontre avec l'IPA.

D'une part la rencontre avec notre nouveau *link*, Nicolas de Coulon, qui a pu faire part d'un changement d'ambiance dans le travail du *Board*, mais qui n'en est qu'au début de ses fonctions.

D'autre part la rencontre avec l'ensemble des représentants régionaux et un exposé de Marilia Aisenstein qui a présenté son projet de modification des modalités de représentation des régions dont les élus passeraient de 7 à 5, dans un souci d'allègement du fonctionnement du *Board*.

La discussion a porté sur divers sujets mais a souligné la tension introduite par l'existence de deux institutions structurellement différentes : société de sociétés et société de membres, et des effets de ces différences (le vif des tensions se concentrant sur la fonction de la Chambre des délégués qui représente les présidents des sociétés dans le cadre de l'IPA.)

New members Seminar - Aix en Provence juin 2013

Hervé Balondrade – Paule Bobillon

Le séminaire des membres associés organisé par la FEP a eu lieu, en juin 2013, à Aix en Provence. Il a rassemblé 36 analystes venus des quatre coins de l'Europe : Allemagne, Angleterre, Espagne, Estonie, Finlande, France, Hollande, Israël, Italie, Pologne, Suède, Suisse, Turquie ...

Les participants étaient répartis en 6 groupes fixes de 6 analystes autour de 6 superviseurs Ralf Zweibel, Vaclav Mikota, Antoine Nastasi, Antonio Perezsanchez, Eva Schmid-Gloor, Serge Frisch, chaque groupe bénéficiant d'une séance de présentation de cas avec chacun des superviseurs, chaque analyste présentant un cas durant le séminaire.

Il est apparu clairement une spécificité de la psychanalyse sinon française du moins de l'APF, celle-ci s'inspirant avant tout de Freud. Ainsi par exemple, les notions de sexualité infantile, de fantasme ont peu été convoquées au profit de la relation d'objet et ses avatars, distinction objet interne/objet externe, identification projective, capacité de rêverie de l'analyste rendant au patient des pensées élaborables, l'analyste se devant d'être un conteneur plutôt qu'un interprète. Ainsi, il a été fait mention de la permanence de l'objet et de son établissement durant la cure, excluant tout un temps souvent fort long les interprétations dans le transfert jugées violentes voire source d'effondrement. Il a plus été évoqué l'Œdipe précoce que l'Œdipe tardif, le contre-transfert plus que le transfert, la séparation plus que la castration...

Autant dire que les analystes convoqués étaient en majorité des post kleinien tel que Bion, ou Winnicott (« la haine dans le contre transfert », « la crainte de l'effondrement »).

Ainsi nous avons été très surpris de l'uniformité des pratiques de la psychanalyse en dehors de la France, sur le modèle originaire des écoles anglaises Kleinienne ou Winnicottienne.

Il est probable que les cas envisagés aient été surtout des états-limites, justifiant l'appel à des analystes comme

Gisela Pankow, des travaux comme « la relation fétichique d'objet » ou ceux de Piera Aulagnier quoique plus brièvement. À propos des états-limites et plus précisément nous avons été très surpris du respect rigoureux du cadre freudien des quatre ou cinq séances par semaine à 50 ou 55 minutes qui organisent et produisent des transferts intenses, régressifs, qui convergent pour beaucoup vers une pathologie de transfert qui ressemble, de fait, à nos états-limites.

Cette modalité aux limites amène à une surenchère d'interventions intersubjectives qui tentent de réguler la régression affective dans ce qui semble être une confusion avec la régression formelle au sens freudien du terme.

Le faisceau des interprétations cible alors le plus souvent le bébé en personne, la mère, le cadre, au détriment du tout fantasmé psychologique. L'écoute inter-psychanalytique des sessions est au diapason de l'engagement dans cette écoute interactive des cas rapportés.

Il est à noter, en lien avec la préoccupation pour la contenance du patient par l'analyste, une dimension phénoménologique dans l'approche des cas, une réflexion, par exemple, sur l'espace extérieur métaphorisant l'espace intérieur.

Nous avons aussi été surpris par les différences de formation entre la France et les autres sociétés : tous les participants sont extrêmement rodés à la pratique de supervisions groupales et à l'analyse du contre-transfert en groupe à l'égard d'un cas rapporté *verbatim*, ce qui nous confronte à une expérience étrange, curieuse, parfois inquiétante dans le rapport au différent, et qui se conclut souvent par : "You are so French !"

Mais au-delà des différences d'école, d'approche, les échanges dans les groupes et en dehors ont été chaleureux et respectueux des singularités de chacun. La position de fond de tous les *training analysts* était la

bienveillance, le refus de tout conflit, de toute hostilité, ne relevant le plus souvent que le corpus analytique commun entre tous les participants.

Le plus réjouissant était les intercessions, la vie associative dans les pauses, les repas, les sorties, où l'on pouvait découvrir la diversité actuelle des associations psychanalytiques appartenant à l'IPA. Il a été remarquable de repérer des pratiques très divergentes au sein des sociétés historiques française, anglaise, allemande qui témoignent des traces de l'histoire du mouvement psychanalytique pour chacune d'elles.

Tout aussi remarquable a été le constat de la dynamique de l'ensemble des fronts pionniers d'une psychanalyse qui s'adapte à l'Histoire contemporaine, à la mondialisation économique, telle qu'en Pologne, en Tchéquie, en Turquie, et en Israël. Dans ces pays, il ne faut pas plus de quelques années pour faire une psychanalyse

personnelle, une formation et devenir membre de l'IPA. Ces nouveaux membres semblent être submergés dans leur pays de demandes de psychanalyse, et de supervisions, notamment par les candidats des sociétés de psychothérapie psychanalytique. De même, nous avons pu découvrir que des formations par Skype ou par *e-mail* étaient déjà monnaie courante. Il ressort de tous ces échanges le sentiment de retrouver l'effervescence du temps de l'installation de la psychanalyse en Europe au temps de la création de l'IPA avec toutes les divergences de cultures, de pratiques et de théories.

Finalement, on peut tout de même appréhender chez tous les participants le même souci du soin porté à la souffrance psychique, et la même passion pour le respect de cette pratique divan-fauteuil inventée par Sigmund Freud.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Dominique SUCHET - Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Bernard de LA GORCE
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Patrick MEROT

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Corinne EHRENBURG, Gilberte GENSEL,
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN assistée de Odile BOMBARDE, il est composé de Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Dominique CLERC, Sylvie FERRY, Caroline GIROS ISRAËL, Jean-Michel LÉVY

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER,
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Leopoldo BLEGER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Raoul MOURY, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON
Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER
Membre représentant du Collège des titulaires Jean-Philippe DUBOIS,
Jean-H. GUÉGAN
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	79, boulevard Vincent Auriol 75013 Paris	06 70 31 86 02

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSEWARD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01.42.27.16.32
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95

courriel : lapf@wanadoo.fr

site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org